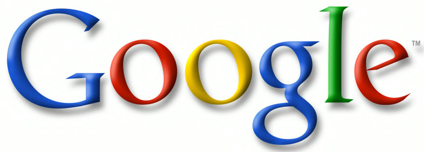


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

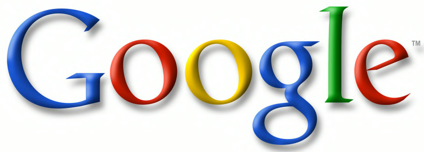
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3433 06181938 3





LES ŒUVRES DE PLATON

Plato

TRADUITES EN FRANCOIS, avec des Remarques.

Et la Vie de ce Philosophe, avec l'exposition des principaux dogmes de sa Philosophie.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DC. XCIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AU ROY.

SIRE,

Tout ce qui peut ramener les hommes à la verité & à la sagesse, est précieux devant les yeux

pouvoit guerir l'aveuglement des Payens, & les porter à reconnoiſtre un ſeul Dieu, à l'aimer, à le ſervir, & à ſe conduire par ſes preceptes & par ſes Oracles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux encore, SIRE, *c'eſt que la pluſpart des veritez divines qui ont eſté annoncées par les Prophetes, & qui ſont enſeignées dans l'Evangile, ſe trouvent prouvées dans ſes écrits avec tant de force & tant d'évidence, que l'opiniatreté la plus ingenieuſe ne ſçauroit leur rien oppoſer.*

Un Philoſophe ſi profond dans la ſcience de Dieu, d'où découlent toutes les lumieres & toutes les vertus, ne pouvoit avoir que de grandes veuës ſur la politique, dont la Religion eſt la baſe & le fonde-

ment. Aussi a-t-il établi des principes admirables pour le gouvernement des Estats dans un grand nombre de traitez, qui luy ont attiré la veneration des Roys & des peuples.

Aprés avoir bien consideré & comparé toutes les différentes especes de gouvernement, quoy-qu'il fust né dans le sein d'une Republique, qui estoit la plus irreconciliable ennemie de la Royauté, il prefere le gouvernement Monarchique, comme le plus parfait, parce qu'il approche le plus du premier modele, c'est-à-dire d'un Dieu souverain maistre de l'Univers, & qui a long-temps conduit les hommes par luy-mesme; mais il montre que ce pouvoir absolu doit estre moderé par la loy, qui tient lieu de la Raison supréme.

Il prouve, SIRE, *que les Princes ne peuvent jamais bien gouverner, qu'en ſuivant le Roy des Roys, unique auteur de toute ſageſſe & de toute juſtice : car il eſt impoſſible qu'un homme, quelque grand qu'il ſoit, conduiſe heureuſement les autres hommes, s'il n'a luy-meſme Dieu pour conducteur; chaque choſe devant eſtre regie par une nature qui ſoit au deſſus d'elle.*

Platon, SIRE, *en propoſant ces regles, reconnoiſt que l'homme n'enſeigne point à l'homme la veritable ſcience, qui ſeule fait bien regner; que c'eſt Dieu ſeul qui la donne, & qu'il n'y aura jamais de bons Roys, que ceux qui auront recours à Dieu, & qui ſeront diſpoſez à l'écouter avec humilité, & à le ſuivre.*



grande puiſſance, la plus grand fortune & la plus grande habile-té, ne ſont que de plus grandes & de plus inévitables occaſions d'in-juſtices & de crimes.

Si Platon répréſente aux Roy les juſtes bornes de leur pouvoi dans le miniſtere que Dieu leur confié, il ne laiſſe pas ignorer au peuples toute l'étenduë de leurs de voirs & de leur dépendance. veut, SIRE, *que regardant toû jours les Roys comme les Lieute nans de Dieu, ils rendent un obeïſſance entiere, meſme aux pl injuſtes; car, & ce ſont ſes ter mes*, de deſobeïr à ce qui e au deſſus de nous, ſoit Dieu ſoit homme, il n'y a rien plus criminel, ni de plus ho rreux.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Philosophe, & qui le justifie du reproche qu'on luy a fait, qu'en proposant pour regle un Prince si sage, il n'avoit eu que des idées dont la verité ne pourroit jamais approcher. En mesme temps, SIRE, *je satisfais la forte passion que j'ay de vous renouveller mes trés-humbles hommages, & de protester à Vostre Majesté que la reconnoissance des graces qu'elle daigne répandre sur moy, égalera toûjours les profonds sentimens de respect, de fidelité & de Zèle aver lesquels je seray toute ma vie,*

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres-obeissant
& tres-fidelle serviteur & sujet
DACIER.

DISCOURS
sur Platon.

CE que nous voyons arriver tous les jours aux meilleures maiſons, dont les grands noms ſont uſurpez par des familles obſcures, de maniere qu'avec le temps on ne diſtingue plus les veritables heritiers, qui ſeuls ont droit de les porter, c'eſt ce qui eſt arrivé à la Philoſophie. Un grand nombre d'Arts & de Sciences, qui veritablement peuvent eſtre utiles, mais qui ne ſont dignes que d'eſtre les eſclaves de la Science, qui ſeule rend noſtre vie également bonne & heureuſe, ſe ſont emparez de ce magnifique nom, & l'ont rendu mépriſable aux yeux des hommes. On n'a plus aucune idée du veritable Philoſophe, depuis qu'on prodigue cet auguſte titre à des gens curieux & oiſifs, qui ſe bornent à connoiſtre

quelques secrets de la Nature, & qui passent leur vie à faire des experiences sur la pesanteur de l'air, ou sur les vertus de l'aiman. On l'a encore plus dégradé en le donnant à ceux qu'une avarice insatiable attache jour & nuit à un fourneau, comme si l'or, qui tout ensemble ne vaut pas la moindre vertu, estoit le but de la Philosophie. Enfin on ne s'est pas contenté de ces taches, on a aussi rendu ce nom odieux en le donnant à ces libertins, qui par une prétenduë force d'esprit, qui n'est au fond que foiblesse & qu'ignorance, vivent en bestes plûtost qu'en hommes. Peut-on donc s'étonner que la Philosophie soit méconnuë, & qu'on n'ait plus pour elle le respect & la veneration qu'elle excitoit autrefois? Honteuse d'estre confonduë avec les filles de la terre, elle est remontée au Ciel, d'où Socrate l'avoit fait descendre.

Les Athéniens deffendirent autrefois par un decret public, que les noms d'Harmodius & d'Aristogiton, qui

unication, des noms dévoüez
liberté publique. La Philoso-
ſt bien un autre liberateur. Elle
phe des vices, elle foudroye
eté, elle confond la ſageſſe hu-
; c'eſt quelque choſe de plus
que les Arts, & que ce qu'on
e ordinairement les Sciences;
amour de la veritable ſageſſe,
ſcience des choſes divines &
ines, c'eſt-à-dire la ſcience de
, ſcience qui nous apprend à
iſtre le raport que noſtre Ame a
airement avec ſon Createur, &
y & en luy, avec toutes les crea-
raiſonnables, & qui produit la

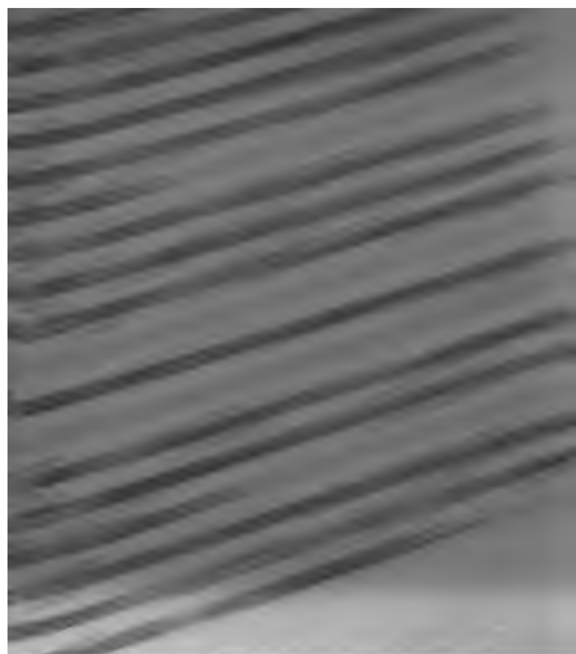
justice, & de la force ; aimer la v
fuir les voluptez ; mépriser les r
ses ; rompre autant qu'il est p
les liens qui attachent l'ame au
haïr & mépriser ce corps toûjou
posé à la sagesse ; renoncer à to
desirs ; ne craindre ni la pauvr
l'ignominie, ni l'opprobre qu'o
souffrir pour la justice & pour l
té ; faire du bien aux hommes
ses ennemis mesme ; ne pense
bien mourir, & pour cet effet r
cer à tout & à soy-mesme. Vo
dée que les Payens les plus é
ont eu de la Philosophie.

Cela une fois posé, rien ne
ni plus juste ni plus utile, que d
vre le progrés certain & visible
ont fait dans la recherche de c
ritez, & de connoistre jusqu'à
degré de lumiere il a plû à Dieu
conduire. Si on n'a fait cet ex
on ne sçauroit parler d'eux avec
noissance, & sans tomber da
faux jugements, comme cela
rivé & arrive encore tous les jou



de doctrine qui renferme tout ce
le Paganisme a connu de plus parf
Pour peu qu'on le lise avec att
tion, & qu'on reflechisse sur ce q
enseigne, on voit clairement
Dieu, pour fermer la bouche à l
credulité, preparoit déja la con
sion des Payens, qui avoit esté si
vent prédite par les Prophetes;
n'est-ce pas l'ouvrage de Dieu, & c
me un prelude de cette conversi
qu'un Payen, qui, dans la plus id
tre de toutes les Villes, & prés de q
tre cens ans avant que la lumiere
l'Evangile éclairât l'Univers, anno
& prouve une grande partie des v
tez de la Religion Chrétienne?

La circonstance du temps est
marquable, car Platon commen
écrire immediatement aprés les t
derniers Prophetes qu'il y eut
Israël. De sorte qu'aussi-tost
les Prophetes cessent parmi les Ju
Dieu suscite des Philosophes p
commencer à éclairer les Gentils
les principes de l'Evangile sont



Qu'on est plus heureux de sou[ffrir] l'injustice que de la faire.

Que Dieu est la seule cause du [bien,] & ne peut estre la cause du mal[, qui] vient toûjours de nostre seule [déso]béïssance, & du mauvais usage [que] nous faisons de nostre liberté.

Que l'amour propre produit l[a dis]corde & la division qui regnent [par]mi les hommes, & qu'il est la ca[use de] leurs pechez, & que l'amour du [pro]chain, dont l'amour de Dieu est le [prin]cipe, produit cette sainte union q[ui fait] le bonheur des familles, des Rep[ubli]ques & des Royaumes.

Que le monde n'est que corrup[tion,] qu'il faut le fuir pour s'approc[her de] Dieu, qui est seul la santé & la [vie;] & que pendant que nous vivons [nous] sommes environnez d'ennemis [contre qui] nous avons à soûtenir un comba[t eter]nel, qui demande de nostre part u[ne re]sistance sans relâche, & dans [lequel] nous ne pouvons vaincre que l[orsque] Dieu ou ses Anges viennent à [nostre] secours.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] il [illegible]
[illegible] des hommes [illegible]
[illegible] si un homme [illegible]
[illegible] sur la [illegible]

seroient cependant pour just
crate fut la premiere preuve
demonstration. Car, comme
Justin, les démons voyant
Philosophe faisoit voir leu
par la verité, & qu'il tâchoi
tourner les hommes de luy
un culte, ces esprits malins f
sorte par le moyen des homn
rompus & qui se plaisoient
vice, que cet homme juste f
mort comme un impie, qui é
Dieu, & qui introduisoit
veaux Dieux.

Il y a des gens qui prétend
ce passage de Platon est une
tie, parce que les termes ne
nent point à Socrate, qui ne
du poison, & qu'ils convient
cisément au Sauveur du mo
fut foüetté & crucifié.

Mais n'érigeons point en
un Philosophe, à qui la seul
frappée de l'injustice des ho
pû arracher ces expressions e
& contentons-nous de cherc

écrits ce qu'il peut y avoir de con-
tre aux deſſeins de Dieu qui a
ujours voulu ſauver les hommes,
qui s'eſt ſouvent ſervi des Payens
eſme pour l'execution de ſes de-
ets eternels.

Nous ſçavons par l'Ecriture ſainte,
ui eſt ſeule le flambeau de la verité,
e la Religion naturelle fut le pre-
er uſage que les hommes firent de
ur raiſon; que la cupidité & les paſ-
ons dereglées ayant corrompu cette
iſon, ils s'abandonnerent au culte
crilege des Idoles, & que Dieu
ur arreſter le cours de cette abomi-
tion ſe fit connoiſtre une ſeconde
s & donna la Loy Judaïque, qui
retraçant dans le cœur les princi-
s de la Loy naturelle, que la corru-
on avoit preſque entierement effa-
, promettoit l'alliance plus ſainte
plus parfaite que les juſtes atten-
ent, & qui eſtant ſeule capable de
mpher de la mort, pouvoit ſeule
i conduire les hommes à une im-
talité glorieuſe.

Il semble que Platon, instruit de cet-te conduite de Dieu, travaille à rame-ner les Payens par les mesmes voyes.

Il tâche de rétablir la Religion na-turelle en combattant le Paganisme qui en étoit la corruption.

Il donne une loy qui dans ses prin-cipaux chefs est entierement confor-me à la tradition des Hebreux & au regles de Moyse & des Prophete dont il a emprunté ce qu'il a de pl raisonnable & de plus sain.

Et il soûtient cette Loy par un gran nombre de principes plus relevez qu ceux de la Religion naturelle & de Loy de Moyse, & par les promess claires & précises des biens spiritue & éternels, dont la Religion Chr tienne peut seule faire joüir les hom mes, & que Moyse & les Prophete ne promettoient que sous le voile & sous les figures des biens temporel Ainsi Platon ne se contente pas d rendre témoignage a la Religion na turelle, & a la Loy Judaïque, il ren aussi en quelque façon hommage a l

éligion Chrétienne en perçant par
e lumiere surnaturelle une partie
s ombres & des figures qui la ca-
oient, & en proposant la pluspart
s grands motifs & des objets glo-
eux qu'elle a toûjours employez
our élever les hommes au dessus
'eux-mesmes, & pour les rendre
aistres de leurs passions. * *L'heu-
euse immortalité,* dit-il, *est un grand
ix qui nous est proposé, & une gran-
espérance, qui doivent nous obliger
travailler toute nostre vie à aquerir
sagesse & la vertu.* C'est ce que la
cture seule de ces deux premiers vo-
mes achevera de mettre dans tout
on jour.

On demande sur cela de quelle
aniere les livres de Moyse & ceux
es Prophetes avoient pû venir à la
onnoissance de Platon ? Je ne m'en-
ageray point à prouver qu'il y en a-
oit des Traductions Grecques avant
elle des Septante, cela est trop dif-
cile à bien établir, & j'avouë que je

* Vol. 2. p. 317.

les Egyptiens auroient-ils
que des Hebreux, une Tra
l'on trouve une Doctrine
leuse, & dont jamais au
peuple, avant le Peuple de
voit oüi parler ?

Mais, dit-on, les écrit
sont mêlez de beaucoup
dans les plus grandes verit
plique, il est plein de dou
certitudes; & on voit t
Socrate qui fait profession
sçavoir: quelle utilité pe
d'un homme qui ne sça
ignorance? Il faut répond
jections.

Il est certain qu'il y a
dans Platon, mais quand
les examiner de prés, on y
les traces des anciennes tr
des Oracles des Prophete
compare ces traces avec la
nos saints livres, on déc
aussitost la source de ces é
qui deviennent par là une
de la Religion Chrétienne

Pythagore voyagea en Egypte,
l rapporta en Grece cette Tradi-
ses Disciples la communique-
Socrate, qui en fit part à Platon,
uy-cy alla achever de s'en instrui-
les lieux, où il put voir les petits
mesme des fils de ceux qui a-
t vêcu avec ces fugitifs qui s'y
nt retirez avec ces Prophetes.
estre mesme ne seroit-on pas
ondé à croire qu'à force de s'en-
ir avec eux il avoit assez appris
angue pour lire luy-mesme ces
aux, dont les Egyptiens, peu-
es-curieux, pouvoient avoir des
s. Mais qu'il les ait lûs, ou qu'il
it sçu que ce qu'il en avoit ap-
lans la conversation, il ne peut
inement avoir tiré que de là cet-
adition qu'il appelle *sacrée*. Car
corde si parfaitement avec ces
aux en beaucoup de choses,
eulement pour ce qui regarde le
des veritez, mais encore pour
niere dont il s'exprime, qu'on
souvent qu'il les traduit. D'où

e moyen de porter par tout
e & de dissiper les erreurs.
ces principes sont bien d'acc
nos veritez, alors on peut
tres-utilement des preuves
a données.

Les incertitudes qu'on lu
che sur les points les plus
bien loin d'ébranler ses prin
font que les affermir davan
l'on peut dire que c'est de
que naissent la certitude &
ction. Par exemple dans le
il s'agit des grands objets
esperance dans l'autre vie : P
sinuë qu'il est tres-difficile d
certainement la verité pend
nous vivons, & que quelqu
que soient les preuves sur le
on peut fonder l'attente d'u
reuse éternité, la grandeur d
la foiblesse naturelle à l'ho
des sources intarissables de
d'incertitudes : car les in
naissent en foule du fond d
corrompuë, qui combat le

forcé de convenir que les Payens ont entreveu certaines grandes veritez, qui ne devant estre pleinement déve-loppées que dans le temps de l'avene-ment du Messie, estoient couvertes d'épaisses tenebres que leurs yeux ne pouvoient percer. Et cela estoit pré-dit par les Prophetes, qui tous a-voient dit que *Jesus-Christ seroit la lumiere des Nations*. Il n'y avoit que Jesus-Christ qui pust leur dévoiler les Mysteres, qui devoient estre ca-chez avant sa venuë. Il n'est donc pas étonnant que des hommes qui ont entrepris de penetrer * ces My-steres par la raison seule, se soient emportez en de vaines imaginations. C'est pourquoy aussi il ne faut pas pretendre éclaircir les veritez de la Religion par les veuës de ce Philoso-phe; mais au contraire, il faut ex-pliquer les veuës de ce Philosophe par les veritez de la Religion; c'est

* Comme sur la Trinité, sur la Resurrection, sur la chute de l'homme, & sur la création des Ames & des corps.

le moyen de porter par tout la lu
re & de dissiper les erreurs. Et q
ces principes sont bien d'accord
nos veritez, alors on peut se s
tres-utilement des preuves qu'
a données.

Les incertitudes qu'on luy re
che sur les points les plus essen
bien loin d'ébranler ses principes
font que les affermir davantage
l'on peut dire que c'est de ses do
que naissent la certitude & la co
ction. Par exemple dans le Phé
il s'agit des grands objets de n
esperance dans l'autre vie : Plato
sinuë qu'il est tres-difficile de sça
certainement la verité pendant
nous vivons, & que quelque f
que soient les preuves sur lesqu
on peut fonder l'attente d'une
reuse éternité, la grandeur du suj
la foiblesse naturelle à l'homme
des sources intarissables de dout
d'incertitudes : car les incertit
naissent en foule du fond de la na
corrompuë, qui combat les verit

plus manifestes & qui resiste aux
ıves les plus évidentes que la rai-
fournit. Que falloit-il donc
r dissiper ces doutes ? Les Pro-
tes avoient parlé : mais leurs o-
es estoient encore obscurs, &
pouvoit ne pas reconnoistre dans
s paroles l'esprit de Dieu qui les
noit. Il falloit que Dieu luy-mes-
parlast. Il n'y avoit qu'une pro-
e, qu'une revelation divine qui
entierement dissiper les nuages
gnorance & de l'incredulité, &
ertir les doutes en certitudes.
est ce que Platon avoüe en ter-
exprés, car il introduit des Phi-
hes qui rendent hommage à ce
, en appellant ses promesses *le
au dans lequel on ne craint au-
anger, & le seul où l'on peut
er heureusement le voyage de
vie sur cette mer orageuse &
d'écueils.* Voilà à quoy se ter-
ient ces incertitudes ; elles me-
t à reconnoistre le besoin d'un

ns le Phédon vol. 2. p. 236.

Dieu qui asseurast les hommes d
realité des grands biens qu'ils e
roient. Et c'est ce qui est accor
dans la Religion Chrétienne,
ayant seule un Dieu pour Doct
a aussi les promesses eternelles qu
Prophetes ont annoncées, & que
ton a entrevûës, & la parole d
Dieu en est, de l'aveu mesme de
Payens, un gage tres-asseuré. De
te que selon le Paganisme le plu
clairé, il n'y a plus de doutes dan
Religion Chrétienne, & elle est l
le Vaisseau dans lequel on ne peut
mais perir. Et voilà ce que les P
phetes avoient prédit, qu'en Je
Christ seroient pleinement revel
l'immortalité & la vie, & qu'il se
l'attente des Nations.

Ce n'est pas seulement sur ces poi
principaux que Platon doute, c
presque par tout. Et ses doutes
donné lieu à mal juger de la Philo
phie Académique, car on s'est im
giné qu'elle n'affirmoit rien, & q
elle trouvoit tout également inc

pond par le mesme principe, & si je ne me trompe, on va trouver dans cette ignorance un fonds de science bien merveilleux.

Il y a deux sortes d'ignorance, l'une naturelle, qui est bonne ou mauvaise selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait, & l'autre acquise & toujours bonne. Car cette derniere ignorance est l'ignorance de ceux qui après avoir appris tout ce que les hommes peuvent sçavoir, s'apperçoivent qu'ils ne sçavent rien. Voilà quelle estoit l'ignorance de Socrate, c'estoit une ignorance * *sçavante qui se connoist*. Il avoit tout parcouru, *Alcimenes*...

tées, car l'opinion ne s'arreste point,& est sujete à changer. Mais quand elle est liée & fixée par le raisonnement tiré des causes que la lumiere de Dieu nous découvre, alors cette opinion devient science, & elle est fixe & stable comme l'estoient les statuës à qui on avoit adjoûté ce maistre ressort. Ils vouloient donc faire entendre par là que l'opinion ne roule que sur la vraisemblance, qui est toûjours comme un sable mouvant, mais que la science se repose sur le certain & sur le vray qui sont des fondemens fixes. Ainsi Socrate & Platon disputoient sur tout pendant qu'ils n'avoient que des opinions, mais dés que leurs opinions aprés de serieuses recherches & un long travail estoient devenuës science par la lumiere de Dieu, alors ils asseuroient ce qu'ils connoissoient. Jusques-là tout estoit doutes & incertitudes. Mais ces doutes estoient plus sages & plus seurs que l'arrogance des Philosophes affirmatifs, qui asseuroient tout temerairement, & qui

d par le mesme principe, & si je ne trompe, on va trouver dans ignorance un fonds de science merveilleux.

y a deux sortes d'ignorance, l'une relle, qui est bonne ou mauvaise le bon ou le mauvais usage qu'n fait, & l'autre acquise & toûbonne. Car cette derniere ignoe est l'ignorance de ceux qui avoir appris tout ceque les hompeuvent sçavoir, s'apperçoivent ne sçavent rien. Voilà quelle es'ignorance de Socrate, c'estoit ignorance * *sçavante qui se con-* Il avoit tout parcouru, Astrono-

il en avoit connu le néant. Il prouve mesme que toutes ces sciences sont ou inutiles ou malheureuses, & qu'il n'y a que la science de Dieu qui fasse nostre bonheur ; qu'où cette science n'est point il n'y a point de bien, & que par consequent il y a une ignorance plus utile que les sciences : car cette ignorance ne cherchant point en elle-mesme des lumieres, qu'elle sçait bien qu'elle n'a point, ne les cherche qu'en Dieu qui se plaist à remplir ce vuide. Voilà pourquoy Socrate commençoit toûjours par asseurer qu'il ne sçavoit rien. Il vouloit faire entendre par là, que nostre Ame ne sçait rien veritablement qu'à mesure que Dieu l'éclaire ; qu'elle doit toûjours regarder cette vive lumiere dans laquelle seule elle peut voir la lumiere, & que dés qu'elle en détourne ses regards, elle retombe necessairement dans ses tenebres, & ne produit que des œuvres de tenebres. Que les superbes sçavants du siecle paroissent, & qu'ils se comparent à cet ignorant.

...rité à ceux que [illegible]
...'où vient cette [illegible]
...ents.

La Philosophie de [illegible]
...gardée de deux [illegible]
...onné lieu à deux [illegible]
...pposez.

Des Philosophes [illegible]
...rdoient comme [illegible]
...r ses principes [illegible]
...ent à la Religion Chrétienne.

Et des Philosophes Payens [illegible]
...comme une Doctrine [illegible]
...moit une morale [illegible]
...e celle de la Religion [illegible],
qui pouvoit mesme tenir lieu de
... [illegible] Religion.

Au premier égard elle estoit digne
... toutes les loüanges que luy ont
...nnées les plus grands Docteurs de
[illegible]

il fait aimer ce qu'il commande, c'est plus que prouver. Mais un Pl losophe, qui n'a d'autorité sur no qu'autant qu'il nous persuade par raisons, est obligé de donner des pre ves de tout ce qu'il avance ; c'est a si ce que Platon fait, & ses pre ves ne peuvent estre que tres-agre bles à ceux qui croyent, & tres-uti à ceux qui ne croyent point, po peu qu'ils veüillent écouter & s'in truire.

Un lecteur zelé & sçavant dans l'A tiquité Ecclesiastique dira peut-e tre, si Platon est si utile d'où vienne donc les foudres que quelques Pe de l'Eglise, & sur tout S. Jean Chr sostome, ont lancées contre luy? suffiroit d'opposer les grandes loüa ges que d'autres Peres luy ont do nées, & sur tout S. Augustin. S'im gine-t-on que les mesmes princip qui ont charmé S. Augustin, aye déplû à S. Chrysostome? non sa doute. L'esprit de Dieu n'est poi divisé, & la verité paroist toûjou

né lieu à deux jugements tres-
ſez.
es Philoſophes Chrétiens la re-
oient comme une Doctrine qui
ſes principes menoit naturelle-
à la Religion Chrétienne.
des Philoſophes Payens la con-
oient comme une Doctrine qui
rmoit une morale auſſi parfaite
celle de la Religion Chrétienne,
i pouvoit meſme tenir lieu de
ſainte Religion.
premier égard elle eſtoit digne
utes les loüanges que luy ont
ées les plus grands Docteurs de
ſe, qui ſont ſortis de ſon Ecole.

loient s'en prévaloir; car la sage
des sages & la science des sçavants
sont que folie si elles ne menent
connoistre Jesus-Christ. Platon me
me par ses principes nous fournir
des armes pour combattre ses par
sans insensez qui s'arresteroient à
Dogmes, & qui fermeroient les ye
aux veritez lumineuses de la Religio

Mais aujourd'huy cette differen
cesse. Il n'y a plus de ces insense
Personne n'est assez aveugle pour pr
ferer ni pour comparer mesme Plat
& Socrate, je ne dis pas aux Evang
listes ou aux Apostres, mais au moi
dre Chrétien. Il n'y a donc auc
danger de relever ces veritez qu'
trouve dans Platon, & de leur rend
tout l'honneur qu'elles meritent. Po
estre sorties d'une bouche Payenn
elles n'en sont pas moins dignes
nos respects. Dieu n'avoit-il pas pr
du milieu des Nations un Balaa
pour luy communiquer son Espri
Quand nous rendons hommage a
veritez que prédit ce Prophete ple

...ation, ... discerner
... de la vûe pour discerner
... l'erreur, & pour para-
... par dans toutes les affi-
... . Car la Philoso-
... est la source du bo-
... sentiment ...

[illegible]

la Religion Chrétienne, car si la conformité d'une partie des Dogmes de Platon avec ce qui nous est annoncé dans l'Evangile, a si fort relevé ce Philosophe, qu'on l'a appellé divin, quels respects & quelle veneration ne meritent pas ceux qui ont l'esprit & le cœur rempli de toutes les veritez Chrétiennes, & qui se nourrissent de cette Doctrine Celeste que Jesus-Christ a apprise de Dieu son Pere, & qu'il est venu luy-mesme nous enseigner.

Cette conformité de Platon avec les Dogmes de l'Evangile porta l'année derniere un sçavant & pieux Ecclesiastique à en donner un petit extrait que le public a fort bien receu: cet extrait fait dans le Palais & sous les yeux d'un des meilleurs & des plus sçavants Archevêques que Dieu ait donnez à son Eglise, est un grand éloge pour la Doctrine de ce Philosophe. Quelle plus grande approbation que celle d'un Prélat si fortement attaché à la parole de verité & si soi-

erir la juſteſſe d'eſprit & l'exacti-
le de raiſon, neceſſaires dans tous
eſtats de la vie pour diſcerner la
ité d'avec l'erreur, & pour pren-
le bon parti dans toutes les affai-
qui ſe preſentent. Car la Philoſo-
e de Socrate eſt la ſource du bon
s, comme Horace meſme l'a re-
nu.*

Dans aucun livre du monde on
pprendra ſi bien que dans celuy-
l'Art de combatre les Sophiſtes,
par leurs maximes empoiſonnées
vaillent à corrompre les Ames &
iner la verité & l'eſprit. Comme
aura toûjours de ces impoſteurs,

vient immanquablement à bout
tout ce qu'elle entreprend, & il est i
possible de s'en deffendre. On pou
roit la comparer au Soleil, qui en
levant fait à peine sentir sa chaleur,
qui l'augmente peu à peu, de manie
qu'elle devient enfin si ardente qu'
ne peut plus la soûtenir.

Je ne parleray point des agrémen
de ces Dialogues, ils sont infinis;
n'y a ni Satires ni Comedies qui
approchent. On ne trouve nulle pa
tant de sel, tant de graces, tant
bien-seances, ni tant de varieté, so
pour les pensées, soit pour les expre
sions: & jamais on n'a vû l'ironie
finement maniée; c'est moins u
lecture qu'un enchantement. Da
la Vie de Platon j'ay assez relevé l
avantages que le dialogue a sur to
tes les autres manieres de traitter
sujet. J'adjoûteray seulement icy qu
ce qui contribuë le plus à le rend
si agreable & si utile, c'est que la v
rité y sort peu à peu du sein de la di
pute mesme, comme quand on d

roule des tableaux, on voit les per-
sonnages s'élever peu à peu, & pa-
roistre enfin tout entiers : & il n'y a
rien de plus agreable à l'esprit que
cette verité naissante, dont le pro-
grès presque insensible luy laisse mes-
me le temps de le prévenir & de le
deviner. Or une verité que nostre
esprit a devinée, nous plaist bien au-
trement qu'une verité qu'on nous a
prouvée, qui ne fait le plus souvent
que nous aigrir & nous revolter.

Ces Dialogues ont esté l'admira-
... de tous les siecles. Sous le regne
... Trajan ils estoient encore si esti-
...z à Rome, qu'on introduisit une
...ume qui fut receuë avec beau-
...p d'applaudissement : on choisis-
... les plus beaux de ces Dialogues
... on les faisoit apprendre par cœur
... enfans, afin qu'ils les recitassent
...ble dans les festins avec les diffe-
...s tons & les differents gestes qui
...venoient aux mœurs & aux ca-
...eres des differents personnages
... Platon fait parler. Il est vray

que cette coûtume ne dura pas
temps. Mais ce qui la fit cesser
pas moins honorable que ce q
voit introduite; car les Philoso
qui la condamnerent & qui l'a
rent, ne le firent que parce qu'ils
voient Platon trop sublime, &
ne pouvoient souffrir qu'on fist
au plaisir de la table, & qu'on e
dist parmi la joye, le bruit &
multe des repas, des Dialog
serieux & si solides. Ce senti
estoit mesme appuyé sur l'au
de Platon, qui dans son ban
ayant à parler de la fin de l'hon
du souverain bien, & d'autres
tieres theologiques, ne pouss
trop fortement ses démonstrat
& n'imite pas, comme à son
naire, un vigoureux lutteur q
lâche jamais prise, & qui serre
troitement son adversaire qu'
peut luy échaper, mais il adou
amolit ses preuves, & attire se
diteurs par l'insinuation des Fab
des exemples, qui semblent

le; & on en doit bannir,
parloit Démocrite, celles
épineuses; & dont on ne
irer. Le discours à table doit
r tout le monde, comme le
aux qui y proposent des quef-
traires & difficiles en bannif-
tement cette sorte de com-
, & renouvellent le repas du
de la gruë.
J'avois consideré que l'élo-
la force & l'harmonie de ces
avoüé que je n'aurois jamais
tage de les mettre en nost
où j'ay eu le déplaisir, soi

ses si importantes & si necessaires, ce seroit une pure folie d'estre assez idolâtre des termes, pour priver les hommes d'un si grand secours. Heureusement ce qu'il y a de plus utile, c'est ce que ma traduction ne sçauroit gâter. Elle conserve l'Art de la Dialectique, & toutes les veritez que Socrate prouve par son moyen, & cela suffit. Les beautez qui ne consistent que dans l'expression ne sont pas si necessaires, & on peut aisément s'en passer, pourveu qu'on joüisse des autres, & qu'on ne fasse pas comme un Ecrivain du dernier siecle, qui aprés avoir fait de fort bonnes reflexions sur Socrate, & avoir reconnu qu'il étoit un *Patron admirable en toutes grandes qualitez*, s'amuse à se chagriner qu'une Ame si belle eust rencontré un corps tres-difforme & tres-disconvenable à sa beauté. C'est comme si des gens de guerre, en lisant les grandes actions de César ou d'Alexandre, au lieu de profiter de cette lecture, & d'y apprendre leur

métier, s'amusoient à s'affliger de ce que l'un estoit chauve, & que l'autre penchoit la teste d'un côté.

Mais peut-estre ay-je moins à craindre pour ma traduction, que pour Socrate mesme. Nostre siecle ressemble si fort à celuy de ce Philosophe, qu'il y a bien de l'apparence que si cet homme sage trouve aujourd'huy des Juges éclairez qui luy rendront justice, il en trouvera un plus grand nombre encore de fort prevenus qui le condamneront. Dans un temps où l'on n'estime que les richesses, où la servitude, qui mene à la fortune, est préferée à la liberté, & où l'on aime mieux nourrir les vices des autres par ses flateries, qu'augmenter ses propres vertus par son travail, on se moquera de la temperance, de la frugalité, de la force, de la justice & de la liberté de Socrate. Et en cela on ne fera que ce qu'il a prédit; **Si mes Concitoyens,* dit-il, *n'ont pû souffrir mes maximes, à plus forte raison les étrangers ne pourront-ils les supporter.*

* Apolog. 69.

La pluſpart ne ſe donneront pa
meſme la peine de le lire. * On lir
bien plutoſt des Fables Mileſienes
comme dit S. Jerôme, c'eſt-à-dire de
ouvrages qui gaſtent le cœur & l'eſ
prit, que des Dialogues qui n'inſpi
rent que la ſageſſe. Et parmi ceux qu
le liront, il y en aura beaucoup qui n
le liront que par un eſprit de curioſi
té ; car nous pouvons faire aujour
d'huy la meſme plainte que le Philo
ſophe Taurus, ancien commentateu
de Platon, faiſoit autrefois : Celuy-c
demande le Dialogue du banquet
pour avoir le plaiſir de voir les excé
d'Alcibiade : celuy-là veut le Phe
dre, parce que c'eſt un traité de cri
tique, & qu'on y examine une Orai
ſon de Lyſias : & les autres deman
dent les Dialogues qui ont le plus d
réputation, & qui paſſent pour le
mieux écrits, ſeulement pour un plai
ſir frivole, & pas un ne penſe à orne

* *Multoque pars major eſt Mileſias Fabulas re volventium, quam Platonis libros.* S. Jerôme dan la preface du xii. liv. ſur Iſaye.

s'y piquent de bel esprit, &
ande partie de ce qu'on appelle
s du monde.

premiers n'ayant peut-estre pas
x assez fins pour découvrir la se-
umiere des beautez cachées de
alogues, traiteront Socrate de
z de languissant, parce qu'il n'a
ntes ni gentillesses. Un incon-
n'aura jamais rien fait que les
es puissent lire, contestera la
tion à Socrate qui fait hon-
la Nature humaine par l'ex-
e de son esprit; il se préfere-
y, & foulera aux pieds * *les té-
ges que tous les sçavants Hom-
l'antiquité, & la Grece entie-*

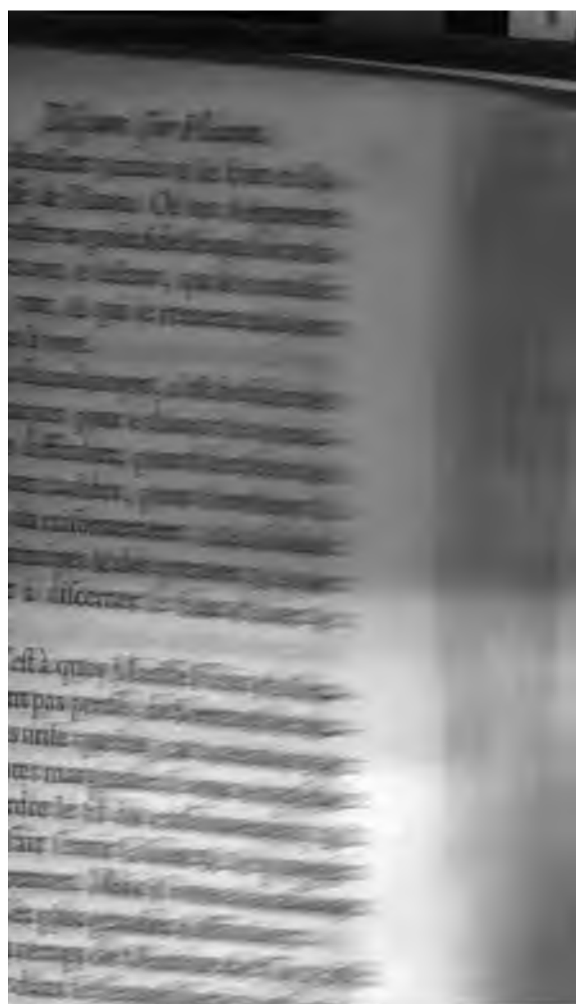
estoit au dessus de tout ce qui avoit jamais paru. Il faut avoir un grand fonds de bonne opinion pour appeller d'un jugement si solennel, & pour en appeller à soy-mesme.

Les autres ordinairement gâtez par des lectures frivoles où tout est composé pour l'ostentation, & qui comme dit Montagne, *n'apperçoivent la richesse qu'en montre & en pompe,* n'ont que du dégoût pour tout ce qui est simple, & se persuadent que la sœur de la sottise c'est la naïveté. Ils croiront se ravaler que d'écouter un Philosophe qui ne tient que des discours qu'ils trouvent vulgaires & triviaux, qui ne sort jamais des boutiques, qui ne parle que de Laboureurs de Forgerons, de Maçons, de Charpentiers, de Cordonniers, de Tailleurs, & qui éternellement rebat les mesmes sujets & presente les mesmes images.

On ne manque pas de bonnes raisons pour leur faire voir que comme ce qui passe quelquefois pour embon-

ſt vile & mépriſable, ſont tres-
ent cachées les plus hautes & les
ſublimes conceptions. Dans l'E-
ile, les veritez celeſtes ne nous
elles pas propoſées ſous des ima-
opulaires comme celles que So-
employe? Ce qui rampe ſur la
n'eſt pas moins capable que ce
'éleve dans les Cieux de ſervir
ge pour nous faire entendre les
grands ſecrets de la Nature & de
ace. Souvent meſme les idées les
ſimples & les plus communes,
les plus propres à faire ſentir la
é; car outre qu'elles ſont plus
ortionnées à nous, elles ne nous
pas hors de nous-meſmes com-

jours, & comme il ne luy est pas pl
dificile de changer les hommes q
de les éclairer, bien loin d'assujet
son esprit aux mœurs & aux habit
des de ceux qu'il a inspirez, il aur
au contraire transformé ces mœurs
ces habitudes pour les assujettir
quelque maniere à son esprit, & c'
pourtant ce qu'il n'a pas fait. Quan
inspire un Daniel, il le laisse parler
homme qui, nourri dans la Cour
Roys, n'avoit que des idées gran
& magnifiques, & quand il inspire
Berger comme Amos, il le laisse s'
pliquer par les images qui luy estoi
les plus familieres; mais par tou
verité est également sublime; & co
me elle n'ajoûte rien à son éclat pa
majesté des images, elle ne perd r
non plus de son lustre par leur sim
cité. Socrate estoit si persuadé
cette simplicité est seule capable
toucher & de corriger les homm
que lors que Critias, le plus cruel
trente Tyrans, luy ordonna de lai
là tous les Artisans & de n'en



neux de Platon, ſur tout dans ce qui regarde ſes opinions ſur la Theologie, & c'eſt à quoy pluſieurs Philoſophes ont travaillé, comme on le verra dans ſa vie; mais ils y ont ſi peu réüſſi qu'au lieu de reſoudre les difficultez, ils les ont augmentées : à peine dans les dix Dialogues que j'ay traduits, m'ont-ils ſecouru une ou deux fois, & ils m'auroient égaré tres-ſouvent ſi j'avois voulu les ſuivre. La cauſe de leurs erreurs, c'eſt qu'ils n'ont pas puiſé dans la veritable ſource, & qu'ils ont voulu expliquer Platon par les principes d'Ariſtote, qui ſont tres-differents de ceux de Platon. Celuy-cy eſt preſque toûjours conforme à la ſaine Theologie, ou peut y eſtre ramené tres-facilement par ſes principes meſmes bien éclaircis. Il n'en eſt pas de meſme de ſon Diſciple, & pour une fois que l'on pourra corriger Platon par Ariſtote, on corrigera cent fois Ariſtote par Platon.

Je ne preſume pas aſſez de moy, pour croire avoir ſatisfait à tous les

ent ordinairement [illegible]
& la sublimité [illegible]
rance de l'Interprete [illegible]
ité ou de l'inattention [illegible]
on m'accuse de [illegible],
aura raison ; mais [illegible]
aussi quelquefois [illegible]
y-mesme : si l'on [illegible]
uite, j'ose esperer que [illegible]
iminuëront.

On trouvera à la fin [illegible]
ume un abregé de [illegible]
qui sont aussi [illegible]
dans le mesme volume. [illegible]
a donné lieu à cette [illegible]
une tres-forte envie de [illegible]

& qui, pourveu qu'ils trouvent la v
rité, ne s'informent pas si les discou
qui y menent sont longs ou cour
Or il n'y a rien de plus rare aujou
d'huy que ces hommes libres. Les u
accablez d'affaires & de soins, ne so
presque jamais à eux-mesmes, & l
autres incessamment agitez & bal
tez par mille passions, sont toûjours
action sans jamais rien faire, & re
semblent à des esclaves fugitifs.

Pour accommoder donc Plat
aux occupations des uns & à l'inqui
tude des autres, j'avois pensé qu'
en pourroit faire des abregez qui
roient fort utiles; & j'en avois fa
quelques-uns, où j'avois tâché de co
server le mieux qu'il m'avoit esté po
sible, l'esprit de Socrate & sa meth
de, de maniere qu'on ne perdist a
cun de ses principaux traits. Il m
paroissoit qu'on pouvoit tirer de
deux avantages considérables :
premier de faire lire Platon en hu
jours, & l'autre de mieux imprim
dans l'esprit les veritez qu'il enseign

que les preuves estant plus ser-
eroient une plus vive impres-
Je m'estois mesme confirmé
cette pensée en voyant l'effet
es abregez produisoient sur tous
qui les entendoient lire, il n'y
personne qui n'en fust frapé &
en sentist toute la force.
s il faut avoüer à la gloire de
, & peut-estre aussi un peu à
nte, que quand je fus sur le
de les faire imprimer, & que je
les relire sur l'Original, je fus
nesme dégousté de mon ouvra-
que je trouvay dans cet Origi-
de beautez que je n'avois pû
ver, que je craignis de luy faire
rdre en ne le donnant pas tout
car on ne peut luy rien oster
oit admirable: & c'est se trom-
de croire que dans ses écrits
ve des vuides & des inutili-
a bien de la difference entre

par tous ses differents costez. Il soû-
tient que c'est le seul moyen de fai-
re des démonstrations seures, & par
tout il est si ennemi des longs dis-
cours, c'est-à-dire des discours inuti-
les, qu'il les regarde comme l'écueil
de la verité, & comme le caractere
non du Philosophe, mais du Sophiste
Cela m'obligea à changer de resolu
tion. Pour obéïr neantmoins à d
personnes d'un tres-grand merite, c
m'ont demandé ces abregez, j'en
donné trois afin que le public en p
fite, ou qu'il en juge.

J'aurois icy une belle occasio
répondre aux invectives qu'on a f
de nostre temps contre Platon.
comme elles ne viennent que d
qui n'ont jamais lû un seul de se
logues, peut-estre qu'ils chan
de sentiment quand ils l'aur
Dailleurs c'est abuser de son
que de deffendre Platon, il se
assez par luy-mesme, & on p
de luy, avec encore plus de ju
que le plus grand des Histo

s a dit de Caton, en se moquant
lement des loüanges que Ciceron
avoit données, & des Satires qu'-
avoit fait Cesar: * *Personne n'a*
nais pû augmenter par ses éloges, ni
minuer par ses satires la gloire de
grand homme.

* *Cujus gloria neque profuit quisquam laudan-*
, nec vituperando quisquam nocuit. Tite live.



TABLE
DES DIALOGU
contenus dans ces deux Volun

VOLUME I.

VOL. II.



LA VIE DE PLATON

[illegible]

[illegible]

[illegible]

le bonheur dont il joüiſſoit, cc
l'homme corrompu auroit-il pû ſe
tre en poſſeſſion de ce veritable b
ſon peché luy avoit fait perdre ? N
dons point de luy qu'il nous ra
noſtre premiere felicité; c'eſt l'ouv
Dieu & non pas de l'homme. T
Sages du Paganiſme peuvent à ce
eſtre comparez à des hommes y
voulant retourner chez eux, fra
toutes les portes, & prennent to
maiſons pour la leur. Toûjours un
raiſon leur a fait entrevoir ce qu
voient chercher, & toûjours un fo
épuiſable d'aveuglement & de cor
les a empeſchez de le reconnoiſtr
s'y arreſter aprés l'avoir reconnu.
fut le premier qui s'élevant au de
autres par des lumieres plus vives
pures, qui furent peut-eſtre la reco
de ſa modeſtie & de ſon humili
des connoiſſances plus ſublimes
ſeures ſur les devoirs de l'homr
la nature de Dieu, ſur la loy n
& ſur la Juſtice : c'eſt pourquoy
dit de luy qu'il adjoûta le feu au fe
faire entendre que ramaſſant les
les de lumiere qu'il trouva éparſe
jettant un nouvel éclat par un eſ

neux & fécond, il répandit par tout la
niere, & excita un grand feu de ce qui
stoit avant luy que des étincelles pres-
ensevelies sous des cendres. Mais ces
noissances si sublimes n'ont pas laissé
stre meslées de beaucoup d'erreurs, de
te que pour profiter de sa doctrine, que
ton a conservée & enrichie, il faut
nesler les veritez qu'il a plû à Dieu de
découvrir, d'avec les mensonges &
illusions dont il les a envelopées.
us pouvons le faire tres-seurement,
sque nous avons en main la veritable
le, qui est la parole de Dieu. Tout ce
y sera conforme est d'une verité in-
able, & peut mesme servir de preuve
veritez de la Religion : & tout ce qui
sera opposé, est le fruit de l'erreur &
mensonge. La doctrine de Platon a
esme cet avantage, que cet examen est
e de ses principales regles, & son pre-
ier principe ; car il establit qu'en aucu-
science il ne faut jamais recevoir que
qui s'accorde * avec les veritez éter-
lles & avec les oracles de Dieu.

* Par ces veritez éternelles Platon, entend une
mune tradition qu'il prétend que les premiers
mmes avoient receuë de Dieu, & qu'ils avoient
nsmise à leurs descendans.

Platon fonda la vieille Academie sur les dogmes de Pythagore, sur ceux d'Heraclite & sur ceux de Socrate, & en adjoûtant aux lumieres de ces grands hommes celles qu'il avoit acquises dans ses voyages & puisées dans les mesmes sources, il establit une secte beaucoup plus parfaite que celles qui avoient paru avant luy. Je ne remonteray pourtant pas jusqu'à ces Philosophes, dont on peut voir les opinions dans Diogene Laërce: je n'en diray qu'un mot en passant, & me renfermant uniquement dans ce qui regarde Platon, je feray dabord sa vie; j'expliqueray ensuite sa doctrine, en l'examinant par rapport à la Morale, à la Religion, à la Politique, à la Physique & à la Dialectique; je découvriray autant qu'il me sera possible la source des veritez & des erreurs qu'il enseigne; je parleray de la maniere dont il traite ses sujets; je passeray de là au jugement de son style; je parleray de ses principaux interpretes; & enfin je donneray la traduction de quelques-uns de ses dialogues, dont j'expliqueray la methode & le sujet, & où je marqueray tout ce qui peut encore nous estre utile. C'est dans ce seul esprit que nous devons lire les ouvrages des payens, car ceux qui



les dog
raclite
tant au
celles q
ges &
eſtabli
que ce
ne fe
Philo
nions d
qu'un
uniqu
je fer
ſuite
port
tique
je di
ble
qu'il
dev
au
ſes
de
de
m
r
C
li

en ſervons en le rapportant à nos principes, & lorſque nous y trouvons de l'inutile & du ſuperflu comme ſur les idoles, ſur l'amour, & ſur le ſoin des choſes terreſtres & periſſables, nous le retranchons; ce ſont les habits que nous oſtons à cette eſtrangere, ce ſont les ongles & les cheveux que nous luy coupons.

Par cette methode on rend à la bonne Philoſophie & à la ſaine Theologie des anciens Hebreux ce que les Grecs leur ont volé; car ils ne ſont riches que de leurs dépoüilles.

Platon deſcendoit d'un frere de Solon, & par conſequent il eſtoit de la famille de Codrus Roy d'Athénes, & remontoit juſqu'à Neptune par Nelée Roy de Pylos cinquiéme ayeul de Codrus. Ainſi du coſté de la naiſſance, voilà la plus grande nobleſſe dont l'orgueil des hommes ſe puiſſe flatter. Ariſton ayant épouſé ſa couſine germaine Perictione, * on pretend

* Ces ſuppoſitions étoient fort ordinaires dans ces temps-là, témoin ce qui arriva bien-toſt aprés à une femme du Royaume de Pont, qui perſuada à une infinité de gens qu'elle étoit groſſe d'Apollon, & qui acoucha d'un fils qui fut nommé Silenus, dont Lyſander voulut ſe ſervir pour faire réuſſir la trame qu'il avoit ourdie dans le deſſein de ſe faire Roy de Sparte.

qu'Apollon luy apparut en songe, & luy ordonna de ne pas approcher de sa femme qui estoit grosse de luy. Ariston obeit à cet ordre : il regarda Perictione non pas comme sa femme mais comme une Déesse jusqu'à ce qu'elle accoucha de Platon le mesme jour que les Déliens asseuroient qu'Apollon estoit né. Sur cela Plutarque fait une reflexion qui merite de n'estre pas oubliée. Il dit que ceux qui ont donné à Platon Apollon pour pere, n'ont pas fait de deshonneur à ce Dieu en luy attribuant la generation d'un homme qui est le medecin des ames, & qui travaille à les guerir des plus violentes passions & des plus grandes maladies. Et saint Jerôme remarque en quelque endroit, que les philosophes qui ont les premiers divulgué cette fable, n'ont pas crû que celuy qu'ils regardoient comme le Prince de la sagesse, pust naistre autrement que d'une vierge.

Le 7. de [Fé]vrier.

Platon nâquit la premiere annnée de la LXXXVIII. Olympiade, c'est à dire 426. ans avant la naissance de Jesus-Christ. Il fut d'abord appellé Aristoclés du nom de son grand pere : son maistre de palestre l'appella Platon, à cause de ses

nom qui luy resta. Pendant qu'il estoit encore au maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses levres, d'où l'on augura que son style seroit d'une tres-grande douceur. Il commença ses études chez un grammairien appellé Denys, fit ses exercices sous Ariston d'Argos, apprit la Musique sous Dracon l'Athenien, & sous Metellus d'Agrigente, s'appliqua à la Peinture & à la Poësie, & fit mesme des tragedies qu'il brûla à l'âge de 20. ans aprés avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe, & comme il estoit merveilleusement né pour la vertu, il profita si bien des discours de cet homme juste, qu'à 25. ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire, & fit voir qu'il estoit déja capable de conduire un Estat.

Les Lacedémoniens se rendirent alors maistres d'Athénes, & Lysander y establit la domination des trente qui gouvernerent d'abord avec quelque sorte de douceur, mais qui usurperent bien-tost une autorité tyrannique. Dés ce temps-là Platon donna une marque tres-considerable, d'une ame libre & qui ne pouvoit s'abaisser à faire la cour à un Ty-

tan. Lysander, sous qui tout fléchissoit, & qui par ses cruautez s'estoit rendu tres-redoutable, tenoit auprés de luy des Poëtes qui celebroient sa gloire & encensoient à sa vanité; Antimachus & Niceratus estoient de ce nombre. Ils firent tous deux des vers à l'envi pour Lysander, qui ayant esté pris pour juge, donna le prix à Niceratus. Antimachus au desespoir de cet affront supprima son poëme. Platon, qui l'aimoit à cause de sa belle poësie, le consola, & sans craindre le ressentiment de Lysander, il luy dit que le juge estoit plus à plaindre que luy, car l'ignorance est un aussi grand mal pour les yeux de l'esprit, que l'aveuglement pour les yeux du corps.

Le merite de Platon qui estoit déja fort connu, porta les ministres de la tyrannie à faire tous leurs efforts pour l'attirer & pour l'obliger à se mesler du gouvernement. On ne luy proposoit rien là qui ne fût conforme à son âge & à ses maximes. Toute son ambition tendoit mesme à faire que les lumieres qu'il avoit acquises fussent utiles à son pays; & flatté par les promesses de ces trente Tyrans il ne desesperoit pas de les porter enfin à quitter ces manieres tyranniques, & à

gouverner la ville avec toute la ſageſſe & avec toute la moderation de bons magiſ-ſtrats. Occupé nuit & jour de ces penſées, & cherchant les moyens les plus propres pour réüſſir dans ce deſſein, il obſervoit avec ſoin toutes leurs démarches; mais il vid bien-toſt que le mal ne faiſoit qu'empirer, & que l'eſprit de tyrannie eſtoit ſi enraciné qu'on ne pouvoit eſperer de le détruire. Toute la ville eſtoit remplie de meurtres & de proſcriptions par ces trente Tyrans; & en ayant part aux affaires, il falloit eſtre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur paſſion. Affligé de ce malheur, auquel il n'y avoit que Dieu qui puſt remedier, il modera ſon ambition, & attendit des temps plus favorables.

…y. Xenoph. …v. 2. de …iſt. Grec.

La Fortune parut bien toſt vouloir ſeconder ſes bonnes intentions; car les trente Tyrans furent chaſſez, & la forme du gouvernement toute changée. Cela ranima un peu les eſperances de Platon, qui eſtoient déja preſque éteintes; mais il ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir que ce nouveau gouvernement n'eſtoit pas meilleur, & qu'on faiſoit tous les jours à l'Etat de nouvelles playes. Socrate meſme fut immolé à ce change-

ment. Les loix estoient foulées aux pieds, il n'y avoit ni ordre ni discipline, & toute l'autorité se trouvoit entre les mains du peuple toûjours plus redoutable que tous les Tyrans. Il estoit impossible de remedier à ce desordre; car pour l'entreprendre, il falloit avoir des amis, & dans une si grande confusion la fidelité des anciens amis est aussi suspecte que celle des nouveaux est dangereuse.

Platon ne sçavoit à quoy se determiner : Il ne voyoit aucun secours à attendre des villes voisines où le desordre ne regnoit pas moins qu'à Athénes. Dans un siecle où la Philosophie estoit parvenuë à sa plus haute perfection, l'injustice estoit portée à son dernier comble, effet ordinaire du mépris que les hommes font de la verité qu'ils ont devant les yeux. Ce débordement d'iniquité augmenta l'amour que Platon avoit pour la Philosophie. Il se rejetta entre ses bras comme dans un port asseuré, pleinement convaincu que le salut des villes & des particuliers dépend d'elle, & qu'on ne peut estre heureux que par son moyen. Pendant ce temps-là il entendit Cratylus qui enseignoit la philosophie d'Heraclite, & Hermogene qui enseignoit celle de

Parmenide. Il alla enſuite à Mégare pour voir Euclide qui fonda la ſecte Megarique. De Megare il paſſa à Cyrene pour ſe perfectionner dans les Mathematiques ſous Theodore qui eſtoit le plus grand Mathematicien de ſon temps. Il viſita enſuite l'Egypte, & converſa long-temps avec les preſtres Egyptiens qui luy enſeignerent une grande partie de leurs traditions, & luy firent connoiſtre les livres de Moyſe & ceux des Prophetes.

Pendant qu'il eſtoit à Memphis, il arriva un Spartiate qui venoit de la part d'Ageſilaus prier le preſtre Connuphis, de vouloir expliquer certaine inſcription qu'on avoit trouvée ſur une plaque de cuivre dans le tombeau d'Alcmene. Ce preſtre aprés avoir employé trois jours à feüilleter toutes ſortes de figures & de caracteres, répondit que les lettres de cette plaque eſtoient celles dont on uſoit en Egypte du temps de Protée, & qu'Hercule avoit portées en Grece, & qu'elles contenoient un avertiſſement que Dieu donnoit aux Grecs de vivre en paix, en inſtituant des jeux en l'honneur des Muſes par l'étude de la Philoſophie & des belles lettres, & en diſputant les uns contre les autres, avec des raiſons &

des paroles de justice, seulement pour connoistre la verité & pour la suivre. Il y a de l'apparence que ce prestre n'avoit pû lire cette inscription, mais qu'il se servit habilement d'une occasion si favorable pour appaiser les guerres des Grecs, & cela est infiniment plus beau que de l'avoir luë.

Ce stratagême de Connuphis servit bien-tost à Platon pour un semblable dessein. Car comme il s'en retournoit avec Simmias, & qu'il costoyoit la Carie, il rencontra des hommes de Délos qui le prierent de leur expliquer un Oracle tres-fascheux, qu'ils avoient receu d'Apollon. Cet Oracle contenoit que les maux, dont les Grecs estoient affligez, ne cesseroient qu'aprés qu'ils auroient doublé l'Autel cubique qui estoit dans son Temple. Ils luy dirent qu'ils avoient voulu executer cet ordre, mais qu'ayant doublé chaque costé de l'Autel, au lieu de le faire double, comme ils l'avoient pensé & comme le Dieu le demandoit, ils l'avoient fait octuple, ce qui leur faisoit craindre la continuation de leurs maux. Platon se souvenant alors du prestre Egyptien, leur dit que Dieu se moquoit des Grecs qui méprisoient les scien-

ces, & qu'en leur reprochant leur ignorance & leur ſtupidité, il les exhortoit à eſtudier ſerieuſement la Geometrie, qui ſeule pouvoit leur faire trouver les deux lignes proportionnelles pour doubler un corps cubique en augmentant également toutes ſes dimenſions, & il ajoûta que s'ils vouloient corriger leur ouvrage, ils n'avoient qu'à s'adreſſer à Eudoxe ou à Helicon; mais que Dieu n'avoit que faire qu'ils doublaſſent ſon Autel, & que la ſeule choſe qu'il leur ordonnoit par cet Oracle, c'eſtoit de quitter les armes pour s'entretenir avec les Muſes en adouciſſant leurs paſſions par l'eſtude des lettres & des ſciences, & en s'aimant & ſe ſervant les uns les autres, au lieu de ſe hair & de ſe détruire. Il alla enſuite en Italie où il entendit Philolaus & Eurytus Philoſophes Pythagoriciens: de là il paſſa en Sicile pour voir les merveilles de cette Iſle. Il avoit alors quarante ans.

Ce voyage qui n'eſtoit qu'un pur effet de ſa curioſité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuſe, & prepara les grandes choſes qui furent executées par Dion beau frere & favori de l'ancien Denys.

…r il étoit …s d'Hippa…nus dont …enis avoit …ouſé la fille.

C'eſtoit alors un jeune homme qui

avoit naturellement le courage grand & magnanime, mais qui eslevé dans des mœurs serviles sous un Tyran, & accoustumé aux soûmissions & à l'esclavage d'un Courtisan lâche & timide, & ce qui est encore plus pernicieux, nourri dans le luxe, dans l'opulence & dans l'oisiveté auroit laissé mourir ces precieuses semences, si Platon ne les avoit ressuscitées par ses discours. Il n'eût pas plûtost entendu ses preceptes, qu'enflammé d'amour pour la vertu, il ne demanda qu'à la suivre ; & comme il voyoit avec quelle facilité Platon avoit changé son cœur, il crut qu'il feroit de mesme de celuy de Denys, & il n'eut point de repos qu'il n'eust porté ce Prince à avoir une conversation avec luy. Denys, qui joüissoit alors d'un grand loisir, consentit à cette entrevûë. Il n'y fut parlé que de la vertu, & l'on disputa d'abord sur la nature de la veritable force. Platon prouva qu'elle n'estoit nullement le partage des Tyrans, qui bien loin d'estre appellez vaillans & forts, sont plus foibles & plus timides que des esclaves. On vint ensuite à parler de l'utilité & de la justice. Platon fit voir qu'on ne peut veritablement appeller utile, que ce qui est

V. Plutarque dans la vie de Dion.

honneste & juste, & il montra que la vie des hommes justes estoit heureuse dans les plus grandes adversitez, & que celle des hommes injustes estoit malheureuse dans le sein de la prosperité mesme. Denys, qui se sentoit convaincu par sa propre experience, ne put soûtenir plus long temps la conversation, & faisant semblant de se moquer de sa morale, il luy dit que *ses discours sentoient le vieux :* Platon luy répondit que *les siens sentoient le Tyran.* Ce Prince peu accoûtumé à entendre des veritez si odieuses, luy demanda avec emportement *ce qu'il estoit venu faire en Sicile ?* Platon luy répondit, *qu'il y estoit venu chercher un homme de bien. A t'entendre parler*, reprit Denys, *on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé ?*

Dans une autre conversation qui ne fut pas moins vive, le Tyran, pour insinuer à Platon qu'il devoit se ménager avec luy, & ne pas prendre de ces libertez odieuses, luy dit ces deux vers,

e sont deux Vers de So-phocle.

——— à la Cour d'un Tyran,
On est esclave né quoiqu'on y entre libre.

Platon luy rendit ces mesmes vers dont il changea le dernier,

——— *à la Cour d'un Tyran,*
Quand on y entre libre on n'est jamais esclave.

pour luy faire entendre qu'un veritable Philosophe ne peut jamais perdre sa liberté. Dion, qui craignoit que le mécontentement du Prince n'eust enfin quelque suite fascheuse, demanda le congé de Platon, afin qu'il pust profiter de l'occasion d'un vaisseau qui devoit ramener Poluides Ambassadeur de Lacedemone. Denys accorda le congé; mais il pria tres-instamment cet Ambassadeur, ou de faire perir Platon en chemin, ou tout au moins de le vendre, l'asseurant que cela ne luy feroit aucun tort; *car s'il est homme juste,* dit-il, *il sera aussi heureux esclave que libre.* On écrit que Poluides le mena dans l'Isle d'Egine, où l'on avoit publié une loy qui ordonnoit que tous les Athéniens qui y aborderoient seroient mis à mort. Platon fut donc pris & mené devant les Juges. Il attendoit son arrest sans donner aucune marque de crainte, lors que quelqu'un s'avisa de dire que c'estoit un Philosophe & non pas un Athenien. Ce mot dit en riant luy sauva la vie: on le condamna seulement à estre vendu, & en mesme temps il fut acheté trente mines

Trois cen[s] ecus.

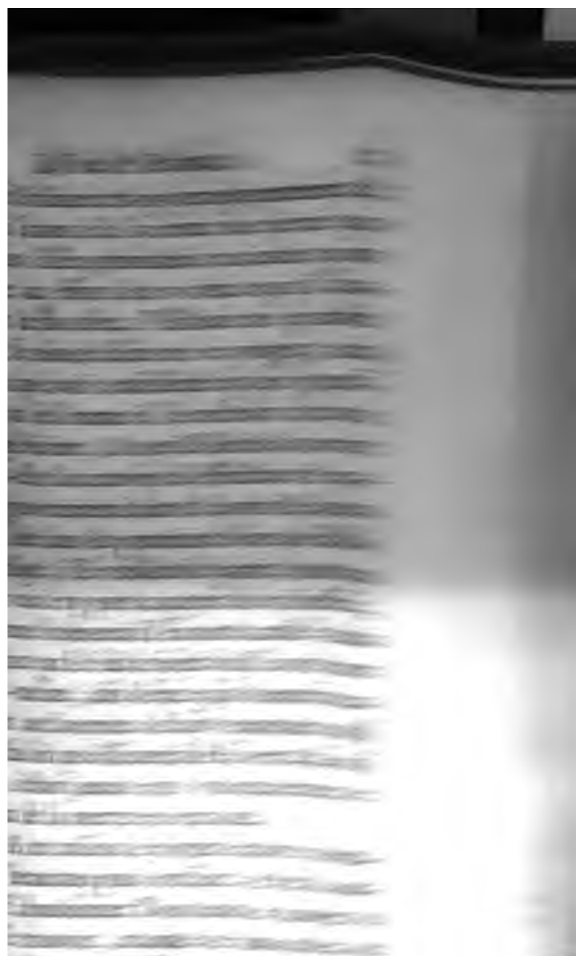
par un Cyrenien nommé Anniceris, qui le remit en liberté, le renvoya à Athénes, & ne voulut point eſtre rembourſé, diſant que les Athéniens ne connoiſſoient pas ſeuls le merite de Platon, & qu'ils n'eſtoient pas ſeuls dignes de luy rendre ſervice. Platon ne dit pourtant rien de ces particularitez dans ſa ſeptiéme lettre où il parle de ce voyage de Sicile, & il y a de l'apparence qu'il n'auroit pas oublié de parler au moins de ſon bienfaicteur.

Aprés la mort de l'ancien Denys, ſon fils le jeune Denys luy ſucceda. Il avoit eſté fort mal élevé; car ſon pere, à qui ſes enfans meſme eſtoient ſuſpects, l'avoit toûjours tenu enfermé, de peur que s'il venoit à ſe connoître ou à frequenter des hommes de bon eſprit & las de la ſervitude, il ne conſpirât contre luy. Ce jeune Prince ne fut pas plûtoſt ſur le thrône, qu'ébloüi de ſa grandeur, & ne ſe connoiſſant pas luy-meſme, il ne put s'empeſcher de tomber dans les pieges de ſes Courtiſans qui n'oublioient rien pour le corrompre, & qui devinrent les miniſtres & les artiſans de ſes plaiſirs. Ce n'eſtoit dans le Palais que diſſolutions & qu'excés horribles, on y faiſoit

des débauches de trois mois, pendant lesquels l'entrée en estoit deffenduë à tout ce qu'il y-avoit de gens sages, dont la seule presence auroit condamné ou troublé ces honteux divertissemens. Dion, qui craignoit encore plus pour l'Etat les voluptez du jeune Denys, qu'il n'avoit craint les cruautez de son pere, ne perdoit pas une occasion de luy representer les abysmes où il ne pouvoit manquer de tomber ; & croyant que ses vices ne venoient que d'ignorance & d'oysiveté, il tâchoit de le jetter dans des occupations honnestes & de luy faire aimer les sciences, sur tout celle qui peut reformer les mœurs. Il luy disoit qu'il n'y avoit que la vertu qui pût le faire joüir d'une veritable felicité qui s'estendroit sur tout son peuple ; que c'estoit en vain que son pere s'estoit flatté de luy laisser un empire lié avec des chaisnes de diamant, que ces chaisnes seroient bien-tost amollies par ses débauches ; que la crainte & la force n'estoient pas les veritables soûtiens du thrône, mais l'affection & l'amour des sujets, & que cet amour estoit toûjours le fruict de la vertu & de la justice des Princes. Il luy representoit que la veritable grandeur ne consiste pas à avoir de

grands équipages, des palais ſuperbes, des meubles ſomptueux & des habits magnifiques, mais à avoir le palais de ſon ame royalement paré ; qu'il n'y avoit que Platon capable de luy communiquer toutes les vertus dont une ame royale doit eſtre ornée. En l'entretenant de ces diſcours, où il entremeſloit toûjours ainſi les grandes veritez qu'il avoit appriſes de ce Philoſophe, il luy inſpira un ſi violent, ou pluſtoſt un ſi furieux deſir de l'attirer auprés de luy & de ſe mettre entre ſes mains, qu'il envoya des couriers à Athenes avec des lettres tres-preſſantes, accompagnées d'autres lettres de Dion & de tous les philoſophes Pythagoriciens qui eſtoient dans la grande Grece, & qui le prioient tres-inſtamment de profiter d'une ſi belle occaſion que Dieu luy offroit de rendre un Roy philoſophe, le conjurant de ſe haſter avant que les débauches de la Cour puſſent faire changer Denys qui brûloit d'amour pour la Philoſophie.

Ces grandes promeſſes n'ébranlerent pas d'abord Platon qui connoiſſoit trop les jeunes gens pour ſe rien promettre d'aſſeuré des lueurs d'un jeune Prince dont les inclinations ſouvent oppoſées,



infailliblement perdu ſi on euſt donné
ce Prince le temps de retomber dans ſ
premiers deſordres. Cela acheva de dé
terminer Platon à quitter ſes occupation
à l'âge de ſoixante-quatre ans pour all
peut-eſtre avec trop de confiance, com
me il le dit luy-même, eſſuyer les capr
ces d'un jeune Tyran.

Il fut receu en Sicile avec toutes ſort
d'honneurs. Denys ne ſe contenta p
de luy envoyer, comme à une Divinité
une galere ornée de bandelettes, il al
luy-meſme le recevoir dans le port ſ
un char magnifique où il le fit monte
& par un ſacrifice public, il remercia l
Dieux de ſa venuë, comme de la pl
grande felicité qui pouvoit arriver à ſo
Etat.

Un ſi heureux commencement eût d
ſuites encore plus heureuſes; car comn
ſi un Dieu avoit parû & qu'il euſt pr
plaiſir à changer les cœurs, toute la co
ſe trouva ſi reformée, du moins en a
parence, que le Palais de Denys reſſen
bloit plutoſt à une école de philoſoph
ou à un ſaint Temple, qu'au palais d'
Tyran.

Quelques jours aprés l'arrivée de Pl
ton eſchut le temps d'un ſacrifice qu'

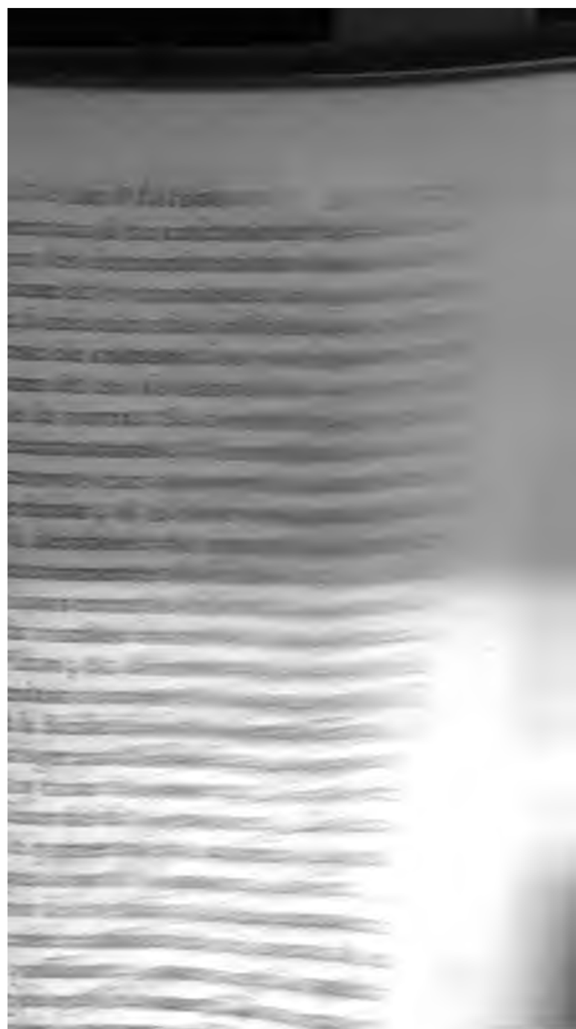
faisoit tous les ans dans le Chasteau pour la prosperité du Prince. Le Herault ayant prononcé à haute voix selon la coustume, la priere solemnelle, dont la formule estoit, *qu'il plust aux Dieux de maintenir long-temps la tyrannie & de conserver le Tyran*, Denys, à qui ces noms commençoient à estre odieux, luy dit tout haut, *ne cesseras-tu pas enfin de me maudire?* Ce mot fit juger que les discours de Platon avoient fait une veritable & forte impression sur son esprit : c'est pourquoy tous ceux qui favorisoient la tyrannie crurent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit ruiner Dion & Platon avant qu'ils eussent acquis assez d'autorité & de puissance auprés du Tyran, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Ils en trouverent bien-tost une occasion tres-favorable, & dont ils ne manquerent pas de profiter. Platon avoit déja persuadé à Denys de congedier les dix mille estrangers qui composoient sa garde, de casser dix mille hommes de cheval avec la plus grande partie de son infanterie, & de reduire à un petit nombre les quatre cens galeres qu'il tenoit toûjours armées. Les mal-intentionnez empoisonnerent ce conseil en faisant entendre à Denys que

Dion avoit aposté ce Sophiste pour luy persuader de se défaire de ses gardes & de ses troupes, afin que les Athéniens le trouvant sans deffense, pussent venir ravager la Sicile & se vanger des pertes qu'ils avoient faites sous Nicias, ou qu'il pust luy-mesme l'en chasser & prendre sa place. Cette calomnie, qui n'avoit que trop d'apparence pour surprendre un Tyran, ne fit pourtant que la moitié de l'effet qu'ils en avoient attendu; Dion seul fut la victime de la colere de Denys, qui le fit mettre sur un vaisseau en sa presence, & le bannit honteusement.

Cinquante ans auparavant.

En mesme temps le bruit courut aussi à Syracuse qu'il avoit fait mourir Platon, mais c'estoit sans aucun fondement; car au contraire Denys redoubla pour luy ses caresses, soit qu'il crust qu'il avoit esté trompé le premier par les artifices de Dion, ou qu'il ne pust se passer veritablement de le voir & de l'entendre.

La passion qu'il avoit pour Platon augmentoit tous les jours, & elle monta à un tel excés qu'il en estoit jaloux comme d'une maistresse, & qu'il faisoit tous ses efforts pour l'obliger à preferer son amitié à celle de Dion. Mais, comme dit Platon, il se prenoit mal à obtenir



ce, diſoit toûjours à Denys qu'il l'aimeroit autant que Dion, quand il ſeroit auſſi veritablement vertueux que Dion. Cela jettoit le Tyran dans des emportemens horribles ; il le menaçoit de le faire mourir, & un moment aprés il luy demandoit pardon de toutes ſes violences. Platon auroit trouvé ſa priſon plus ſupportable ſi on l'avoit hay ; car il falloit tous les jours de nouveaux ménagemens pour accorder les devoirs de l'hoſpitalité avec les intereſts de la Philoſophie. Enfin la fortune le tira de cette captivité. Une guerre qui ſurvint, força Denys à le renvoyer en Grece. A ſon départ il voulut le combler de preſens, que Platon refuſa, ſe contentant de la promeſſe qu'il luy fit de rappeller Dion dés que la guerre ſeroit finie. Comme il eſtoit preſt à s'embarquer, Denys luy dit : *Platon, quand tu ſeras à l'Académie avec tes Philoſophes, tu vas bien dire du mal de moy. A Dieu ne plaiſe*, luy répondit Platon, *que nous ayons aſſez de temps à perdre à l'Academie pour y parler de Denys.* Le deſintereſſement de Platon avoit paru en pluſieurs rencontres : ſes rivaux meſme en convenoient. Denys ayant voulu faire des preſens aux Philoſophes de ſa Cour,

[illegible]
[illegible]
En s'en retournant en Grece il passa à
lympie pour voir les jeux, & ce fut
qu'il donna des marques d'une mo-
tie qui approche fort de l'humilité,
qui merite d'estre remarquée. Il se
uva logé avec des estrangers conside-
les. Il mangeoit avec eux, passoit avec
les journées entieres, & vivoit d'une
nière tres-simple & tres-commune,
jamais leur parler ni de Socrate ni de
cadémie, & sans leur faire connoistre
uy autre chose, sinon qu'il s'appelloit
ton. Ces estrangers estoient ravis d'a-
trouvé un homme si doux & si so-
le, mais comme il ne parloit que de
ses fort ordinaires, ils ne croyoient pa
que ce fust ce Philosophe dont le

ple de Socrate. Platon leur dit en sou-
riant, que c'estoit luy-mesme; & ces
estrangers surpris d'avoir possedé un si
grand personnage sans le connoistre, ne
pouvoient assez admirer qu'il eust vescu
avec eux d'une maniere si simple, & qu'il
eust fait voir que par la seule douceur de
ses mœurs, sans le secours de son esprit
& de son éloquence, il pouvoit gagner
l'amitié de tous les hommes avec lesquels
il converseroit.

C'étoient des tragedies.

Quelque temps aprés il donna les jeux
au peuple, & ce fut Dion qui fournit les
habits & qui fit tous les frais, Platon
ayant bien voulu luy ceder cet honneur
afin que sa magnificence luy acquist en-
core plus la bienveillance des Athéniens.
On ne sçait pas si Dion fit un long sejour
à Athénes; on sçait seulement que Pla-
ton n'oublia rien pour le porter à mode-
rer son ressentiment & à ne rien atten-
ter contre Denys. Il luy representoit que
l'injustice qu'on luy avoit faite, & la
mauvaise conduite de ce Prince, n'es-
toient pas un sujet legitime de prendre
les armes contre luy; qu'il falloit ta-
cher de le ramener par la raison, ou at-
tendre quelque changement de la fortu-
ne, qu'il ne pouvoit avoir recours à

e ſon neveu Pſeuſippus qui eſtoit
;reable, & cela réüſſit pour quel-
mps.
:és que Denys eut fini la guerre,
gnit que le traitement qu'il avoit
Platon, ne le décriaſt parmi les
ophes, & ne le fiſt paſſer pour
nemi; c'eſt pourquoy il fit venir
s ſçavans hommes d'Italie, & il
dans ſon Palais des aſſemblées où
orçoit par une folle ambition de
paſſer tous en éloquence & en
ıdeur de ſçavoir, débitant mal à
; les diſcours qu'il avoit retenus de
ı; mais comme ces diſcours n'eſ-
que dans ſa memoire, & que le
n'en avoit point eſté touché, la
en fut bien-toſt tarie. Alors il con-

tes lettres. Platon s'excusoit sur son âge, & sur ce que Denys n'avoit rien fait de tout ce qu'il avoit promis. Enfin Denys ne pouvant plus supporter ce refus, obligea Archytas à luy écrire, & à estre caution qu'il pouvoit venir en toute seureté, & qu'on luy tiendroit parole. Il fit partir en mesme temps une galere avec quelques-uns de ses amis, du nombre desquels estoit le philosophe Archidemus: ils asseurerent Platon de la forte passion que Denys avoit pour la Philosophie, & luy rendirent cette lettre de sa part.

Ce que je desire avec le plus d'ardeur, c'est que te laissant persuader, tu viennes promptement en Sicile. Je feray pour Dion tout ce que tu voudras, car je suis persuadé que tu ne voudras rien que de juste, à quoy je me rendray toûjours tres-volontiers. Mais si tu refuses de venir, je te declare que ni pour les affaires de Dion, ni pour toutes celles où tu prendras quelque interest, je ne feray jamais rien de tout ce qui pourra t'estre agreable, &c.

Cette lettre, qui estoit plus d'un Tyran que d'un Philosophe, auroit eu un effet contraire à ses desirs, si Dion n'eust joint ses sollicitations & ses prieres, en

gnes, qu'afin qu'ils puffent le tra-
Et ce fut ce qui détermina Platon à
pour la troifiéme fois en Sicile à
de foixante & dix ans.

on arrivée releva les efperances de
le peuple qui fe flattoit que fa fa-
vaincroit enfin la tyrannie, & De-
en témoigna une joye qu'on ne fçau-
exprimer. Il le fit loger dans l'appar-
ent des jardins, & eut en luy tant
confiance, qu'il le laiffoit appro-
à toute heure fans le faire fouiller.
on employa d'abord toute fon adreffe
connoiftre s'il avoit un veritable de-
devenir vertueux. Il dit luy-mefme
quelle maniere il en fit l'épreuve ;
il connut bien-toft qu'on ne l'avoit
llé que par vanité, & pour éloi-

Dans la Let-
[illegible]

ſes revenus, ſous pretexte que tout ce bien appartenoit à ſon fils Hipparinus qui eſtoit ſon neveu, & dont par conſequent il eſtoit le tuteur naturel. Platon outré de cette injuſtice demanda ſon congé. Denys luy promit de luy donner un vaiſſeau, mais il le remettoit de jour à autre; & aprés l'avoir amuſé aſſez long-temps, il luy dit un jour, *que pourvû qu'il vouluſt demeurer encore un an avec luy, il renvoyeroit à Dion tout ſon bien, à condition qu'il le placeroit dans le Péloponeſe ou à Athénes, qu'il ne joüiroit que du revenu, & qu'il ne pouroit lever le capital ſans le conſentement de Platon & de ſes amis.* Car dit-il, *je ne me fie point à luy, & il employeroit cet argent contre moy.* Platon accepta ce parti, mais Denys le trompa encore; car aprés que la ſaiſon de s'embarquer fut paſſée, il dit qu'il ne vouloit plus donner que la moitié du bien de Dion, & qu'il vouloit retenir l'autre moitié pour ſon fils. Et quelque temps aprés il fit tout vendre à l'encan, au prix qu'on voulut, & ſans en parler à Platon, qui laſſé enfin de ſes feintes & de ſes menſonges, & convaincu que la Philoſophie eſtoit foible & molle, contre la dureté d'un Tyran, ne cherchoit qu'à quitter la

Sicile. Mais il luy estoit impossible de partir sans permission, & tres-difficile d'obtenir son congé auquel on faisoit naistre tous les jours de nouveaux obstacles. Denys continuoit d'avoir pour luy en public toutes sortes d'égards, & l'accabloit toûjours de caresses. Mais enfin Platon ayant embrassé avec chaleur les interests de Theodote & d'Heraclide qu'on accusoit à tort d'avoir fait soulever les troupes, leur mesintelligence éclata. Denys donna ordre à Platon de quitter l'appartement des jardins, sous pretexe que les femmes du Palais devoient y faire un sacrifice qui dureroit dix jours, & le fit loger hors du Chasteau au milieu de ses Gardes; afin, disoit-on, que ces soldats irritez de longue main contre luy de ce qu'il avoit voulu les faire casser ou diminuer leur paye, l'immolassent à leur ressentiment. Quelques Athéniens avertirent Platon du danger où il estoit, & Platon en donna sur l'heure mesme avis à Archytas qui estoit à Tarente. En mesme temps Archytas fit partir une Galere à trente rames, & écrivit à Denys pour le faire ressouvenir qu'il avoit promis une seureté entiere à Platon, & qu'il ne pouvoit ni le retenir, ni souf-

frir qu'on luy fiſt aucune inſulte,
manquer ouvertement à ſa parole dc
avoit voulu que luy & tout ce q
avoit de gens de bien & d'honneu
ſent les garents. Cela réveilla un ref
pudeur dans l'ame du Tyran, qui p
enfin à Platon de retourner en Grec

Voilà quel fut le ſujet de ce tr
me voyage, ſur lequel les ennem
Platon ont fait tant d'efforts po
décrier, comme s'il n'eſtoit retour
Sicile que pour la bonne table de
nys, & pour ſe plonger dans tout
voluptez qui regnoient à la Cour
Prince. Diogéne qui avoit beau
d'eſprit, mais un eſprit tres-ſatir
& qui ne voyoit pas ſans quelque
le grand éclat de Platon, fut le
mier qui s'aviſa de luy faire ce repr
car le voyant un jour ne manger q
olives à un grand repas, il luy dit *pu
la bonne chere vous a fait aller en S
pourquoy la mépriſez-vous tant ic
vous aſſeure, Diogene*, luy répondit
ton, *que le plus ſouvent je ne man
que des olives en Sicile. Qu'eſtoit-il
beſoin d'aller à Syracuſe?* reprit D
ne: *L'Attique ne portoit-elle point
lives en ce temps-là?*

Jamais calomnie n'a esté plus mal fondée, aussi un ancien Philosophe en parlant des avantages de la vie active, n'a pas fait difficulté de loüer Platon sur ce voyage dont il rapporte le veritable motif; car il dit, *que ce fut pour un de ses amis dépoüillé de ses biens, & banni que Platon eut le courage d'aller affronter un Tyran tres-redoutable, & s'exposer à sa haine & à tous les perils dont elle le menaçoit.* Dans la lettre que Platon écrivit peu de temps aprés aux amis de Dion, il leur marque en propres termes *que les bonnes tables d'Italie & de Sicile luy déplurent extrémement, & qu'il regarda avec horreur la coûtume de ces peuples, de se remplir de vin & de viandes deux fois le jour, & de se plonger dans toutes sortes de débauches. Dés qu'un homme est accoustumé à ces excés dés sa jeunesse, il n'est presque pas possible qu'il en revienne jamais, quelque bon naturel qu'il ait d'ailleurs, & qu'il soit jamais temperant & sage: encore moins doit-il prétendre aux autres vertus. La vie ne me seroit pas suportable,* ajouste-t-il dans la suite, *si j'estois ainsi l'esclave de ces passions.*

Maxime de Tyr. ch. v.

Tome 3. 326.

Platon en traversant le Peloponése

trouva Dion aux Jeux Olympiques, & luy raconta tous les procedez de Denys. Dion plus touché des injures que Platon avoit receuës, & du peril qu'il avoit couru, que de toutes les injustices qu'on luy avoit faites, jura qu'il alloit travailler à se venger. Platon fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette pensée; mais voyant que ses efforts estoient inutiles, il luy prédit les malheurs qu'il alloit causer, & luy déclara qu'il ne devoit attendre de luy ni secours ni conseil, & que puisqu'il avoit eu l'honneur d'estre commensal de Denys, de loger dans son Palais, & de participer aux mesmes sacrifices, il se souviendroit toûjours des devoirs ausquels cela l'engageoit, & que pour satisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avoit pour Dion, il seroit neutre, toûjours prest à faire les fonctions d'un bon mediateur pour les reconcilier, & toûjours également opposé à leurs desseins quand ils chercheroient à se détruire.

Voyez la Vie de Dion dans Plutarque.

Dion assembla quelques troupes, passa en Sicile, détruisit la tyrannie, chassa le Tyran, & rendit la liberté à sa patrie. On sçait tous les maux que cette entreprise causa. Comme il est difficile de

ong-temps [illegible]
iné par l'A[illegible] C[illegible] au
u de ses prosperitez & [illegible]

prés la mort de D[illegible]
mis particuliers [illegible]
le prier de leur [illegible]
t déplorable où ils se [illegible].
ns voulant [illegible]
s autres faisant [illegible]
retablir la domination [illegible]
m leur escrivit, *Qu'il* [illegible]
jamais heureux, [illegible]
ns la trop grande [illegible]
u estoit d'obeir [illegible]
ux-mesmes [illegible]
de liberté & la [illegible]
nt également [illegible]
[illegible]

[I]oug de Dieu plus leger que celuy des hommes.

dans l'obeiſſance qu'on rendoit à Dieu qui eſtant toûjours le meſme, ne demandoit toûjours que la meſme choſe à ſes ſujets; que c'eſtoit la ſeule qui pouvoit faire la felicité des peuples, & que pour obeïr à Dieu, il falloit obeïr à la loy; que la loy eſtoit le Dieu des ſages, & la licence le Dieu des fols: qu'il leur conſeilloit donc d'eſtablir trois Rois, le fils de Dion, le fils de Denys qu'on avoit chaſſé, & celuy de l'ancien Denys: de choiſir ſous leurs ordres tel nombre qu'ils voudroient de vieillards qui auroient ſoin de faire les loix & de regler le gouvernement de l'Etat, de maniere que les Rois auroient l'intendance des choſes ſaintes & de la Religion, & de toutes les autres choſes, qu'il eſt juſte de laiſſer en la diſpoſition des bienfaicteurs: qu'il falloit créer enſuite trente-cinq gardiens ou conſervateurs des loix qui diſpoſeroient de la paix & de la guerre conjointement avec le ſenat & avec le peuple; que les affaires criminelles ſeroient jugées par ces trente-cinq conſervateurs des loix, auſquels on joindroit pour commiſſaires les plus anciens & les plus gens de bien des Senateurs qui ſeroient ſortis de charge; que les Rois n'aſſiſteroient point à ces

jugemens, parce qu'estant Prestres ils ne pouvoient sans se soüiller & sans déroger à leur caractere, condamner personne à la mort, à l'exil, ou à la prison. Il leur enjoignoit aussi particulierement de chasser les barbares de tous les lieux qu'ils occupoient dans la Sicile, & d'y rétablir les anciens habitans.

La Royauté jointe avec Sacerdoce.

Platon ne survecut à Dion, que cinq ou six ans qu'il passa dans l'Académie, sans vouloir en aucune maniere s'entremettre du gouvernement, parce qu'il voyoit les mœurs de ses Citoyens trop dépravées. Les Cyreniens luy envoyerent des deputez pour le prier d'aller leur donner des loix, ce qu'il refusa, leur disant, *qu'ils estoient trop attachez aux richesses, & qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pust estre soumis aux loix.* Les Thebains luy firent la mesme priere, & il les refusa de mesme; *parce*, dit-il, *qu'il les voyoit trop ennemis de l'égalité.* Il envoyoit de ses disciples dans les lieux où l'on estoit en estat de se conformer à ses maximes.

Platon estoit naturellement ennemi du faste & de l'ostentation, & ne cherchoit que la verité, la simplicité & la justice. Il avoit les mœurs douces & meslées de

gravité. Jamais on ne le vid rire immodérément, ni se mettre extrémement en colere. On jugera de sa douceur par la maniere dont il corrigea son neveu Pseusippus qui estoit extrémement débauché. Lorsque son pere & sa mere l'avoient chassé, il le retiroit dans sa maison, & vivoit avec luy comme s'il n'avoit jamais oüy parler de ses débauches : ses amis étonnez & choquez d'un procedé qui leur paroissoit si indolent, le blasmoient de ne pas travailler à corriger son neveu, & à le retirer de cet abysme : & il leur répondoit qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en luy faisant connoistre par sa maniere de vivre, la difference infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, & entre les choses honnestes & les deshonnestes. En effet cette methode luy réüssit si bien, qu'il inspira à Pseusippus un tres-grand respect pour luy, & un violent desir de l'imiter & de s'adonner à la Philosophie, dans laquelle il fit ensuite de fort grands progrés.

Sa maniere de parler estoit si agreable & si insinuante, qu'il ne manquoit jamais de faire impression sur ceux qui l'écoutoient. Un jour qu'il se promenoit hors la ville avec quelques-uns de ses

des vers qu'il fit pour une courtiſane de Colophone nommée *Archeanaſſe* qu'il aimoit quoyqu'elle fuſt déja vieille. *J'ay,* dit-il, *avec moy la courtiſane Archeanaſſe. Amour ſe tient encore en embuſcade dans ſes rides. Malheur à vous, qui avez eſté expoſez à ſes regards dans ſa jeuneſſe! au milieu de quels feux ne vous eſtes-vous pas trouvez?* Il en aima encore une autre appellée Xantippe. Il luy demande ſes bonnes graces en des termes fort preſſants, & par ces belles raiſons qui ſont devenuës depuis, *les lieux communs de la morale lubrique* qui regne aujourd'huy ſur un de nos theâtres, d'où elle ſe gliſſe inſenſiblement dans les villes & dans les maiſons : *que la beauté eſt une fleur qui paſſe tres-promptement; que ſi on ne ſe haſte d'aimer, on perd inutilement ſa jeuneſſe, & que la vieilleſſe vient à grands pas nous ravir nos beaux jours & tous nos plaiſirs.*

M. Deſpreaux dans ſa Sat. cont. les fem.

Il eſt vray que pour excuſer Platon, on a dit que ces vers ne ſont pas de luy, & que c'eſt l'ouvrage d'Ariſtippe qui les luy imputa pour le décrier & pour ſe venger de ſes railleries. On ne gagne pas beaucoup par cette juſtification, s'il eſt vray qu'il ait eu des paſſions encore

plus criminelles, & qu'il ait aimé Dion, Phédre, Alexis, Agathon, & Aſter. Dans les vers qu'il faiſoit pour eux, il s'exprime en des termes que le feu de la Poëſie ne ſçauroit ſeul inſpirer. Il écrit à Dion, *Tu rends mon ame folle d'amour.* Il dit à Aſter *qu'il voudroit eſtre le Ciel, afin d'eſtre tout yeux pour le regarder.* Et il s'explique d'une maniere plus licencieuſe encore, en parlant à Agathon. Il eſt vray que ces vers pourroient encore eſtre ſuppoſez : mais s'ils ſont veritablement de luy, on peut aſſeurer que ce ne ſont que les foibleſſes de ſa jeuneſſe, peu ſurprenantes dans un ſiecle où toute la Grece eſtoit dans un débordement affreux. Socrate & la Philoſophie le tirerent bien-toſt de ce malheureux eſtat, en luy faiſant connoiſtre toute l'horreur de ces paſſions brutales. Il ne ſe contenta pas d'en eſtre gueri, il travailla auſſi à en guerir les autres, & à leur fournir des remedes contre leur poiſon mortel ; car il s'éleve hautement contre elles dans tous ſes écrits & particulierement dans le 1. livre des loix où il condamne le gouvernement de Lacedemone & celuy de Crete, à cauſe de leurs exercices publics, *qui faiſoient naiſtre & qui nourriſſoient ces*

feux abominables que les femmes concevoient pour les femmes, & les hommes pour les hommes, en pervertiſſant l'uſage naturel : & il appelle cette deteſtable infamie, *un des pechez les plus audacieux & les plus execrables que l'intemperance puiſſe faire commettre contre Dieu.*

Dans le troiſiéme livre de la Republique, aprés avoir prouvé qu'il n'y a point de volupté plus furieuſe que celle que cauſe l'amour dereglé, & qu'elle eſt inſeparable de l'inſolence & de l'intemperance, il dit, *mais le veritable amour, c'eſt d'aimer ce qui eſt décent & beau, & de l'aimer ſelon toutes les loix de la temperance & de la Muſique*, Platon ſe ſert de ce mot, pour marquer l'accord parfait avec la raiſon & l'harmonie, qui reſulte de toutes les vertus. *Il n'y faut rien ſouffrir de furieux, ni qui approche de l'intemperance & du deſordre, & par conſequent il ne faut ſe propoſer aucune volupté criminelle. Il faut donc faire une loy qui permette aux hommes d'aimer les jeunes gens, pourveu qu'ils les aiment comme un pere aime ſon fils ; qu'ils n'ayent d'autre but que de les porter à tout ce qui eſt beau & honneſte ; & qu'ils ne donnent jamais le moindre ſoupçon d'aucune pen-*

Tome 2. p. 403.

ſee vicieuſe, ni d'aucun deſir criminel. S'ils y manquent qu'ils ſoient regardez comme des infames qui ont renoncé à toute honneſteté & à toute vertu.

Une grande loüange qu'on doit donner à Platon, c'eſt d'avoir aimé ſes freres avec une extrême tendreſſe; car comme on dit de Pollux qu'il ne voulut pas eſtre Dieu tout ſeul, & qu'il aima mieux n'eſtre que demi Dieu avec ſon frere, & partager avec luy la condition mortelle pour luy faire part de ſon immortalité; Platon de meſme voulut communiquer à ſes freres la gloire qu'il eſtoit ſeul capable d'acquerir par ſes ouvrages. Dans les livres de la Republique il donne des rolles tres-conſiderables à Adimantus & à Glaucon; & Antiphon le plus jeune de tous, il le [redacted]

Un jour Platon donnoit un grand repas aux amis de Denys, Diogéne entra dans la ſale du feſtin, & avec les pieds fort ſales, il ſe mit à marcher ſur les plus beaux tapis de pourpre, en diſant : *Je foule au pieds l'orgüeil de Platon.* Platon luy répondit en riant, *tu foules aux pieds mon orgüeil par un autre orgüeil.*

Diogéne avoit demandé à Platon quelques bouteilles de vin, Platon luy en envoya trois douzaines. Diogéne le rencontrant le lendemain, luy dit, *quand on vous demande combien font deux fois deux, au lieu de répondre quatre, vous répondez vingt :* en faiſant ſemblant de le remercier, il luy reprochoit qu'il eſtoit trop long dans ſes dialogues.

Platon avoit défini l'homme *un animal à deux pieds, & qui n'a point d'aiſles.* Diogéne alla prendre un coq, luy coupa les aiſles, le porta à l'école de Platon, & dit à ſes diſciples, *voilà l'homme de voſtre Maiſtre.* Cette plaiſanterie fit changer la définition.

On reprochoit à Diogéne qu'il demandoit toûjours, & que Platon ne demandoit jamais. Il répondit, *la ſeule difference qu'il y a entre Platon & moy, c'eſt que je demande tout haut, & qu'il demande à l'oreille.*

Diogéne se tenoit un jour à une grosse neige meslée de gresle, beaucoup de gens qui le voyoient en avoient pitié : Platon leur dit, *si vous voulez en avoir pitié, cessez de le regarder*, pour luy reprocher que tout ce qu'il faisoit, ce n'estoit par aucun principe de vertu, mais par ostentation & par vaine gloire.

Comme il estoit persuadé que les hommes ne sont pas nez pour eux-mesmes, mais pour leur patrie, pour leurs parens, & pour leurs amis, il n'avoit garde d'autoriser l'opinion de ceux qui croyoient que la Philosophie avoit le droit d'anéantir des obligations si essentielles ; & il enseignoit que la vie d'un Philosophe est la vie d'un homme entierement consacré au public, qui ne tasche de devenir meil-

[redacted]

pas confondre ce combat de Delium avec celuy qui avoit esté donné auparavant dans le mesme lieu, & auquel Socrate s'étoit trouvé & avoit sauvé la vie à Alcibiade, la premiere année de l'Olympiade LXXXIX. Platon n'ayant encore que cinq ou six ans.

Il servit de mesme ses amis avec aussi peu de ménagement pour sa vie. Car non seulement il fit pour Dion, tout ce que nous avons vû, mais il deffendit encore en justice Chabrias general des Athéniens; & comme son accusateur Crobyle luy eut dit pour l'étonner, *tu viens deffendre les autres, & tu ne sçais pas que la Cigue de Socrate t'attend;* Il luy répondit, *autrefois quand ma patrie a eu besoin de ma vie, je l'ay exposée pour elle, aujourd'huy il n'y a point de danger qui m'estonne & qui m'oblige à abandonner mon ami.*

Il disoit qu'il n'y a rien de plus indigne d'un homme sage, ni qui luy doive causer plus de déplaisir que d'avoir donné à des choses legeres, inutiles, ou de peu de consequence, plus de temps qu'elles ne meritoient. C'est pourquoy il ne perdoit aucune occasion de corriger ceux qu'il voyoit enflez de vanité pour des

qualitez

[illegible]

[illegible] adreſſe. Il
[illegible] le parc de l'A-
[illegible], & [illegible] pluſieurs fois
avec tant de juſteſſe, que les roües
querent jamais que le meſme en-
roulant toûjours ſur la meſme li-
ous les ſpectateurs charmez, éleve-
nniceris juſqu'au Ciel par leurs
s : mais Platon le blaſma ſerieu-
, & luy dit qu'il n'eſtoit pas poſ-
ayant employé tant de temps à
e ſi petite & ſi vaine, il n'eût pas
[illegible]

tres ou des Philoſophes ; ce qui porta Parmenion à le tuer aprés la mort de Perdiccas ; comme Callippus qui tua Dion pour regner à Syracuſe, & comme Evagon de Lampſaque lequel ayant preſté de l'argent à ſa patrie, ſur la Citadelle qu'on luy donna pour gages, voulut ſe prévaloir de ce fort contre elle pour l'aſſujetir ; comme Tymée de Cyzique qui ayant fait des largeſſes de bled au peuple, voulut abuſer de la faveur & de l'autorité que cela luy donnoit, pour s'en faire le Tyran ; & enfin comme Chæron de Pellene, qui ayant cruellement aſſujeti ſa patrie, en chaſſa les meilleurs Citoyens, & donna leurs biens & leurs femmes à ſes eſclaves.

Platon défendu contre le reproche d'eſtre trop ſatirique.

Examinons le premier reproche. Platon eſt peut-eſtre le ſeul que l'on ait accuſé de deux defauts directement oppoſez, & qui ſe détruiſent l'un l'autre. Athenée l'a accuſé d'eſtre trop ſatirique, & d'autres luy ont reproché d'eſtre trop doux, & d'avoir enſeigné trés-long-temps ſans fâcher perſonne : voulant dire par-là, que ſa doctrine n'eſtoit pas bonne, ou que ſa methode eſtoit mauvaiſe, puiſque perſonne en l'écoutant ou en le liſant n'avoit ſenti la douleur qu'on a naturelle-

dont ce Philosophe se servoit con-
ıytus, qui l'accusoit de médisance.
çait ce que c'est que médire. Car s'il
voit, il ne m'accuseroit pas de ce
è. En effet, Platon n'a nullement
de Themistocle, de Periclés, & de
idide, quand il s'est servi de leur
le pour prouver que la vertu ne pou-
stre enseignée, puis que ces grands
es ne l'avoient pas enseignée à leurs
. Quant au mot qu'il a dit contre
ppe & Cleombrotus, outre qu'il est
elicat, il faut l'attribuer à l'amour
reconnoissance que Platon conser-
our Socrate, & qui luy faisoit trou-
s-mauvais que ses deux amis n'eus-
as assisté leur maistre à la mort, par-
ils estoient à Egine : comme si Egi-

Dans le Menon.

je prétende rayer Platon du nombre des Ecrivains ſatiriques : au contraire, je ſuis perſuadé qu'il n'y a jamais eu de plus fin railleur ; que c'eſt dans ſes ouvrages qu'il faut apprendre la fine ſatire, & que perſonne n'en peut mieux donner des leçons. Il peut eſtre comparé à Ariſtophane meſme. Mais il ne ſera pas mal aiſé de faire voir que n'ayant jamais lancé ſes traits que contre des ſcelerats, qui abuſant de leur caractere, corrompoient la jeuneſſe & ruinoient la Religion, bien loin de meriter des reproches, il eſt digne d'une tres-grande loüange. Les Sages comme l'a reconnu un ſçavant* Pere de l'Egliſe, ne doivent pas chatoüiller, mais au contraire, cauſer de la douleur, & faire meſme des playes à ceux qui ſont tombez dans des fautes où qui ſont peſants, & qu'on ne peut autrement exciter à la vertu & à la penitence. Les diſcours dans leſquels au

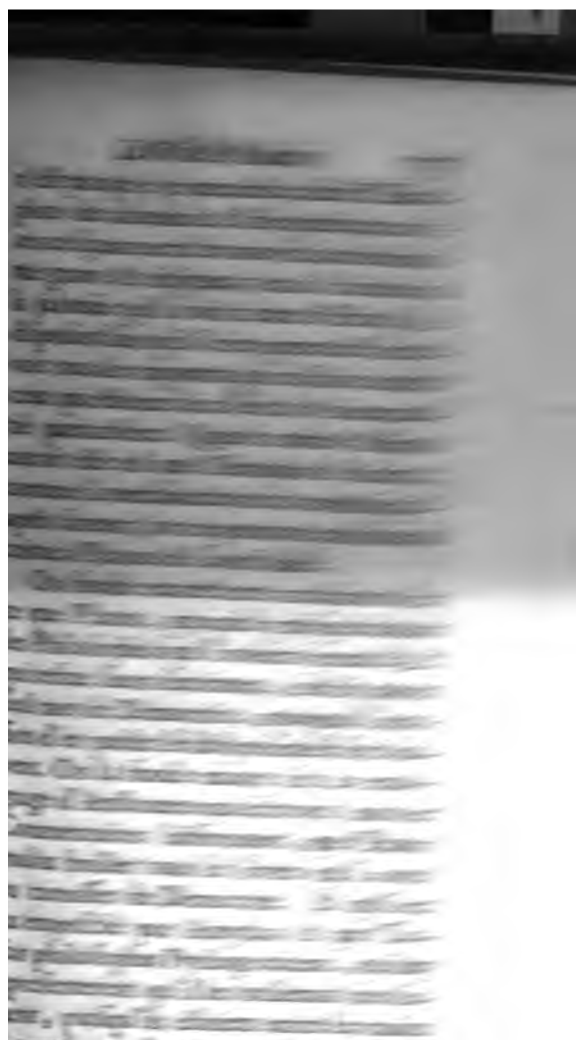
* *S. Jeroſme ſur le paſſage du XII. chap. de l'Ecleſiaſte* : Verba ſapientium ſicut ſtimuli. Simul & hoc notandum eſt, quod dicantur verba ſapientium pungere, non palpare, nec molli manu attrahere laſciviam, ſed errantibus & tardis pœnitentiæ dolores & vulnus infigere. Si cujus igitur ſermo non pungit, ſed oblectationem facit audientibus, iſte non eſt ſermo ſapientis, verba quippe ſapientium ut ſtimuli.

lieu de reprendre & de piquer, on n'a en vûë que de flatter & de donner du plaisir, ne sont pas les discours d'un sage, puis que Salomon mesme a dit que *les paroles des Sages sont comme des aiguillons.* Ne sçavons-nous pas d'ailleurs que la risée est la juste recompense de l'ignorance accompagnée de vanité?

La seconde accusation n'est pas plus juste; car on la fonde principalement sur ce que Xénophon & Platon ont écrit sur les mesmes sujets; car ils ont fait chacun une apologie de Socrate, un banquet, des traitez de morale & de politique. Si des ouvrages sur des sujets qu'un autre a traitez, estoient toûjours la marque d'un esprit envieux & jaloux, ce reproche tomberoit plûtost sur Xénophon qui n'écrivit l'éducation de Cyrus, qu'aprés avoir vû les deux premiers livres de la Republique de Platon. *Platon ne peut estre accusé de jalousie & d'envie*

Il seroit mesme dificile de justifier entierement Xénophon de cet esprit d'envie, quand on lit le fragment d'une lettre qu'il escrit à Eschines, ou il s'emporte extrémement contre Platon, & l'accuse d'avoir corrompu la Philosophie de Socrate par le meslange de celle de Pythagore, & d'estre allé en Sicile pour la bonne table de Denys. Platon ne repond point à ses

invectives, & ne dit pas un ſeul mot de Xénophon, en quoy on ne ſçauroit trop loüer ſa modeſtie; & ce fut peut-eſtre ce ſilence qui aigrit le plus Xénophon : car la plus grande injure qu'on puiſſe faire à un écrivain, ce n'eſt pas de dire du mal de luy, c'eſt de n'en rien dire. Il eſt vray que Platon écrit dans un endroit que Cyrus eſtoit un bon General d'armée, mais qu'il n'avoit jamais eu une bonne éducation, & ſur cela on pretend qu'il a eu deſſein de decrier l'ouvrage de Xénophon de l'éducation de Cyrus ; mais cet ouvrage eſtant fait ſeulement pour donner une idée d'un grand Prince, & nullement pour tenir lieu d'une hiſtoire veritable, Xénophon ne pouvoit pas s'offencer d'une choſe dont il eſtoit auſſi perſuadé que Platon. Enfin ce qui découvre encore mieux l'eſprit dont Xénophon eſtoit animé contre luy, c'eſt le portrait affreux qu'il fait de Menon dans le II. livre de ſa retraite, où il l'accuſe d'avoir trahi Cléarque & d'avoir eſté cauſe de ſa mort. Le malheur de Ménon venoit d'avoir eſté intime amy de Platon qui l'avoit loüé & qui avoit mis ſous ſon nom le dialogue de la vertu ; car ſa pretenduë trahiſon eſt tres-mal prouvée, & il en fut aſſez juſtifié par ſa mort. Ce



faut pour faire croire que Platon haïssoit Démocrite & qu'il estoit jaloux de sa grande reputation. Pour moy j'avoüe que cette fable d'Aristoxene me paroist trés-mal inventée. Un homme qui veut jetter au feu les livres de son rival, ne cherche pas de témoins. Je trouve aussi ce silence trés-équivoque. Si Platon eust esté si blessé de la gloire de Démocrite, pourquoy n'auroit-il pas profité des occasions qui se presentoient de la diminuer, ou d'y donner quelque atteinte en escrivant contre luy, & en détruisant quelqu'un de ses principes. Un Auteur est rarement maistre de la haine que luy inspire la gloire d'un concurrent. Il est bien difficile de prononcer seurement sur des choses qui dépendent de mille circonstances que nous ignorons; mais voicy ce qui me paroist de plus vray-semblable. On asseure que Démocrite n'alla jamais à Athénes, ou s'il y alla, qu'il y fut toûjours inconnu, & qu'il ne se découvrit pas mesme à Socrate. On sçait d'ailleurs que lorsqu'Hippocrate déja vieux alla à Abdere, pour traiter Démocrite de la folie qu'on luy imputoit, ce Philosophe n'estoit pas encore connu en Gréce, & que ses ouvrages n'y avoient pas esté portez. S'ils a-

voient esté publics, ils auroient épargné ce voyage à Hippocrate, car ils luy auroient fait connoistre la grande sagesse de leur Auteur, & la grossiereté & l'ignorance du peuple, qui ne fondoit cette accusation de folie que sur les sentimens que ce Philosophe expliquoit dans ses escrits. Or la mort de Démocrite ne préceda pas de beaucoup celle de Platon. En un mot je ne croy pas qu'il paroisse par aucun endroit de l'antiquité, que les escrits de Démocrite ayent esté connus à Athénes pendant la vie de ce dernier. Il me semble mesme qu'on trouve dans les Anciens quelque preuve qu'ils ne commencerent à faire du bruit qu'aprés la naissance d'Epicure. D'où l'on peut conclure que Platon, bien loin de hair Démocrite, ne l'avoit jamais connu, & n'avoit pas vû ses livres.

On auroit plus de peine à justifier Platon sur son procedé envers Eschine, si ce qu'on luy reproche estoit vray. On dit qu'il estoit si jaloux de la reputation & du credit qu'Eschine avoit acquis à la Cour de Sicile, qu'il ne cherchoit qu'à le miner auprés de Denys, & qu'il poussa si avant cet esprit de haine & d'envie, que les discours qu'on pretend qui fussent tenus à Socrate dans la prison par

Eſchine,il les attribue à Criton. Mais comme cela n'eſt fondé que ſur le témoignage d'un Idomenée diſciple d'Ariſtote, il eſt plus juſte que la vertu de Platon entraiſne noſtre jugement, que de nous laiſſer préoccuper contre luy à de pures calomnies. Xenophon auroit-il oublié une circonſtance qui auroit fait tant d'honneur à Eſchine & tant de honte à Platon ? N'avons-nous pas meſme dans Plutarque le diſcours que Platon fit à Denys pour l'obliger à faire du bien à Eſchine, & à luy témoigner quelque conſideration. Rien n'eſt plus oppoſé à la magnanimité dont on a loüé Platon, que cet eſprit d'envie. Voicy comment il parle luy meſme des envieux
Tom. 2. p. 731. dans le V. liv. des loix. *L'envieux en penſant ſe mettre au deſſus des autres par la médiſance & par la calomnie, s'égare luy-meſme du chemin de la veritable vertu, & fait perdre courage à ſes concurrents qui ſe voyent traittez avec tant d'injuſtice : & en éteignant par ce moyen toute la noble émulation que la ville entiere temoignoit dans ce beau combat de vertu, il luy rabaiſſe & luy rapetiſſe le courage, autant que cela eſt en ſon pouvoir, & la rend moins ardente pour la gloire.* Peut-on accuſer d'envie un phi-

losophe qui s'est à peine nommé dans ses ouvrages, & qui a attribué à son maistre tout ce qu'il a luy-mesme inventé & imaginé ?

La troisiéme accusation est encore plus mal fondée que les deux autres. La condition d'un philosophe seroit bien deplorable, s'il avoit à répondre de toutes les actions de ses disciples. On ne peut avec justice l'accuser que des fautes qu'ils ont faites en suivant ses opinions. Le seul exemple de Dion suffit pour justifier Platon de cet esprit de Tyrannie. Que pouvoit-on faire que Dion n'eust fait, pour porter l'ancien Denys & son fils ensuite à regner justement, afin que leur domination fust bien établie ? & quand il eût resolu de chasser ce dernier, pouvoit-on s'opposer à ce dessein avec plus de force que le fit Platon ? Mais il y a encore une grande injustice à vouloir faire passer Callippus pour un des disciples de ce philosophe, contre ce que Platon dit luy-mesme dans sa VII. lettre, où il asseure que Callippus n'estoit pas parvenu à l'amitié de Dion par l'estude de la philosophie ; mais, comme cela arrive d'ordinaire, par le commerce du monde, pour estre

On ne peut rejetter sur Platon les fautes de ses disciples.

allé souvent avec luy au Théatre, aux Sacrifices, aux Mystéres, & pour avoir esté des mesmes plaisirs.

Il n'y a pas seulement de l'injustice dans cette accusation, il y a, ou beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaise foy. Athenée qui avoit tant lû & tant recüeilli, ne devoit-il pas sçavoir de quelle maniere Xenophon deffend Socrate contre ses ennemis qui le chargeoient de toutes les violences & de toutes les injustices de Critias & d'Alcibiade, & qui luy en faisoient un crime, sous pretexte qu'ils avoient esté ses disciples; & s'il le sçavoit, ne devoit-il pas se servir de ces maximes pour justifier Platon? comme il y a de la justice à imputer aux maistres les fautes que font leurs disciples, quand ils les font en suivant leurs dogmes & leurs principes, il y en a aussi à leur attribuer leurs grandes actions quand elles sont le fruit de leurs preceptes. Plutarque a donc esté plus juste qu'Athenée, quand il a tenu compte à Platon de tout ce que ses disciples, avoient fait de grand. Ses paroles sont remarquables, & renversent entierement la critique de ce Censeur. *Platon*, dit-il, *avoit laissé de beaux dis-*

cours sur les loix & sur le gouvernement des Estats. Mais il en avoit imprimé de plus beaux encore dans le cœur de ses disciples. Ce furent ces beaux discours qui porterent Dion à rendre à la Sicile sa premiere liberté ; & Python & son frere Heraclide, à tuer Cotys pour delivrer la Thrace de la tyrannie. Chabrias & Phocion, ces deux grands Capitaines des Atheniens, estoient sortis de la mesme école. Platon donna des loix aux Arcadiens par son disciple Aristonymus, aux Eliens par Phormion, à ceux de Pyrrha par Nemedemus, aux Gnidiens par Eudoxe, & à ceux de Stagire, par Aristote. Les regles mesme qu'Alexandre demanda à Xenocrate pour bien regner, n'estoient que les preceptes de Platon : & celuy qui alluma le plus le

dit-il, les mesmes choses, ou mieux expliquées, ou du moins tout aussi bien. Et il asseure que Theopompus de Chio, avoit écrit que la pluspart de ses dialogues estoient faux & inutiles, parce que les uns estoient pris d'Aristipe, les autres d'Antisthene, & les autres de Bryson. Il ajoûte que *si l'on recherche dans ses écrits, les mœurs & la sagesse du philosophe, on n'y trouvera que des banquets & des discours sur l'amour, fort indecens & fort peu chastes, qu'il a faits au grand mépris du jugement de ses lecteurs.*

Je ne diray point icy que le jugement de Theopompus doit estre suspect, parce que les anciens l'ont accusé de malignité & de médisance, c'est-pourquoy Plutarque a dit de luy qu'il vaut mieux le croire quand il loüe, que quand il blasme. Que les dialogues de Platon soient pris tant qu'on voudra, d'Aristippe, de Bryson & & d'Antisthéne; comme leurs ouvrages ne subsistent plus, le témoignage de Theopompus prouve contre l'intention d'Athenée, que ces mesmes dialogues qu'il a tant blasmez, sont aujourd'huy ce qu'on a de meilleur, & de plus considerable des nciens sur ces matieres.

Que si Athenée n'en a jugé que par luy-

mesme, j'oseray dire que ce n'est pas la premiere faute qu'ait fait cet auteur, plus recommandable par sa vaste érudition, & par ses grands recueils qui estoient le fruit d'une prodigieuse lecture, que par l'exactitude & par la sagesse de sa Critique, & par la solidité de son jugement. Un homme est-il bien en estat de juger des écrits de Platon, lorsqu'il ose écrire, qu'il ne voit pas quel avantage on peut tirer de l'immortalité de l'ame, puisqu'aprés qu'elle est separée du corps, elle n'a plus ni reminiscence ni sentiment ?

Pour ce qu'il dit des discours indecens que Platon a faits sur l'amour au grand mépris du jugement de ses lecteurs, il a eu en veüe de décrier le dialogue du banquet. Mais par là il se décrie plus luy-mesme, qu'il ne décrie ce dialogue. Car, outre qu'il découvre la corruption de son cœur, il fait voir qu'il n'a pas connu la beauté & le but de ce dialogue, qui ne tend qu'à nous dégager de l'amour des beautez terrestres, pour nous porter à aimer la souveraine beauté qui est Dieu. Personne ne balancera, je croy, sur le choix entre le jugement d'Athenée & celuy d'Origéne, qui dans sa belle preface sur le Cantique des Cantiques, parle en

ces termes du Banquet de Platon : *P*
my les Grecs plusieurs sçavans person
ges, voulant penetrer la verité, ont é
des dialogues sur l'amour, pour mont
qu'il n'y a qu'elle qui éleve nostre ame
la terre au ciel, & que ce n'est que par
secours qu'on peut parvenir à la ver
ble felicité. Les questions qu'on fait su
sujet, se traittent à table par des g
moins avides de bonne chere, que curi
de beaux discours. Il y en a eu mesme
ont enseigné par écrit les moyens &
arts par lesquels on pouvoit ou faire n
tre dans son ame, ou augmenter cett
mour. Mais des hommes charnels, p
vertissant ces arts, les ont employez à
tisfaire leurs desirs, & s'en sont ser
pour des commerces infames. Il ne f
donc pas s'étonner si parmy nous où il
d'autant plus d'ignorants, qu'il y a p
de simples, un traité de l'amour est d
gereux, puisque parmy les Grecs qui s
si sçavans & si habiles, il s'en est po
tant trouvé qui ont mal pris ces dialog
& tout autrement qu'ils n'ont esté écri
& qui, à l'occasion de ce qu'on y dit
l'amour, sont tombez dans le precipi
soit qu'ils ayent veritablement trou
dans ces écrits des choses qui les ont in

le d'Ariſtote en avoit faite, en aſſeu-
comme le raporte Diogéne Laerce,
a queſtion qu'on examine dans ce
gue eſt puerile, & que le caractere
outré, merite d'eſtre receüe, & ſi
on a eu raiſon d'embraſſer le ſenti-
de ce Critique, & de taxer Platon
ir donné trop d'autorité à l'amour.
ns nous arreſter donc à ce qu'on a
contre Platon, taſchons de le con-
re par ſes ouvrages.
vant le ſiecle de Pythagore, la morale
it traittée que par ſentences & par
nes; c'eſt-pourquoy Salomon dit que
mme prudent entendra les paroles &
igmes des ſages. Pherecyde & ſon diſ-
Pythagore qui avoient rapporté des
s de ſcience de leurs voyages de Ba-
ne, d'Egypte & de Perſe, ouvrirent

rale fut alors considerablement enrichie ; cependant ce n'estoit encore que des preceptes envelopez & obscurs, point de raisonnement, point de preuve. Cette secheresse de morale, s'il est permis de parler ainsi, venoit de ce qu'on s'atachoit alors uniquement à la science des nombres & de la physique, & à connoistre la cause de ce qui arrivoit dans les cieux. Socrate fut le premier qui connoissant, que ce qui se passe hors de nous, ne nous touche point, & est plus curieux qu'utile, fit une estude plus particuliere de la morale, & la traita plus methodiquement dans ses entretiens. Platon son disciple voyant de quelle importance il estoit de conserver aux hommes un si précieux tresor, entreprit d'en écrire. Pour le faire plus utilement & pour mieux conserver l'air de celuy qui avoit ressuscité cette science, il préfera le dialogue à toutes les autres manieres de traiter un sujet. Car, outre que le dialogue est plus divertissant, en ce qu'il étale comme une scéne où l'on voit agir tous les acteurs, on peut dire qu'il va mieux au but, qui est de persuader & d'instruire, qu'il est plus animé, & qu'il a toute la force d'un jugement contradictoire où les deux parties se sont deffendües autant

elles ont voulu, ou qu'elles l'ont pû, où par conſequent la victoire que l'une l'autre remporte, ne peut plus eſtre teſtée, au moins quand le dialogue eſt par un homme habile, & qui ne cher- que la verité. Avant Platon cette ma- re d'écrire eſtoit peu connuë : il n'y a- que Zenon d'Elée & Alexamene de s qui l'euſſent pratiquée ; mais la po- ſe, l'élegance & la beauté que Platon dans ces ſortes d'entretiens, luy ont donner la gloire de cette invention ; il é regardé de tous les ſiecles, comme remier qui euſt fait des dialogues.

y a deux ſortes de veritez ; les veritez connües, & les veritez que l'on ne noiſt pas encore, & que l'on taſche de noiſtre. Cette difference fait les deux ncipaux caracteres des dialogues de Pla- . Ceux qui traitent des veritez connües, appellez *dialogues d'explication* ou *ſtruction*; & ceux qui traitent des veri- qui ne ſont pas encore connües & que taſche de découvrir, ſont appellez *logues de recherche*. Chacun de ces x genres ſe diviſe en pluſieurs eſpeces, n le ſujet qu'ils traitent, ou ſelon la niere dont il eſt traité. Car les dialo- s d'inſtruction, ont pour but ou la ſpe-

ὑφηγηματι- κοί.

ζητητικοί.

Aprés avoir expliqué les titres d
dialogues, il faut dire un mot du diffe
partage que les anciens en ont fait.
uns les ont mis quatre à quatre, pe
dez que Platon avoit eu égard aux tet
gies des anciens Poëtes tragiques qui c
posoient sur un mesme sujet quatre p
pour les quatre grandes festes des A
niens; mais je ne sçaurois m'imaginer
un grand Philosophe eust eu une rais
frivole. Les autres les ont mis trois à t
& il est certain que dans ses ouvrage
trouve jusqu'à trois dialogues qui ne
proprement qu'un seul & mesme tra
comme le Theétete, le Sophiste, &
Politique. Dans le premier, Socrate
mine & refute plusieurs définitions
science : dans le second il établit plusi
définitions du sophiste qui servent à n
trer l'art de diviser & de définir, &
mesme tems à tourner les sophiste
ridicule : & dans le troisiéme il dé
l'homme politique, c'est-à-dire l'hom
d'Estat : & il ne manque rien à ce tra
parce que l'homme d'estat ne peut
habile sans estre philosophe. Les dix
vres de la republique, qui ne sont re
dez que comme un seul dialogue,
encore manifestement un mesme tr
a

avec le Timée & l'Atlantique ou le Critias. Dans le premier, c'est-à-dire dans la longue conversation de la Republique, Socrate donne l'idée d'un état parfait : dans le Timée il appuye ses regles & ses principes par la connoissance qu'il donne de la Nature, & dans le Critias il confirme cette connoissance de la Nature & ces regles de Morale & de Politique par l'autorité de l'histoire ancienne : ou, pour me servir des propres paroles de Platon, les livres de la Republique forment les citoyens : le Timée leur decouvre la création du monde, afin que cette connoissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnez: & le Critias leur prouve par l'histoire ancienne, que telle estoit la vie de leurs premiers ancestres ; c'est-à-dire des premiers Athéniens qui vivoient avant le deluge, & dont il a voulu les rendre les imitateurs, & c'est ainsi que le plus grand des legislateurs a fait la vie des anciens Hebreux & des Patriarches. A ces six dialogues prés, dont les trois premiers font un traité de Logique, & les trois derniers un traité de Morale fort suivi, je ne croy pas qu'on en trouve d'autres qui puissent estre liez ensemble par la suite d'un mesme sujet : ils sont tous détachez & indépendans pour

Aprés avoir expliqué les titres de ces dialogues, il faut dire un mot du different partage que les anciens en ont fait. Les uns les ont mis quatre à quatre, persuadez que Platon avoit eu égard aux tetralogies des anciens Poëtes tragiques qui composoient sur un mesme sujet quatre pieces pour les quatre grandes festes des Atheniens; mais je ne sçaurois m'imaginer qu'un grand Philosophe eust eu une raison si frivole. Les autres les ont mis trois à trois, & il est certain que dans ses ouvrages on trouve jusqu'à trois dialogues qui ne sont proprement qu'un seul & mesme traité, comme le Theétete, le Sophiste, & le Politique. Dans le premier, Socrate examine & refute plusieurs définitions de la science : dans le second il établit plusieurs définitions du sophiste qui servent à montrer l'art de diviser & de définir, & en mesme tems à tourner les sophistes en ridicule : & dans le troisiéme il définit l'homme politique, c'est-à-dire l'homme d'Estat : & il ne manque rien à ce traité, parce que l'homme d'estat ne peut estre habile sans estre philosophe. Les dix livres de la republique, qui ne sont regardez que comme un seul dialogue, sont encore manifestement un mesme traité

avec

par la connoissance qu'il donne de la
ture, & dans le Critias il confirme cet-
onnoissance de la Nature & ces regles
Morale & de Politique par l'autorité
l'histoire ancienne : ou, pour me servir
propres paroles de Platon, les livres
a Republique forment les citoyens : le
née leur decouvre la création du mon-
afin que cette connoissance fortifie en
les principes qu'il leur a donnez : & le
ias leur prouve par l'histoire ancien-
que telle estoit la vie de leurs premiers
stres ; c'est-à-dire des premiers Athé-
s qui vivoient avant le deluge, &
: il a voulu les rendre les imitateurs,
est ainsi que le plus grand des legisla-
s a fait la vie des anciens Hebreux &
Patriarches. A ces six dialogues [illegible]
: les trois premiers font un [illegible]
ique, & les trois derniers un traité [illegible]

ce qui regarde la matiere, & n'ont entr'eux ni liaiſon, ni reſſemblance que par la methode ou par la maniere dont les ſujets ſont traitez, & qu'on a ſuffiſamment expliquée.

Platon aſſure ce qui eſt certain, réfute ce qui eſt faux, examine ce qui eſt douteux, & ne prononce rien ſur ce qui eſt incertain ou peu probable.

Maximes de Platon.

Sa premiere maxime eſt de ne donner ſon conſentement qu'aux veritez claires & certaines, & de ſe déffaire de toutes ſortes de préjugez.

La ſeconde de n'entreprendre jamais de traiter des queſtions qu'il eſt impoſſible de décider.

La troiſiéme de bien diſcerner les choſes que l'on ſçait d'avec celles qu'on ne ſçait pas, & de ne pas croire ſçavoir ce qu'on ignore.

Il s'enſuit de ces maximes, que Platon croyoit qu'il y avoit des veritez certaines, & par conſequent, qu'il y avoit des dogmes. C'eſt-à-dire qu'il aſſeuroit de certaines choſes comme abſolument vrayes; mais parce qu'il ſuivoit entierement la maniere de diſputer de Socrate, & qu'il s'éloignoit en tout de l'air déciſif des ſophiſtes & des dogmatiſtes qui aſſuroient tout

prenant presque toûjours pour des veritez de simples apparences, il paroist ne rien affirmer dans ses écrits, où par ses doutes il tasche de convaincre ses adversaires des erreurs qu'il veut détruire, & de leur faire découvrir d'eux-mesmes les veritez qu'il veut enseigner : & c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de Ciceron, qui dit dans son premier livre de ses questions Académiques, *dans les livres de Platon, on dit plusieurs choses pour & contre ; mais l'on doute toûjours & l'on n'asseure jamais rien.*

Les Anciens nous apprennent que Platon suivoit Heraclite dans les choses qui tomboient sous les sens, c'est-à-dire dans les choses naturelles & sensibles : Pythagore dans les choses intellectuelles qui ne peuvent estre comprises que par l'entendement : & Socrate dans celles que la seule raison dicte ; c'est-à-dire dans les choses de Morale & de Politique, & cela merite d'estre expliqué.

Platon suivoit Heraclite dans les choses naturelles & sensibles ; c'est-à-dire qu'il croyoit comme Heraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde ; que toutes choses se produisoient de leurs contraires ; que le mouvement, qu'il appelle la guerre,

fait la production des eſtres, & le repos leur diſſolution ; & enfin que nos ſens ſont fort ſujets à ſe tromper, & qu'il n'y a point dans leur dépoſition de verité ſeure.

Il ſuivoit Pythagore dans les veritez intellectuelles ; c'eſt-à-dire qu'il enſeignoit, comme ce philoſophe, qu'il y a un ſeul Dieu Createur de toutes choſes ; que l'ame eſt immortelle ; que les hommes ne doivent travailler qu'à ſe purger de leurs paſſions & de leurs vices pour eſtre unis à Dieu ; qu'aprés cette vie il y a une recompenſe pour les bons & une punition pour les mechants ; qu'entre Dieu & les hommes il y a differents ordres d'eſprits qui ſont les miniſtres de ce premier eſtre. Comme il avoit puiſ[é] dans les meſmes ſources, c'eſt-à-dire che[z] les Egyptiens & chez les Hebreux, il [ne] faut pas s'eſtonner qu'il euſt la meſ[me] doctrine.

Mais ſi Platon ſuivoit Pythagore da[ns] ſes ſentimens, il l'imitoit auſſi dans [sa] maniere de les expliquer : car il ne [les] faiſoit entendre que par des Enigme[s,] ſous des myſteres, des figures, & des [nom]bres, pour ne pas expoſer des veri[tez ſi] ſublimes aux railleries des mechant[s.]

pour ne les découvrir qu'à ceux qui se-roient dignes de les apprendre, & qui se donneroient eux-mesmes la peine de les déveloper. *Ce ne sont pas les li-vres*, disoit-il, *qui donnent ces gran-des connoissances : il faut les apprendre par une profonde meditation, & en pui-sant soy-mesme ce feu celeste dans sa ve-ritable source. Car de cette union avec son objet*, [a] *une flamme divine venant à s'allumer tout d'un coup comme d'un feu qui s'élance, éclaire l'ame, s'y nourrit & s'y entretient elle-mesme. C'est pourquoy je n'ay jamais écrit, & n'é-criray jamais sur ces matieres*, c'est-à-dire pour les expliquer d'une maniere claire & intelligible. [b] *Tout homme qui l'entreprendra, ne l'entreprendra jamais qu'inutilement, & le seul fruit qu'il ti-*

Tome 3. pa 341.

d'eux mesmes ces veritez célestes, il donnera aux uns du mépris pour elles, & remplira les autres d'une vaine & temeraire confiance, comme s'ils savoient des choses merveilleuses qu'ils ne sçavent pourtant pas.

Cette methode cause souvent de grandes obscuritez dans les écrits de ce philosophe qui a mesme pris soin de les augmenter, en se servant exprés de certains termes qui signifient des choses contraires. Voilà pourquoy il ne sçauroit plaire aux jeunes gens qui n'ont pas encore assez de jugement pour connoistre la beauté & la solidité de ses dialogues, ni aux hommes faits qui n'ont pas fait les études necessaires avant que d'entreprendre cette lecture, & qui ne sont pas mesme capables de reflechir & de mediter. Aussi Antiphane un des amis de Platon, comparoit en riant ses écrits à une ville où les paroles se geloient en l'air dés qu'elles estoient prononcées, & l'esté suivant, quand elles venoient à estre échauffées & fonduës par les rayons du Soleil, les habitans entendoient ce qui avoit esté dit l'hiver, car les discours de Platon pour estre entendus doivent estre échauffez, & comme fondus par les rayons

d'une intelligence bien exercée.

Enfin il imitoit Socrate dans les choſes de la Morale & de la Politique; c'eſt-à-dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachez à l'état où ils eſtoient engagez par la Providence.

On pretend que Platon ajouta à la Phyſique & à la Morale, la Dialectique, mais il faut ſeulement entendre qu'il la perfectionna : car Socrate avoit l'uſage de la Dialectique avant Platon, puiſqu'il prouvoit & qu'il refutoit ſi ſolidement dans la converſation tout ce qu'il vouloit établir ou détruire. Comment peut-on s'imaginer qu'avant Platon & avant Socrate on euſt découvert & prouvé des veritez ſans le ſecours de la Dialectique ? Cela ne ſe peut.

Voilà donc les trois parties de la Philoſophie des Academiciens, la Morale, la Phyſique, & la Dialectique ; & ces trois parties font la perfection de la Philoſophie, dans laquelle on n'en ſçauroit meſme imaginer une quatriéme. La Phyſique regarde la ſpeculation; la Morale, l'action; & la Dialectique ſert à l'une & à l'autre. Car c'eſt par ſon moyen qu'on diſtingue

& dans la Morale & dans la Physique la verité de ce qui n'en a que l'apparence. Plusieurs siecles avant Platon, la Philosophie des Hebreux estoit partagée de mesme en trois parties, le Raisonnement, la Nature & les Mœurs.

Morale des Platoniciens. Les Platoniciens font consister la perfection de la Morale, à vivre conformement à la Nature, c'est-à-dire à la volonté de Dieu seul auteur du souverain bien, & ils enseignent que le but de tous nos desirs est d'obtenir de luy les biens necessaires pour l'ame, pour le corps, & pour la vie. Ainsi ils partagent les biens en biens divins & en biens humains.

Les biens humains se partagent en biens du corps, & en biens de la vie; les biens du corps sont la santé, la beauté, la bonne disposition, la force, &c. Les biens de la vie sont les amis, les richesses, enfin tout ce qui sert à faire valoir la vertu & à la mettre en œuvre. Car ils enseignent que l'homme n'est pas né pour luy seul, mais qu'il est lié avec tous les autres hommes par la societé qui le rend membre d'un seul & mesme corps, à l'utilité duquel il doit raporter toutes ses actions & toutes ses pensées.

Les biens divins sont les biens de l'a-

[illegible]
ement de l'esprit ; & les biens de la
le sont ceux que donnent l'étude, &
tude qui se forme par l'exercice &
raison. Ce qui n'est encore qu'ébau-
ils l'appellent un certain achemine-
à la vertu, & ce qui est fini, c'est ce
nomment vertu qui est la perfection
Nature & le plus excellent de tous
ens.

biens humains sont subordonnez aux
divins, & quand on a ceux-ci, on a
s autres ; le premier de tous, c'est la
nce ; le second, c'est la [illegible]
deux meslez avec le [illegible]
ice qui est le troisiéme, [illegible]
est le quatriéme. [illegible]
ens divins [illegible]
s hommes, & [illegible]
[illegible]

& dans la Morale & dans la Physi
verité de ce qui n'en a que l'appa
Plusieurs siecles avant Platon, la
sophie des Hebreux estoit partagée
me en trois parties, le Raisonnem
Nature & les Mœurs.

Morale des Platoniciens. Les Platoniciens font consister
ction de la Morale, à vivre co
ment à la Nature, c'est-à-dire à la
de Dieu seul auteur du souvera
& ils enseignent que le but de
desirs est d'obtenir de luy les bi
saires pour l'ame, pour le corp
la vie. Ainsi ils partagent les bie
divins & en biens humains.

Les biens humains se partag
du corps, & en biens de la v
du corps sont la santé,
bonne disposition, la fo
biens de la vie sont les a
ses, enfin tout ce qui ser
vertu & à la mettre en œ
seignent que l'homme
luy seul, mais qu'il
autres hommes par l
membre d'un seul &
tilité duquel il doi
actions & toutes s

Les biens divin

trois ſortes de biens, & ils preferent aux deux autres,ceux de l'ame infiniment plus conſiderables, & les ſeuls qui doivent eſtre recherchez pour eux-meſmes. De là vient qu'ils font conſiſter dans la ſeule vertu, le bonheur de la vie, en ſoutenant pourtant qu'elle ne peut eſtre trés-heureuſe ſans les biens du corps, & ſans les autres qui ſont neceſſaires pour l'uſage de la vertu; & de là naiſt l'obligation indiſpenſable de travailler & de remplir les devoirs que la Nature impoſe. Obligation qui engage à fuir l'oiſiveté, & à mépriſer les voluptez criminelles, & qui porte neceſſairement à ſouffrir toutes ſortes de travaux & de douleurs meſme, pour ce qui eſt juſte & honneſte; d'où reſultent l'Amitié, la Juſtice & l'Equité qu'ils preferent à tous les plaiſirs & à toutes les commoditez de la vie.

Il n'y a rien de plus ſolide & de plus élevé que cette morale qui fait conſiſter le ſouverain bien à eſtre uni à Dieu, à obeïr à ſes ordres, & à recevoir avec ſoumiſſion tout ce qui vient de ſa main; parce que Dieu ne donne rien aux hommes qui ne leur ſoit utile, s'ils ſçavent en profiter.

Platon inſinuë par tout le deſintereſſement & le mépris des richeſſes, & il en-

ſeigne que tout l'or du monde ne vaut pas la moindre vertu. Il veut que l'on s'expoſe à la mort pour la deffenſe de la juſtice, & pour le maintien des loix, de l'ordre, & du bien public, & que l'on fuye non ſeulement toutes les voluptez criminelles, mais la moleſſe, la pareſſe, le trop long ſommeil & l'oiſiveté. On ne trouve par tout que des leçons de verité, de pudeur, de chaſteté, de temperance, de modeſtie, de patience, de douceur & d'humilité; mais des leçons accompagnées de preuves; car il bat en ruine les principes de la mauvaiſe morale, aprés les avoir poſez dans toute leur force, & c'eſt ainſi qu'un Philoſophe doit perſuader.

Il n'y a preſque rien dans ſa doctrine qui ne ſoit digne du Chriſtianiſme. Ce qu'il dit ſur le devoir d'honorer ſon pere & ſa mere, mérite d'eſtre rapporté. *La crainte de Dieu eſt le fondement de ce qu'on doit à ſes parens. Que ſi les Dieux prenent plaiſir aux reſpects que l'on rend à leurs images, qui ne ſont que des repreſentations mortes de la Divinité, à plus forte raiſon ſe réjoüiſſent-ils des honneurs qu'on rend à ſon pere & à ſa mere qui ſont les images vivantes de Dieu. Plus ils ſont vieux, plus ces images vivantes de la*

Preceptes d'honorer ſ[on] pere & ſa m[e]re.

X I. liv. [des] Loix, Tom. [ ] pag. 931.

Divinité, qui ſont dans la maiſon comme des treſors très-précieux, ont de force & d'efficace pour faire deſcendre toutes ſortes de benedictions ſur les enfans qui leur rendent le culte qui leur eſt deu, & pour faire tomber ſur leur teſte les plus affreuſes maledictions quand ils le leur refuſent : car Dieu exauce les prieres que les peres luy adreſſent pour ou contre leurs enfans. Il n'y a donc pas de moyen plus ſeur de plaire à Dieu, que d'honorer ſon pere & ſa mere : toutes les fois qu'on les honore, Dieu s'en réjoüit. La maniere de les honorer, c'eſt de les aimer plus que ſes propres enfans & plus que ſoy-meſme. Ceux qui y manqueront ſeront deferez aux Magiſtrats établis à cet effet qui auront ſoin de les punir.

Vengeance deffenduë.

Il établit par tout, & particulierement dans le Gorgias & dans le Criton, qu'il ne faut faire de mal à perſonne, non pas meſme à ceux qui nous en font : & il fait voir que d'introduire dans la vie cette maxime, qu'il eſt permis de ſe venger & de rendre mal pour mal, c'eſt baſtir la juſtice ſur des injuſtices entaſſées, & ouvrir une ſource intariſſable de crimes & d'iniquitez. Quelle digue aſſez forte pourroit arreſter ce débordement, & quelle fin

verroit-on aux injures & aux vengeances? Platon a poussé ses preuves si loin, que ses disciples ont asseuré que celuy qui venge une injure, est plus méchant que celuy qui l'a faite.

Il enseigne que pour peu qu'on soit sage, on n'entreprend jamais la moindre chose sans avoir prié Dieu, & que si la priere est necessaire avant chaque action, elle l'est sur tout lorsqu'on veut parler de Dieu, car c'est Dieu qui nous éclaire, c'est luy qui nous ayde, & sans luy nous ne pouvons rien. Il avoit compris la necessité & la beauté de ce precepte de Pythagore: *Commence toutes tes actions par la priere, afin que tu puisses les accomplir.* La priere & l'action doivent estre inseparables: le deffaut de priere rend l'action inutile, & le deffaut d'action rend [redacted]

Necessité de la priere.

Precepte de Pythagore.

La plus conſiderable partie de la Morale, c'eſt la Politique dont Platon monſtre le veritable uſage, & qu'il taſche de rétablir dans la perfection d'où elle eſtoit décheüe par la corruption des hommes. Du temps de ce Philoſophe l'Injuſtice avoit bouleverſé tous les Eſtats de la Grece: il n'y avoit pas un gouvernement qui puſt eſtre approuvé. Pour s'oppoſer à ce deſordre, Platon donna un modelle parfait d'une police trés-juſte, afin que tous les Eſtats puſſent ſur ce portrait corriger les vices de leur gouvernement. C'eſt à quoy il employe les livres de la Republique, & les livres des loix, où il accorde d'une maniere merveilleuſe la politique avec la Religion, qui en eſt le fondement.

Les Princes ne peuvent bien gouverner qu'en ſuivant Dieu.

Il fait voir que les Princes & les conducteurs d'Etats ne peuvent jamais bien gougouverner les peuples, qu'en ſuivant le Roy des Roys, le maiſtre ſouverain, unique & parfait modelle de toute ſageſſe & de toute juſtice. Car comme un mouton ne ſçauroit conduire tout le troupeau qui doit eſtre ſous la houlette d'un Berger, de meſme un homme ne peut ſeul conduire les autres hommes, qui tous enſemble doivent eſtre ſoumis à Dieu. On diroit qu'il avoit lû cette plainte que fait le peuple de Dieu par

la bouche* d'Isaïe, comme du plus grand de tous les malheurs, *Seigneur, des maistres nous ont possedez sans vous.*

Is. cap. 29.

Il rend cette verité sensible par une fable où l'on reconnoist aisément les vestiges de la verité de l'ancienne histoire. *La memoire de la vie heureuse que menoient les premiers hommes, s'est conservée jusqu'à nous. Ils vivoient dans l'abondance sans aucun travail, la terre leur fournissant d'elle-mesme tout ce qui leur estoit necessaire. Et voicy quelle estoit la cause de leur bonheur. Saturne connoissant qu'il n'y avoit point d'homme qui pust avoir sur les autres hommes un Empire absolu, sans se laisser emporter à toutes sortes de violences & d'injustices, établit sur les peuples pour Seigneurs & pour Roys, non pas des hommes, mais des estres plus nobles & meilleurs, c'est-à-dire des demons (des Anges) de la mesme maniere que nous faisons à nos troupeaux: car comme nous n'établissons pas un taureau sur des taureaux, ni une chevre sur un troupeau de chevres, mais nous les mettons les uns & les autres sous la conduite d'un homme qui en est le Berger,*

Dans le IV. liv. des Loix t. 2. p. 713.

Vie des premiers hommes pourquoi heureuse.

* *Domine Deus noster possederunt nos domini absque te.*

tout de mesme Dieu qui aime les hommes nous mit dabord sous la conduite des Anges qui avec une facilité merveilleuse & sans aucune peine de nostre part, avoient un trés grand soin de nous, & faisant régner la paix, la pudeur, la liberté & la justice, éloignoient toutes sortes de troubles & de seditions, & rendoient nostre vie trés-heureuse. Cette fable qui est fondée sur la verité, nous montre clairement que les villes qui obeiront aux hommes & non pas à Dieu, ne seront jamais heureuses, & ne pourront jamais trouver la fin de leurs maux. Et elle nous fait voir que si nous voulons estre heureux, il faut que nous imitions de tout nostre pouvoir, cette vie que l'on menoit sous le régne de Saturne, & qu'en suivant le principe d'immortalité qui est en nous, nous gouvernions selon ses regles nos maisons & nos villes, en prenant cette sage dispensation de l'entendement pour nostre premiere loy. Car si un Roy, si les Nobles qui gouvernent dans l'Oligarchie, si le peuple qui est le maistre dans les Republiques, ne songent tous qu'à assouvir leurs passions, & qu'à se plonger dans les voluptez, & qu'ils courent comme forcenez aprés les plaisirs qui ne font qu'irriter leur intemperance

Gens enim & Regnum quod non obedierit tibi, peribit. *Isai. 60, 12.*

Régne de Saturne quel.

insatiable, il est impossible qu'ils ne foulent aux pieds les Loix, & il n'y a point de salut pour ceux qui leur obeïssent.

Il donne des preceptes admirables sur l'établissement des Prestres & des Magistrats. Il ne veut pas que l'on choisisse ceux qui ne sont recommandables que par leur naissance, par leurs richesses, par leur credit, ou par leur puissance, mais il veut que pour ce choix on ait seulement égard au merite & à la pieté. *Les meilleurs sont ceux qui rendent le plus d'obeïssance aux Loix, & qui en cela remportent la victoire sur tous les autres citoyens. Il faut donner les premieres places aux premiers, les secondes aux seconds, & ainsi des autres, à mesure que chacun se distingue, & qu'il est disposé à se regarder, non pas comme le maistre des Loix, mais com-*

Choix des Prestres & des Magistrats.

Tom. 2. p. 7

tout de mesme Dieu qui aime les hommes nous mit dabord sous la conduite des Anges qui avec une facilité merveilleuse & sans aucune peine de nostre part, avoient un trés grand soin de nous, & faisant régner la paix, la pudeur, la liberté & la justice, éloignoient toutes sortes de troubles & de seditions, & rendoient nostre vie trés-heureuse. Cette fable qui est fondée sur la verité, nous montre clairement que les villes qui obeiront aux hommes & non pas à Dieu, ne seront jamais heureuses, & ne pourront jamais trouver la fin de leurs maux. Et elle nous fait voir que si nous voulons estre heureux, il faut que nous imitions de tout nostre pouvoir, cette vie que l'on menoit sous le régne de Saturne, & qu'en suivant le principe d'immortalité qui est en nous, nous gouvernions selon ses regles nos maisons & nos villes, en prenant cette sage dispensation de l'entendement pour nostre premiere loy. Car si un Roy, si les Nobles qui gouvernent dans l'Oligarchie, si le peuple qui est le maistre dans les Republiques, ne songent tous qu'à assouvir leurs passions, & qu'à se plonger dans les voluptez, & qu'ils courent comme forcenez aprés les plaisirs qui ne font qu'irriter leur intemperance

Gens enim & Regnum quod non obedierit tibi, peribit. Isai. 60. 12.

Régne de Saturne quel.

insatiable, il est impossible qu'ils ne foulent aux pieds les Loix, & il n'y a point de salut pour ceux qui leur obeïssent.

Il donne des preceptes admirables sur l'établissement des Prestres & des Magistrats. Il ne veut pas que l'on choisisse ceux qui ne sont recommandables que par leur naissance, par leurs richesses, par leur credit, ou par leur puissance, mais il veut que pour ce choix on ait seulement égard au merite & à la pieté. *Les meilleurs sont ceux qui rendent le plus d'obeïssance aux Loix, & qui en cela remportent la victoire sur tous les autres citoyens. Il faut donner les premieres places aux premiers, les secondes aux seconds, & ainsi des autres, à mesure que chacun se distingue, & qu'il est disposé à se regarder, non pas comme le maistre des Loix, mais com-*

Choix des Prestres & des Magistrats.

Tom. 2. p. 71

soient nez de legitime mariage, & sans aucune imperfection corporelle ; qu'ils ayent esté élevez dans des maisons chastes ; qu'ils ayent les mains pures de sang ; qu'ils ne soient tachez d'aucune des soüilleures qui blessent Dieu, & qui sont incompatibles avec la sainteté de ce caractere ; & que leur pere & leur mere ayent vécu avec la mesme pureté.

Il prouve que les loix qui sont faites pour l'utilité seule du Legislateur, & non pas pour le bien public, ne sont pas des loix, mais l'ouvrage de l'Amour propre & de l'Injustice.

Monarchie le plus parfait des Gouvernemens.

Il fait voir que de tous les gouvernemens, le monarchique est le plus parfait, parce qu'il approche le plus du premier modelle : mais il faut que sa puissance soit moderée par la Loy qui tient lieu de la Raison supréme.

Aprés avoir montré le bon & le mauvais de tous les gouvernemens connus, établit que toute politique qui tend à rendre puissant le maistre aux dépens des sujets, & qui fait consister toute la vertu souverain à asseurer, & à augmenter puissance, laissant aux particuliers comme des vertus d'esclave, la justice, la patience, la bonté, la fidelité, l'human

[illegible]
nes selon les differens [illegible] condit- [illegible]
noissent en eux, il [illegible]
appelle un mensonge Phenicien,
e qu'elle est tirée des livres des Hé-
. Ecoutez, dit-il, la suite de cette 3. Liv. de la
, vous qui habitez cette ville, vous [illegible]
tous freres, mais Dieu qui vous a [illegible]
a meslé de l'or dans ceux qui sont
s de commander, c'est pourquoy
nt les plus excellens & les plus
ables. Il a meslé de l'argent dans
qui sont capables de les ayder dans
fonctions, & il a meslé du fer &
uivre dans ceux qui ne sont propres
estre laboureurs ou artisans. Estant
ainsi tous parents, nous avons d'or-
re des enfans qui nous ressemblent,
[illegible] a monstré que Platon a fait [illegible]
[illegible]

mais il arrive aussi quelquefois, que celuy qui est meslé d'or, a des enfans qui ne sont meslez que d'argent, & celuy qui n'est meslé que d'argent, a des enfans meslez d'or, & ainsi des autres. La chose donc que Dieu recommande le plus aux Princes, c'est de ne prendre garde à quoy que ce soit de si près qu'à leurs enfans, pour bien discerner ce qui a esté meslé dans leur premiere formation, afin que s'ils y reconnoissent du fer ou du cuivre, ils n'en ayent aucune pitié; mais qu'il les placent dans le rang qui leur est destiné par la Nature, & qu'ils les fassent laboureurs ou artisans: & pour ceux qui seront meslez d'or ou d'argent, qu'ils destinent les uns à commander & les autres à les aider & à les soulager par leur ministére; comme y ayant un Oracle qui prédit que la ville perira quand elle sera sous le gouvernement du fer ou du cuivre.

Cet ouvrage est tout rempli de maximes admirables & dignes d'estre gravées dans le cœur de tous les hommes: il est vray qu'il y a un deffaut tres-considerable, en ce que Platon, pour oster le mien & le tien du gouvernement qu'il forme, ordonne la communauté non-seulement des biens, mais aussi des

Deffaut de la politique de Platon.

femmes & des enfans. Cette idée n'eſtoit pas entierement chimerique, puiſqu'elle avoit eſté déja executée en partie chez les Lacédemoniens & chez d'autres Peuples; mais cela n'empeſche pas qu'elle ne ſoit tres-vitieuſe, l'autorité de l'uſage ne pouvant rendre bon ce qui de ſoy-meſme eſt mauvais. Cette communauté ne ſçauroit conduire le Legiſlateur au but qu'il ſe propoſe, elle l'en éloigne au contraire, & luy fait perdre le fruit de tout ce qu'il a établi: car au lieu d'unir les Citoyens, elle les diviſe, rompant toutes les relations & tous les liens les plus ſacrez de la Nature, & foulant aux pieds les Loix, la Religion, l'honneſteté & la bienſeance. Avant que les Chreſtiens ſe fuſſent élevez contre une maxime ſi pleine d'impieté & d'erreur,

[redacted]

mandement des armées & au gouvernement des Eſtats. Il avoit fondé cette idée ſur une maxime de Socrate, qui tenoit que les femmes ſont capables des meſmes vertus que les hommes, quoy qu'elles ne puiſſent pas les porter à la derniere perfection. A ces deux choſes prés, qui meſme donnent lieu à des reflexions trés-ſolides & trés utiles, il n'y a rien parmi les payens qui mérite mieux d'eſtre lû & retenu, que les livres de la République & les livres des Loix : ils ſont d'une beauté qu'on peut appeller divine; auſſi paroiſſent-ils une copie d'un original tout divin. Car cette Republique dont Platon donne l'idée, eſt le veritable portrait de la Republique des Hebreux conduits par Moyſe. Dans l'une & dans l'autre on voit meſme ſimplicité de mœurs, meſme vie & meſme fin. Les malheurs de l'une & de l'autre viennent des meſmes cauſes, c'eſt-à-dire de la ſeule deſobeïſſance du peuple, & de l'oubli de ſes principaux devoirs: & leurs proſperitez naiſſent toûjours de ſon attachement à ces meſmes devoirs & de ſon obeiſſance. Mais voici une choſe qui me paroiſt trés-remarquable. Platon veut que ſon ſage ſoit d'un naturel merveil-

Republique de Platon, le portrait de celle des Hebreux.

Le ſage de Platon formé ſur Moyſe.

leux, qu'il ait eu une éducation miraculeuſe & divine; que dés ſa jeuneſſe il ait donné des marques d'un grand zéle pour le bien public; qu'il ſoit propre à la vie contemplative & à la vie active; qu'ennemi des grandeurs il n'y monte que par obeiſſance; que cette obeiſſance luy faſſe prendre la conduite d'un peuple; qu'il ne le gouverne que ſous les ordres de Dieu, dont il n'eſt que le Lieutenant; que la Religion ſoit le principe & la fin de toutes ſes entrepriſes; qu'il ait de la ſeverité & de la douceur; qu'il ſoit armé de force & de temperance, de juſtice & de ſageſſe; & qu'il ne travaille qu'à rendre amis de Dieu ceux qu'il conduit. Et voila les principaux traits de Moyſe; de ſorte que ſi l'idée de ce philoſophe fait honneur à ce Legiſlateur & à ſon peuple dont elle fait voir la grandeur, on peut dire que la verité accomplie dans l'un & dans l'autre, en fait encore plus à ce Philoſophe dont elle montre la grande ſageſſe, & l'étendue d'eſprit. Si Platon avoit eu cette idée ſans aucune connoiſſance de l'hiſtoire de Moyſe (ce que je ne croy point)on ne pourroit rien imaginer de plus grand, Platon ſeroit plus qu'homme. Et s'il ne l'a formée que ſur

cette mesme histoire qu'il avoit lu
apprise en Egypte par tradition, il
a rien de plus sage que d'en avoir
nu la beauté & de l'avoir suivie.

Comme Moyse avoit reglé le pe
de Dieu, le sage de Platon regle de
me celuy qui est sous sa conduite.
Religion fondée sur la revelation. mierement il l'instruit de la Relig
sur laquelle il n'établit rien qu'il
consulté Dieu, c'est-à-dire qui ne
conforme aux veritables traditions
aux anciens Oracles. Il le munit co
le poison de la Theologie des Poëte
meslent le mensonge avec la verité
contre la Religion du peuple toûj
credule & superstitieux. Il luy ens
un seul veritable Dieu qui estant tres-
aime les hommes & veut les rendre
reux, & qui estant aussi tres-juste
rend heureux que ceux qui luy res
blent, & punit ceux qui ont desho
le sacré caractere, qu'il leur avoi
IV. Liv. des Loix. Tom. 2. p. 715 716. primé: il leur dit, *Dieu comme nous
prenons de l'ancienne tradition*, * *a
en luy le commencement, le milieu*

* C'est ce que Dieu dit dans Isaïe ℣. 4
4. *Ego Dominus primus & novissimus, ego*
Je suis le Seigneur, le premier & le derni
commencement & la fin : je suis.



d'abord regardé du peuple comme *toit un grand personnage ; mais bi* *apres on s'apperçoit que par un jus* *gement de Dieu, il se perd luy-m* *renversé de fond en comble sa mais* *enveloppe tout l'Etat dans sa rui* Il leur explique les peines qui sont res aux mechants : *elles ne se bornent* dit-il, *aux malheurs de cette v* *à la mort, dont les bons mesmes n* *pas exempts, & qui sont des pun* *trop legeres & trop courtes, mais* *des peines horribles, & qui ne finiro* *mais.* Il les encourage par l'esperan recompenses & d'une eternelle felic a un si grand soin d'eux, qu'il prévien ce qui pourroit les faire douter de la vidence & les jetter dans l'impieté croiroit qu'il auroit puisé dans les mes de David ; car voicy comme il à un jeune homme peu instruit de la duite de Dieu. *Vous avez en vou* *nature qui ayant quelque chose de* *vous porte à croire des Dieux ; m* *prosperité des mechants, dont on v* *bonheur, quoy qu'ils soient en effe* *malheureux, vous jette dans l'im* *vous ne pouvez voir des scelerats p* *nir sans aucun mal à une extréme vi*

10. Liv. des Loix. tom. 2. p. 899.

t établi par cette Providence que vous
mbatez, & dont vous serez [illegible]
reusement [illegible] ; [illegible]
'elle vous neglige. * Quand pour vous
stre à couvert vous vous [illegible]
ns les abysmes de la terre, [illegible]
iez des aisles, & que vous [illegible]
ler dans les cieux ; par tout sa Provi-
ce vous saisira, & vous [illegible]
upplices que vous [illegible], soit dans
onde, soit dans les enfers, ou dans quel-
autre lieu encore plus terrible.

établit ensuite des peines [illegible]
contre ceux qui [illegible] la Divinité,
ombattent la providence, ou qui blas-
ent contre Dieu, en disant qu'il de
corrompre par les offrandes des mé-
, mais aussi contre ceux qui ayant en-
ces blasphêmes, ne les déferent pas
eurs aux juges établis pour les pu-
ordonne de mesme des punitions
ceux qui de leur autorité privée en-
t ou pratiquent dans leurs maisons
-ce que David dit dans les mesmes ter-
138. Quo ibo à spiritu tuo, & quo à fa-
[illegible]

[illegible] contre [illegible]

Execrations qui [illegible] des [illegible] sacrifices [illegible]

reſſe : aucun de ces vices, qui ſont e
ne peuvent ſe trouver en Dieu, qu
ſouverainement parfait, eſt la bo
ſcience, l'intelligence, la force, l
dence, l'activité meſme : il a ſoin d
choſes, car il les a creées, & elle
luy. Comment negligeroit-il donc l
mes qui luy appartiennent plus par
rement? Dieu eſt-il moins habile o
ſoigneux que les artiſans? Ceux-c
ſure qu'ils ſont plus habiles, porte
ouvrages petits ou grands, à u
grande perfection ſans y rien oubl
Dieu qui eſt trés-ſage, trés-habi
qui a la puiſſance comme la volont
ra ſoin que des grandes choſes, &
gera les autres dont il eſt enco
aiſé d'avoir ſoin, comme s'il eſtoi
ſeux, & qu'il craigniſt la peine?
ſuivi d'autres preuves admirables q
roit trop long de rapporter. Enfin

Tom. 2. p. 905.

Dieu au dernier jugement rend à chacun ſelon ſes œuvres.

voit *que toſt ou tard Dieu rend à*
ſelon ſes œuvres : les bons qui o
malheureux dans cette vie, ſont
penſez dans l'autre, & les mecha
ont toûjours joüi des plaiſirs du ſie
punis dans les enfers. C'eſt une ſu
ceſſaire de la juſtice de Dieu : il eſt
ſible d'éviter ce jugement que les

ent établi par cette Providence que vous combatez, & dont vous serez un jour malheureusement convaincu ; ne croyez pas qu'elle vous neglige. [a] *Quand pour vous mettre à couvert vous vous cacheriez dans les abysmes de la terre ; quand vous auriez des aisles, & que vous iriez vous cacher dans les cieux ; par tout sa Providence vous saisira, & vous n'éviterez pas les supplices que vous meritez, soit dans ce monde, soit dans les enfers, ou dans quelqu'autre lieu encore plus terrible.*

Il établit ensuite des peines non seulement contre ceux qui nient la Divinité, qui combattent la providence, ou qui blasphément contre Dieu, en disant qu'il se laisse corrompre par les offrandes des méchans, mais aussi contre ceux qui ayant entendu ces blasphêmes, n'en deferent pas les auteurs aux juges établis pour les punir. Il ordonne de mesme des punitions contre ceux qui de leur autorité privée enseignent ou pratiquent dans leurs maisons

Peines établies contre les impies.

Contre ceux qui entendent des impietez sans les denoncer.

[a] C'est ce que David dit dans les mesmes termes. Ps. 138. *Quo ibo à spiritu tuo, & quo à facie tua fugiam ? si ascendero in cœlum, tu illic es : si descendero in infernum, ades.* Où iray-je loin de vostre esprit, où fuiray-je loin de vostre face ? si je monte dans les cieux, vous y estes : si je descends dans les enfers, je vous y trouve.

Cultes particuliers condamnez.

Dans le X. liv. des loix Tom. 2. pag. 909.

Origine des superstitions.

Dum lætantur insaniunt. *Sapient. xiv.*

des cultes particuliers, & pour p
cet inconvenient, il s'attache à en
vrir la cause. Il dit donc que cel
ordinairement des femmes & des
foibles, qui se voyent dans quelq
ou dans quelque adversité; ou au c
qui se trouvent dans quelque bonh
attendu, ou dans quelque excés d
ou enfin qui ayant l'imagination t
par quelque frayeur, ont crû v
spectres, soit en veillant, soit e
mant; car en cet estat ces sortes d
ont accoustumé de voüer la premi
se qui se presente : ils promettent
crifices & des statuës, & remplisse
maisons de chapelles & d'autels
font des devotions particulieres, q
peu dégenerent en affreuses supe
ou en nouveautez impies qui rui
tierement la Religion & les Mœ
que n'entre-il point dans la te
homme, d'une femme, foibles
rompus? Voilà pourquoy Platon
d'innover sur le culte, & fait ce
qu'aucun particulier n'ait dans
son ni chapelle ni autel; & lorsq
dra offrir des sacrifices, qu'il aille
temples publics; qu'il mette ses
& ses offrandes entre les mains

Chapelles & Autels domestiques deffendus.

tres & des Prestresses à qui la sainteté des Autels est commise, & qu'il fasse ses prieres, ausquelles les assistants pourront se joindre ; car il n'appartient pas à tout le monde de consacrer des Autels : mais c'est l'ouvrage d'une intelligence trés-éclairée.

Pour guérir les hommes de la superstition & de l'idolatrie qui régnoient alors, Platon n'oublie rien de tout ce qui pouvoit les porter à rendre à Dieu un culte raisonnable. Il tasche pour cet effet de leur élever l'esprit en leur donnant une idée de Dieu qui convinst en quelque façon à son essence, que des yeux mortels ne voyent qu'imparfaitement. Les traits dont il forme cette idée, sont répandus dans tous ses ouvrages.

En voicy les principaux que j'ay ramassez.

Dieu est unique, éternel, immuable, incomprehensible: il a creé & ordonné toutes choses par sa sagesse, & il les entretient & les conserve par sa providence : il est en tous lieux, & aucun lieu ne le renferme : il est toutes choses, & n'est aucune des choses qui sont par luy, & qui ont receu de luy leur estre, car il est plus Ce que c… que Di…

entend tout, & penetre les plus secre pensées; il remplit la profondeur des a mes, & l'immensité des cieux : la scie les biens, les vertus, la lumiere, la vi sont qu'en luy, c'est luy. Il est en me temps infiniment bon & infiniment j Il aime les hommes d'un amour singul & ne les a creez que pour les rendre h reux; mais comme il est la sainteté & justice-mesme, il ne rend heureux ceux qui luy ressemblent par la justic par la sainteté, & il punit ceux qui corrompu le sacré caractere qu'il avoit imprimé en les créant à son im.

Il dit que Dieu est le seul reme toutes les foiblesses des hommes.

Mensonges, faux-sermens, & juremens hais de Dieu.

Il enseigne que Dieu ne hait pas se ment ceux qui mentent, & qui font de sermens; mais aussi ceux qui jurent san cessité, & qui ravallent & qui soüille majesté de son nom, en employant t rairement à tous propos ce nom qu doit estre proferé qu'avec toute la sai & avec toute la pureté possibles.

La plûpart des philosophes estoient tagez sur la nature du souverain bien: c cy la faisoient consister dans les scien ceux-là dans les plaisirs, & les autres l'autorité & dans la puissance. Platon

ɔutes ces erreurs :· il montre que les
ɔes ne peuvent eſtre le ſouverain bien,
u'elles ſe trouvent ſouvent avec les
& qu'il eſt trés-ordinaire aux hom-
'en abuſer :· il prouve que la puiſſan-
peut rendre heureux ſans la juſtice, &
voir que ce que les hommes appellent
tez, c'eſt-à-dire les plaiſirs ſenſuels,
ıt point du tout de la nature de la vo-
qui peut faire le ſouverain bien : car
ont la ſuite de la foibleſſe & de la dé-
ıce des hommes, & on peut les ap-
les filles de la douleur : elles s'en-
ent toûjours & n'exiſtent jamais. Il
nc ridicule de faire conſiſter le ſou-
ı bien dans ce qui n'a point d'eſſence
y-meſme, & qui ne naiſt que de noſ-
ſere & de nos beſoins. Il le prouve
e par d'autres raiſonnemens auſſi ſo-
& que l'on verra dans leur lieu.

Ce que c'eſt que les volu-ptez.

[redacted]

quelque ombre de raiſon, faire conſiſter le ſouverain bien. Mais il ne peut ſe trouver ni dans la ſcience ſans la volupté ni dans la volupté ſans la ſcience ; il faut donc qu'il conſiſte neceſſairement dans ce qui aſſemble ces deux choſes & qui les poſſede dans un ſouverain degré, & ce qui les aſſemble c'eſt Dieu.

Dans le VI. liv. de la Republ. tom. 2. p. 508. 5 9. La ſcience & la verité dont Dieu eſt la cauſe ne peuvent pas meſme eſtre le ſouverain bien, *car elles ſont infiniment moins belles & moins parfaites que Dieu dont elles ne repreſentent qu'une image fort imparfaite, comme la lumiere ne repreſente qu'imparfaitement le ſoleil. Le ſouverain bien eſtant plus grand, plus auguſte, & plus parfait que la verité & que la ſcience, ne peut eſtre que Dieu.* On ne peut donc le trouver qu'en Dieu qui eſt ſeul le treſor & la perfection de la lumiere, & l'auteur des veritables & ſolides voluptez. *Dans le Phedon.* D'où il infére que pendant que nous ſommes ſur la terre, nous ne pouvons aquerir ce ſouverain bien qu'imparfaitement, & que nous n'en jouirons pleinement qu'aprés la mort ; parce que ce n'eſt qu'aprés la mort que nous connoiſtrons clairement ce que nous ne connoiſſons qu'obſcurément pendant la vie, & c'eſt

une de ses preuves que l'ame est immortelle, puisqu'aprés la mort elle agit, & qu'elle connoist.

Il ne suffit pas à un philosophe de montrer où est le souverain bien : il faut encore qu'il enseigne les moyens de l'acquerir, & c'est ce que Platon fait avec une solidité merveilleuse ; car il prouve que pour estre heureux il faut estre uni à Dieu ; que pour luy estre uni il faut luy ressembler par la sainteté & par la justice ; que pour obtenir de luy ces dons il faut les luy demander par la priere, & que la priere doit estre animée par l'Amour, qu'il apelle le moyen le plus seur & le plus efficace que les hommes puissent avoir pour parvenir à la felicité : car l'heureuse immortalité est le fruit de l'Amour. *Dans le Banquet.* C'est pourquoy un sçavant interprete de Platon loüe extrémement Socrate, d'avoir connu que pour s'eslever à Dieu il falloit prendre pour guides la Raison & l'Amour : la Raison enseigne le bon chemin & empesche qu'on ne s'égare : l'Amour par ses douces persuasions & par ses graces insinuantes, fait qu'on ne trouve rien de difficile, & adoucit les travaux, & les peines inseparables de cecombat. *Maxime de Tyr.*

Il montre qu'il n'y a rien de plus na- *Dans le Phedre.*

naturel aux hommes que l'amour. Ils aiment naturellement tout ce qui eſt beau, parce que leur ame deſcend de la ſource meſme de la beauté. Mais tout ce qui reſſemble en quelque choſe à cette beauté primitive, les émeut plus ou moins ſelon que leur ame eſt plus ou moins attachée au corps. Ceux dont l'ame eſt plus dégagée adorent dans la beauté cette beauté ſouveraine dont ils ont l'idée remplie, & pour laquelle ils ſont nez; & cette adoration produit en eux la temperance, la force, la ſageſſe & toutes les autres vertus. Mais ceux qui ſont enfoncez & embourbez dans la matiere, ne conſervant plus aucune idée de la ſouveraine beauté, courent avec fureur aprés les beautez imparfaites & paſſageres, & ſe plongent ſans aucun reſpect dans toutes ſortes d'ordures & d'impuretez.

Je ne puis pas marquer icy ſur chaque matiere toutes les grandes veritez que Platon enſeigne & qui meritent noſtre attention: je ne me ſuis propoſé d'en rapporter qu'une petite partie, pour en donner une idée & pour exciter la curioſité: on verra plus utilement les autres dans leur ſource.

Aprés que Platon a établi avec une exactitude merveilleuſe tout ce qui regarde le culte de la Religion, il pourvoit de meſme à ce qui concerne la vie civile. Il crée des magiſtrats, propoſe des loix, & n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter & aſſeurer le bonheur de la Republique ; car il ne ſe contente pas de regler les mariages, les divorces, l'éducation des enfans, les teſtamens, les tutelles, la guerre, la paix, & les autres choſes principales ; il deſcend dans un détail ſurprenant. Et comme on voit que Dieu n'a pas laiſſé une ſeule partie de l'Univers ſans y imprimer des marques de ſa Divinité, pour empeſcher de la méconnoiſtre ; Platon de meſme, n'a pas laiſſé une ſeule partie de la vie tant privée que publique, ſans la regler par quelque precepte ou par quelque loy, pour empeſcher qu'on n'y faſſe des fautes & des injuſtices. *Platon regle toutes les actions de la vie civile.*

Il decide ce qu'on doit faire d'une choſe qu'on trouve ſur ſon chemin. Il dit que *s'il trouvoit un treſor, il n'y toucheroit point, quand meſme les Devins conſultez aſſeureroient qu'il pourroit ſe l'approprier : ce treſor appartient à un maiſtre, il faut donc attendre que ce* *XI. liv. des Loix, Tom. 2 p. 913. Devoirs de de ceux qui trouvent un treſor.*

maistre ou que ses heritiers viennent le demander ; car on doit obéir à la Loy qui dit, Tu n'osteras point ce que tu n'as point posé : & à cette autre loy qui n'est pas moins ancienne, Tu ne prendras point le bien d'autruy. Ce tresor dans nos coffres ne vaut pas les progrés que nous faisons dans la vertu & dans la justice, quand nous avons le courage de le mépriser. D'ailleurs si nous nous l'approprions, c'est une source de maledictions sur nostre famille.

Négoce. Comme l'injustice regne sur tout dans le negoce, il n'oublie pas d'y remedier, & il va jusqu'à deffendre au marchand sous de certaines peines, [a] *d'avoir deux mots, & de vanter faussement ce qu'il veut vendre.*

Voyages. Pour empescher que les mœurs étrangeres ne viennent corrompre celles de ses citoyens, & que celles-cy estant corrompuës ne rendent inutiles les loix, il ne permet pas les voyages à tout le monde

[a] C'est le mesme abus que Salomon avoit condamné dans l'acheteur qui méprise ce qu'il veut acheter, & qui aprés avoir eu ce qu'il vouloit, se glorifie comme s'il avoit trompé le marchand. *Malum est, malum est, dicit omnis emptor : & cùm recesserit tunc gloriabitur.* Proverb.

[illegible] que Platon a establi [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] le bonheur [illegible]
[illegible] car il ne se contente pas de [illegible]
[illegible] mariages, les divorces, l'éduca-
[illegible] enfans, les testamens, les [illegible]
la guerre, la paix, & les autres cho-
[illegible]ncipales ; il descend dans un dé-
[illegible]rprenant. Et comme on voit que
[illegible] n'a pas laissé une seule partie de l'U-
[illegible] sans y imprimer des marques de sa
[illegible]ité, pour empescher de la mécon-
[illegible] ; Platon de mesme, n'a pas laissé
[illegible]ule partie de la vie tant privée que
[illegible]que, sans la regler par quelque pré-
[illegible] ou par quelque loy, pour empescher
[illegible] n'y fasse des fautes & des injusti-
[illegible]

[illegible] decide ce qu'on doit faire d'une [illegible]
[illegible] qu'on trouve sur son chemin [illegible]
[illegible] d'il trouvoit un tresor [illegible]
[illegible] point, quand mesme [illegible]
[illegible] asseurement [illegible]
[illegible]

Platon qui les attribue aux Egyptiens dans le II. liv. des loix, où il se plaint de la licence qu'on donnoit aux Poëtes dans toutes les villes de Grece, d'entretenir par leur vers les jeunes gens dans des maximes tres-pernicieuses. Il asseure que ce n'estoit pas de mesme en Egypte, où il y avoit des loix tres-sages pour empescher cette corruption. *Les anciens Egyptiens ont connu qu'il faut accoûtumer de bonne heure les enfans à des gestes, à des contenances, & à des mouvemens honnestes, & ne leur laisser ni entendre ni apprendre que des vers & des chansons propres à inspirer la vertu. C'est pourquoy ils ont reglé les danses & les chants de leurs festes & de leurs sacrifices. Ils ont mesme poussé cela plus loin, car ils n'ont jamais permis ni aux peintres ni aux statuaires, de rien innover dans leur art, & d'imaginer de nouveaux sujets, ou des attitudes nouvelles. De là vient,* adjoute-t-il, *que sur tout ce qui concerne ces arts & la musique, vous ne trouverez dans toute l'Egypte aucun ouvrage fait depuis dix mille ans, qui soit autrement que ceux qu'on y fait aujourd'huy : ils ne sont tous ni plus beaux ni plus laids ; c'est toûjours le mesme art,*

Tom. 2. pag. 656.
Soin des anciens Egyptiens d'empescher toutes sortes de nouveautez.

les meſmes regles, & il n'y a rien de plus admirable & de plus digne d'un bon legiſlateur & d'un bon adminiſtrateur d'Eſtat, que d'avoir reglé & fixé toutes ces choſes qui ont raport au plaiſir, & particulierement ce qui regarde la muſique : c'eſt l'ouvrage ou de Dieu, ou de quelque homme divin. Ainſi toutes leurs danſes, toutes leurs Poëſies, toutes leurs chanſons eſtoient ſanctifiées, & on n'y ſouffroit pas la moindre choſe qui ne répondiſt au deſſein de la Religion receüe, & qui ne fuſt digne des feſtes que l'on celebroit. Voila une tradition bien remarquable. Platon ne manque pas d'en profiter, car en ſuivant le meſme eſprit, il ordonnne des feſtes à ſon peuple; afin qu'en ſe délaſſant de ſon travail, il rende à Dieu ſes hommages, & qu'il luy temoigne ſa re-

Poësie des premiers Grecs.

vertueux, éleve le courage, & excite la Religion : & c'estoit aussi la seule qu'eussent les premiers Grecs, comme cela paroist par un passage de Plutarque dans son traité de la musique: *Les anciens Grecs*, dit-il, *ne connoissoient point la musique du theatre ; ils n'employoient uniquement la musique qu'à honorer les Dieux & à instruire la jeunesse : car il n'y avoit pas encore de theatre dans leurs villes. La musique estoit reservée pour les temples, où l'on honoroit les Dieux par des cantiques, & où l'on chantoit les loüanges des hommes vertueux.* Platon en autorisant cette poësie lyrique, reçoit aussi d'autres poëmes qui estoient déja établis, & qu'il estoit impossible de déraciner & de détruire ; mais voicy les précautions qu'il prend pour les purger & pour en oster le venin qui les rendoit si funestes.

Comme les Grecs estoient extrémement adonnez au plaisir de la musique, cette passion deméfurée leur avoit fait recevoir tous les ouvrages des poëtes, & des musiciens, qui enfin avoient si fort alteré & changé la poësie & la musique ancienne, qu'au lieu de la sagesse, de la gravité & de la sainteté qui regnoient

dans les plaisirs de leurs peres, on ne trouvoit plus dans les leurs que folie, que molesse & qu'impieté. Platon veut donc qu'on rétablisse cette pureté ancienne, & qu'il soit deffendu de faire jamais aucun changement dans la musique. *On ne sçauroit s'imaginer*, dit-il, *combien les jeux & les plaisirs ont de poids & de force pour le maintien ou pour la ruine de la discipline & des loix. Si on y souffre tous les jours des changemens, & qu'on laisse accoustumer la jeunesse a avoir tous les jours des plaisirs nouveaux, à changer tous les jours de pieces, de décorations, de danses, & à n'estimer que ceux qui pourront fournir à cette varieté sans bornes, il n'y a rien de plus pernicieux pour un Estat, car cela change insensiblement les moeurs des*

VII. liv. d[e]s Loix, tom. 2 pag. 792.

De quelle im[-]portance il [est] de regler les jeux & les plaisirs des peuples.

faut souffrir que celle qui imite ce qui est bon & utile, l'autre estant une peste & non pas un jeu. Ce qu'il rend sensible par cet exemple qui me paroist meriter quelque attention.

Tom. 2 pag. 800. Image dont Platon se sert pour peindre l'horreur des spectacles pernicieux.

Si nous voyions, dit-il, *dans nos sacrifices, aprés que les victimes seroient consumées par le feu, qu'un homme s'approchant des Autels s'emportast & proferast des blasphemes & des impietez; ne croirions-nous pas que toute sa famille regarderoit cela comme un trés-grand malheur, & comme un présage tres-funeste. Ce que l'on fait aujourd'huy dans nos jeux & dans nos spectacles, n'est pas bien different. Car aprés que les Magistrats ont sacrifié, on voit arriver plusieurs chœurs de musique: & à la veüe de nos Temples & de nos Autels, ils proferent des choses éxecrables contre ces mesmes Autels, contredisent les maximes de la Religion par leurs maximes impies, & remuent l'ame des auditeurs par leurs paroles indecentes, par leurs danses lascives, & par leur harmonie effeminée & voluptueuse. Cela ne doit-il pas estre aboli, & ne doit-on pas obliger les Poëtes à suivre d'autres loix? Et comme tous les Poëtes ne sont pas ca-*

pables de connoiſtre ce qui eſt beau & bon, ne doit-on pas choiſir ceux qui dans leurs imitations, peuvent ſuivre l'idée de la beauté & de la décence? afin que les jeunes gens faſſent leur profit de tout, comme eſtant dans un lieu tres ſain, & que tout ce qui frapera leurs yeux & leurs oreilles venant d'un bon fonds, c'eſt-à-dire d'un ſujet qui eſt beau par luy-meſme, ſoit comme un bon air qui ayant paſſé par des lieux ſalubres, porte avec luy la ſanté, & qu'inſenſiblement il les accoûtume à aimer, à imiter ces beaux diſcours, & à y conformer toutes les actions de leur vie.

Cet endroit e[ſt] tiré du III. liv. de la Rep[ublique].

Sur cela il fait cette loy: *Que perſonne ne ſoit aſſez inſolent pour chanter d'autres chanſons que nos chanſons ſacrées, & pour alterer & changer les danſes re-*

Dans le VII. liv. des Loix. Loy ſur les chanſons & les danſes.

Juges établis pour en juger.

ses ouvrages à aucun particulier avant qu'ils ayent esté vûs & approuvez des juges établis pour cela, & des Conservateurs des loix.*

Juges établis pour juger des fables.

Dans le II. Liv. de la Republique, il avoit ordonné la mesme chose pour les poëtes qui composoient les Fables qu'on faisoit apprendre aux enfans : il vouloit qu'il y eust des juges pour approuver les bonnes & pour rejetter les mauvaises.

Comedie jugée necessaire, & pourquoy. VII liv. des loix, pag. 816.

Il apporte les mesmes précautions pour la comedie & pour la tragedie, que pour les chansons, pour les danses, & pour toutes les autres imitations. La comedie luy paroist necessaire, afin que l'on connoisse les ridicules & les vices qui y sont étalez. *Car*, dit-il, *on ne peut connoistre les choses honnestes & serieuses, si l'on ne connoist celles qui sont mal-honnestes & risibles : & pour acquerir de la prudence & de la sagesse, il faut sçavoir les con-*

* Platon avoit encore tiré cecy de la tradition des anciens Hebreux ; car ils avoient des juges establis pour juger des pieces nouvelles qu'on faisoit en prose ou en vers, & qui ne recevoient que celles qui s'accordoient avec la religion, & rejettoient les autres. Ils empeschoient aussi qu'on chantast les hymnes & les cantiques sur d'autres tons que les tons ordinaires & permis. *Euseb. preparat. Evangel. XII. 22. & 23.*

s. Ce n'est pas qu'un homme qui t soit peu de vertu, fasse également i est bon & mauvais, honneste & onneste ; mais il faut qu'il les sça- de peur que par ignorance il ne tom- ns le ridicule, & qu'il ne dise ou sse quelque chose d'indécent. Mais ne nous servirons que d'esclaves ou angers mercenaires pour faire ces tions, & il sera deffendu à tout e & à toute femme libres de s'en r, & de les apprendre.

uant aux poëtes tragiques, ajoûte- *qui se vantent d'imiter des actions les & serieuses, quand il en vien- lans nostre ville, & qu'ils nous de- leront si nous voulons les recevoir nous & voir leurs tragedies, que drons-nous à ces hommes divins?*

Tragedies comment receuës.

[redacted]

Juges établis pour en juger.

ses ouvrages à aucun particulier avan qu'ils ayent esté vûs & approuvez de juges établis pour cela, & des Conser vateurs des loix.*

Juges établis pour juger des fables.

Dans le II. Liv. de la Republique il avoit ordonné la mesme chose pour le poëtes qui composoient les Fables qu'or faisoit apprendre aux enfans : il vouloi qu'il y eust des juges pour approuver le bonnes & pour rejetter les mauvaises.

Comedie jugée necessaire, & pourquoy. VII liv. des loix, pag. 816.

Il apporte les mesmes précautions pou la comedie & pour la tragedie, que pou les chansons, pour les danses, & pour tou tes les autres imitations. La comedie lu paroist necessaire, afin que l'on connoiss les ridicules & les vices qui y sont étalez *Car*, dit-il, *on ne peut connoistre les cho ses honnestes & serieuses, si l'on ne con noist celles qui sont mal-honnestes & ri sibles : & pour acquerir de la prudenc & de la sagesse, il faut sçavoir les con-*

xions qu'ils jugeront à propos : mon but a esté seulement de faire voir que Platon à l'exemple de Moyse, n'a permis que les divertissemens honnestes, & qui appuyoient la Religion, ou du moins qui n'y estoient pas contraires. Ceux qui voudront aller plus loin, & examiner en détail la conformité que les loix de Platon ont en beaucoup de choses avec celles qui furent données au peuple de Dieu, reconnoistront encore mieux cette ressemblance, qui a fait dire à Clement Alexandrin, que Moyse avoit aidé Platon à faire ses loix ; & que Platon n'estoit que Moyse qui parloit le langage Attique. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans Platon des loix fort éloignées de l'esprit de Moyse, & fort contraires à l'équité, mais elles sont en petit nombre.

idée, parce qu'il n'y a que luy qui puiſſe changer les cœurs. En voicy une preuve bien évidente. Un grand Empereur voulut établir la Republique de Platon dans ſes Eſtats, il employa à ce deſſein des philoſophes d'une ſcience infinie, & d'une éloquence tres-capable de perſuader: mais tous ſes efforts furent vains, il ne pût venir à bout de l'établir dans un ſeul village, au lieu que la Religion Chrétienne s'établit par le miniſtere de gens ſans lettres, & malgré les Empereurs.

Phyſique. Pour ce qui eſt de la Phyſique qui comprend auſſi la Metaphyſique, Platon reconnoiſt d'abord, qu'eſtant hommes nous ne devons pas eſperer de connoiſtre la Nature à fond; & que tout ce que peut faire un philoſophe, c'eſt de trouver des vraiſemblances; les veritez pures n'eſtant connuës que de Dieu qui peut ſeul les faire connoiſtre. Aprés cet aveu il partage la Nature en deux, en Eſprit qui agit, & en Matiere ſur laquelle il agit.

Il appelle l'Eſprit qui agit, un eſt[illegible] éternel, infini, tres-bon, immuable, q[illegible] n'a ni commencement ni fin, & toûjou[illegible] le meſme: & il appelle la Matiere un[illegible] maſſe informe & vuide qui naiſt toû[illegible] jours & qui n'exiſte jamais. Les par[illegible]

les de Platon sont remarquables. *Premierement*, dit-il, *il faut bien distinguer toutes ces choses, & bien établir ce que c'est qui existe toûjours & qui ne naist jamais; & ce que c'est qui n'existe jamais & qui naist toûjours. Le premier ne se comprend que par l'Intelligence aidée par la Raison. On voit qu'il est toûjours un & toûjours le mesme; & l'autre n'est connu (opinable) que par l'opinion aidée par le sentiment denué de raison. On voit qu'il naist & meurt toûjours sans jamais estre.* C'est pourquoy il a donné à la Matiere le nom d'*autre* à cause de ses changemens continuels: il luy donne encore le nom de *necessité*, parce qu'elle ne fait que suivre l'ordre & la détermination de l'esprit qui la gouverne.

Dans la [Ti]mée, tom. [...] p. 27.

Matiere comment connuë.

Pourquoy appellée autre & necessité.

Il appelle aussi quelquef[...]

lu faire entendre qu'elle ſubſiſtoit viſi
blement de toute éternité, mais qu'ell
ſubſiſtoit intelligiblement dans l'idée é
ternelle de Dieu ; & c'eſt ainſi que l
monde eſt quelquefois appellé *éterne*
Voicy les propres termes de Platon qu
ne laiſſent aucun lieu de douter de ſa pen
ſée. *L'Exemplaire du monde eſt de tou*
te éternité & le monde, ce monde viſi
ble, eſt depuis le commencement du temps
& il ſubſiſtera ainſi toûjours unique
Platon ne peut avoir penſé que la Ma
tiere fuſt éternelle, puis qu'il aſſure qu
l'ame eſt plus ancienne que le corps : ca
l'ame eſtant plus ancienne que le corps
le corps eſt donc créé, & par conſequen
il ne peut eſtre éternel : & c'eſt par
meſme raiſon qu'il appelle Dieu Pere
Createur, & Ouvrier du Monde. Par
qualité de Créateur, il marque qu'i
tiré le monde du neant : & par celle d'
vrier, il fait entendre qu'aprés l'a
créé, il luy a donné l'arrangemen
l'ordre. Platon avoit tiré cette idé
la tradition des Hebreux, dont les
avoient meſme eu connoiſſance
temps avant luy, puis qu'Heſiode
de la naiſſance du cahos. Il pouvo
avoir lû dans le Prophete Iſaye

...le Ti... ...e, tom. 3. ...

...onde tiré du ...ant.

Ipse Deus formans terram ... am, ipse plastes ejus : Le D... la terre, & qui l'a forme... vre.

cette matiere créée D... forma ... le, en separant & ... ns, qui ayant d'... ez simples, forment ... e union & par leur ... un nombre infini de ... : car la matiere est ...

Univers don ... t toutes les ... ire de la ... iere, qu'il est ... it rien ... qu'il est ... que c'est la plus parfaite de tou-

[redacted]

Comme les deux premieres qualitez du Monde sont d'estre visible & palpable, & qu'il n'y a rien de visible sans feu, ni de solide sans terre, Platon dit que Dieu créa d'abord la Terre & le Feu. En quoy on peut reconnoistre ces paroles de la Genese : *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.* Car par le ciel, la plûpart des Interpretes entendent le ciel empyrée, & non pas le firmament.

Il estoit bien difficile ou plûtost impossible, que deux choses si contraires pussent estre long-temps unies. C'est-pourquoy Dieu imagina un moyen de les lier ensemble par un milieu, qui participant de la nature de l'un & de l'autre, fist un mesme tout d'eux & de luy. Mais si un milieu suffit pour lier des points & des nombres plans, il en faut necessairement deux pour lier des nombres solides. Par exemple, les nombres six & vingt-quatre, qui sont des nombres plans semblables, peuvent estre liez par un seul milieu, qui est douze : c'est-à-dire que douze est le nombre ou le moyen proportionnel entre six & vingt-quatre : de mesme, entre neuf & seize le nombre proportionnel est douze.

Dans le Tim. loc. tom. 3. p. 99.

Les nombres dix-huit & cinquante-

quatre ſont des nombres ſolides ſemblables, qui ne peuvent eſtre liez par un milieu, c'eſt-à-dire qu'on ne trouve pas un ſeul nombre ou moyen proportionnel ; il en faut deux, comme vingt-quatre & trente-ſix ; car cinquante-quatre eſt à trente-ſix, comme trente-ſix eſt à vingt-quatre, & comme vingt-quatre eſt à dix-huit.

Il en eſt de meſme des dimenſions planes & ſolides. Si le Monde euſt pû eſtre plan, un milieu luy auroit ſuffi ; mais eſtant rond il a eu beſoin de deux milieux pour le lier. Voilà pourquoy Platon dit que Dieu mit entre le Feu & la Terre, l'Air & l'Eau ; car la meſme proportion qui eſt entre l'Eau & la Terre, eſt entre l'Air & le Feu : ce lien proportionnel eſt le lien divin qui rend le mon-

voit eſtre, luy donna un eſprit que Platon appelle l'Ame du monde, qui le gouverne, & qui y entretient la concorde malgré la diſcorde des élemens. Il dit que cette Ame eſtoit créée avant le monde, & peut-eſtre l'avoit-il imaginée ſur ces paroles de la Geneſe mal entenduës, *Et l'eſprit de Dieu eſtoit porté ſur les eaux*. Il eſt vray qu'il appelle auſſi cette ame *proportion* & ſymmetrie, ce qui pourroit faire entendre qu'elle n'eſt autre choſe que le juſte temperament des élemens meſmes : mais la définition qu'il donne de l'Ame, ne ſouffre pas qu'on la prenne en ce ſens ; car il dit que c'eſt une ſubſtance qui participe de la ſubſtance indiviſible, un compoſé du *meſme* & de *l'autre*. C'eſt-à-dire, un compoſé de la premiere matiere & de l'eſprit univerſel, & il a voulu enſeigner que la Matiere eſtoit un milieu qui renfermoit un eſprit immortel, immateriel, & par conſequent indiviſible, & un eſprit animal & corporel, tout de meſme que noſtre corps qui eſt compoſé de ces trois choſes du *meſme*, de *l'autre*, & de la *ſubſtance*, ce qu'il fait entendre par des exemples fort obſcurs, tirez des nombres & de la muſique. Et voilà en quoy con-

ſiſte l'erreur de Platon, d'avoir donné au Monde une Ame comme la noſtre, & encore plus parfaite. C'eſt pourquoy il appelle le monde *Dieu*, mais *Dieu créé & diſſoluble*. Ainſi bien loin d'avoir confondu la Nature avec Dieu meſme, il l'a entiérement diſtinguée ; car il appelle Dieu ſeul *la cauſe, la vertu efficiente* ; & il appelle la Nature *la ſuivante, qui obéit à la premiere cauſe pour la création des eſtres* ; & il la ſoumet entiérement à l'empire de cette premiere cauſe. Platon ne s'eſt pas contenté de donner une Ame au monde, il en donne une aux Cieux, aux Etoiles : & cette fauſſe idée luy eſt venuë peut-eſtre de quelques paſſages des prophetes mal entendus : comme lors que Dieu dit dans Eſaië, *j'ay ordonné à toute l'armée des Cieux*. Peut-eſtre meſme que ce n'eſt qu'un langage poëtique : & que Platon diſciple & rival d'Homere a voulu animer toutes choſes comme ſon maiſtre qui inſpire la vie aux eſtres les plus inſenſibles, juſqu'à donner une ame à un javelot : & tel eſt le langage des ſaints prophetes.

Dans le Phil[e]be, tom. 2. p. 27. & 28.

Chap. 46.

Tous les Philoſophes payens qui ont eſté avant Platon avoient enſeigné que le Mouvement eſtoit éternel, & le Temps

Le mouvem[ent] & le temps ont commenc[é]

par conſequent ; & c'eſtoit ſur ce
cipe que Démocrite s'eſtoit fondé
ſoûtenir que tout n'avoit pû eſtre
& pour inférer de-là que le M
eſtoit éternel. Platon fut le premi
au travers de ces épaiſſes tenebre
trevit par un rayon de verité, q
Temps & le Mouvement avoient
mencé comme l'Univers. Car la M
re ne pouvant jamais eſtre par elle-
me, comme on eſt forcé d'en conv
le Mouvement ne peut non plus, ni
ter par luy-meſme, ni eſtre une q
attachée à la Matiere qui ne ſeroit ja
en repos : le Mouvement vient do
dehors, & il a eſté imprimé à la M
re par le meſme eſprit qui l'a créé.
ton fut ſi frappé de cette verité, qu'i
ſervit pour diſſiper les erreurs de
philoſophie inſenſée qui avoit regn
qu'à luy. Il dit donc que quand Di
creé le Monde, & qu'il luy eut con
niqué le mouvement qui luy eſtoit l
Dans le Timée, tom. 3. p. 37. convenable, *il fut ravi de voir ſo*
vrage ſe mouvoir, eſtre vivant, &
ſembler preſque aux Dieux immo
C'eſt pourquoy Platon l'appelle
Et il voulut le rendre plus conforme
idée éternelle, mais il eſtoit impoſſi

[illegible] l'eternité à un estre creé [illegible] il prit cet expedient de [illegible] une mouvante image de l'E[illegible] [illegible] dans le ciel, il fit [illegible] de l'Eternité permanente dans [illegible]. Cette image qui marche par [illegible] c'est-à-dire le Temps qui ne [illegible] pas avant la création du Mon[illegible] Temps ne pouvant subsister qu'à[illegible] [illegible], au lieu que l'Eterni[illegible] [illegible] seule par elle-mesme, sans estre [illegible] ni jeune, & que c'est d'elle seule [illegible] proprement qu'elle est; ces ter[illegible] passé, de present, & de futur ne [illegible] luy convenir, parce qu'ils sont [illegible]ies fluides du Temps dont le pro[illegible] de naistre toûjours & de [illegible] [illegible]ais.

[illegible] *ne nous appercevons pas* [illegible] [illegible]il, *que nous attribuons* [illegible] [illegible] *à l'Essence eternelle* [illegible] [illegible]*s*, & *ces termes* [illegible] [illegible] *nous disons* [illegible] estoit, il est, [illegible]

ce qui est toûjours, & qui est toûjours le mesme sans jamais changer, ne peut estre appellé ni vieux ni jeune en aucun temps, ni recevoir aucun des modes que la naissance attache aux choses mobiles, & qui sont l'objet des sens, ce sont les parties du Temps qui imite l'éternité & qui marche par nombre & par mesure, &c. Le Temps fut donc crée avec le Ciel, afin qu'estant nez ensemble, ils finissent aussi ensemble s'ils viennent jamais à estre dissous.

Cette verité est confirmée par les écrits des saints, qui enseignent que le Temps & le Mouvement ont commencé, & qu'ils finiront. La beauté de cette découverte & la force de cette preuve, qu'on peut appeller une démonstration, n'empescherent pas Aristote de contredire en cela son maistre, & de soutenir son erreur par ce raisonnement qui n'a rien de solide : *s'il est entierement impossible*, dit-il, *qu'il y ait & qu'on imagine un temps sans un instant present, & s'il est vray, comme on n'en peut disconvenir, que l'instant present est une sorte de milieu qui a un commencement & une fin, un commencement du futur, & une fin du passé ; il faut necessairement que le Temps soit de*

Raisonnement d'Aristote trés-subtil, & trés-faux dans le chap. 1. de sa Physique.

[illegible]

Voila le langage d'un philosophe a-veugle qui n'a pû connoistre que le Monde a esté créé, & qu'avant la création, il n'y avoit ni temps ni mouvement, mais l'Eternité où rien ne couloit du present au passé, & où tout estoit present & stable, Dieu seul estant avant les temps, & n'y ayant en Dieu ni écoulement suc-cessif de temps, ni mouvement. [illegible]

Avant que de continuer [illegible] il faut expliquer ce que Platon [illegible] du, quand il a dit que Dieu [illegible] de selon l'exemplaire [illegible] conceu en luy-mesme. [illegible] le ouvrier a dans [illegible]

vaille d'aprés son idée, de maniere que ce qu'il execute, n'est, s'il faut ainsi dire que la copie de l'original qu'il a imaginé, tout ouvrage qui subsiste, n'est qu'une pure imitation ; de mesme Dieu en creant le Monde, ne fit qu'executer l'idée éternelle qu'il en avoit conceuë car le Monde & tout ce qu'il renferme existoit intelligiblement en Dieu, avant que d'exister réellement dans la nature.

'igine de ces ées.

Voila ce que c'est que que les Idées de Platon que les Pythagoriciens & luy avoient tirées de l'histoire des Hebreux, où l'on voit que Dieu donne à Moyse les modeles de tous les ouvrages qu'il luy veut faire executer. Mais il faut se souvenir que ces Idées sont universelles & non pas particulieres ; c'est-à-dire qu'elles comprennent les especes comme *l'homme*, & non pas les individus comme *Alexandre* : & il faut se souvenir en-

toute éternité, parce que le temps le plus éloigné que l'on voudra prendre, est dans quelque instant present, car on ne peut prendre dans le temps que l'instant present. De sorte que puisque l'instant present est un commencement & une fin, il ne se peut que le Temps ne soit de toute éternité, personne ne pouvant assigner un temps qui n'ait esté precedé du temps, & ainsi à l'infini. Si le Temps est éternel, le Mouvement l'est aussi, puisque le temps n'est qu'une passion du mouvement.

Voila le langage d'un philosophe aveugle qui n'a pû concevoir que le Monde a esté créé, & qu'avant la création, il n'y avoit ni temps ni mouvement, mais l'Eternité où rien ne couloit du present au passé, & où tout estoit present & stable, Dieu seul estant avant les temps, & n'y ayant en Dieu ni écoulement successif de temps, ni mouvement.

Eternité n'admet ni mouvement ni temps.

Avant que de continuer cette matiere, il faut expliquer ce que Platon a entendu, quand il a dit que Dieu crea le Monde selon l'exemplaire éternel qu'il avoit conceu en luy-mesme. Comme un habile ouvrier a dans sa teste toute la disposition & toute la forme de son ouvrage avant que de le commencer, & qu'il tra-

Ce que c'est que les idées de Platon.

qu'il y en euſt autant d'eſpeces que le mõde avoit de parties, c'eſt-à-dire de Celeſtes, d'Aeriens, d'Aquatiles & de Terreſtres.

[Cre]ation des [A]nges. Dieu créa donc les Demons, les Intelligences inferieures à qui il donna ordre de créer les trois autres ſortes d'animaux, parce que s'il les avoit créez luy-meſme, ils auroient eſté immortels, tout ce qui vient immediatement de Dieu devant eſtre neceſſairement immortel de ſa nature. Ces Intelligences créerent donc l'homme, c'eſt-à-dire qu'elles formerent le corps de l'homme, Dieu s'eſtant reſervé le droit de luy donner l'ame, qu'il fit de meſme nature que celle du Monde, excepté qu'il la fit moins parfaite; car il n'eſtoit pas juſte, dit-il, que l'homme, qui n'eſtoit qu'une partie de l'Univers, fuſt auſſi parfait ou plus parfait que l'Univers meſme. Voila quelle eſtoit la penſée de Platon ſur la creation de l'homme; & il n'eſt pas difficile de connoiſtre la ſource de cette opinion ſi meſlée de verité & d'erreur, car elle vient des paroles meſmes de Moyſe mal entendues: Après que Dieu eut créé les cieux, la terre, les aſtres, & les Intelligences celeſtes, c'eſt-à-dire les Anges, il dit, *faiſons l'homme à noſtre image.* Sur

& comme dit Alcinoüs, *l'Idée est par rapport à Dieu l'Intelligence éternelle; par rapport à nous, c'est le premier intelligible; par rapport à la matiere, c'est la mesure; par rapport à l'Univers, c'est l'exemplaire; & par rapport à elle mesme, c'est l'Essence.* Si Aristote avoit bien compris cette doctrine, il ne l'auroit pas combatuë, & n'auroit pas décidé temerairement comme il a fait, qu'establir ces idées comme les exemplaires des choses sensibles, *c'est parler en vain & s'amuser à imaginer des metaphores poëtiques.* Eusebe en a mieux connu la beauté, car il a dit en propres termes, que cette doctrine qui enseigne une Intelligence qui a tiré toutes choses des idées incorporelles qui en sont l'exemplaire, a esté imaginée par Platon avec [redacted]

Aristote concevoit ces idées comme des essences separées de Dieu.

Preparat. Evangel. li 3. chap. VI.

qu'il y en euſt autant d'eſpeces que le mõde avoit de parties, c'eſt-à-dire de Celeſtes, d'Aeriens, d'Aquatiles & de Terreſtres.

Création des Anges.

Dieu créa donc les Demons, les Intelligences inferieures à qui il donna ordre de créer les trois autres ſortes d'animaux, parce que s'il les avoit créez luy-meſme, ils auroient eſté immortels, tout ce qui vient immediatement de Dieu devant eſtre neceſſairement immortel de ſa nature. Ces Intelligences créerent donc l'homme, c'eſt-à-dire qu'elles formerent le corps de l'homme, Dieu s'eſtant reſervé le droit de luy donner l'ame, qu'il fit de meſme nature que celle du Monde, excepté qu'il la fit moins parfaite; car il n'eſtoit pas juſte, dit-il, que l'homme, qui n'eſtoit qu'une partie de l'Univers, fuſt auſſi parfait ou plus parfait que l'Univers meſme. Voila quelle eſtoit la penſée de Platon ſur la creation de l'homme; & il n'eſt pas difficile de connoiſtre la ſource de cette opinion ſi meſlée de verité & d'erreur, car elle vient des paroles meſmes de Moyſe mal entendues: Après que Dieu eut créé les cieux, la terre, les aſtres, & les Intelligences celeſtes, c'eſt-à-dire les Anges, il dit, *faiſons l'homme à noſtre image.* Sur

toute la vie, n'est qu'un [illegible]
le ce que nous avons [illegible]
endre n'est autre chose que [illegible]
ence qu'on avoit avant que [illegible]
ie les passions du corps [illegible]
ier.

semble pourtant que dans le [illegible]
on n'est pas entierement [illegible]
verité de cette opinion [illegible]
nce, & qu'il [illegible]
pposer avec raison que [illegible]
llement l'Ame: & que par [illegible]
e qu'il luy [illegible]
: de voir & [illegible]
ravant [illegible]
remment [illegible]
ine, & il s'en [illegible]
ir qu'on [illegible]
dre ce qu [illegible]
le l'union [illegible]
les passions [illegible]
ie est la [illegible]
vie tempor [illegible]
quitte le corps, [illegible]

retez, & mille ans aprés elle a la liberté de choisir le genre de vie qu'elle aime le mieux : si elle choisit de vivre encore dans le desordre, elle va animer des bestes, c'est-à-dire qu'elle devient de jour en jour plus sale & plus vicieuse, ce qui continue jusqu'à ce que venant enfin à reconnoistre l'empire de la raison, elle suit le conducteur qui luy a esté donné, & se purgeant de toute l'ordure des Elemens, elle retourne à son premier estre.

)rigine des auffes opinions, des rreurs, de a science, & le la sagesse.

Platon tire encore de la mesme source l'origine des fausses opinions, des erreurs & de toutes les folies des hommes, comme aussi de leur science & de leur sagesse. Quand l'Ame est comme innondée par le torrent de la matiere, elle ne peut plus distinguer ce qui est vray: elle ressemble à un homme qui marche la teste en bas & les pieds en haut, & pour qui tous les objets sont renversez.

[redacted]

toute la vie, n'eſt qu'un reſſouve-
: ce que nous avons oublié. Car
ndre n'eſt autre choſe que recouvrer
nce qu'on avoit avant que d'eſtre,
: les paſſions du corps avoient fait
ır.
ımble pourtant que dans le Ménon,
n n'eſt pas entierement convaincu
ærité de cette opinion de la Remi-
ıce, & qu'il entrevoit qu'on peut
ɔpoſer avec raiſon que Dieu éclaire
lement l'Ame; & que par cette lu-
qu'il luy communique,il la rend ca-
de voir &d'apprendre ce qu'elle n'a
avant ni vû ni ſçû. Voila pourquoy
emment il ne la donne pas comme
ne,& il s'en ſert ſeulement pour fai-
r qu'on ne doit pas déſeſperer d'ap-
ıre ce que l'on ne ſçait point.
[redacted]

retez, & mille ans aprés elle a la libe
de choisir le genre de vie qu'elle ai
le mieux : si elle choisit de vivre enc
dans le desordre, elle va animer des b
tes, c'est-à-dire qu'elle devient de j
en jour plus sale & plus vicieuse, ce
continue jusqu'à ce que venant enfin
reconnoistre l'empire de la raison, e
suit le conducteur qui luy a esté donn
& se purgeant de toute l'ordure des E
mens, elle retourne à son premier est

Origine des fausses opinions, des erreurs, de la science, & de la sagesse.

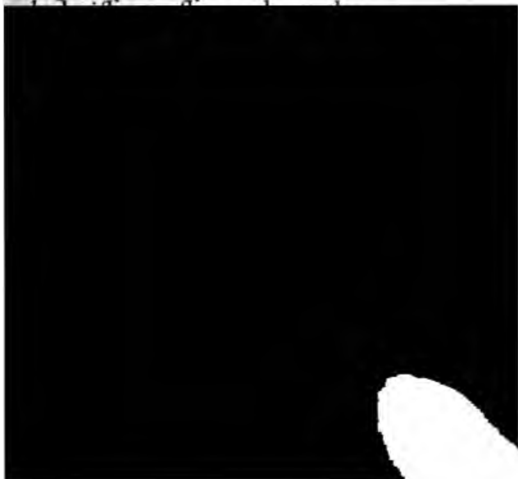
Platon tire encore de la mesme sou
ce l'origine des fausses opinions, des
reurs & de toutes les folies des hon
mes, comme aussi de leur science &
leur sagesse. Quand l'Ame est comme
nondée par le torrent de la matiere, e
ne peut plus distinguer ce qui est vra
elle ressemble à un homme qui marc
la teste en bas & les pieds en haut,
pour qui tous les objets sont renvers

Quand elle modere le cours de
torrent, de maniere que ce qui est *le m
me*, n'est ni surmonté ni offusqué par
nuages de ce qu'il appelle *l'autre* : alo
elle voit toutes choses comme elles so
& fortifiée par l'étude & par l'exp
rience, elle en penetre les causes & pa
vient par là à la veritable science, &

rfaite ſanté, autant que cela eſt poſ-
dans cette vie.

laton deſcend enſuite à la conſide-
n de toutes les parties du corps hu-
, pour faire voir avec quelle juſ-
elles repondent au deſſein de la Pro-
ice. La deſcription qu'il en fait eſt
le, que Longin l'appelle divine.

: merite de cette deſcription ne con- *Platon peu ſçavant dans l'anatomie.*
pas dans la verité des découvertes
omiques; car au contraire il paroiſt
Platon eſtoit encore moins ſçavant
iatomie qu'on ne l'avoit eſté avant
il conſiſte dans la pompe des ter-
, dans le juſte rapport qu'il trouve
toutes les parties du corps humain,
ins les raiſons qu'il donne de leur
ent uſage. Une des grandes fautes *Platon juſtifié.*
a reprochées à Platon, c'eſt d'avoir
[redacted]



il asseure que c'est le sentiment de Pl
& celuy d'Hippocrate ; ni l'un ni l'
ne sont tombez dans cette erreur. Hi
crate dit au contraire, que la boisso
passe point par le poulmon , & qu'el
dans l'estomach , d'où elle coule dan
boyaux. Il asseure seulement qu'il
glisse une petite partie insensible da
trachée artere, seulement pour aider
fraîchir l'air qui va dans le pouln
& c'est aussi ce que Platon a voulu
il ne sçauroit avoir pensé autre ch
puisque dans le mesme traité il ens
plusieurs fois que l'estomach est fait
recevoir tout ce que l'on boit & c
l'on mange ; & que la chaleur natu
ayant meslé, fondu, & divisé les via
& la boisson , elle pousse la liqueur
les veines qui la portent dans le c
& de là dans tout le corps par les ca
qui sortent de ce viscere : & la dist
tion de cette liqueur du chyle qui
de l'estomach dans les veines, il l'ap
irrigation. Il ne va dans le poulmon
quelque partie insensible de ce qu'on
comme Hippocrate & aprés luy G
l'ont justifié par l'experience.

Merveilles de la veüe & de l'oüye, & leur usage.

Platon traite ensuite des merveill
la veuë & de l'ouye, qui sont les plu

faits des sens : & en developpant l'admirable construction des yeux, il explique la cause des veilles & du sommeil, & il descend jusqu'à celle des songes qu'on peut appeller materiels. Car il dit que ceux qui sont profondement endormis n'ont point de songes, ou n'en ont que de fort courts, parce que tous leurs sens sont en repos : mais ceux qui ne dorment, s'il faut ainsi dire, qu'à demy, ne manquent point d'avoir des songes, parce que les sens estant encore en mouvement, conservent les traces des choses qui les ont émeus, & les impriment dans l'imagination.

Il dit que les yeux sont les premiers qui nous ont appris la Philosophie, qui est le plus grand present que les hommes puissent recevoir de Dieu : & il est [redacted]

Veritable usage des yeux.

geant de toutes les ordures qui s'amasse[nt] autour du foye pendant les maladies ; [c]e qui fait qu'elle s'enfle & se bouffit ; com-me au contraire, aprés que le corps e[st] purgé, elle se desenfle & retourne à so[n] premier estat.

Tom. 3. p. 71. Pour le foye, il dit qu'il a esté desti-né à un usage qui merite d'estre rapport[é] à cause de sa singularité. Comme Die[u] sçavoit que l'esprit occupé à distribuer le[s] alimens dans cette partie basse du ventr[e] prendroit peu de part à ce qui se passero[it] dans la region superieure, & dans le sie-ge de la raison, dont il n'entendroit ja-mais les ordres ; Dieu, pour remedier [à] cet inconvenient, fit le foye d'une sub-stance dure, meslée de douceur & d'a-mertume, & d'une superficie polie & unie comme la glace d'un miroir. Quan[d] l'Ame veut avertir cet esprit animal de c[e] qui se passe, elle imprime par le moye[n] de la pensée, sur cette superficie, les ima-ges de tout ce dont elle veut l'informer, & par ces images elle le rejoüit, ou ell[e] l'afflige. Quand l'Ame n'agit pas sur cet-te partie, & qu'elle la laisse en repos, com-me pendant le sommeil, alors les Dieu[x] qui ont formé le corps, ou Dieu mesme impriment sur cette glace les images de

luy fait connoiſtre qu'il eſt menacé de quelque mal en dehors par les cauſes externes, ou en dedans par le deſordre ou par le tumulte des paſſions, il puiſſe promptement avertir tout le corps de ce qui ſe paſſe, & le diſpoſer à obéir à ſes ordres, pour prevenir le danger dont il eſt menacé. *Et comme Dieu ſçavoit que la veuë inopinée d'une choſe terrible, & le mouvement de la colere, feroit battre violemment le cœur, il imagina un remede tres-utile pour cette ſorte d'inflammation: & mit pour cet effet ſous luy le poulmon, qui étant d'une ſubſtance molle & dépourveuë de ſang; & ayant par dedans de petits trous, comme une éponge, ſert au cœur comme d'oreiller, le rafraîchit inceſſamment par l'air & par l'humidité qu'il attire, & modere cette violente ar-*

geant de toutes les ordures qui s'amassent autour du foye pendant les maladies ; ce qui fait qu'elle s'enfle & se bouffit ; comme au contraire, aprés que le corps est purgé, elle se desenfle & retourne à son premier estat.

m. 3. p. 71. Pour le foye, il dit qu'il a esté destiné à un usage qui merite d'estre rapporté à cause de sa singularité. Comme Dieu sçavoit que l'esprit occupé à distribuer les alimens dans cette partie basse du ventre, prendroit peu de part à ce qui se passeroit dans la region superieure, & dans le siege de la raison, dont il n'entendroit jamais les ordres ; Dieu, pour remedier à cet inconvenient, fit le foye d'une substance dure, meslée de douceur & d'a- mertume, & d'une superficie polie & unie comme la glace d'un miroir. Quan l'Ame veut avertir cet esprit animal de qui se passe, elle imprime par le moy de la pensée, sur cette superficie, les in ges de tout ce dont elle veut l'inform & par ces images elle le rejoüit, ou l'afflige. Quand l'Ame n'agit pas sur te partie, & qu'elle la laisse en repos, c me pendant le sommeil, alors les D qui ont formé le corps, ou Dieu me impriment sur cette glace les image

en parlant de la conformation [illegible]
e, il dit que c'est la plus belle & la [illegible]
foible de toutes les parties du corps.
Dieu auroit pû veritablement [illegible]
ser une teste beaucoup mieux forti-
d'os, de nerfs, & de chair, [illegible]
t extrémement alongé la vie, & l'au-
fait passer avec moins d'incommodi-
mais comme il n'estoit pas possible
e partie couverte par tout d'un os
dur, de beaucoup de nerfs, & d'une
fort épaisse, eust un sentiment fort
que la teste devoit estre le siege du
ment, de la raison, & de la pruden-
Dieu, aprés avoir bien balancé les a-
ges d'un corps bien fort & bien [illegible]
mais mauvais, c'est-à-dire, [illegible]
capable de sentiment & de [illegible]
avec ceux d'un [illegible]

les actions vicieuſes ſont en meſme tems volontaires & involontaires : volontaires dans leur origine & dans leur ſource ; car c'eſt de leur propre choix qu'ils ont ſecoué le joug de la vertu & de la juſtice; & involontaires ſouvent dans l'éxecution; car malgré les remords de leur conſcience, ils ſont entraiſnez par le malheureux penchant de leur cœur qui leur fait commettre le mal qu'ils ne voudroient pas faire : ils ſont eſclaves du peché qui les domine, & au ſervice duquel ils ont engagé leur liberté.

Remedes pour le maladies de l'Ame.

Platon vient enſuite à enſeigner les remedes qu'on peut apporter à ces deux ſortes de maladies de l'Ame & du corps ; & il établit d'abord cette maxime inconteſtable, que tout ce qui eſt bon eſt beau ; que le bon conſiſte dans la proportion & dans la meſure ; & que ſi cela eſt vray dans toutes les choſes ſenſibles, il l'eſt encore plus dans l'union de l'Ame & du corps : Car de leur juſte proportion viennent la ſanté & la vertu, comme les maladies & les vices viennent de ſon contraire. Si l'Ame eſt trop forte pour le corps, elle l'affoiblit, elle l'uſe, & luy cauſe tres-ſouvent des maux qui trompent les medecins.

D'un autre costé si le corps est plus fort que l'Ame, comme il n'a soin que de ce qui le regarde, il s'augmente, il se fortifie de jour en jour, & laisse l'Ame dans un oubli, & comme dans une lethargie qui luy cause une stupidité & une ignorance qu'elle ne sçauroit dissiper. Pour conserver donc la santé de ces deux parties, il faut les exercer toutes deux également. Celuy qui est appliqué à l'étude ne doit pas mépriser les exercices du corps ; & celuy qui fait son capital des exercices du corps, ne doit pas negliger la meditation & l'étude. Mais dans ces deux états il faut bien prendre garde de ne pas aller d'une extrémité à l'autre, & de ne passer pas, par exemple, d'un grand repos à un grand travail. Il faut imiter la Nature dont le mouvement est toûjours égal, sans reprises & sans secousses. Or de tous les mouvemens, le plus salutaire est celuy qui se fait de soy-mesme dans soy-mesme ; car c'est celuy de la Nature : celuy qui vient d'un corps étranger est mauvais ; & le plus méchant de tous, c'est celuy qui par le moyen des corps exterieurs, remuë par parties un corps qui estoit en repos.

Il s'ensuit de là que le meilleur reme-

Cause de la tristesse.

La tristesse vient encore de l'intemperie du corps, car elle est causée par une pituite acre, & par des humeurs bilieuses qui se répandent dans le corps, & qui ne trouvant point d'issuë, obscurcissent l'Ame de leurs vapeurs, troublent ses mouvemens, & luy causent de tres-grandes maladies, mais differentes selon les parties où elles se jettent.

Intemperie morale des villes.

A cette intemperie du corps, se joint encore l'intemperie des villes entieres, qui souvent par l'exemple pernicieux de leurs mœurs corrompuës, & par les mauvais discours qu'elles souffrent qu'on tienne & en public & en particulier, & enfin par le peu de soin qu'elles ont de bien élever la jeunesse, nous précipitent dans tous ces malheurs. Ainsi nostre corruption vient proprement de deux causes absolument involontaires, qui nous rendent méchants malgré nous, & bien loin de nous en accuser, il n'en faut accuser que nos preceрteurs & nos peres.

Comment il faut entendre ce dogme de Platon, que nous sommes méchants malgré nous.

Ce que Platon dit de la mauvaise éducation de la jeunesse, & des funestes exemples que les villes entieres luy donnent, n'est que trop vray; mais ce qu'il ajoûte, que nostre corruption est involontaire de nostre part, ne doit pas estre pris

compare aussi à un char aislé qui a deux chevaux & un cocher : l'un des chevaux est fâcheux & indomptable, & l'autre docile & obéissant : le cocher, c'est la Raison qui doit commander & conduire : le cheval indomptable, c'est la partie concupiscible ; car les cupiditez ne connoissent ni frein ni raison : & le cheval docile, c'est la partie irascible, parce qu'elle obeït à la Raison, & luy sert dans les occasions pressantes. Quand un homme ne modere pas ces deux parties, qu'il ne purge pas leurs passions pour les reduire à une mediocrité utile, & qu'il ne les soumet pas à la premiere, il ne peut avoir en tout que des opinions terrestres & mortelles, & il se rend luy-mesme mortel, parce qu'il fortifie en luy les parties mortelles ; au lieu que celuy qui fait regner la premiere sur les autres, comme il a orné & cultivé particuliérement ce Dieu qui luy a esté donné, c'est-à-dire son Entendement ou son Esprit, & que cét Esprit vient immediatement du seul veritable Dieu, il est uni par là à la source de la vie, & goûte déja les premices de l'immortalité.

Explication de ce partage.

Ce partage de l'Ame merite d'estre expliqué ; car on a eu grand tort de croire que Platon a fait l'Ame divisible, ou qu'il

les actions vicieuſes ſont en meſme tems volontaires & involontaires : volontaires dans leur origine & dans leur ſource ; car c'eſt de leur propre choix qu'ils ont ſecoué le joug de la vertu & de la juſtice ; & involontaires ſouvent dans l'éxecution ; car malgré les remords de leur conſcience, ils ſont entraiſnez par le malheureux penchant de leur cœur qui leur fait commettre le mal qu'ils ne voudroient pas faire : ils ſont eſclaves du peché qui les domine, & au ſervice duquel ils ont engagé leur liberté.

Remedes pour le maladies de l'Ame.

Platon vient enſuite à enſeigner les remedes qu'on peut apporter à ces deux ſortes de maladies de l'Ame & du corps ; & il établit d'abord cette maxime inconteſtable, que tout ce qui eſt bon eſt beau ; que le bon conſiſte dans la proportion & dans la meſure ; & que ſi cela eſt vray dans toutes les choſes ſenſibles, il l'eſt encore plus dans l'union de l'Ame & du corps : Car de leur juſte proportion viennent la ſanté & la vertu, comme les maladies & les vices viennent de ſon contraire. Si l'Ame eſt trop forte pour le corps, elle l'affoiblit, elle l'uſe, & luy cauſe tres-ſouvent des maux qui trompent les medecins.

veau, d'où elle rayonne dans tout le corps par le moyen des nerfs, du ſang, & des eſprits : mais ſes mouvemens, c'eſt-à-dire ſes volontez, peuvent eſtre combatus par les mouvemens & par les impulſions du corps, & c'eſt ce qui fait entre l'Ame ſuperieure & l'ame inferieure, c'eſt-à-dire entre l'Ame & le corps, ces combats dont il eſt parlé dans le IV. Livre de la Republique. Voilà quelle eſt la doctrine de Platon, par laquelle il eſt aiſé d'expliquer toutes les facultez de l'Ame, & de donner les raiſons de ſes vices & de ſes vertus, & d'enſeigner les remedes dont on doit ſe ſervir pour fortifier les unes, pour affoiblir les autres, & pour corriger toutes les paſſions, en les reduiſant à une mediocrité utile : car il n'y en a point qui ne ſoient bonnes par leur nature, & dont on ne puiſſe ſe ſervir utilement quand l'Ame en eſt la maiſtreſſe, & qu'elle les regle & les conduit.

Création de la femme & de tous les animaux.

Il explique enſuite la naiſſance de la femme, & la production des animaux. Comme il avoit ſceu par l'hiſtoire de Moyſe, que de l'homme plongé dans un profond ſommeil, Dieu en avoit tiré la femme, cela donna lieu à toutes les imaginations qu'il expoſe dans ſon Timée,

a imaginé plusieurs Ames, comme s'il mettoit dans le corps de l'homme autant d'Ames qu'il y avoit pour ainsi dire d'Officiers Grecs dans le fameux cheval de Troye. Ce Philosophe n'est point tombé dans cette erreur : au contraire il la combat, & en fait voir tout le ridicule, & il établit merveilleusement la simplicité de l'Ame & son indivisibilité: mais il a voulu faire entendre, comme il s'en explique dans le Théetete & dans le IV. Liv. de la Republique, qu'il y a des choses qui dépendent de l'Ame seule, comme sont toutes ses volontez, & qu'il y en a d'autres qui dépendent des facultez corporelles ; & ce sont ces facultez ou puissances corporelles qui composent les deux parties qu'on peut appeller les deux parties corporelles & mortelles de l'ame, la *concupiscible* & l'*irascible* qui causent toutes nos passions, & dont il établit le siege dans le cœur & dans le foye, qu'il regarde comme les deux sources du sang & des esprits, desquels seuls dépendent les facultez corporelles, & qui excitent seuls tous les mouvemens & toutes les passions du corps. Ainsi il n'y a selon Platon qu'une Ame simple sans aucune diversité de parties, & dont le siege est dans le cer-

ſes deſirs, il degenere en beſte brute, toûjours attaché à la terre : s'il eſt encore plus corrompu, il devient reptile & touche toûjours la terre de tous les endroits de ſon corps: & enfin, s'il pouſſe la folie & l'ignorance à leur dernier comble, il devient poiſſon indigne de reſpirer l'air, & plongé par conſequent dans l'élement le plus bourbeux & le plus trouble. Voilà quelle eſtoit cette ſorte de Metempſychoſe dont parle Platon : & je ne doute pas que ce ne fuſt là le ſentiment de Pythagore & des Egyptiens, qu'on a rendu ridicule en le prenant à la lettre fort injuſtement. Car quelle apparence que des Philoſophes qui ne parloient jamais que par énigmes, euſſent expliqué avec tant de ſimplicité un ſecret ſi merveilleux que celuy du paſſage des ames en pluſieurs corps de differente eſpece ? Peut-eſtre meſme ne ſeroit-on pas mal fondé à dire que cette idée eſtoit venuë à Pythagore ſur ce qui eſtoit arrivé de ſon temps au Roy Nabuchodonoſor, qui à cauſe de ſes pechez fut ſept ans parmy les beſtes à brouter l'herbe comme les bœufs.

Ce qui a don[né] lieu à l'opinion de la me[t]emphychoſe.

Un Philoſophe qui n'expliquoit ſa doctrine que par enigmes, ne pouvoit pas manquer d'eſtre frapé de cette image qui

mene naturellement à connoiſtre que le vice nous dégrade de noſtre condition, & nous transforme en beſtes plus ou moins feroces, ſelon que nous ſommes plus ou moins vicieux : & une marque ſeure que c'eſtoit le ſens de cette Metempſychoſe, c'eſt que les Philoſophes Pythagoriciens ne l'ont pas conceüe d'une autre maniere, & qu'ils ont fait voir que l'homme par ſon eſſence, eſt inferieur à Dieu & aux Anges, & ſuperieur aux animaux, aux plantes & autres natures terreſtres & mortelles : & que comme celuy qui ſe flatteroit de devenir Dieu ou ange, ſe tromperoit infiniment, ne comprenant pas les bornes de la nature, celuy qui croiroit devenir beſte à cauſe de ſa méchanceté, ou plante à cauſe de ſa peſanteur & de ſa pareſſe, ſe tromperoit de meſme, *ignorant la forme eſſentielle de noſtre Ame qui ne peut jamais changer, & qui eſtant & demeurant toûjours l'homme, eſt dite devenir Dieu ou beſte par le vice ou par la vertu, quoyqu'elle ne puiſſe eſtre ni l'un ni l'autre par ſa nature, & qu'elle ne le ſoit que par la reſſemblance.*

Hierocl. ſur les les vers de Pythagore.

Pythagore avoit encore pû prendre cette idée des anciens Hebreux qui donnoient aux hommes des noms qui mar-

quoient leur nature, & qui les appelloient loups, chiens, pourceaux, ſerpents, poiſſons &c. ſelon qu'ils remarquoient en eux de ces vices qui font qu'ils ne different nullement des beſtes. Voila pourquoy le premier homme qui eut de la pieté, & qui commença à invoquer le nom du Seigneur, fut appellé *Enos*, c'eſt-à-dire *vray homme*, comme n'y ayant point eu de veritable homme avant luy, puiſqu'il n'y avoit point eu d'homme pieux. C'eſt là tout le myſtere de la Metempſychoſe de Pythagore, dont on a fait un monſtre en l'expliquant trop à la lettre. Platon l'a bien entendue en partie, mais il l'a alterée en la joignant à une erreur où il eſt tombé ſur le retour des ames en cette vie aprés certains temps. Il concevoit à mon avis, qu'une ame venoit animer pluſieurs fois le meſme corps : ainſi c'eſtoit plûtoſt une reſurrection repetée pluſieurs fois, qu'une Metempſychoſe. C'eſt ce qui ſera traité plus au long dans ſon lieu.

D'où vient le mal & s'il ſubſiſte par luy-meſme.

Quelques interpretes de Platon ont dit que dans la création de l'homme, Dieu donna le corps à faire aux Divinitez inférieures, afin que comme tout le mal devoit venir de la matiere, il n'en puſt eſtre accuſé, & qu'on ne puſt pas dire que le

mene naturellement à connoiſtre q
vice nous dégrade de noſtre conditio
nous transforme en beſtes plus ou m
feroces, ſelon que nous ſommes plu
moins vicieux : & une marque ſeure
c'eſtoit le ſens de cette Metempſych
c'eſt que les Philoſophes Pythagori
ne l'ont pas conceüe d'une autre man
& qu'ils ont fait voir que l'homm
ſon eſſence, eſt inferieur à Dieu &
Anges, & ſuperieur aux animaux, aux
ntes & autres natures terreſtres &
telles : & que comme celuy qui ſe
teroit de devenir Dieu ou ange, ſe t
peroit infiniment, ne comprenant p
bornes de la nature, celuy qui cro
devenir beſte à cauſe de ſa méchan
ou plante à cauſe de ſa peſanteur &
pareſſe, ſe tromperoit de meſme, *i*
rant la forme eſſentielle de noſtre Am
ne peut jamais changer, & qui eſtan
demeurant toûjours l'homme, eſt dit
venir Dieu ou beſte par le vice ou p
vertu, quoyqu'elle ne puiſſe eſtre ni
ni l'autre par ſa nature, & qu'elle
ſoit que par la reſſemblance.

Hierocl. ſur les les vers de Pythagore.

Pythagore avoit encore pû pre
cette idée des anciens Hebreux qui
noient aux hommes des noms qui

quoient leur nature, & qui les appelloient loups, chiens, pourceaux, ſerpents, poiſſons &c. ſelon qu'ils remarquoient en eux de ces vices qui ſont qu'ils ne different nullement des beſtes. Voila pourquoy le premier homme qui eut de la pieté, & qui commença à invoquer le nom du Seigneur, fut appellé *Enos*, c'eſt-à-dire *vray homme*, comme n'y ayant point eu de veritable homme avant luy, puiſqu'il n'y avoit point eu d'homme pieux. C'eſt là tout le myſtere de la Metempſychoſe de Pythagore, dont on a fait un monſtre en l'expliquant trop à la lettre. Platon l'a bien entendue en partie, mais il l'a alterée en la joignant à une erreur où il eſt tombé ſur le retour des ames en cette vie aprés certains temps. Il concevoit à mon avis, qu'une ame venoit animer pluſieurs fois le meſme corps : ainſi c'eſtoit plûtoſt une reſurrection repetée pluſieurs fois, qu'une Metempſychoſe. C'eſt ce qui ſera traité plus au long dans ſon lieu.

D'où vient le mal & s'il ſubſiſte par luy-meſme.

Quelques interpretes de Platon ont dit que dans la création de l'homme, Dieu donna le corps à faire aux Divinitez inférieures, afin que comme tout le mal devoit venir de la matiere, il n'en puſt eſtre accuſé, & qu'on ne puſt pas dire que le

mal venoit de Dieu mesme. Mais cet expedient auroit esté fort inutile, car si le mal estoit une qualité adherente à la matiere, Dieu l'ayant creée, le mal seroit toûjours venu de luy, quoyque le corps eust esté crée par les Divinitez inferieures, ce qui est impie, & tres éloigné de la pensée de Platon. Lorsque ce philosophe a dit que les maux ne pouvoient estre bannis de la Nature, & qu'ils venoient de la Necessité, c'est-à-dire de la Matiere, il n'a pas eu dessein de faire entendre que la Matiere fust mauvaise par elle mesme; mais il a voulu nous enseigner qu'estant toûjours opposée à la nature de Dieu, elle cause toutes les passions & tous les maux des hommes, qui s'éloignent d'autant plus de Dieu qu'ils s'approchent d'elle. Car la Matiere ne corrompt pas seulement ceux qui s'y enfoncent, mais encore ceux qui la regardent, tout ce qui panche ou qui se tourne vers elle se détournant necessairement de Dieu & quitant la lumiere pour les tenebres: principe que la Religion & l'experience confirment également, sans qu'il soit necessaire d'en rapporter les preuves. Il suffira de mettre icy les propres termes de Platon. *Il est impossible, mon cher Theodore, que les maux soient entierement ban-*

Dans le Theetete, tom. 1. p. 176.

nis du commerce des hommes. Car il est necessaire qu'il y ait toûjours quelque chose qui soit opposé au bien. Cependant il ne faut pas croire que le mal puisse jamais approcher de la Divinité ; il n'est attaché qu'à la nature mortelle, & est toûjours autour de la terre que nous habitons, comme venant de la Necessité seule. C'est pourquoy il faut tascher de s'enfuir d'icy au plus vite. Or s'enfuir, c'est travailler à ressembler à Dieu autant qu'il est possible ; & l'on ne peut luy ressembler, que par la sagesse, par la justice & par la sainteté.

Le mal ne vient pas de la Matiere.

Dans les livres de la Republique, il fait entendre que le mal ne vient pas de la Matiere, mais du mouvement qui la porte à sa premiere confusion & à son premier désordre. *Le Monde a eu,* dit-

au lieu que le bien ſubſiſte independemment des choſes qui le poſſedent ; car il ſubſiſte en Dieu qui eſt l'auteur de tout bien, & luy meſme le bien. Mais d'où vient ce mouvement qui porte au déſordre? Il ne vient pas de la Matiere puiſqu'elle eſt ſans qualité. Il vient ſelon Platon, de l'Eſprit temeraire & déſordonné qui échauffoit & animoit la premiere matiere, avant que Dieu en arrangeant le Monde, l'euſt rendu capable d'ordre & d'harmonie par l'entendement.

Par là il fait entendre que le mal eſt une privation d'ordre & d'harmonie, ce qui ſe trouve vray dans toutes ſortes de maux & ſur tout dans les maux de l'Ame, c'eſt-à-dire dans les vices qui ſeuls ſont les veritables maux. Quand un homme déſobeït à la loy, on ne peut pas dire que ſa déſobeïſſance ſoit un eſtre qui exiſte & qui vient de la loy, mais c'eſt un éloignement de ce que la loy commande. La loy eſt ſainte & le commandement eſt juſte & bon, mais la concupiſcence a produit le peché. Quand un fils n'aime pas ſon pere qui ne luy fait que du bien, on ne peut pas dire que cette averſion vienne du pere, elle n'eſt au contraire, qu'un refus de l'amour & de la ſoumiſſion qu'il luy doit &

que la loy naturelle luy enſeigne. Tout de meſme les maux de l'Ame ne ſont point un vice de la nature, mais un vice de la volonté, qui eſtant libre, ſe ſert de ſa liberté pour rejetter le bien. Ainſi les vices ne ſont que des averſions volontaires qui éloignent de la droite raiſon dans laquelle ſeule conſiſte l'ordre & l'harmonie, & par conſequent, comme les Pythagoriciens & les Platoniciens l'ont fort bien reconnu, il n'eſt pas neceſſaire d'établir un principe du mal, ſoit qu'on le faſſe venir de la Matiére, ou qu'on le faſſe venir du dehors, on n'a beſoin que d'un ſeul principe du bien qui exiſte veritablement, & ce principe c'eſt Dieu. Par ſon eſſence il eſt ſeparé des ſubſtances raiſonnables, mais il ſe communique & s'unit à elles par la raiſon : obeïr à cette raiſon, c'eſt la vertu ; luy déſobeïr, c'eſt le vice. Ainſi noſtre corps n'eſt la cauſe, ni de nos vices ni de nos vertus; * c'eſt l'Ame, comme Platon l'établit treſ-ſolidement dans le X. liv. des loix.

Le mal n'exiſte pas par luy meſme.

Ce que c'eſt que le bien & le mal, la vertu & le vice

On fait un crime à Platon d'avoir don-

En quel ſens

* C'eſt pourquoy l'Ecriture ſainte parle ordinairement de l'ame quand il s'agit des vices & les vertus, *anima quæ peccaverit : ſi tetigerit anima.*

Platon a appellé les creatures Dieux.

né le nom de Dieu aux creatures, mais outre qu'il n'a rien fait en cela que ce que nous voyons dans l'Ecriture ſainte, où les hommes & les anges ſont appellez *Dieux*, jamais perſonne n'a mieux marqué que Platon, la ſuperiorité infinie du veritable Dieu ſur les creatures mortelles à qui il a communiqué ce nom. Voicy comme il feint que Dieu leur parle en ſouverain maiſtre : *Enfans des Dieux, toutes les œuvres qui ſont ſorties de mes mains ſont indiſſolubles autant que je le voudray, & pendant que je les ſoutiendray. Ce n'eſt pas que tout ce qui a eſté lié, ne ſoit d'une nature à eſtre deſuni ; mais il n'eſt pas d'un Createur infiniment bon de détruire ſon ouvrage, lors que cet ouvrage n'a rien de mauvais en luy. Vous avez eſté creez, & par conſequent vous ne ſçauriez eſtre entierement immortels & indiſſolubles, cependant vous ne ſerez ja-*

Dans le Timée, tom. 3. pag. 41.

[redacted]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] qu'ils soient mortels, &
[illegible] soit accompli, formez-les
[illegible] suivant vostre nature en imi-
[illegible] que je déployay en vous
[illegible] : & comme les plus excellents
[illegible] doivent avoir quelque chose
[illegible] qui les rende dignes de com-
[illegible] aux autres, & qui les porte à
[illegible]ux loix & à la justice, je fourni-
[illegible]e semence divine qui est l'Ame.
[illegible]z cette composition en adjoutant
[illegible]doit estre mortel : & en fournissant
[illegible]ents necessaires, élevez-les & les
[illegible]roistre ; & après qu'ils seront [illegible]
[illegible] recevez-les encore dans [illegible]

[illegible] décrit là d'une maniere [illegible]
[illegible] fort poëtique comment Dieu
[illegible]mme & les autres animaux par
[illegible] des causes secondes qu'il [illegible]
[illegible] & il n'est [illegible]

compris le myſtere caché ſous les pa
les divines. Dans Platon comme d
Moyſe, on voit que l'homme eſt fa
l'image de Dieu, non par le corps, m
par l'Eſprit ; qu'il doit commander
autres animaux, & qu'il eſt ſeul ca
ble de rendre à Dieu un veritable c
te. Platon nous enſeigne aprés Mo
que les animaux meſmes ſervent à
perfection de l'univers, contre la p
ſée de certains heretiques qui accuſo
Dieu d'avoir fait beaucoup d'anim
ou dangereux ou inutiles. Enfin d
Platon comme dans les livres ſaints,
voit cette importante verité, [a] que l'
mortalité des Anges n'eſt pas un e
de leur nature, mais un privilege de p
grace qui dépend de la ſeule volonté
Dieu.

Si Dieu peut ſe faire voir aux hommes.

Il eſt étonnant qu'un homme com
Platon qui a reconnu ces grandes ver
& qui a parlé de Dieu d'une maniere ſ
mirable, comme on le verra en pluſi

[a] C'eſt ce que ſaint Ambroiſe a dit en pr
termes dans le III liv. de fide. *Nec & An
immortalis eſt naturaliter, cujus immortalita
in voluntate creatoris.* L'ange meſme n'eſt pas
mortel par ſa nature. Son immortalité depe
la volonté de ſon Createur.

endroits de cet ouvrage, ait pourtant soustenu comme il a fait dans le II. liv. de la Republique, que Dieu estant la perfection mesme ne peut se faire voir aux hommes sous aucune figure visible, & voicy son raisonnement. *Si Dieu se metamorphosoit, il prendroit une forme plus parfaite que la sienne, ou une forme moins parfaite. Or il est ridicule de dire qu'il se change en mieux; car il y auroit donc quelque chose de plus parfait que luy, ce qui est absurde; & il est impie d'admettre qu'il se change en quelque chose de moins parfait, car Dieu ne peut se dégrader: d'ailleurs s'il paroissoit sous une autre forme que la sienne, il mentiroit, parce qu'il paroistroit ce qu'il ne seroit pas. Il faut donc conclure de là, qu'il demeure dans sa forme simple,*

tom. 2. pag. 381.

Faux raisonnement de Platon.

ſe rendre viſible, ſous la forme d'un Ange ou d'un homme qu'il a créez à ſon image, & dont il a pû prendre la figure, ſans tromper les hommes, & ſans ſe départir de ſes perfections, c'eſt une erreur. Auſſi n'a-t-elle pas échapé aux lumieres de ſon diſciple Ariſtote, qui bien que d'ailleurs, moins éclairé ſur la Nature Divine, a pourtant mieux connu que Platon la beauté & la verité de ce ſentiment d'Homere, qui dit dans le XIV. liv. de l'Odyſſée, *que les Dieux pouvant aiſément ſe reveſtir de toutes ſortes de formes, prennent la figure de quelques étrangers, & vont dans les villes pour eſtre témoins des injuſtices des hommes & de leurs bonnes actions.* Et inſtruit par ce grand Poëte, il a reconnu qu'il n'eſt pas indigne de Dieu de ſe reveſtir de la nature humaine, pour délivrer les hommes de leurs erreurs. Surquoy ſes admirateurs, trop zelez, ont avancé qu'il avoit eu quelque preſſentiment de l'incarnation du Meſſie. Mais quel honneur pour Homere que ſes veües s'accordent mieux avec les veritez de nos livres ſaints, que celles du plus grand des philoſophes! Quand Dieu a paru aux hommes ſous quelque forme viſible, il conſervoit ce qu'on voyoit

& ce qu'on ne voyoit pas.

Mais revenons à la Physique de Platon. On peut fort bien n'estre ni de l'avis de ceux qui la trouvent trés-parfaite, ni du sentiment de ceux qui la trouvent trés-defectueuse. Les premiers en ont trop bonne opinion, seduits peut-estre par le plaisir qu'ils ont eu d'avoir penetré les grandes obscuritez de son Timée; & les autres en parlent trop mal pour ne s'estre pas donné le temps de percer cette profondeur, rebutez par la secheresse de ses principes, qu'il ne se donne pas la peine de développer, laissant aux autres le soin de les expliquer & de les étendre. Il y a un milieu à tenir. Il est certain que Platon a connu les plus grands principes de la bonne Physique. Ce qui en a déja esté dit le fait assez voir : on trouve

Jugement qu on peut port de la physiqu de Platon.

[redacted]

differentes, il explique la production & la nature des mineraux, des metaux, des huiles, du sel, des liqueurs, des meteores, &c. Par exemple, en parlant de l'aimant & de l'ambre, il dit *que leur vertu vient du mouvement de la matiere qui sort de leurs pores.* Mais tout cela ensemble ne sçauroit faire un systeme de Physique bien suivi : aussi n'est-ce pas son but de donner un traité de Physique : il parcourt rapidement ce qui passe, pour trouver ce qui est & pour s'y arrester ; il n'oublie rien de necessaire, mais il rejette tout ce qui est inutile ou superflu : c'est si peu son dessein d'approfondir cette matiere, qu'il fait entendre que si quelqu'un veut bien interrompre la meditation des choses qui sont veritablement, pour s'appliquer à connoistre plus particulierement celles qui ne sont que passageres ou momentanées, & que cela luy fasse plaisir, il ne luy sera pas difficile de se satisfaire en suivant ses principes, *& de se donner dans la vie un divertissement* qu'il appelle *sage & moderé.*

Physique regardée par Platon comme un amusement.

Par ces paroles, Platon fait entendre qu'il regardoit cette partie de la Physique plustost comme un jeu, que comme une occupation ; & c'est ce qui l'a obligé

à n'en donner qu'une connoiſſance ſuperficielle, pour employer plus utilement ſon temps à aprofondir des veritez plus importantes & plus ſolides. Et l'on peut dire qu'en cela il a encore fait comme Moyſe, qui dans l'hiſtoire de la creation, a ſagement ſupprimé tout ce qui pouvoit flatter la vanité & la curioſité des hommes, pour ne s'arreſter qu'à ce qui pouvoit augmenter leur humilité & leur pieté. Ainſi bien loin de s'étonner de ce que la Phyſique n'a paseſté portée à ſa perfection dans ces premiers temps, où on ne la regardoit tout au plus que comme un amuſement plus curieux qu'utile, & où les plus grands hommes s'attachoient uniquement à la Morale, qui ſeule fait nos veritables biens & nos veritables maux, je ne ſçay ſi on ne ſeroit pas mieux fondé à s'étonner qu'on l'ait tant eſtimée dans des ſiecles, où l'on devoit en faire encore moins de cas que Platon. Salomon ne dit pas aux hommes, *apprenez la Phyſique*, mais *apprenez la Sageſſe*. Car la Sageſſe ſeule enſeigne à connoiſtre Dieu, & voila le langage de Platon, qui dans ce deſſein a toûjours raiſonné moralement en Phyſique; & au lieu de s'arreſter à conſiderer les raiſons méchaniques qui

ſe tirent du mouvement & de la ſuite des corps, il s'eſtattaché, comme Socrate, à découvrir la premiere cauſe, & à penetrer les deſſeins de l'Eſprit ſouverain qui gouverne le monde, & il a voulu expliquer toute la nature par des convenances; cherchant moins à bien enſeigner la Phyſique, qu'à donner aux hommes de grandes veües, & à leur élever l'eſprit. Socrate dit meſme formellement dans le Phédon que la maniere d'enſeigner la Phyſique par la ſuite & par le mouvement des corps, eſt trés-deffectueuſe, & cauſe plus d'erreurs qu'elle n'en guérit; parce qu'arreſtant trop l'eſprit ſur la matiere & ſur la cauſe qui n'eſt que ſeconde, elle l'empeſche de s'élever à Dieu, qui eſt la ſeule veritable & premiere cauſe de toutes choſes, & il blaſme Anaxagore qui ayant connu cette verité, la dément dans la pratique, & trompe l'attente de ſes lecteurs. C'eſt cette recherche que Salomon appelle *une occupation tres-mauvaiſe & trés-dangereuſe :* & l'experience n'a que trop ſouvent confirmé cette verité.

Ordre des ſpheres celeſtes.

Avant que de quitter cette matiere, voyons comment il range les ſpheres celeſtes & quelles vertus il croit qu'elles dé-

ployent par leurs influences. Il met premierement la Terre comme le centre du Monde. Il eſt vray que Theophraſte écrit que dans ſa vieilleſſe il ſe repentit de luy avoir donné cette place qui ne luy con vient point. Il dit qu'elle eſt la borne du coucher & du lever du Soleil,& par conſequent inſtrument du Temps comme les planetes, & gardienne ou mere du jour & de la nuit. Aprés la Terre il met le Ciel de la Lune, enſuite celuy du Soleil, celuy de Venus, celuy de Mercure, aprés Mercure il met Mars, Jupiter & Saturne.

Influences des aſtres.

Il a dit au commencement qu'aprés que Dieu eut créé les Ames des hommes, il les diſtribua dans toutes les planetes; & il a voulu faire entendre par là, que les corps que ces Ames animeroient dans le temps marqué par la Providence, ſeroient ſujets aux influences de ces aſtres. Ce qu'il explique plus ſenſiblement, lors qu'il feint qu'il y a trois Parques filles de la Neceſſité, qui tournent un grand fuſeau, c'eſt-à-dire l'eſſieu du monde avec ſes huit cieux, dont les mouvemens & les revolutions produiſent toutes choſes. La Neceſſité, c'eſt la Deſtinée qui n'eſt autre choſe que l'ordre & l'enchaiſnement

Explication des trois parques.

des causes qui doivent produire tels ou tels effets. Cette Necessité a trois filles qui marquent les trois differences du Temps, qui est ou passé, ou present, ou avenir. La premiere, qui est la plus ancienne, est nommée *Lachesis*, c'est-à-dire, *les Sorts*, parce que les Sorts de toutes choses ont esté reglez de toute éternité, c'est-à-dire avant le Temps. La seconde est *Clothon*, c'est celle qui execute & qui adjoute le present au passé. Et la troisiéme, c'est *Atropos*, qui marque que l'avenir n'est pas moins certain, ni moins invariable que les deux autres, & que c'est la suite d'une seule & mesme loy qui ne se dément jamais. Ces Parques sont habillées de blanc & assises sur des trosnes avec une couronne sur la teste, pour marquer d'un costé leur pureté & leur innocence, & de l'autre l'empire qu'elles exercent sur tout ce qui leur est soûmis. Elles sont placées par distances égales sur ces huit cieux, sur chacun desquels il y a une Sirene qui chante de toute sa force, & les Parques répondent à ce chant, de maniere que toutes ces differentes voix ne font qu'une mesme harmonie. Platon veut marquer par là que tout obeït à la loy de Dieu, & concourt à produire

effets qui sont les suites des causes qu'il a établies.

Mais si nos corps dependent de ces planetes & obeïssent aux loix de cette fatale Necessité, nostre Ame peut se conserver indépendante & n'obeïr qu'à Dieu seul qui est le maistre de la Necessité mesme. Les planetes par leurs influences peuvent produire en nous telles ou telles mœurs, & par les mœurs, telles ou telles actions ou passions : mais si nostre Ame veut, elle a la force de les moderer & de les regler. Quand elle fait le contraire & qu'elle se laisse aller au torrent, elle se dépoüille elle-mesme de sa liberté & perd tous ses privileges. Car voila en quoy consiste ce libre arbitre que Dieu luy a laissé pour marque de son origine. Elle peut, ou se soumettre à la fatale Necessité, ce que Zoroastre appelloit *augmenter le pouvoir de la Destinée*, ou se la soumettre elle-mesme, en s'unissant à celuy à qui tout est soumis, & dans lequel seul elle peut joüir de sa liberté ; & c'est ce que Platon à voulu faire entendre, lors qu'il dit qu'un Prophete ayant pris les sorts du giron de la premiere Parque, monta sur un trosne, & s'adressant à toutes les Ames qui avoient esté créées, il leur parla en ces ter-

L'Ame n'est pas sujette au destin.

mes : *Ecoutez ce que*
de la Necessité : Ame
commencement d'un n
d'une nouvelle vie. V
corps destinez à la n
vostre Demon, (vos
choix de vous, mais c
sirez vous-mesme vos
Ange.) Que celle de
mier sort, choisisse l
de vie qu'elle mener
Necessité, & ainsi
a que la vertu seul
pas ses loix : elle c
se donne qu'à ceux
rer : ainsi la faute
sit, & Dieu n'est po
cette publication, (
genres de vie que l
& l'Ame choisit.

Choix du demon ou genie, comment il doit estre entendu.

On ne peut pas fir
avoir parlé des Dem
a pour conducteurs ;
deroit mesme un for
plustost un volume e
entrer dans le fond
mais il suffit de sçav
lorsque Platon a dit c
animer le corps choif

son Genie, il a voulu simplement faire entendre que l'Ame estoit libre, & qu'elle pouvoit choisir entre le bien & le mal. C'est-à-dire que comme nous sommes composez de deux natures differentes, & que par l'une nous participons à ce monde grossier & terrestre, & que par l'autre nous participons au monde intelligible, en nous eslevant à ce qu'il y a de plus sublime & de plus spirituel, si l'Ame s'enfonce dans la matiere, elle a un Demon materiel qui l'empesche de s'élever aux choses celestes; & si au contraire elle se conserve pure, ne vivant que par l'Intelligence, elle a un bon Demon ou Genie parfait qui la soutient & l'empesche de descendre à ce qu'il y a de materiel & de corruptible. Si elle change de vie, elle change aussi de Demon; & aprés la mort, le Demon qu'elle a choisi, la mene ou à sa récompense, ou à son suplice. Voila quelle est la doctrine de Platon qu'il expose par des allegories souvent tres-difficiles à entendre, mais où il paroist qu'il a connu ou entrevu de trés-grandes veritez sur la Nature & sur la difference des Esprits qui sont entre Dieu & les hommes, veritez que la Religion Chrétienne a consacrées sans les depoüiller de leur

des causes qui doivent produire tels ou tels effets. Cette Necessité a trois filles qui marquent les trois differences du Temps, qui est ou passé, ou present, ou avenir. La premiere, qui est la plus ancienne, est nommée *Lachesis*, c'est-à-dire, *les Sorts*, parce que les Sorts de toutes choses ont esté reglez de toute éternité, c'est-à-dire avant le Temps. La seconde est *Clothon*, c'est celle qui execute & qui adjoute le present au passé. Et la troisiéme, c'est *Atropos*, qui marque que l'avenir n'est pas moins certain, ni moins invariable que les deux autres, & que c'est la suite d'une seule & mesme loy qui ne se dément jamais. Ces Parques sont habillées de blanc & assises sur des trosnes avec une couronne sur la teste, pour marquer d'un costé leur pureté & leur innocence, & de l'autre l'empire qu'elles exercent sur tout ce qui leur est soûmis. Elles sont placées par distances égales sur ces huit cieux, sur chacun desquels il y a une Sirene qui chante de toute sa force, & les Parques répondent à ce chant, de manie-re que toutes ces differentes voi[illegible] font qu'une mesme harmonie. Pl[illegible] veut marquer par là que tout [illegible] loy de Dieu, & concourt à pro[illegible]

ſon Genie, il a voulu ſimplement faire entendre que l'Ame eſtoit libre, & qu'elle pouvoit choiſir entre le bien & le mal. C'eſt-à-dire que comme nous ſommes compoſez de deux natures differentes, & que par l'une nous participons à ce monde groſſier & terreſtre, & que par l'autre nous participons au monde intelligible, en nous eſlevant à ce qu'il y a de plus ſublime & de plus ſpirituel, ſi l'Ame s'enfonce dans la matiere, elle a un Demon materiel qui l'empeſche de s'élever aux choſes celeſtes; & ſi au contraire elle ſe conſerve pure, ne vivant que par l'Intelligence, elle a un bon Demon ou Genie parfait qui la ſoutient & l'empeſche de deſcendre à ce qu'il y a de materiel & de corruptible. Si elle change de vie, elle change auſſi de Demon; & aprés la mort, le Demon qu'elle a choiſi, la mene ou à ſa récompenſe, ou à ſon ſuplice. Voila quelle eſt la doctrine de Platon qu'il expoſe par des allegories ſouvent tres-difficiles à entendre, mais où il paroiſt qu'il a connu ou entrevu de trés-grandes veritez ſur la Nature & ſur la difference des Eſprits qui ſont entre Dieu & les hommes, veritez que la Religion Chrétienne a conſacrées ſans les depoüiller de leur

obſcurité. Car qui entend ces differents degrez d'Eſprits, que ſaint Paul déſigne par ces differents noms, de Vertus, de Throſnes, de Principautez, de Dominations, de Puiſſances? Saint Auguſtin avoüe qu'il ne les entend point, & ſaint Irenée aſſeure qu'on ne les peut entendre. Il y a de l'apparence que Platon avoit puiſé à peu prés les meſmes idées dans la Theologie des Hebreux, dont il ſera parlé dans l'argument de l'Apologie de Socrate, & c'eſt ſans doute par reſpect pour leurs livres, qu'il a avancé cette belle maxime, que ſur ces matieres il ne faut recevoir pour vray que ce qui ſe trouve conforme à la parole de Dieu & à ſes oracles.

Contradiction apparente de Platon.

Perſonne n'a jamais mieux prouvé que Platon l'immortalité de l'ame. On verra ſes preuves, dans le Phedre, dans le X. liv. de la Republique, & dans le Phédon: cependant je ne ſçaurois me diſpenſer icy de parler d'une contradiction apparente qui ſe trouve dans ſes écrits. Dans le Phedre il dit en propres termes, *que l'Ame eſt éternelle & qu'elle ne peut périr, parce qu'elle n'a pas eſté engendrée*, & dans le Timée il dit au contraire, *que l'Ame a eſté créée avant le corps, &*

qu'elle a eſté engendrée par la meilleure des cauſes intellectuelles & éternelles, comme elle eſt auſſi la meilleure des choſes nées & temporelles.

Pour accorder cette contradiction, où il eſt bien ſeur que Platon n'eſt pas tombé, Plutarque aſſeure que par cette Ame non engendrée & éternelle, il entend cet Eſprit vague & dereglé qui mouvoit toutes choſes déſordonnément avant la conſtitution du monde; & au contraire qu'il appelle Ame engendrée, celle que Dieu compoſa de cette premiere, & de la ſubſtance permanente & éternelle, en faiſant l'Ame ſage & bien ordonnée, parce qu'il y mit du ſien & qu'il ajoûta au Sentiment, l'Entendement; & au Mouvement, l'Ordre & l'Harmonie. *Plutarque taſche d'accorder cette contradiction*

Mais à ce compte, l'Ame ſeroit donc *Erreur*



obſcurité. Car qui entend ces differents degrez d'Eſprits, que ſaint Paul déſigne par ces differents noms, de Vertus, de Throſnes, de Principautez, de Dominations, de Puiſſances ? Saint Auguſtin avoüe qu'il ne les entend point, & ſaint Irenée aſſeure qu'on ne les peut entendre. Il y a de l'apparence que Platon avoit puiſé à peu prés les meſmes idées dans la Theologie des Hebreux, dont il ſera parlé dans l'argument de l'Apologie de Socrate, & c'eſt ſans doute par reſpect pour leurs livres, qu'il a avancé cette belle maxime, que ſur ces matieres il ne faut recevoir pour vray que ce qui ſe trouve conforme à la parole de Dieu & à ſes oracles.

Contradiction apparente de Platon.

Perſonne n'a jamais mieux prouvé que Platon l'immortalité de l'ame. On verra ſes preuves, dans le Phedre, dans le X. liv. de la Republique, & dans le Phédon : cependant je ne ſçaurois me diſpenſer icy de parler d'une contradiction apparente qui ſe trouve dans ſes écrits. Dans le Phedre il dit en propres termes, *que l'Ame eſt éternelle & qu'elle ne peut périr, parce qu'elle n'a pas eſté engendrée*, & dans le Timée il dit au contraire, *que l'Ame a eſté créée avant le corps, &*

qu'elle a esté engendrée par la meilleure des causes intellectuelles & éternelles, comme elle est aussi la meilleure des choses nées & temporelles.

Plutarque tasche d'accorder cette contradiction.

Pour accorder cette contradiction, où il est bien seur que Platon n'est pas tombé, Plutarque asseure que par cette Ame non engendrée & éternelle, il entend cet Esprit vague & dereglé qui mouvoit toutes choses desordonnément avant la constitution du monde; & au contraire qu'il appelle Ame engendrée, celle que Dieu composa de cette premiere, & de la substance permanente & éternelle, en faisant une ame sage & bien ordonnée, parce qu'il y mit du sien & qu'il ajoûta au Sentiment, l'Entendement; & au Mouvement, l'Ordre & l'Harmonie.

Erreur de Plutarque.

Mais à ce compte, l'Ame seroit donc un composé d'une chose folle & d'une chose sage, ce qui est la plus grossiere de toutes les erreurs. Elle seroit encore un composé de deux choses également éternelles, qui par leur union feroient un tout engendré, ce qui est contradictoire. Enfin cet Esprit vague & temeraire qui animoit la premiere matiere, n'est point éternel dans le sentiment de Platon qui le fait créé, & qui ne l'appelle

éternel, que par rapport au Temps dont il a précedé la naissance. Pour concilier donc ces deux differentes idées qu'il donne de l'Ame, je croy que quand il l'appelle engendrée, il a simplement égard à son essence qui a commencé à exister par la volonté de Dieu; & quand il l'appelle éternelle, il a égard à son principe qui est Dieu, qui luy communique toutes ses qualitez, & en qui elle est proprement éternelle.

...on- ...eux

...es de ...mortali- ...onnuës de ...ton.

Non-seulement Platon a prouvé l'immortalité de l'Ame, mais il en a connu encore toutes les suites, comme la Resurrection & le dernier jugement où les bons seront recompensez, & les meschants punis. Il a mesme penetré si avant dans ces veritez divines, que ses expressions sont entiérement conformes à celles des saints Prophetes, & mesme à celles des Evangelistes & des Apostres. Car il marque expressément, qu'à ce jugement *les bons seront à la droite de Dieu, & les méchants à l gauche, d'où ils seront precipitez dan les abysmes & dans les tenebres de d hors, pieds & poings liez*, où ils ront tourmentez & déchirez par des prits qu'il appelle de feu, & où l'

Dans le X. liv. de la rep. tom. 2. 6 4. 615.

n'entendra que des gemissement & des hurlemens épouvantables.

Il a enseigné comme une verité certaine que les morts connoissent ce qui se passe en cette vie. Car il écrit en propres termes : *Les Ames, aprés qu'elles sont separées des corps, ont encore quelque vertu par laquelle elles ont soin des choses qui regardent les hommes. Cette verité se prouve par des raisons qui sont fort longues. Il faut donc croire ces Traditions qui sont si seures & si anciennes ; & ajoûter foy au témoignage des Legislateurs qui nous les ont transmises, à moins que vous ne vouliez les accuser d'estre fols.* Dans un autre endroit il dit : *Je concluds de là, qu'il reste aux morts quelque sentiment des choses qui se passent icy-bas : les gens de bien sentent par* [redacted]

Les morts connoissent ce qui se passe icy.

Dans l'onziéme liv. des Loix, tom. 2, p. 927.

Tom. 3. p. 51

corrompuës par les Idolâtres, & meslées de tant d'erreurs, qu'il ne faut pas s'étonner que Platon ait expliqué une mesme verité par des peintures aussi diverses & aussi fabuleuses que celles de son Phédon, de son Gorgias, & du dernier livre de la Republique.

Divinité du Fils de Dieu connuë par Platon.

Ceux qui ont lû avec soin les écrits de ce Philosophe y découvrent des veritez encore plus merveilleuses. Car ils trouvent qu'il a connu la Divinité du Fils deDieu qu'il a expliquée par des énigmes, pour ne pas exposer ces veritez sublimes aux railleries des méchants.

Tom.2.p 986.

Dans l'Epinomis,aprés avoir parlé des honneurs qu'on doit au Soleil & aux autres Planetes, comme à des ouvrages merveilleux ausquels Dieu a imprimé le caractere de sa toute-puissance, & qui en achevant leurs révolutions dans les temps marquez, contribuent à la perfection de l'Univers par cette obéissance, il ajoûte : *Le Verbe tres-divin a arrangé & rendu visible cet Univers. Celuy qui est bienheureux, admire premierement ce Verbe, & aprés cela il est enflâmé du desir d'apprendre tout ce qui peut estre connu par une nature mortelle, persuadé que c'est le seul moyen de mener icy-*

ner une vie tres-heureuſe, & d'aller aprés ſa mort dans les lieux deſtinez à la vertu, où veritablement initié & uni avec la Sageſſe, il joüira toûjours des viſions les plus admirables. Platon établit là bien nettement que la connoiſſance du Verbe mene à toutes les connoiſſances ſublimes : *Car nul ne connoiſt le Pere que par le Fils* : Et que ce n'eſt que par luy que nous pouvons arriver à une vie tres-heureuſe.

Dans la lettre qu'il écrit à Hermias, à Eraſtus, & à Coriſcus pour les exhorter à vivre en paix, il dit : *Vous devez* Lett. VI. to 3. pag. 323. *lire ma lettre tous trois enſemble ; & pour en profiter il faut que vous imploriez le ſecours de Dieu ſouverain maiſtre de toutes les choſes qui ſont, & de celles qui ſeront, & pere du ſouverain qui eſt la cau-*

[redacted]

gneur, dont jamais Grec avant luy n'avoit oüy parler ni eu la moindre idée ?

laton a eu uelque idée e la sainte rinité.

Non seulement on pretend qu'il a connu le Verbe Fils éternel de Dieu, on soutient mesme qu'il a connu le saint Esprit, & qu'ainsi il a eu quelque idée de la trés-sainte Trinité ; car il écrit au jeune Denys, *il faut que je declare à Archedemus ce qui est beaucoup plus precieux & plus divin, & que vous avez grande envie de sçavoir, puisque vous me l'avez envoyé exprès. Car selon ce qu'il m'a dit vous ne croyez pas que je vous aye suffisamment expliqué ce que je pense sur la nature du premier principe, il faut vous l'écrire par énigmes; afin que si ma lettre est interceptée sur terre ou sur mer, celuy qui la lira n'y puisse rien comprendre. Toutes choses sont au tour de leur Roy, elles sont à cause de luy, & il est seul la cause des bonnes choses ; second pour les*

ett. 11. tom. p. 312.

[redacted]

autre chose que la nature de Dieu & sa bonté infinie. Il explique ce *Bien* en des termes trés-dignes d'estre lûs. *comme le Soleil*, dit-il, *donne aux choses visibles non seulement la faculté d'estre veuës, mais aussi la naissance, la nourriture & l'accroissement, tout de mesme le Bien donne aux choses intelligibles, non seulement d'estre connuës, mais encore d'estre, quoy qu'il ne soit pas l'essence, mais quelque autre chose qui surpasse infiniment l'essence par sa puissance & par sa majesté.*

Liv. vi de la rep. tom. 2. p. 509.

Le Verbe ou l'entendement, c'est le Fils de ce premier Bien, qui l'a engendré semblable à luy; & l'Ame qui est le terme entre le Pere & le Fils, c'est le Saint Esprit.

Je ne sçay si sans avoir recours à ces [redacted]

car ils ont écrit en propres termes, que Platon a connu le Pere & le Fils, & celuy qui procede de l'un & de l'autre; c'est-à-dire, le saint Esprit.

Origene ne se contente pas d'asseurer la mesme chose, il accuse Celse d'avoir dissimulé à dessein le passage de la lettre VI. parce qu'il y est ouvertement parlé de Jesus-Christ. Ce qui prouve que les chrétiens n'estoient pas les seuls qui trouvassent ces grands mysteres dans les écrits de Platon, & que les ennemis de la Religion Chrétienne les y trouvoient comme eux, & les y voyoient avec peine.

N'obscurcissons point par nos tenebres ces rayons de lumiere qui viennent du fond de la lumiere mesme, & reconnoissons que Platon n'a pas seulement vû tout ce que la Raison naturelle a pû découvrir de Dieu à un philolosophe; mais qu'il a esté éclairé par une Raison surnaturelle. Comme il avoit esté instruit dans les livres des Hebreux, dans ceux des Prophetes & dans les Traditions des Egyptiens, il s'est trouvé favorablement disposé à recevoir les semences de ces veritez éternelles, & il a esté aidé par la Grace, puisque saint Augustin asseure que Jesus-Christ les luy avoit revelées. Ce

qu'il y a de deplorable, c'est qu'il les a corrompuës par ses raisonnemens. Car il a parlé des trois personnes de la Divinité, comme de trois Dieux, & de trois differents principes. Ainsi pendant que la souveraine Raison, l'a éclairé d'un costé, la Philosophie l'a séduit de l'autre: malheur ordinaire à ceux qui par une sagesse purement humaine, veulent expliquer les secrets de Dieu, qu'on ne peut connoistre que de luy-mesme & de ceux qu'il a veritablement inspirez.

Comment Platon a corrompu les veritez dont Dieu l'avoit éclairé.

Que Platon ait eu une connoissance particuliere des livres saints, cela paroist par beaucoup d'endroits de ses ouvrages, & mesme par ses erreurs; car la plus-part de ses opinions les plus fausses ne viennent que de cette source de lumiere qui l'a ébloüi, & qu'il a obscurcie [redacted]

noist non-seulement ce qui est, mais tout ce qui doit estre, a basti sur cela cette erreur, que les Ames existoient avant les corps.

C'est dans ces mesmes livres qu'il a puisé toutes les grandes veritez qu'il enseigne, comme lors qu'il dit que le *Nom* de Dieu est *Celuy qui est*; car il n'y a que Dieu qui soit veritablement. Ce Nom de Dieu, comme S. Augustin l'a remarqué, ne se trouve dans aucun livre prophane plus ancien que Platon; & ce Philosophe ne peut l'avoir tiré que des Livres de Moyse.

Qui est-ce qui ne reconnoist pas le stile des Prophetes dans cet endroit du Phédon, où il décrit une terre pure, qui est au dessus de la nostre, dans le Ciel, & auprés de laquelle celle que nous habitons n'est que comme un bourbier. Dans celle-cy tout est corrompu, & on y est dans les tenebres : ou si l'on y voit quelque lumiere, ce n'est qu'à travers de gros nuages ou de broüillards fort épais; au lieu que dans l'autre on voit la veritable lumiere; & il n'y a rien que de merveilleux; tout y resplendit de l'écla[t] de l'or, des Jaspes, des Saphirs, & des Emeraudes; & l'on y joüit d'une lon-
gu[e]

gue vie qui n'eſt traverſée d'aucun accident faſcheux. Les anciens qui ont dévelopé la verité cachée ſous cette image, ont fait voir qu'elle eſt tirée des Saints Prophetes qui appellent le Ciel la Cité de Dieu, la terre des Juſtes ; & ils ont prouvé que ces pierres precieuſes ſont priſes du 54. Chapitre d'Iſaye, où Dieu promet de fonder ſon Egliſe ſur les Jaſpes & ſur les Saphirs.

Je ſerois trop long ſi je rapportois icy tout ce que Platon a puiſé dans ces ſources. Il ſuffit de ſçavoir que ce qu'on y en trouve eſt ſi conſiderable, qu'il doit nous rendre ſes écrits trés-précieux, & que de tous les ouvrages des Payens il n'y en a point de plus utile, ni qui ſerve davantage a établir les veritez [illegible]nelles, à élever l'Ame à la [illegible]plation de l'eſſence divine, [illegible] noiſtre les beautez des [illegible] par là auſſi qu'il a [illegible] loüange que luy donn[illegible] *rité*, dit-il, *eſt* [illegible] *dialogues de Plat*[illegible] *les uns, plus claire* [illegible] *y trouve par tout des penſées* [illegible]

& immaterielle de Dieu, ceux qui en quelque maniere sont en estat d'y participer : Et comme celuy qui a tout creé dans le Monde par sa vertu, a mis dans chaque partie de cet Univers, des images des Dieux, qui sont autant de preuves de leur existence, afin que toutes les choses de ce mesme Univers se tournent vers la Divinité, à cause de l'union, &, si je l'oze dire, de la parenté qui les lie avec elle ; de mesme l'esprit de Platon tout plein de la Divinité, a semé dans tous ses ouvrages des pensées de Dieu. Il n'a pas permis qu'il y en eust un seul exempt de ce caractere, & où il ne fust parlé de Dieu ; afin que ceux qui sont veritablement enflammez de l'amour des choses divines, puissent puiser la connoissance de cet estre souverain dans tous ses écrits, & avoir par là une idée juste du tout qui ne peut estre connu qu'en Dieu ; qui est la verité-mesme.

Dialectique. Aprés avoir parlé de la Physique & de la Morale, passons à la troisiéme partie qui est la Dialectique. Les anciens ont écrit que Platon avoit perfectionné la Philosophie, en adjoutant cette partie à la Physique & à la Morale : mais ils ont voulu dire seulement par là qu'il perfe-

ctionna la Dialectique qui est la veritable Logique. En effet la Logique de Platon est plus naturelle, plus exacte & plus solide que celle qu'on avoit avant luy, & que celle dont on a donné aprés luy des regles. Car il enseigne plus par exemples que par preceptes : il choisit toûjours des sujets familiers & utiles pour les mœurs ; & il les traite non pas en Docteur, & comme dans l'école, par des discours methodiques, & par des syllogismes étudiez, mais en homme du monde par des conversations libres qui font proprement le caractere de la Dialectique. C'est pourquoy Platon a conservé le dialogue de Socrate, trés-convaincu, que les sciences doivent estre enseignées de bouche, & non pas par écrit, parce qu'on persuade bien mieux par la parole que par l'écriture : car les ré-

le raisonnement. Il montre parfaitement à faire des divisions exactes, à bien definir, & à bien examiner les définitions, pour n'en laisser passer aucune qui ne soit vraye.

Il ne perfectionna pas seulement cette science, mais il regla aussi l'étude qu'on en devoit faire; car pour éviter les malheureux inconveniens qui arrivent à ceux qui s'y appliquent trop jeunes, & qui s'en servent ordinairement plûtost pour contredire que pour chercher la verité, il voulut qu'on ne s'y appliquast qu'aprés trente ans passez, & & qu'on y employast cinq années, persuadé que de là dépend uniquement tout le progrés qu'on peut faire dans les sciences & dans la connoissance parfaite du veritable & solide bien. En effet, la Dialectique estant l'Art de raisonner, est non seulement le fondement de toutes les sciences, mais le seul guide qui puisse conduire les hommes à la veritable félicité, en leur faisant distinguer la verité d'avec le mensonge. C'est pourquoy aussi, prés de six cens avant Platon, le saint Esprit exhortoit les hommes à apprendre la Dialectique, en leur disant par la bouche de Salomon, *que toute science sans*

A quel age Platon vouloit qu'on apprist la dialectique.

[illegible]

[illegible] Car la Dialectique est [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] oy elle differe d'une autre, [illegible]

[illegible] elle luy est semblable ; à la [illegible]

[illegible], à connoistre ce qui fait [illegible]

[illegible] mbien il y a de veritables [illegible],

[illegible] nt les choses qui ne sont point, &

[illegible] oy elles different de celles qui sont ;

[illegible] ure du veritable bien & de ce qui

[illegible] pas ; elle montre combien de [illegible]

fondez ſur l'opinion, mais par des preuves tirées de la ſcience. Car en empeſchant l'eſprit de s'égarer aprés les choſes ſenſibles, elle le fixe à ce qui eſt intelligible, & diſſipant par ſa lumiere toutes ſortes d'erreurs, elle le nourrit là, comme dans le champ de la verité. Plotin dit fort bien que c'eſt là partie la plus precieuſe de la Philoſophie, & qu'il ne faut pas la regarder comme l'inſtrument d'un Philoſophe, mais comme ce qui fait ſon eſſence; car elle ne s'arreſte pas aux ſimples propoſitions & aux regles, mais elle paſſe aux choſes, & elle a comme pour matiere & pour objet tous les eſtres, diſcernant par la verité qui eſt en elle, le menſonge qui luy eſt toûjours eſtranger.

Platon a tiré des Hebreux les principes de la bonne Dialect.que.

Si les écrits des anciens Hebreux ont aidé Platon à jetter les fondemens d'une bonne Morale & d'une bonne Phyſique, ils ne luy ont pas eſté moins utiles à établir les principes d'une bonne Dialectique. Ces principes conſiſtent dans la droite impoſition des noms qui doivent faire connoiſtre la nature des choſes. Car la nature de chaque choſe eſtant connuë, il eſt aiſé de raiſonner juſte & d'établir la verité. Aucune nation n'a ſuivi en cela de meilleures regles que les Hebreux, com-

me on le voit par les Livres de Moyse & par les écrits des Prophetes. Aussi Platon avouë que les Grecs ont emprunté des Barbares (c'est-à-dire des Hebreux) la plusspart des noms : & il reconnoist que cette droite imposition des noms, vient d'une nature plus divine que celle de l'homme.

Caractere d'un bon Dialecticien.

Platon dit qu'on ne sera jamais bon Dialecticien, que l'on ne soit en estat, ce sont ses termes, *de donner & de recevoir la raison.* Il veut dire que pour estre Dialecticien, il faut avoir la force, non seulement de connoistre la verité, mais de la persuader & de la faire connoistre aux autres. Voilà pourquoy la Dialectique a deux parties, la Logique & la Rhetorique. Par la premiere on connoist, & par la seconde on persuade.

droit. La Logique & la Rhetorique enſeignent veritablement à raiſonner & à diſcourir pour & contre. Ce n'eſt pas que les deux contraires puiſſent eſtre également vrays, mais c'eſt pour mettre en eſtat de répondre à ceux qui voudroient en abuſer en faveur de l'injuſtice. Perſonne ne doute que la Logique n'ait pour ſeul objet la verité : cela n'eſt pas moins vray de la Rhetorique, & Platon dit fort bien *que l'homme ſage ne travaillera jamais à s'y rendre habile pour plaire aux hommes, mais pour plaire aux Dieux. Car la prudence veut*, ajoûte-t-il, *que nous cherchions plûtoſt la faveur de nos maiſtres que celle de ceux qui ne ſont que nos compagnons dans le ſervice que nous leur devons.*

Dans le Phedre tom. 3. p. 273.

Perſonne n'a jamais mieux montré que Platon, l'uſage de la veritable Rhetorique dont il donne des preceptes merveilleux. Pour faire voir la difference qu'il y a entre elle & celle qui la contrefait, il compare la premiere à l'Art du Medecin, & l'autre à l'habileté d'un Cuiſinier. Le Medecin ne cherche que les choſes qui ſont ſalutaires au corps dont il veut procurer la ſanté, & le Cuiſinier ne cherche que celles qui peuvent plaire au gouſt,

ſans s'informer ſi elles ſont ſalutaires ou nuiſibles. Tout de meſme le veritable Orateur, dit-il, ne cherche qu'à rendre meilleurs ceux à qui il parle, & le faux Orateur n'a d'autre deſſein que de les perſuader quoy qu'il leur en couſte.

Difference entre le veritable Orateur & le faux.

On luy oppoſe qu'on doit ſe ſervir à quelque prix que ce ſoit de ſon éloquence pour acquerir du credit & de l'autorité dans ſa patrie, pour l'aſſujettir meſme, s'il eſt poſſible; pour avancer ſes amis; pour opprimer ſes ennemis, & enfin (quand il arrive de grands malheurs) pour ſe tirer ſoy-meſme de danger, ou pour en tirer les autres. Platon répond à toutes ces objections d'une maniere admirable, & par des principes qui ne peuvent eſtre conteſtez.

Premierement il fait voir que ceux qui ſont le plus autoriſez dans leur païs ſont tres-malheureux, s'ils n'ont acquis cette autorité par des voyes juſtes, & s'ils ne l'employent juſtement.

Il montre que les Tyrans, bien loin d'eſtre heureux & les maiſtres des autres, ſont tres-malheureux, & de vils eſclaves, qui ne font jamais ce qu'ils veulent, lors meſme qu'ils font tout ce qu'il leur plaiſt.

Il prouve qu'il vaut beaucoup mieux

ſouffrir l'injuſtice que de la faire ; & quand on l'a commiſe,qu'on eſt beaucoup plus heureux d'en eſtre puni que d'éviter les peines qu'on a meritées.

Pour ce qui eſt de ſe ſauver d'un grand danger, & d'en garentir les autres, il fait voir que cela n'eſt pas ſi conſiderable qu'on doive tant l'eſtimer ; car il y a beaucoup de choſes qui ſauvent ſouvent la vie, & qui ſont pourtant tres-peu conſiderables. Par exemple, dit-il, l'Art de nager eſt une choſe fort peu eſtimée, cependant en beaucoup d'occaſions il tire d'une mort certaine. L'Art d'un Pilote ſauve des familles entieres & toute la fortune de pluſieurs particuliers ; un Pilote ne s'enorgueillit pourtant pas beaucoup de cet avantage ; il ne croit pas Eſtre un homme fort conſiderable dans un eſtat, & ſe contente d'un mediocre ſalaire,avec raiſon, puiſqu'il ne ſçait pas s'il a rendu un grand ſervice à ceux qu'il a ſauvez, car outre qu'il les rend toûjours tels qu'il les a pris, il y en a ſouvent qui auroient eſté plus heureux de perir dans le voyage.

Dans le Gorgias tom. 1. p. 511.

Il en eſt de meſme de l'Art des Ingenieurs, de celuy des Charpentiers, des Maçons, des Cochers, & de beaucoup d'autres, qui ſauvent ſouvent la vie à une

infinité de gens, & cependant il n'y a point d'Estat où les Loix décernent de fort grands honneurs, & où elles établissent de grandes recompenses à ceux qui les exercent ; tant il est vray que malgré l'amour qu'on a naturellement pour la vie, on est forcé de convenir, que l'Art de se sauver soy-mesme & de sauver les autres, n'est pas une chose si merveilleuse, & qu'on doive préferer à tout. Le seul Art qui merite nostre estime, & qui peut seul faire regarder un homme comme un Dieu, c'est celuy de sauver les Ames ; & pour les sauver, il faut les purger de leurs vices : car le plus grand de tous les malheurs, c'est de passer à l'autre vie l'Ame chargée de ses pechez. Un homme de bien doit donc employer toute sa logique & toute son éloquence à se rendre soy-mesme meilleur, à rendre les autres plus gens de bien, & à se mettre & à mettre aussi les autres en état de comparoistre devant le Juge à qui rien ne peut estre caché, qui voyant les Ames à nud découvre jusqu'à la moindre cicatrice que le parjure, l'injustice, la vanité, le mensonge, la cruauté, la débauche, & tous les autres pechez y ont laissée, & qui rendant à chacun selon ses œuvres, punit à temps ceux qui n'ont

Quel est l'Art qui merite seul nostre estime

commis que des pechez *gueriſſables*, c'eſt-à-dire qui peuvent eſtre expiez, & condamne à d'éternels ſupplices ceux qui ont commis des pechez mortels, & qui ayant pouſſé à bout l'injuſtice, ſe ſont rendu incurables, & n'ont en eux aucun endroit qui ſoit ſain. Voilà le danger dont il eſt beau de pouvoir garentir les hommes : voilà le meilleur de tous les combats, & le ſeul qui merite d'eſtre entrepris au peril meſme de ſa vie : car doit-on craindre des hommes qui ne peuvent tuer que le corps ?

Les Legiſlateurs, les Orateurs, & les Adminiſtrateurs d'Eſtats qui n'ont pas employé leur éloquence à rendre meilleurs les peuples qui leur eſtoient ſoûmis, n'ont point eſté de veritables Orateurs, & par conſequent ils n'ont pas eſté veritablement juſtes. Ce que Platon prouve par l'exemple de Periclés, de Cimon, de Milciade & de Themiſtocle, qui bien loin de rendre les Atheniens plus gens de bien, les rendirent plus brutaux & plus feroces, & porterent enfin la peine du peu de ſoin qu'ils en avoient pris. Car tout ce qui leur arriva de la part du peuple, leur arriva par leur faute, comme ce qui arrive à un méchant Eſcuyer, qui ayant laiſſé devenir ſes chevaux plus vicieux qu'il ne

les a receus, en eſt enfin eſtropié, & ne peut plus en eſtre le maiſtre. Voilà quelle eſt l'idée que Platon avoit de la Rhetorique dont il donne des preceptes excellents dans ſon Phedre & dans ſon Gorgias, Dialogues qu'on ne ſçauroit aſſez loüer, & qui ont fourni les maximes qu'on vient de lire.

Quand j'ay dit que la Rhetorique eſt une partie de la Dialectique, je n'ay pas oublié que la Dialectique eſt quelquefois opposée à la Rhetorique, comme dans Platon meſme au commencement du Gorgias, où Socrate dit de Polus qu'il s'eſt plus exercé à ce qu'on appelle la Rhetorique qu'à la Dialectique. Mais il eſt aiſé de voir que là par la Rhetorique, Socrate veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que

[redacted]

ploye les faux argumens comme les vrays; & le Dialecticien est celuy qui ne s'attache à l'Art que pour prouver la verité, comme le Sophiste ne se sert de l'Art, que pour faire passer le mensonge.

Venons à la maniere dont Platon manie les sujets qu'il entreprend de traiter, & tâchons de déveloper les beautez & les deffauts de son stile.

Maniere dont Platon traite ses sujets.

On l'a accusé de ne proposer jamais simplement & clairement ses questions & de jetter par là une fort grande obscurité dans ses Dialogues. Mais pour juger si ce reproche est bien ou mal fondé, il faut examiner ce que c'est que methode. Il y a deux sortes de methode. La premiere qu'on peut appeller *simple* & *seche*, telle que celle des Geometres qui ne cherchent qu'à proposer les veritez toutes nuës, & qu'à tirer des conclusions justes de leurs propositions. Cette metho-

teurs ; c'eſt proprement la premiere methode eſtenduë & déguiſée par tous les ornemens qui peuvent rendre des raiſonnemens agreables, & oſter aux preceptes la rudeſſe & la ſechereſſe qui les empeſchent ordinairement d'eſtre receus. Si l'on examine les ouvrages de Platon par rapport à la premiere : il eſt certain qu'il ne propoſe pas d'abord diſtinctement la queſtion dont il s'agit. Mais au lieu de luy en faire un reproche, on doit, au contraire, l'en loüer. Car il a rejetté exprés cette methode, pour ſuivre l'autre qui eſt infiniment plus utile, & où il y a plus d'art : par ſon moyen Platon a gueri beaucoup de paſſions, & détruit une infinité de préjugez, avant que ceux à qui il parle, ſçachent le but où il tend, & c'eſt par là qu'il convainc avec tant de force de toutes

afin que rien ne manque à leur beauté, & que tout ſoit d'une égale magnificence. Il fait comme un grand Prince qui bâtiſſant un beau Palais, *orne le veſtibule de colonnes d'or,* pour me ſervir des paroles de Pindare. Car il faut que ce que l'on voit d'abord ſoit éclatant & magnifique, & qu'il promette tout ce que la ſuite fera voir de grand.

Ses frequentes digreſſions.

Si l'on excuſe les preambules de Platon à cauſe de leur grande beauté, & des peintures naïves & admirables dont ils ſont remplis, comment excuſera-t-on les frequentes digreſſions où il s'engage ? Voilà comme parlent ceux qui n'ont jamais eu la patience de lire Platon, ou qui l'ont mal lû. Il eſt vray qu'il y a de frequentes digreſſions dans ſes Dialogues, mais ces digreſſions ne ſont jamais entierement hors du ſujet ; car il les employe toûjours, ou pour établir quelque grande verité, dont il aura beſoin dans la ſuite, ou pour prevenir l'eſprit par des autoritez & par des exemples, ou enfin pour divertir, & pour delaſſer ſon lecteur aprés une penible & ſerieuſe recherche ; & c'eſt en quoy Platon doit eſtre appellé le plus grand enchanteur qui fut jamais : car lorſqu'il vous prouve les veritez les plus neceſſaires & les plus

ſolides, c'eſt alors qu'il a ſoin de vous promener dans les prairies des Muſes, dans leurs bocages, & dans leurs vallons.

D'ailleurs, c'eſt une maxime inconteſtable que les operations de l'eſprit ne ſont pas comme le mouvement d'une fleche : la fleche ne va bien que lorſqu'elle va droit ; mais l'eſprit ne va pas moins bien quand il ſe détourne, ou qu'il s'arreſte ſur un ſujet pour le bien conſiderer par tous ſes coſtez & par les differents rapports qu'il a avec d'autres, que quand il va droit à ſon but. C'eſt à une fleche à aller ſans détour où l'on a viſé, elle manque toûjours également ſon coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais noſtre eſprit ne doit pas aller ſi directement ; il eſt ſouvent obligé de conſiderer les objets voiſins de celuy qu'il veut connoiſtre, & de

que les veritez qu'il a expliquées en differents endroits estant ramassées, font & achevent ses démonstrations, qui ne seroient ni si seures ni si droites, s'il y estoit allé tout droit.

Il faut n'avoir pas lû Platon pour l'accuser d'avoir ignoré la methode des Geometres. Il la connoissoit parfaitement, & c'est à dessein qu'il ne l'a pas employée. Un sçavant homme qui connoist parfaitement Platon, a remarqué avant moy, qu'on ne peut proposer plus nettement qu'il fait l'estat d'une question, diviser plus exactement un sujet, & mieux examiner des définitions. Il n'oublie jamais aucune des choses qu'il s'est proposé de traiter; il revient toûjours à son sujet qu'il n'a jamais perdu de veuë, quelque digression qu'il fasse. Il marque souvent par des propositions & par des conclusions le commencement & la fin de chaque partie & de chaque digression; il use souvent de recapitulations, & lors qu'il esloigne sa preuve, il a toûjours soin de vous faire souvenir de l'estat de la question; de sorte que son discours a tout ensemble la liberté de la conversation & la netteté du traité le plus methodique. Un ancienPhilosphe a donné cette loüan-

Mr. l'Abbé Fleury dans son traitté des Estudes.

Alcin ch. vi

gé à Platon, que *de tous les Philosophes il est le plus excellent & le plus admirable pour bien diviser & pour bien définir : qualitez qui marquent sa grande habileté dans la Dialectique.*

Pour ce qui est de son stile, il est élevé sans estre impetueux & rapide. C'est un grand fleuve dont la profondeur fait la tranquilité. La principale cause du sublime qui y regne, c'est qu'il a imité Homere plus que tous les autres Escrivains, & qu'il a puisé dans sa Poësie, comme dans une vive source dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux : il est mesme le rival d'Homere. En effet il semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, & ne s'estre jetté si souvent dans des expressions & dans des matieres Poëtiques, que pour *Stile de Plat.* [redacted]

permettre de l'expliquer un peu plus à fond, en m'attachant à ce qu'en ont dit nos anciens Maiſtres.

Denys d'Halic. dans ſon Traité de la Compoſition.

Il y a tant de differentes manieres de compoſer qu'elles ſont innombrables. Car on peut dire qu'autant que les viſages des hommes ſont differents, autant les manieres d'écrire ſont differentes. Il en eſt de cet Art comme de celuy de la Peinture, où les Peintres avec les meſmes couleurs font des meſlanges tres-divers, & peignent les meſmes ſujets d'une maniere tres-differente. Mais quoique ces differences ſoient en ſi grand nombre, quand on les examine de prés & en détail, on peut pourtant les reduire à trois principales, auſquelles on donne des noms empruntez parce qu'elles n'en ont pas de propre. La premiere eſt la compoſition auſtere ou rude : la ſeconde, la fleurie ou la coulante : & la troiſiéme, la moyenne qui eſt un compoſé des deux.

Compoſition auſtere ou rude. Den. p. 32. &c.

La compoſition auſtere reſſemble à ces anciens bâtimens, dont les pierres ne ſont ni polies ni bien arrangées, mais bien aſſiſes, & ont plus de ſolidité que de grace: elle tient plus de la Nature que de l'Art, & plus de la paſſion que des mœurs; elle n'a rien de fleuri, elle eſt grande &

ie, s'il est permis de se servir de ce
e, elle est sans ornement, & toutes
eautez sentent beaucoup l'antique.
: le veritable caractere de Pindare,
chyle & de Thucidide.

a seconde, qui est la coulante & la
ie, est presque entierement opposée
utre : elle cherche les mots les plus
: & les plus coulants, & elle évite
soin tous ceux qui sont rudes. Elle
plus l'Art que la Nature, & elle est plus
les mœurs que dans la passion. C'est
ractere d'Hesiode, de Sapho, d'A-
con, de Simonide & d'Euripide pour
oëtes, & d'Isocrate pour les Ora-
. De tous ceux qui ont écrit en pro-
ersonne n'y a mieux réüssi que ce
ier. *Composition coulante ou fleurie pag. 25. & 26.*

a troisiéme est meslée de l'une & de *Composition*



tres écrivains ; mais ce choix luy manque quelquefois, quand il quitte le ſtile ordinaire pour ſe jetter dans les expreſſions extraordinaires & ſublimes. Pendant qu'il eſt dans le ſimple & dans le naturel, il n'y a rien de plus gracieux, de plus pur & de plus coulant que ſa diction ; c'eſt comme le criſtal d'une onde pure ; il employe les termes les plus communs ; il ne s'étudie qu'à la netteté & à la clarté, mépriſant tous les ornemens étrangers ; il conſerve ſeulement un petit air d'Antique qui eſt preſque inſenſible, & qui ſert à relever ſa beauté, & par des nombres variez avec un art merveilleux, il rend par tout une harmonie qui enchante. Mais lorſqu'il veut ſe ſurpaſſer luy-meſme, & qu'il affecte d'eſtre grand, il luy arrive quelque fois tout le contraire ; car outre que ſa diction eſt moins agreable, moins pure & plus embarraſſée, elle tombe dans des periphraſes qui eſtant repanduës ſans choix, & ſans meſure, n'ont ni grace ni beauté, & n'étalent qu'une vaine richeſſe de langue : au lieu des mots propres & de l'uſage commun, il ne cherche que les mots nouveaux, étrangers & antiques, & au lieu de n'employer que des figures ſages & bien entenduës, il eſt ex-

ceſſif

cessif dans ses epithetes, dur dans ses metaphores & outré dans ses allegories. Quand je parle ainsi je ne pretends pas dire que cela luy arrive toûjours, il faudroit estre ou aveugle ou insensible pour n'estre pas touché d'une infinité d'endroits où il est aussi grand & aussi sublime qu'il soit possible, & où il va jusqu'au merveilleux. Mais c'est pour faire voir que lorsqu'il tombe, ce n'est que dans le genre dans lequel il est impossible de se soutenir toûjours également. Car le Grand est glissant & dangereux; & pour y arriver, il faut s'exposer à faire des chutes. Il n'y a mesme que les grands genies qui soient capables de ce noble effort, & ces chutes marquent qu'ils ont esté entraînez par un esprit divin dont ils n'ont pû estre les maistres. C'est-pourquoy le sublime, quoyque peu soutenu, l'emporte toûjours sur le mediocre, quelque heureux & quelque parfait qu'il soit.

D'ailleurs il faut dire à la loüange de Platon que les endroits où il est tombé, sont en trés-petit nombre au prix de ceux où il a admirablement réussi: & si on les marque, c'est moins pour les censurer que pour s'étonner qu'un homme si élevé au dessus de la nature humaine, n'ait pû

s'empescher de faire des fautes en des endroits où il pouvoit si facilement les éviter, & où il paroist mesme qu'il les a connuës. Car il avoüe quelque fois que ce qu'il dit ressemble moins à un discours sage & reglé, qu'à une poësie dithyrambique, & qu'il parle en possedé. Cet enthousiasme outré est vicieux, sur tout dans des matieres philosophiques, & il devoit le corriger, puisqu'il s'en estoit apperceu, & qu'il estoit si soigneux & si jaloux de son stile, qu'à l'âge de quatre-vingts ans, il ne cessoit de retoucher encore ses dialogues, & qu'il y prenoit tant de peine, qu'aprés sa mort on trouva sur ses tablettes, le commencement des livres de sa Republique changé en vingt façons.

Mais on peut dire que ce vice luy a plû, ou que craignant que la simplicité de Socrate ne fust pas toûjours goustée, il a voulu la relever par le mélange du sublime de Thucidide & de Gorgias; mais en imitant leurs vertus, il ne s'est pas assez precautionné contre leurs vices. C'est le jugement qu'en avoit fait Denys d'Halicarnasse dans son traité des anciens Orateurs, & il le soutient dans la réponse qu'il fait au grand Pompée qui avoit pris le parti de Platon. Dans cette réponse il

luy prouve la verité de ce jugement, il luy fait voir qu'il en convient luy-mesme, & il montre que les anciens, comme Demetrius Phalereus & d'autres encore en avoient jugé de meme avant luy.

Longin, ce critique si fin, si seur, & si exact en a porté le mesme jugement, plusieurs siecles aprés Denys d'Halicarnasse. Il reconnoist comme luy, que Platon est divin en une infinité d'endroits, & en mesme temps il fait voir comme luy, par des exemples sensibles, qu'il est quelquefois trop figuré dans ses expressions; & que par une fureur de discours il se laisse emporter à des methaphores dures & excessives, & a une vaine pompe allegorique qui ne fait que languir. C'est un deffaut qu'il auroit évité comme dit Démetrius, s'il avoit employé plus souvent les Images que les Metaphores.

Mais finissons en peu de mots ce caratére, en reprenant ce qui a déja esté dit. n general, il n'y a rien de plus haronieux & de plus touchant que la dion de Platon. Il joint la force des plus ands Orateurs avec les graces des plus ans Poëtes; il est trés-abondant & s-fecond; il marque si parfaitement les eurs, & les passions; & forme si bien ses

caracteres, que tous ses personnages sont par tout ce qu'ils ont parû d'abord. Il n'y a rien de plus parfait quand il se tient dans les bornes du langage ordinaire, & il tombe quelquefois quand il veut se guinder fort haut, mais ses chutes sont rares, & les endroits où il est merveilleux sont fort frequents. De sorte qu'en ce genre mesme il y a dans ces écrits mille choses à admirer, contre une à reprendre.

Aprés avoir parlé du stile de Platon, disons un mot de ses commentateurs & de ses Interpretes.

Nous n'avons que deux traductions latines des ouvrages de ce Philosophe, l'une est de Marsile Ficin, & l'autre de Jean de Serres qui a fait l'Histoire de France sous le titre d'inventaire : ni l'une ni l'autre ne feront jamais bien entendre Platon : la premiere me paroist pourtant la meilleure pour la lettre; & il est certain qu'il y a moins de fautes. Marsile Ficin estoit un homme sçavant & laborieux; mais comme il estoit trop speculatif & trop abstrait, il perd tout le fruit de sa traduction par ses explications, où il outre les allegories & les mysteres. Il seroit trés-faché d'entendre quelque chose simplement, quoyque Platon soit souvent

trés-simple, & c'est par là qu'il tasche de justifier beaucoup d'erreurs où Platon est tombé ; car il trouve par tout un sens, non seulement commode & excusable, mais orthodoxe : il le regarde par tout avec un profond respect, comme un homme inspiré de Dieu ; & il est persuadé que dans la Religion Chrétienne il n'y a point de mystere qui ne luy ait esté aussi connu, je ne dis pas qu'aux Prophetes, mais qu'aux Evangelistes & qu'aux Apostres.

Jean de Serres estoit beaucoup moins habile que Marsile Ficin, & il entendoit beaucoup moins bien le Grec, de sorte que sa traduction est pleine d'un plus grand nombre de fautes, & de fautes essentielles qui corrompent le sens : mais il est encore plus à blamer en ce qu'il a changé tout l'ordre des dialogues & qu'il les a angez en differentes classes, non pas seon les matieres, mais selon les titres qui ont ordinairement faux ; ce qui fait que Lecteur, qui cherche dans le Dialogue que le titre promet & qu'il n'y trouve s, accuse Platon de ne rien prouver & de carter de son sujet, & ne se donne pas atience de l'entendre. La seule chose me paroist digne d'une grande loüan-

V. Mr. l'Abbé Fleury traitté des Estudes p. 297.

ge dans ſon travail, ce ſont les petites remarques qu'il met en marge, & où il montre la methode de Platon toute nuë. car quoyque Platon ait voulu la cacher pour rendre ſes Dialogues plus agreables, il eſt bon que quelqu'un ſe donne la peine de bien démeſler cet Art, que les lecteurs ne démeſleroient pas toûjours d'eux-meſmes : cela eſt d'un tres-grand ſecours, & ſert meſme extrêmement à faire ſentir les beautez de la methode que Platon a ſuivie. Au reſte, ſi Marcile Ficin a peché en outrant par tout les myſteres, Jean de Serres peche au contraire en prenant tout trop ſimplement : car c'eſt par là qu'il fait à Platon des crimes de beaucoup de choſes fort innocentes, & qui peuvent recevoir un bon ſens.

Les Commentateurs de Platon.

Platon s'explique ſi clairement luy-meſme, qu'on n'a beſoin que d'attention, afin de ne pas perdre la ſuite de ſon raiſonnement. Les obſcuritez qu'on y trouve viennent ou des coûtumes de ſon temps, ou des dogmes de l'ancienne Philoſophie, & c'eſt ce que les Commentaires n'éclairciſſent preſque point. Il faut en chercher l'intelligence dans la lecture des Auteurs anciens qui ſervent plus à faire entendre Platon que tous

ceux qui ont travaillé à expliquer sa doctrine. Ces Commentateurs ne sont pourtant pas à mépriser, & ils meritent d'estre leus pour eux-mesmes, sans aucun égard à la Philosophie de Platon. Au moins il y en a cinq dont je puis faire ce jugement : Maxime de Tyr sous l'Empereur Marc Aurele, dans le second siecle; Plotin dans le troisiéme; Porphyre disciple de Plotin ; & Iamblique disciple de Porphyre dans le quatriéme ; & Proclus dans le sixiéme.

Ce dernier estoit tres-grand Philosophe, & si habile dans les mechaniques qu'il égala & surpassa mesme Archimede en plusieurs choses. Mais il fut encore plus vain qu'habile, lors que pour rasseurer l'Empereur Anastase, à qui on avoit prédit qu'il seroit tué d'un coup de foudre, il luy bâtit une tour qui devoit estre à l'épreuve de ces traits du ciel : car cette tour fut inutile, & l'Empereur fut tué du coup qu'il vouloit éviter. Nous avons encore de ce Proclus six livres sur la Theologie de Platon & des Institutions Theologiques : ses ouvrages sont fort difficiles à entendre parce qu'il est fort abstrait. Mais quand on peut le penetrer on le trouve tres-profond & plein de choses admira-

bles, comme lors qu'il explique ce que Platon dit, que ce qui nous unit à Dieu c'est l'Amour, la verité & la Foy; & qu'il fait voir que la Foy est l'unique cause de l'initiation. *Car*, dit-il, *cette initiation ne se fait ni par la connoissance ni par le discernement, mais par un moyen qui est unique & plus fort que toutes les connoissances, c'est-à-dire, par le silence que la foy inspire en élevant nos ames à Dieu, & en les plongeant dans cette mer qu'on ne sçauroit jamais comprendre.* Mais il faut le lire avec beaucoup de jugement & de précaution, car ces choses si admirables sont meslées de beaucoup d'erreurs dans lesquelles la haine, dont il estoit animé contre les Chrétiens, l'avoit fait tomber.

Iamblique est considerable en ce qu'il explique parfaitement l'opinion des Egyptiens & des Chaldéens sur les choses divines. D'ailleurs en expliquant ces mysteres, il donne souvent de grandes veuës dont on peut se servir utilement pour éclaircir beaucoup de difficultez dans les Livres saints; & il est plein de maximes qui peuvent estre d'un grand usage. Le plus grand deffaut d'Iamblique c'est qu'en traitant ces sujets fort sublimes il pa-

toist souvent credule & superstitieux.

Porphyre estoit de Tyr, il s'appelloit *Malcho*, c'est pourquoy Longin l'appelle dans ses lettres *le Roy de Tyr*, parce que dans la langue Phenicienne *Malcho* signifie *Roy:* par la mesme raison il se nomme *Porphyre*, qui signifie *vestu de Pourpre*, c'est-à-dire Roy. Les Anciens nous ont conservé beaucoup de choses qu'il avoit écrites sur la Philosophie de Platon & de Pythagore : mais c'estoit un méchant esprit, & tres-satirique : d'ailleurs il estoit si enclin à la magie, que cette curiosité sacrilege a obscurci les plus grandes lumieres qu'il avoit tirées de Platon. Son traité de l'abstinence est ce qu'il a fait de meilleur & de plus utile.

Plotin me paroist le plus excellent de tous. Ce n'est pas qu'il ne soit souvent fort abstrait & fort difficile à entendre ; mais en general il est plus à la portée des hommes que Proclus, & pour la Morale il y a un tres-grand profit à faire dans ses escrits. Heureusement mesme ses plus beaux traittez sont les plus clairs & les plus intelligibles. Longin dit de luy qu'il a expliqué plus clairement les principes de Platon & de Pythagore qu'aucun des Philosphes qui l'avoient precedé. Il

dit que ses écrits sont dignes de l'estime & de la veneration de tous les hommes, & il ajouste que quoyque la plusspart des matieres qu'il traitte, luy paroissent incomprehensibles & ne le frapent point, il ne peut se lasser d'admirer son stile, la solidité de ses pensées & de ses conceptions, la profondeur de ses recherches, & la maniere veritablement philosophique dont il traite ses sujets.

Quand Longin dit qu'il n'est pas toûjours frapé des sujets que traite Plotin, il a égard principalement à ce que Plotin avoit écrit sur les idées. Car Longin avoit travaillé à refuter Porphyre qui estoit revenu au sentiment de Plotin aprés avoir écrit contre luy. C'est-à-dire que Longin n'avoit pu concevoir la doctrine des idées, & qu'il estoit du sentiment d'Aristote qui avoit pris trop à la lettre le ridicule que Diogene avoit voulu donner à cette opinion; car Diogene s'estant trouvé un jour à table avec Platon, & la conversation estant tombée sur ces exemplaires immateriels & éternels, il dit à Platon: *Je voy bien là un gobelet & une table, mais je ne voy ni gobeleité ni tableité.* Platon luy répondit, *c'est que tu as les yeux du corps avec lesquels on voit*

le gobelet & la table, mais tu n'as pas ceux de l'esprit, qui seuls peuvent faire voir la gobeleité & la tableité.

Jamais disciple n'a fait plus d'honneur à son maistre que Plotin en a fait Platon par ses mœurs & par sa doctrine.

C'est luy qui a dit le premier que *Dieu par un pur mouvement de sa misericorde n'a donné à nostre Ame que des chaînes mortelles.* Pour nous faire entendre que c'est par un effet de ses compassions qu'il nous a donné un corps assujetti à la mort, afin que nous ne fussions pas toûjours exposez aux miseres de cette vie.

Il a reconnu que nostre Ame ne tire toute sa lumiere & toute sa clarté que de la lumiere intelligible qui l'a créée; que cette Ame n'a de nature au dessus d'elle que Dieu seul; & que les Anges & les autres esprits celestes ne tirent leur bonheur & leur intelligence, que de la mesme source qui nous illumine & qui nous rend heureux.

Ses mœurs estoient encore plus admirables que sa doctrine. Il méprisa toute sa vie la vaine gloire, les richesses & les voluptez; & il estoit d'une probité si generalemennt reconnuë, que les personnes les plus considerables de l'un & de l'au-

tre ſexe luy confioient en mour
leurs biens & leurs enfans, com
pouvant trouver un dépoſitaire p
delle ni un azile plus ſacré.

Maxime de Tyr a écrit ſur la d
d'Homere, & ſur des matieres de
ſophie: preſque tous les diſcours q
avons de luy, regardent directem
indirectement la Philoſophie de
La lecture en eſt trés-agreable &
utile : mais on n'en tire pas plus
cours pour l'intelligence des diff
de Platon, qu'on en tire de tous les
& à cet égard on peut dire que l'i
de ces commentaires prouve la ver
ſentiment de Platon, qui tenoit
ſert preſque de rien d'écrire ſur ce
ces ſublimes, & que la veritable
de les enſeigner, c'eſt par la conv
dans laquelle ſeule on peut perſu
homme, de telle ſorte qu'il ne l
aucune difficulté, & qu'il eſt
d'en perſuader un autre; car on
jamais bien une verité, ſi on n'eſt
de la faire connoiſtre ſur le champ
ceux qui ont les diſpoſitions ne
pour la comprendre. Voila pourq
ſi Platon eſtoit plus connu & mi
tendu à Rome du temps de Cicero

ne l'eſt maintenant, parce qu'on le liſoit avec des Philoſophes, & il n'y a rien qui abrege tant de difficultez que des commentaires vivants. Malheureuſement ces commentaires vivants ſont aujourd'huy bien rares, ou pour mieux dire on n'en trouve plus. Car de tous nos Philoſophes il n'y en a pas un qui ſe ſoit attaché à la lecture de Platon: negligence trés-condannable! Quand la lecture de Platon ne nous rendroit pas plus ſçavans, il eſt certain qu'elle peut nous rendre meilleurs, moins orgueilleux & plus ſages, non ſeulement de cette ſageſſe humaine qui rend propres à remplir exterieurement tous les devoirs de la vie civile, mais auſſi de cette ſouveraine ſageſſe qui diſpoſe à obéïr à Dieu, & à eſtre ſoûmis aux veritez de la Religion, & qui ſeule fait le veritable caractere du Philoſophe.

Dénué donc de tout ſecours du coſté des Commentaires vivants, pour entendre Platon, je vais m'attacher à Platon meſme, & tâcher d'en donner une traduction fidelle accompagnée de quelques remarques dans les endroits les plus difficiles & les plus importants : peut-eſtre que la facilité qu'on trouvera à le lire luy attirera des lecteurs. Quel qu'en ſoit le

succés je ne me repentiray jamais d'av
employé mon temps à traduire quelq
traittez d'un Philosophe veritableme
divin, puisqu'il a eu ce glorieux privile
d'estre dans la main de Dieu un inst
ment de lumiere & de grace pour
conversion de saint Augustin, & qu
peut l'estre encore pour la nostre.



ARGUMENT
DU
PREMIER ALCIBIADE.

DANS *ce Dialogue qui a pour titre*, De la Nature humaine, *Platon entreprend de guerir nostre orgueil & nostre amour propre, en mettant les foiblesses & les deffauts de la nature humaine dans tout leur jour, & en enseignant les moyens qu'il faut employer pour la reformer par le soin que nous devons prendre de nous-mesmes. Il est donc question de sçavoir ce que c'est que* nous, *& c'est sur tout dans cette partie que ce Dialogue paroist divin. Car Platon y enseigne que* l'homme est l'Ame raisonnable qui participe à l'Intelligence, & qui se sert du corps. *L'Ame comme raisonnable se sert de sa raison pour reflechir sur elle-mesme, & pour connoistre ses besoins : comme participant à l'Intelligence, elle se sert de cette*

Intelligence pour s'élever à Dieu & pour se connoistre dans cette lumiere resplendissante, dans laquelle seule on peut se voir parfaitement soy-mesme, & connoistre le bon, l'utile, le beau, le juste, en un mot le veritable bien dont elle est la source. Et c'est cette connoissance seule qui nous corrige, & qui dirigeant toutes nos actions, les rend utiles, & pour nous & pour les autres. Mais afin qu'on ne croye pas qu'il depend absolument de nous, d'acquerir cette perfection, il asseure que tous nos efforts seront inutiles sans le secours de Dieu. On trouvera encore icy d'autres veritez aussi surprenantes dans un payen, comme ce que Platon dit des deux sortes d'ignorances dont l'une est bonne & l'autre mauvaise, & ce qu'il nous apprend que la connoissance des choses singulieres ne suffit pas pour produire la paix & l'union dans les Etats & dans les familles, & qu'on a besoin de la connoissance des choses universelles, qui

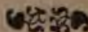
seule produit la charité mere de l'union. Il n'est pas necessaire de relever icy toutes les beautez de ce Dialogue. Je remarqueray seulement en general que tous ces Dialogues sont comme autant de pieces de Theâtre. Le comique régne dans les uns, & le Tragique dans les autres. Celuy-cy est de la derniere espece, & il ressemble en quelque façon à l'Oedipe de Sophocle. Car comme on voit dans cette piece un Prince qui du faiste de la grandeur, & aprés avoir esté regardé comme un Dieu, tombe dans un malheur épouventable, on voit icy de mesme, qu'Alcibiade, aprés s'estre crû digne des plus grands honneurs, est obligé de reconnoistre qu'il n'est digne que d'estre esclave. Ceux qui seront choquez de la maniere passionnée dont Socrate parle à Alcibiade au commencement de ce Dialogue, cesseront de l'estre quand ils l'auront lû. Car ils verront que c'est une passion trés-innocente qui n'a que la vertu pour objet. Les jeunes

Intelligence pour s'élever à Dieu & pour se connoistre dans cette lumiere resplendissante, dans laquelle seule on peut se voir parfaitement soy-mesme, & connoistre le bon, l'utile, le beau, le juste, en un mot le veritable bien dont elle est la source. Et c'est cette connoissance seule qui nous corrige, & qui dirigeant toutes nos actions, les rend utiles, & pour nous & pour les autres. Mais afin qu'on ne croye pas qu'il depend absolument de nous, d'acquerir cette perfection, il asseure que tous nos efforts seront inutiles sans le secours de Dieu. On trouvera encore icy d'autres veritez aussi surprenantes dans un payen, comme ce que Platon dit des deux sortes d'ignorances dont l'une est bonne & l'autre mauvaise, & ce qu'il nous apprend que la connoissance des choses singulieres ne suffit pas pour produire la paix & l'union dans les Etats & dans les familles, & qu'on a besoin de la connoissance des choses universelles, qui

seule produit la charité mere de l'union. Il n'est pas necessaire de relever icy toutes les beautez de ce Dialogue. Je remarqueray seulement en general que tous ces Dialogues sont comme autant de pieces de Theâtre. Le comique régne dans les uns, & le Tragique dans les autres. Celuy-cy est de la derniere espece, & il ressemble en quelque façon à l'Oedipe de Sophocle. Car comme on voit dans cette piece un Prince qui du faiste de la grandeur, & aprés avoir esté regardé comme un Dieu, tombe dans un malheur épouventable, on voit icy de mesme, qu'Alcibiade, aprés s'estre crû digne des plus grands honneurs, est obligé de reconnoistre qu'il n'est digne que d'estre esclave. Ceux qui seront choquez de la maniere passionnée dont Socrate parle à Alcibiade au commencement de ce Dialogue, cesseront de l'estre quand ils l'auront lû. Car ils verront que c'est une passion trés-innocente qui n'a que la vertu pour objet. Les jeunes

gens seroient bien heureux, s'ils trouvoient toûjours des amis qui les aimassent aussi veritablement & aussi saintement que Socrate aimoit Alcibiade: car, comme dit Plutarque, il ne cherchoit point avec luy une volupté effeminée indigne d'un homme, mais il guerissoit la corruption de son Ame, il remplissoit le vuide de son esprit, & il rabaissoit sa vanité insensée, *& il tachoit de le tirer des tenebres pour le mener à la veritable lumiere. Il n'est pas difficile d'établir le temps auquel Platon suppose que ce Dialogue a esté fait puisqu'il nous dit, qu'Alcibiade estoit dans sa vingtiéme année, c'estoit donc la troisiéme année de l'Olympiade LXXXVII. un an avant la mort de Péricles.*

Ce Dialogue est μαιευτικὸς, *c'est à dire, que Socrate fait en sorte qu'Alcibiade trouve de luy-mesme les veritez qu'il veut luy enseigner.*



LE PREMIER ALCIBIADE, OU DE LA NATURE HUMAINE.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

FILS de Clinias, vous estes sans doute surpris qu'ayant esté le premier qui vous ay aimé, je sois aussi le dernier, & qu'au lieu que les autres vous ont importuné par leurs poursuittes, j'aye esté tant d'années sans vous parler. Ce n'est aucune consideration humaine qui m'a retenu, * c'est une consideration toute divine, & je vous

* *C'est une consideration toute divine.*] Il veut dire qu'il n'a pas voulu luy parler sans la permission du Dieu qui le conduit, & que Dieu n'a pas voulu le permettre pendant la grande jeunesse d'Alcibiade qui auroit rendu inutiles toutes ses leçons. Sur ce genie qui conduisoit Socrate, on peut voir l'Argument de l'Apologie.

l'expliqueray tantoſt. Preſentement que le Dieu qui me conduit ne me retient plus, je me ſers de la permiſſion qu'il me donne de vous aborder, & j'eſpere que deſormais noſtre commerce ne luy ſera pas deſagreable. Juſqu'icy j'ay vû avec joye la conduite que vous avez tenuë avec mes rivaux; parmi ce grand nombre d'hommes orgueilleux & hautains qui ſe ſont attachez à vous, il n'y en a pas un que vous n'ayez rebuté par vos fiertez; & je veux vous dire icy la cauſe du mépris que vous avez eu pour eux. Vous croyez n'avoir beſoin de perſonne, tant vous penſez que la nature vous a liberalement partagé de tous les biens & du corps & de l'eſprit. Car premierement [a] vous vous trouvez le plus beau & le mieux fait de tous les hommes, & en cela il eſt bien ſeur que vous ne vous trompez pas. En ſecond lieu, vous ſentez que vous avez de la naiſſance, [b] car vous eſtes de la plus illuſtre mai-

Orgueuil d'Alcibiade, & ſur quoy il eſtoit fondé.

[a] Plutarque rapporte que la beauté d'Alcibiade ſe conſerva floriſſante dans tous les âges, & que le mot d'Euripide, *que l'automne des beaux hommes eſt belle*, fut vray de luy.

[b] Du coſté de ſon Pere Clinias il deſcendoit d'Euryſaces Fils d'Ajax, & du coſté de ſa Mere Dinomaché, il eſtoit Alcmæonide, & deſcendoit de Megacles.

ſon d'Athenes qui eſt la plus conſiderable de toutes les villes Grecques. Du coſté de voſtre pere, vous avez beaucoup de parens & d'amis trés-puiſſans qui vous appuyeront en toutes rencontres : vous n'en avez pas moins, ni de moins conſiderables du coſté de voſtre mere ; & ce que vous penſez qui augmente encore plus voſtre credit, c'eſt que voſtre pere vous a laiſſé pour tuteur Periclés, dont l'autorité eſt ſi grande qu'il fait tout ce qu'il veut, non ſeulement dans cette ville, mais auſſi dans toute la Grece, & chez les plus puiſſantes des nations barbares. Je pourrois encore parler de vos richeſſes, ſi je ne ſçavois que c'eſt ce qui vous donne le moins de vanité. * Tous ces grands avantages vous ont inſpiré tant d'orgueil, que vous avez mépriſé tous vos Amants comme des inferieurs qui n'eſtoient pas dignes de vous aimer. Auſſi vous ont-ils tous quitté, & vous vous en eſtes bien aperceu. C'eſt-pourquoy je ſuis trés-ſeur que vous

* Les paſſions d'Alcibiade les plus marquées & les plus fortes eſtoient une vanité demeſurée, qui faiſoit qu'il vouloit tout emporter de hauteur, & une ambition ſans bornes qui le portoit à ne vouloir jamais ſouffrir ni un ſuperieur ni un égal, c'eſt-pourquoy Archeſtratus diſoit que *la Grece ne pourroit porter deux Alcibiades.* Plutar.

ne pouvez aſſez vous eſtonner des raiſons que je puis avoir pour continuer dans ma premiere paſſion, & que vour cherchez quelle eſperance j'ay pû conſerver pour vous ſuivre aprés que tous mes rivaux ſe ſont retirez.

ALCIBIADE.

Mais une choſe que vous ne ſçavez ſans doute pas, Socrate, c'eſt que vous ne m'avez prevenu que d'un moment, & que j'avois deſſein de vous aborder le premier pour vous demander raiſon de voſtre opiniâtreté. Que voulez-vous dire, & qu'eſperez-vous pour m'importuner comme vous faites, en vous trouvant toûjours trés-ſoigneuſement dans tous les lieux où je vais ? car enfin je ne puis aſſez m'eſtonner de vos manieres, & vous me ferez plaiſir de me dire une fois pour toutes ce que vous pretendez.

SOCRATE.

C'eſt-à-dire que vous m'écouterez volontiers, puiſque vous avez envie de ſçavoir ce que je penſe ; je vais donc vous parler comme à un homme qui aura la patience de m'entendre & qui ne cherchera pas à m'échaper.

ALCIBIADE.

Ouy, vous le pouvez.

SOCRATE.

Prenez bien garde à quoy vous vous engagez ; afin que vous ne ſoyez pas ſurpris ſi j'ay autant de peine à finir, que j'en ay eu à commencer.

ALCIBIADE.

Parlez, Socrate, je vous donneray tout le temps que vous voudrez.

SOCRATE.

Il faut donc vous obeïr ; & quoy qu'il ſoit bien difficile de parler à une perſonne qu'on aime & qui n'aime point, il faut avoir le courage de vous dire ma penſée. Pour moy, Alcibiade, ſi je vous avois vû toûjours attaché à vos vanitez & à vos grandeurs, & dans le deſſein de vivre comme vous avez fait juſqu'icy dans voſtre luxe & dans voſtre molleſſe, il y a long-temps que j'aurois auſſi [redacted]

ſentement, que de mourir, s'il vous eſtoit deffendu d'aſpirer à en avoir un jour de plus grands encore. Il me paroiſt, dis-je, que vous aimeriez-mieux mourir : & voicy quelle eſt l'eſperance qui vous flatte, & qui vous fait aimer la vie. Vous eſtes perſuadé que vous n'aurez pas pluſtoſt harangué les Atheniens, & cela arrivera au premier jour, que vous leur ferez ſentir que vous meritez d'eſtre plus honoré que Périclés & qu'aucun de nos plus grands Citoyens; que vous ſerez d'abord le maiſtre dans la ville; & que voſtre puiſſance s'étendra ſur toutes les villes Greques, & ſur les nations barbares qui habitent noſtre continent. Que ſi ce Dieu vous diſoit encore, Alcibiade, vous ſerez Roy de toute l'Europe, mais vous n'étendrez point voſtre domination ſur les provinces de l'Aſie, je penſe que vous ne voudriez pas vivre pour un ſi petit Empire, à moins que de remplir la terre entiere du bruit de voſtre nom. Vous n'eſtimez que Cyrus, & que Xerxes, & enteſté de leur gloire, vous vous propoſez de les imiter. Voilà quelles ſont vos veuës : je le ſçay, & ce n'eſt point conjecture : vous ſentez bien que je vous dis vray; & c'eſt pourquoy vous me demanderez

derez peut-eſtre, Socrate, qu'eſt-ce que ce preambule a de commun avec ce que vous vouliez me dire pour m'expliquer les raiſons que vous avez de me ſuivre par tout ? Je vais vous ſatisfaire, fils de Clinias. C'eſt que ces grandes penſées que vous roulez dans voſtre teſte, ne peuvent jamais s'effectuer que par mon ſecours, tant j'ay de pouvoir ſur toutes vos affaires & ſur vous-meſme. De-là vient auſſi ſans doute, que le Dieu qui me gouverne ne m'a pas permis de vous parler juſqu'icy, & j'attendois ſa permiſſion: preſentement donc, comme vous eſperez que dés-que vous aurez fait voir à vos Concitoyens que vous eſtes digne des plus grands honneurs, ils vous rendront le maiſtre de leur fortune, j'eſpere de meſme que vous me ferez le maiſtre de voſtre conduite.

Les deſſeins des ambitieux ne peuvent réuſſir que pa[r] les conſeils des ſages.

ne fussent pas perduës. Aujourd'huy il me le permet, & vous estes effectivement plus disposé à m'entendre.

ALCIBIADE.

Je vous avoüe, Socrate, [a] que je vous trouve encore plus étrange depuis que vous avez commencé à me parler, que pendant que vous avez gardé le silence; quoy-que vous m'ayez toûjours paru tel. Vous avez donc parfaitement connu mes pensées, je le veux, quand je vous dirois le contraire, je ne viendrois pas à bout de vous persuader. Mais vous, comment me prouverez-vous qu'avec vostre secours j'effectueray les grandes choses que je medite, & que sans vous je ne puis rien?

SOCRATE.

Me demandez-vous si je suis capable de vous faire quelque long discours, [b] comme ceux que vous avez accoutumé d'entendre? vous sçavez que ce n'est pas là ma maniere. Mais pour peu que vous

[a] Il estoit impossible que la sagesse de Socrate ne parust pas à Alcibiade une pure folie, sur tout en cette occasion où Socrate promettoit de si grandes choses qu'Alcibiade ne comprenoit point.

[b] Il luy reproche qu'il s'amusoit trop à écouter les longs discours des Sophistes. Car Alcibiade se piquoit d'éloquence, & c'est ce qui luy donnoit ce goust pour ces discours étudiez.

vouliez vous accommoder à moy, je me fais fort de vous convaincre que je n'ay rien avancé que de vray.

ALCBIADE.

Je veux bien m'y accommoder, pourveu que cela ne ſoit pas bien difficile.

SOCRATE.

Eſt-ce une choſe ſi difficile que de répondre à quelques queſtions ?

ALCIBIADE.

Non, s'il n'y a que cela.

SOCRATE.

Repondez-moy donc ?

ALCIBIADE.

Vous n'avez qu'à m'interroger.

SOCRATE.

Ne ſuppoſerons-nous pas toûjours que vous avez ces grandes penſées que je vous attribuë.

[redacted]

SOCRATE.

Quoy, quand ils delibereront sur ce qui regarde la construction des vaisseaux, pour sçavoir quelle sorte de vaisseaux ils doivent bastir ?

ALCIBIADE.

Ce n'est pas sur cela.

SOCRATE.

Car vous n'avez pas appris à bastir des vaisseaux ; voilà pourquoy vous ne parlerez pas sur cette matiere. N'est-ce pas ?

ALCIBIADE.

Non sans doute.

SOCRATE.

Quand delibereront-ils donc de leurs affaires afin que vous puissiez parler ?

ALCIBIADE.

Quand il sera question de la paix, de la guerre, ou de quelqu'autre chose qui regarde le gouvernement.

SOCRATE

[redacted]

ADCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Ce ne ſera pas non plus ſur quelque point de divination, un devin en ſçait plus que vous ſur cette matiere, qu'il ſoit petit ou grand, beau ou laid, de grande ou de baſſe naiſſance. . . . . . .

ALCIBIADE.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

SOCRATE.

Il n'importe pas non plus qu'il ſoit riche ou pauvre, car le bon conſeil vient de la ſcience, & non pas des richeſſes.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et ſi les Atheniens déliberoient ſur les moyens de recouvrer leur ſanté, ne chercheroient-ils pas un medecin pour le conſulter, ſans ſe mettre en peine du reſte ?

ALCIBIADE.

Cela eſt bien ſeur.

SOCRATE.

Quand ſera-ce donc que vous vous leverez avec quelque ſorte de raiſon pour leur donner vos bons avis ?

ALCIBIADE.

Ce ſera quand ils delibereront ſur leurs affaires.

SOCRATE.

Quoy, quand ils delibereront sur ce qui regarde la construction des vaisseaux, pour sçavoir quelle sorte de vaisseaux ils doivent bastir ?

ALCIBIADE.

Ce n'est pas sur cela.

SOCRATE.

Car vous n'avez pas appris à bastir des vaisseaux ; voilà pourquoy vous ne parlerez pas sur cette matiere. N'est-ce pas ?

ALCIBIADE.

Non sans doute.

SOCRATE.

Quand delibereront-ils donc de leurs affaires afin que vous puissiez parler ?

ALCIBIADE.

Quand il sera question de la paix, de la guerre, ou de quelqu'autre chose qui regarde le gouvernement.

SOCRATE

C'est-à-dire que ce sera quand ils delibereront avec quels peuples il faut faire la guerre ou la paix, & quand, & comment il faut la faire ?

ALCIBIADE.

Vous y estes.

SOCRATE.

Il faut faire la paix ou la guerre avec

les peuples avec lesquels il est mieux de faire la guerre ou la paix ; & lorsque c'est le mieux, & de la maniere qui est aussi la meilleure, & pendant tout le temps que cela est mieux.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Si les Atheniens consultoient avec quels Athletes il faut lutter, & avec quels autres * il faut se prendre aux mains sans se colleter, & quand & comment il faut faire ces differents exercices, donneriez-vous sur cela de meilleurs conseils que le maistre de Palestre ?

ALCIBIADE.

Le maistre de Palestre en donneroit de meilleurs sans difficulté.

SOCRATE.

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Il ordonneroit donc de les faire aussi souvent que cela seroit le meilleur, & dans les occasions où cela seroit le meilleur ?

ALCIBIADE.

Asseurément.

SOCRATE.

Celuy qui chante, doit quelquefois accompagner de la lyre ; & quelquefois danser en joüant & en chantant, & en cela il doit se conduire par ce qui est le mieux.

ALCIBIADE.

Cela est constant.

SOCRATE.

Puis qu'il y a donc un mieux dans le chant & dans l'accompagnement, comme il y en a dans la lutte, comment l'appellez-vous ce mieux-là? Car pour celuy de la lutte tout le monde l'appelle plus *gymnastique*.

ALCIBIADE.

Je ne vous entends pas.

SOCRATE.

Taschez de me suivre ; pour moy je répondrois que ce mieux, c'est ce qui

eſt toûjours le meilleur. Et ce qui eſt toûjours le meilleur, n'eſt-ce pas ce qui eſt le plus ſelon les regles de l'Art meſme?

ALCIBIADE.

Vous avez raiſon.

SOCRATE.

Quel eſt l'Art de la lutte, n'eſt-ce pas la gymnaſtique?

ALCIBIADE.

Ouy.

SOCRATE.

J'ay donc dit que ce qui eſt le meilleur dans l'Art de la lutte, c'eſt ce qu'on appelle plus gymnaſtique?

ALCIBIADE.

C'eſt ce que vous avez dit.

SOCRATE.

Et cela eſt bien?

ALCIBIADE.

Fort bien.

SOCRATE.

Essayez si vous n'y arriverez pas par ce chemin. Comment appellez-vous les Déesses qui president à cet Art ?

ALCIBIADE.

Vous voulez parler des Muses.

SOCRATE.

Asseurément. Voyez donc quel nom cet Art a tiré d'elles ?

ALCIBIADE.

Ah ! c'est la musique dont vous parlez.

SOCRATE.

Vous y voila, & comme je vous ay dit que ce qui estoit fait selon les regles de l'Art de la lutte ou du gymnase s'appelloit *gymnastique*, dites-moy aussi comment vous appellez ce qui est selon les regles de cet autre Art.

ALCIBIADE.

Je l'appelle *Musical*, & je dis que cela se fait *musicalement*.

SOCRATE.

Fort bien. Et dans l'Art de faire l[a] guerre, & dans celuy de faire la paix qu'est-ce qui est le meilleur, & com[-] ment l'appellez-vous ? Comme da[ns] chacun des deux autres Arts vous av[ez] dit que ce qui est le meilleur dans l'u[n] est ce qui est plus gymnastique : &

qui est le meilleur dans l'autre, c'est ce qui est plus musical, taschez de mesme de me dire icy le nom de ce qui est le meilleur.

ALCIBIADE.

Je ne sçaurois le dire, Socrate.

SOCRATE.

Mais si quelqu'un vous entendoit discourir, & donner conseil sur les alimens, & dire que celuy-là est meilleur que celuy-cy, & pour le temps & pour la qualité, & qu'il vous demandast, Alcibiade, qu'est-ce que vous appellez meilleur ? Ne seroit-ce pas une honte que vous ne pussiez luy répondre que le meilleur c'est ce qui est le plus sain ? Cependant ce n'est pas vostre profession d'estre Medecin. Et dans les choses que vous faites profession de sçavoir, & sur lesquelles vous vous meslez de donner

effort pour me dire quel est le but de ce meilleur que nous cherchons dans l'Art de faire la paix ou la guerre, avec ceux avec qui on doit estre en guerre ou en paix.

ALCIBIADE.

Je ne sçaurois le trouver, quelque effort que je fasse.

SOCRATE.

Quoy ! vous ne sçavez pas que quand nous faisons la guerre, nous nous plaignons de quelque chose qui nous a esté fait par ceux contre lesquels nous prenons les armes. Et ignorez-vous le nom qu'on donne à cette chose dont nous nous plaignons ?

ALCIBIADE.

Je sçay que nous disons qu'on nous a trompez, qu'on nous a fait insulte, ou qu'on nous a ravi nostre bien.

SOCRATE.

Courage, quand quelqu'une de ces choses nous arrive, taschez de m'expliquer la differente maniere dont elles peuvent arriver.

ALCIBIADE.

Vous voulez dire, Socrate, qu'elles peuvent arriver justement ou injustement.

SOCRATE.

C'eſt cela meſme.

ALCIBIADE.

Et cela y met une difference infinie.

SOCRATE.

A quels peuples les Atheniens declareront-ils donc la guerre par vos conſeils ? Sera-ce à ceux qui ſuivent la juſtice, ou à ceux qui ſe gouvernent injuſtement ?

ALCIBIADE.

Belle demande, Socrate ! Quand même quelqu'un ſeroit capable de penſer qu'il faut faire la guerre à ceux qui ſuivent la juſtice, oſeroit-il l'avoüer ?

SOCRATE.

Car cela n'eſt pas conforme aux Loix.

ALCIBIADE.

Non, ſans doute, cela n'eſt ni juſte ni honneſte.

SOCRATE.

Vous aurez donc toûjours en veuë la juſtice dans tous vos conſeils ?

ALCIBIADE.

Il le faut bien.

SOCRATE.

Mais ce meilleur que je vous demandois tantoſt au ſujet de la paix ou de la

comment il faut faire la guerre & la paix, * n'est-ce pas toûjours le plus juste ?

ALCIBIADE.

Je le trouve ainsi.

SOCRATE.

Comment donc, mon cher Alcibiade, est-ce vous qui ne vous appercevez point que vous ne sçavez pas ce que c'est que le juste ? ou est-ce moy qui ne me suis point apperceu que vous l'ayez appris, & que vous soyez allé secrettement chez quelque maistre, qui vous ait enseigné à bien distinguer ce qui est le plus juste, & ce qui est le plus injuste ? Qui est ce maistre ? dites-le moy, je vous en prie, afin que vous me mettiez entre ses mains, & que vous me recommandiez bien à luy.

ALCIBIADE.

Voilà de vos ironies ordinaires, Socrate.

SOCRATE.

Non je le jure par le Dieu qui preside à nostre amitié, & qui est celuy que je voudrois le moins offenser par un par-

* Il ne suffit pas de sçavoir ce qui est juste, il faut sçavoir ce qui est le plus juste, & ce point est fort difficile à trouver : il n'est pas du ressort des petits politiques. *M. le Fevre.*

jure. Je vous prie tres-serieusement, si vous avez un maistre, dites-moy qui il est.

ALCIBIADE.

Et quand je n'en aurois point, croyez vous que je ne sçûsse pas d'ailleurs ce que c'est que le juste & l'injuste ?

SOCRATE.

Vous le sçavez si vous l'avez trouvé de vous-mesme.

ALCIBIADE.

Croyez-vous que je ne l'aye pas trouvé?

SOCRATE.

Je suis persuadé que vous l'avez trouvé si vous l'avez cherché.

ALCIBIADE.

Pensez-vous que je ne l'aye pas cherché?

SOCRATE.

Vous l'avez cherché si vous avez crû l'ignorer.

ALCIBIADE.

Vous imaginez-vous donc qu'il n'y ait pas eu un temps auquel je l'ignorois ?

SOCRATE.

Vous dites mieux que vous ne pensez, mais pourriez-vous donc me marquer precisément ce temps où vous ayez crû ne pas sçavoir ce que c'est que le juste & l'injuste: voyons, estoit-ce l'année passée qu

bien que vous l'ignoriez? ou croyiez-vous le ſçavoir ? dites la verité , afin que noſtre converſation ne ſoit pas vaine ?

ALCIBIADE.

L'année paſſée je croyois bien le ſçavoir.

SOCRATE.

Et il y a trois, quatre, & cinq ans, ne le croyiez-vous pas de meſme ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE

Avant ce tems-là vous n'eſtiez qu'un enfant ; n'eſt-ce pas ?

ALCIBIADE.

Vous avez raiſon.

SOCRATE.

Et dans ce temps-là meſme que vous n'eſtiez qu'un enfant, je ſuis bien ſeur que vous croyiez le ſçavoir.

ALCIBIADE.

Comment en eſtes-vous ſi ſeur ?

SOCRATE.

C'eſt que pendant voſtre enfance chez vos maiſtres & ailleurs, [a] & lors que vous jouiez aux oſſelets ou à quelqu'autre jeu, je vous ay vû trés-ſouvent ne

[a] On peut voir ce que fit Alcibiade un jour qu'il joüoit aux oſſelets. Plutarque le rapporte au commencement de ſa Vie.

point balancer ſur la deciſion du juſte & de l'injuſte, & dire d'un ton ferme & aſſeuré au premier de vos camarades qui venoit à vous chagriner, que c'eſtoit un méchant, un injuſte, * qu'il vous faiſoit une injuſtice étrange. Cela n'eſt-il pas vray ?

ALCIBIADE.

Que devois-je donc faire, à voſtre avis, quand on me faiſoit quelque injuſtice ?

SOCRATE.

Si vous ignoriez que ce qu'on vous faiſoit fuſt une injuſtice, c'eſtoit alors qu'il falloit demander ce que vous deviez faire?

ALCIBIADE.

Mais je ne l'ignorois point du tout, je connoiſſois parfaitement l'injuſtice qu'on me faiſoit.

SOCRATE.

Vous voyez donc par là, que lors meſme que vous n'eſtiez qu'un enfant, vous croyiez connoiſtre le juſte & l'injuſte.

ALCIBIADE.

Je croyois le connoiſtre, & je le connoiſſois.

* Lorſque les enfans joüoient enſemble, & que l'un faiſoit tricherie à l'autre, le terme ordinaire dont on ſe ſervoit à Athenes, c'eſtoit ἀδικεῖς, vous me faites injuſtice, & comme nous diſons, *vous me faites tort*. Il y en a un exemple bien exprés dans les nuées d'Ariſtophane. *M. Le Fevre.*

SOCRATE.

En quel temps l'aviez-vous trouvé? car ce n'estoit pas lorſque vous croyiez le ſçavoir.

ALCIBIADE.

Non, ſans doute.

SOCRATE.

En quel temps croyiez-vous donc l'ignorer ? voyez, comptez: j'ay grand-peur que vous ne trouverez pas ce temps-là.

ALCIBIADE.

En verité, Socrate, je ne ſçaurois vous le dire.

SOCRATE.

Vous n'avez donc pas trouvé de vous-meſme cette ſçience du juſte & de l'injuſte ?

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence, Socrate.

SOCRATE.

Vous avez avoüé tout à l'heure que

[redacted]

dit que je l'avois trouvée de moy-mesme.

SOCRATE.

Comment l'avez-vous donc apprise ?

ALCIBIADE.

Je l'ay apprise comme les autres.

SOCRATE.

Nous voilà à recommencer, de qui l'avez-vous apprise, dites-le moy ?

Car il faudra sçavoir comment & de qui les autres l'ont apprise ; & cela va à l'infini.

ALCIBIADE.

Je l'ay apprise du peuple.

SOCRATE.

Vous me citez là un mauvais maistre ?

ALCIBIADE.

Quoy ! le peuple n'est-il pas capable de l'enseigner.

SOCRATE.

Tant s'en faut, qu'il n'est pas mesme capable de vous enseigner * à bien juger d'un coup au jeu des tables, & cela est bien moins important & moins dif-

SOCRATE.

Et s'il n'eſt pas capable de vous enſeigner des choſes de rien ou de ſi peu de conſequence, comment vous en enſeigneroit-il de ſi importantes, & de ſi ſolides ?

ALCIBIADE.

Je ſuis de voſtre avis, cependant le peuple eſt capable d'enſeigner beaucoup de choſes bien plus ſolides que tout ce qui regarde ce jeu.

SOCRATE.

Quelles ?

ALCIBIADE.

Noſtre langue, par exemple, je ne l'ay appriſe que du peuple, je ne pourrois pas vous nommer un ſeul maiſtre que j'aye eu pour cela ; j'en ay toute l'obligation au peuple que vous trouvez pourtant un ſi mauvais maiſtre.

SOCRATE.

Cela eſt trés-different, * le peuple eſt en cela un trés-excellent maiſtre, & on a toûjours raiſon de s'en rapporter à luy.

* Cela eſtoit vray ſur tout à Athenes où tous les Citoyens parlant parfaitement bien, & n'y ayant point de different uſage, comme aujourd'huy parmi nous, le peuple eſtoit un excellent maiſtre pour le fond de la Langue. C'eſt-pourquoy Ariſtophane dit que *le premier venu eſtoit le maiſtre d'un enfant.*

ALCIBIADE.

ourquoy ?

SOCRATE.

rce qu'il a tout ce que doivent avoir eilleurs maiſtres.

ALCIBIADE.

u'eſt-ce donc qu'il a ?

SOCRATE.

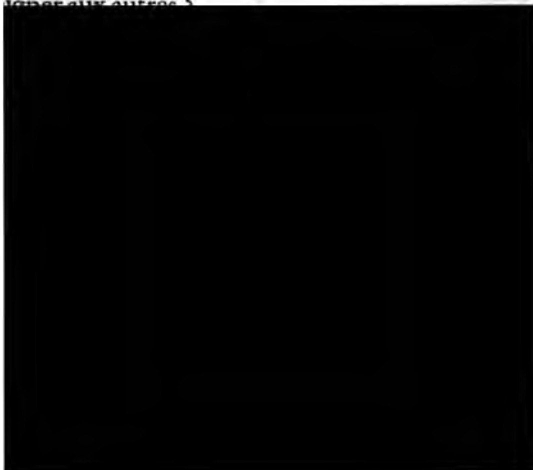
ux qui veulent enſeigner quelque :, ne doivent-ils pas la bien ſçavoir avant ?

ALCIBIADE.

ui en doute.

SOCRATE.

ux qui ſçavent bien quelque choſe ivent-ils pas eſtre d'accord ſur ce ſçavent & n'en diſputer jamais, car n diſputoient, croyriez-vous qu'ils ſſent bien inſtruits? & pourroient-ils



[redacted]

lamesme chose, & ainsi du reste. Car je comprends que voilà ce que vous voulez dire par sçavoir la langue. Tous nos Citoyens sont toûjours d'accord sur cela & entre eux, & avec eux-mesmes. De toutes nos villes Grecques, il n'y en a pas une qui dispute sur la signification & sur l'usage des mots. Ainsi le peuple est trés-bon pour nous enseigner la langue, & on ne peut mieux faire que de l'apprendre de luy. Mais si au lieu de vouloir apprendre ce que c'est qu'un cheval, nous voulions sçavoir ce que c'est qu'un bon cheval, le peuple seroit-il capable de nous l'enseigner?

ALCIBIADE.

Non asseurément.

SOCRATE.

Car une marque bien seure qu'ils ne le sçavent pas, & qu'ils ne sçauroient l'enseigner, c'est qu'ils n'en conviennent pas entr'eux. Tout de mesme si nous voulions sçavoir, non pas ce que c'est qu'un homme, mais ce que c'est qu'un homme sain ou mal sain, le peuple seroit-il en estat de nous l'apprendre?

ALCIBIADE.

Encore moins,

SOCRATE.

Et sur ce que vous le verriez si peu

d'accord

d'accord avec luy-meſme, ne jugeriez-vous pas que ce ſeroit un trés-mauvais maiſtre ?

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et croyez-vous que ſur le juſte & ſur l'injuſte, le peuple ſoit plus d'accord & avec luy-meſme, & avec les autres ?

ALCIBIADE.

Non, en verité, Socrate.

SOCRATE.

Vous croyez donc que c'eſt ſur cela qu'il s'accorde le moins ?

ALCIBIADE.

J'en ſuis trés-perſuadé.

SOCRATE.

Avez-vous jamais vû ou lû que pour ſoutenir qu'une choſe eſt ſaine ou mal ſaine, les hommes ayent pris les armes entre eux, & qu'ils ſe ſoient tué les uns les autres?

ALCIBIADE.

Quelle folie !

SOCRATE.

Mais ſi vous n'avez pas vû, au moins vous avez lû que cela eſt arrivé pour ſoutenir qu'une choſe eſt juſte ou injuſte, car vous avez lû l'Odyſſée & l'Iliade.

ALCIBIADE.

Ouy asseurément.

SOCRATE.

[illegible] cause de la [illegible] erre de [illegible] oye & de [illegible] [illegible] s, c'est [illegible] de [illegible] justice.

Le fondement de ces Poëmes, n'est-ce pas la dissention où l'on a toûjours esté sur la justice & sur l'injustice? n'est-ce pas cette dissention qui a causé tant de combats & tant de meurtres parmy les Grecs, & parmy les Troyens? n'est-ce pas elle qui a fait essuyer tant de perils & tant de travaux à Ulysse, & qui a perdu les amans de Penelope?

ALCIBIADE.

Vous dites vray.

SOCRATE.

N'est-ce pas cette mesme dissention qui fit perir tant d'Atheniens, de Lacedemoniens & de Beotiens à [a] la celebre journée de Tanagre, & aprés cela encore [b] à la bataille

[a] Cette grande bataille fut donnée la derniere année de l'Olymp. LXXX. Le Capitaine Athenien qui la gagna s'appelloit Myronides. Socrate estoit âgé de douze ans ou environ. *M. Le Févre.*

[b] Cette bataille de Coronée se donna la seconde année de l'Olymp. LXXXIII. Le brave Tolmide y fut tué, aprés quoy les Atheniens furent chassez de la Beotie. Socrate avoit [illegible] On a souvent confondu mal à propos [illegible] bataille de Coronée avec celle de Ch[illegible] *M. Le Févre.*

de Coronée où voſtre pere fut tué.

ALCIBIADE.

Peut-on le nier ?

SOCRATE.

Oſerons-nous donc dire que le peuple ſçache bien une choſe ſur laquelle il diſpute avec tant d'animoſité qu'il ſe porte aux extremitez les plus funeſtes ?

ALCIBIADE.

Non, ſans doute.

SOCRATE.

Eh ! ne voilà-t-il pas pourtant les maiſtres que vous nous citez en convenant de leur ignorance ?

ALCIBIADE.

Je l'avoüe.

SOCRATE.

Quelle apparence donc que vous ſçachiez ce que c'eſt que le juſte & l'injuſte,

que c'eſt ſelon ce que vous dites v
meſme.

ALCIBIADE.

Quoy, n'eſt-ce pas vous qui dites
je ne ſçay rien de tout ce qui regar
juſtice & l'injuſtice?

SOCRATE.

Non, aſſeurément, ce n'eſt pas m

ALCIBIADE

Qui donc? moy?

SOCRATE.

Oüy, vous-meſme.

ALCIBIADE.

Comment?

SOCRATE.

Voicy comment, & vous en allez
venir. Si je vous demandois quel eſt le
grand nombre, d'un ou de deux, vou
repondriez d'abord que ce ſeroit deu
ſi je vous demandois enſuite de com
ce nombre eſt plus grand, vous me re
driez tout de meſme, que ce ſeroit d

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Qui ſeroit-ce de [illegible]
que deux eſt plus qu[illegible]

A[illegible]

Non, [illegible]

SOCRATE.

Car c'estoit moy qui interrogeois, & c'estoit vous qui répondiez. N'est-ce pas de mesme dans la question presente ?

ALCIBIADE.

Cela est certain.

SOCRATE.

Si je vous demandois quelles lettres composent le nom de Socrate, & que vous me les dissiez l'une aprés l'autre qui est-ce de nous deux qui les diroit ?

ALCIBIADE.

Ce seroit moy sans doute.

SOCRATE.

Car dans une conversation qui se passe en demandes & en réponses, ce n'est jamais celuy qui interroge qui asseure, c'est toûjours celuy qui répond. C'est moy qui vous ay interrogé, & c'est vous qui avez répondu. C'est donc vous qui avez asseuré les choses que vous avez dites ?

ALCIBIADE.

J'en tombe d'accord.

SOCRATE.

[illegible]

Cela se trouve l'ordinaire [illegible]

ner ſes conſeils ſur des choſes qu'il ignore; n'eſt-ce pas cela ?

ALCIBIADE.

Cela meſme.

SOCRATE.

C'eſt dans la Tragedie d'Hippolyte.

On peut donc, Alcibiade, vous appliquer ce mot d'Euripide, *C'eſt toy qui l'as nommé* ; car ce n'eſt pas moy qui ay parlé, c'eſt vous, & vous avez tort de vous en prendre à moy.

ALCIBIADE.

Vous avez raiſon.

SOCRATE

Croyez-moy, Alcibiade, c'eſt une entrepriſe inſenſée que de vouloir aller enſeigner aux Atheniens ce que vous ne ſçavez pas, & dont vous avez negligé de vous inſtruire.

ALCIBIADE.

Je m'imagine, Socrate, que les Atheniens & tous les autres Grecs examinent trés-rarement dans les conſeils ce qui eſt le plus juſte ou le plus injuſte, car ils ſont perſuadez que cela eſt trés-clair. Ainſi ſans s'amuſer à cette vaine recherche, ils regardent uniquement à ce qui eſt le plus utile : & l'utile & le juſte ſont fort differents, puiſqu'il y a toûjours eu des gens qui ſe ſont fort bien trouvé d'avoir com-

mis de grandes injuſtices, & d'autres qui pour avoir eſté juſtes, ont trés-mal réuſſi.

SOCRATE.

Quoy, ſi l'utile & le juſte ſont fort differents comme vous le dites, * penſez-vous donc connoiſtre ce qui eſt utile aux hommes, & pourquoy il leur eſt utile ?

ALCIBIADE.

Qu'eſt-ce qui en empeſche, Socrate, à moins que vous ne me demandiez auſſi de qui je l'ay appris, ou comment je l'ay trouvé de moy-meſme ?

SOCRATE.

Ce que vous faites-là, eſt-il juſte, Alcibiade, ſuppoſé que vous diſiez mal, comme cela peut bien eſtre, & qu'il ſoit fort aiſé de vous refuter par les meſmes raiſons que j'ay déja employées ? vous voulez de nouvelles preuves & de nouvelles démonſtrations, & vous traitez les premieres comme de vieux habits que vous ne voulez plus mettre. Vous demandez toûjours quelque choſe de tout neuf: mais

*Quand meſme l'utile & le juſte ſeroient differents, ſi on connoiſſoit l'utile, on connoiſtroit auſſi le juſte. Car on connoiſt les contraires par les contraires. Mais cela eſt faux, & Socrate le va prouver. Alcibiade ne connoiſt pas plus l'utile que le juſte.

pour moy ſans vous ſuivre dans vos écarts & dans vos fuites, je vous demanderay comme j'ay déja fait, d'où vous avez appris ce que c'eſt que l'utile, & qui a eſté voſtre maiſtre : en un mot je vous demande tout ce que je vous ay demandé. Il eſt bien ſeur que vous me repondrez auſſi la meſme choſe, & que vous ne pourrez me montrer, ni que vous ayez appris des autres ce que c'eſt que l'utile, ni que vous l'ayez trouvé de vous meſme. Mais comme vous eſtes fort delicat, & que vous n'aimez pas à entendre deux fois la meſme choſe, je veux bien laiſſer là cette queſtion, ſi vous ſçavez ce qui eſt utile aux Atheniens. Mais ſi le juſte & l'utile ſont une meſme choſe, où s'ils ſont fort differents comme vous le dites, pourquoy ne me l'avez-vous pas prouvé ? prouvez-le moy, ſoit en m'interrogeant comme je vous ay interrogé, ſoit en me faiſant un beau diſcours qui rende la choſe ſenſible.

ALCIBIADE.

Mais je ne ſçay pas, Socrate, ſi je ſuis capable de parler devant vous.

SOCRATE.

Mon cher Alcibiade, prenez que je ſois l'aſſemblée, que je ſois le peuple : quand vous ſerez là, ne faudra-t-il pas

que vous persuadiez chaque particulier.

A L C I B I A D E.

Oüy.

S O C R A T E.

Et quand on sçait bien une chose, n'est-il pas tout égal de la démontrer à celuy-cy & à celuy-là, l'un aprés l'autre, ou de la prouver à plusieurs tout à la fois ; comme un Maistre à lire, & un Maistre d'Arithmetique, montrent également à un ou à plusieurs Ecoliers ?

A L C I B I A D E.

Cela est certain.

S O C R A T E.

Et par consequent ce que vous estes capable de persuader à plusieurs, vous pourrez aussi trés-facilement le persuader à un seul. Mais qu'est-on capable de persuader, n'est-ce pas ce que l'on sçait ?

[redacted]

ALCIBIADE.

Il pourroit bien n'y avoir que celle-là.

SOCRATE.

Voyons donc, puisque celuy qui est capable de prouver à plusieurs ce qu'il sçait, est à plus forte raison capable de le prouver à un seul, déployez icy pour moy toute vostre éloquence, & taschez de me faire voir que ce qui est juste n'est pas toûjours utile.

ALCIBIADE.

Vous estes bien pressant, Socrate.

SOCRATE.

Je suis si pressant que je vais tout-à-l'heure vous prouver le contraire de ce que vous refusez de me prouver.

ALCIBIADE.

Faites.

SOCRATE.

Repondez-moy seulement?

ALCIBIADE.

Alcibiade craint les questions de Socrate, & cela fait voir que c'est la meilleure methode pour convaincre & pour refuter.

Ah! point de demandes, je vous en prie, parlez vous-seul.

SOCRATE.

Quoy, est-ce que vous ne voulez pas estre persuadé?

ALCIBIADE.

Je veux l'estre.

SOCRATE.

Quand ce ſera vous-meſme qui m'accorderez, & qui m'aſſeurerez que ce que j'avance eſt veritable, ne ſerez-vous pas perſuadé?

ALCIBIADE.

Il me le ſemble.

SOCRATE.

Repondez-moy donc : & ſi vous ne dites pas vous-meſme que le juſte eſt toûjours utile, ne croyez jamais homme vivant qui vous le dira.

ALCIBIADE.

Voilà qui eſt fait, je ſuis preſt à vous repondre, car il ne m'en arrivera aucun mal.

SOCRATE.

Vous eſtes Prophete, Alcibiade, mais dites-moy : Croyez-vous qu'il y ait des choſes juſtes qui ſoient utiles, & d'autres qui ne le ſoient pas ?

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Croyez-vous auſſi que les unes ſoient belles & honneſtes, & les autres tout le contraire.

ALCIBIADE.

Comment dites-vous ?

SOCRATE.

Je vous demande, par exemple ſi un homme qui fait une action honteuſe, fait une action juſte ?

ALCIBIADE.

Je ſuis bien éloigné de le croire.

SOCRATE.

Vous croyez donc que tout ce qui eſt juſte eſt beau.

ALCIBIADE.

J'en ſuis trés-perſuadé.

SOCRATE.

Mais tout ce qui eſt beau & honneſte, eſt-il bon, ou croyez-vous qu'il y ait des choſes belles & honneſtes qui ſoient bonnes, & d'autres qui ſoient mauvaiſes ?

ALCIBIADE.

Pour moy je penſe, Socrate, qu'il y a certaines choſes honneſtes qui ſont mauvaiſes.

SOCRATE.

Et par conſequent qu'il y en a de honteuſes qui ſont bonnes ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Voyez ſi je vous entends bien. Il eſt ſouvent arrivé dans les combats qu'un homme voulant ſecourir ſon ami & ſon

parent a receu plusieurs blessures, ou a esté tué, & qu'un autre en abandonnant son parent ou son amy, a sauvé sa vie, n'est-ce pas cela que vous dites ?

ALCIBIADE.

C'est cela mesme.

SOCRATE.

Le secours qu'un homme donne à son ami, est une chose belle & honneste, en ce qu'on tasche de sauver celuy qu'on est obligé de sauver, & n'est-ce pas ce qu'on appelle vaillance ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Et ce mesme secours est une chose mauvaise en ce qu'elle est cause qu'on reçoit des blessures ou qu'on est tué ?

ALCIBIADE.

Asseurément.

SOCRATE.

Ce secours qu'on donne à son amy n'est donc pas en mesme temps une chose honneste & une chose mauvaise par le mesme endroit ?

ALCIBIADE.

Il me le semble

SOCRATE.

Mais voyez si ce qui rend cette action belle, n'est pas aussi ce qui la rend bonne. Car vous avez reconnu vous-mesme que du costé de la vaillance cette action estoit belle. Examinons donc presentement si la vaillance est un bien ou un mal ; & voicy le moyen de bien faire cet examen. Vous souhaitez-vous à vous-mesme des biens ou des maux?

ALCIBIADE.

Des biens sans doute.

SOCRATE.

Et des plus grands.

ALCIBIADE.

Asseurément.

SOCRATE.

Et vous ne souffririez pas qu'on vous en privast ?

ALCIBIADE.

Pourquoy le souffrirois-je ?

SOCRATE.

Que pensez-vous de la vaillance ? à quel prix la mettez-vous ? Est-il au monde quelque bien pour lequel vous voulussiez en estre privé ?

ALCIBIADE.

Pas pour la vie, estre un lasche, j'aimerois mille fois mieux mourir.

SOCRATE.

La lascheté vous paroist donc le plus grand de tous les maux ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Et plus à craindre que la mort mesme ?

ALCIBIADE.

Asseurément.

SOCRATE.

La vie & la vaillance ne sont-ce pas les

[redacted]

SOCRATE.

Vous avez reconnu vous-meſme que le ſecours qu'on donne à ſon ami dans les combats, eſt une action belle & honneſte à la conſiderer par rapport au bien qui eſt la vaillance.

ALCIBIADE.

Je l'ay reconnu.

SOCRATE.

Et que c'eſt une action mauvaiſe à la conſiderer par rapport au mal, c'eſt-à-dire aux bleſſures & à la mort.

ALCIBIADE.

Je l'avoüe.

SOCRATE.

* Il s'enſuit donc de là qu'on doit appeller chaque action ſelon ce qu'elle produit : il faut l'appeller bonne s'il en revient du bien, & mauvaiſe, s'il en revient du mal?

ALCBIADE.

[redacted]

qu'elle est bonne, & honteuse en ce qu'elle est mauvaise ?

ALCIBIADE.

Sans contredit.

SOCRATE

Lorsque vous dites donc que le secours qu'on donne à son ami dans les combats est une belle action, & en mesme temps une action mauvaise, c'est comme si vous disiez qu'elle est mauvaise quoy qu'elle soit bonne.

ALCIBIADE.

Il me paroist que vous dites vray.

SOCRATE.

Il n'y a donc rien de beau & d'honneste qui soit mauvais en tant que beau & honneste, ni rien de honteux qui soit bon en ce qu'il est honteux.

ALCIBIADE.

Cela me paroist.

SOCRATE.

Cherchons une autre preuve de cette verité ; * tous ceux qui font de bonnes a- *Le bonheur est toujours le fruit des bonnes actions.*

* Le passage n'auroit pas esté intelligible en nostre langue, si j'avois suivi la lettre. Les Grecs disoient *agir bien* & *agir heureusement*, pour dire *estre heureux*. C'est sur cela que roule tout le raisonnement de Socrate. Mais il a fallu traduire comme il auroit parlé, s'il avoit parlé François.

ctions ne sont-ils pas heureux ? peuver
estre heureux que par la possession du b
cette possession du bien n'est-elle pas le
de la bonne vie? & par consequent le b
heur n'est-il pas necessairement pour
qui font de bonnes actions?

ALCIBIADE.

Peut-on le nier.

SOCRATE.

*Ainsi le bonheur est une chose bell
honneste. De là il s'ensuit que le beau &
bon ne sont jamais deux choses differe
comme nous venons d'en tomber d
cord, & que tout ce que nous trouver
beau, nous le trouverons bon, si nou
prenons bien garde.

ALCIBIADE.

Cela est d'une necessité absoluë.

SOCRATE.

Que dites-vous donc, ce qui est bon
il utile, ou ne l'est-il pas ?

ALCIBIADE.

Il l'est.

SOCRATE.

Vous souvenez vous de ce que nou
vons dit en parlant de la justice, & d

* Et par consequent le bonheur ne sçauroit
le fruit de la mauvaise vie & des méchant
ctions.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] par [illegible]ment tout [illegible]

[illegible]

ALCIBIADE.

l me le semble.

SOCRATE.

'renez bien garde [illegible]

irez ces [illegible]

qu'interroger.

[illegible]

[illegible]

ctions ne sont-ils pas heureux ? peuvent-ils estre heureux que par la possession du bien? cette possession du bien n'est-elle pas le fruit de la bonne vie? & par consequent le bonheur n'est-il pas necessairement pour ceux qui font de bonnes actions?

ALCIBIADE.

Peut-on le nier.

SOCRATE.

*Ainsi le bonheur est une chose belle & honneste. De là il s'ensuit que le beau & le bon ne sont jamais deux choses differentes comme nous venons d'en tomber d'accord, & que tout ce que nous trouverons beau, nous le trouverons bon, si nous y prenons bien garde.

ALCIBIADE.

Cela est d'une necessité absoluë.

SOCRATE.

Que dites-vous donc, ce qui est bon est-il utile, ou ne l'est-il pas ?

ALCIBIADE.

Il l'est.

SOCRATE.

Vous souvenez vous de ce que nous avons dit en parlant de la justice, & dont

* Et par consequent le bonheur ne sçauroit estre le fruit de la mauvaise vie & des méchantes actions.

nous ſommes convenus ?

ALCIBIADE.

Je penſe que nous ſommes convenus que tous ceux qui font des actions juſtes, font neceſſairement des actions qui ſont belles & honneſtes.

SOCRATE.

Ce qui eſt beau eſt donc bon ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Ce qui eſt bon eſt donc utile ?

ALCIBIADE.

Cela eſt certain.

SOCRATE.

Et par conſequent tout ce qui eſt juſte eſt utile ?

ALCIBIADE.

Il me le ſemble.

SOCRATE.

Prenez bien garde que c'eſt vous qui aſſeurez ces veritez, car pour moy je ne fais qu'interroger.

ALCIBIADE.

Je l'avoüe.

SOCRATE.

Si quelqu'un donc penſant bien connoiſtre la nature de la juſtice entroit dans l'aſſemblé des Atheniens ou des Pepare-

thiens, ſi vous voulez, pour éloigner cette image, & qu'il leur diſt qu'il ſçait trés-certainement que les actions juſtes ſont quelquefois mauvaiſes, ne vous mocqueriez-vous pas de luy, vous qui venez de reconnoiſtre & de tomber d'accord que la juſtice & l'utilité ne ſont que la meſme choſe?

ALCIBIADE.

Je vous jure, Socrate, par tous les Dieux, que je ne ſçay, ni ce que je dis, ni où je ſuis, car ces choſes me paroiſſent tantoſt d'une maniere, & tantoſt d'une autre ſelon que vous m'interrogez.

SOCRATE.

Ignorez-vous la cauſe de ce deſordre?

ALCIBIADE.

Je l'ignore parfaitement.

SOCRATE.

Et ſi quelqu'un vous demandoit ſi vous avez trois yeux ou quatre mains, penſez-vous que vous repondiſſiez tantoſt d'une façon, & tantoſt d'une autre? ou ne repondriez-vous pas toûjours de la meſme façon?

ALCIBIADE.

Quoy que je commence à me deffier de moy-meſme, je croy pourtant que je repondrois toûjours la meſme choſe.

SOCRATE.

N'eſt ce pas parce que vous ſçavez fort bien que vous n'avez que deux yeux & que deux mains.

ALCIBIADE.

Je le croy.

SOCRATE.

Puiſque vous repondez ſi differemment malgré vous ſur la meſme choſe, c'eſt une marque certaine que vous l'ignorez.

ALCIBIADE.

Il y a de l'apparence.

SOCRATE.

Vous avoüez donc que vous eſtes incertain & flottant ſur le juſte & ſur l'injuſte ; ſur l'honneſte & ſur le malhonneſte ; ſur le bon & ſur le mauvais ; ſur l'utile & ſur ſon contraire. Et n'eſt-il pas évident par [redacted]

L'incertitu vient toujo de l'ignora ce.

SOCRATE.

* Mais ſçavez-vous comment vous pourriez monter au Ciel ?

ALCIBIADE.

Non, je vous jure.

SOCRATE.

Eſtes-vous ſur cela en quelque doute & voſtre eſprit eſt-il flottant ?

ALCIBIADE.

Point du tout.

SOCRATE.

En ſçavez-vous la raiſon, ou voulez-vous que je vous la diſe ?

ALCIBIADE.

Dites.

SOCRATE.

C'eſt que ne ſçachant pas le moyen de monter au Ciel, vous ne croyez pas non plus le ſçavoir.

ALCIBIADE.

Comment dites-vous ?

SOCRATE.

Examinons cela vous & moy. Quand

* Aprés avoir fait voir à Alcibiade que l'ignorance eſt la cauſe de toutes les erreurs des hommes, il va luy montrer qu'il ne faut pas en accuſer l'ignorance en general, car s'il y en a une mauvaiſe, il y en a auſſi une bonne, & c'eſt ce qu'il établit trés ſolidement.

vous ignorez une chose,&que vous sçavez que vous l'ignorez, estes-vous incertain & flottant sur cette chose là ? Par exemple, sur l'Art de preparer les viandes, ne sçavez-vous pas que vous l'ignorez ? vous amusez-vous donc à raisonner sur la maniere de les preparer,& dites-vous tantost d'une façon & tantost d'une autre,ne laissez-vous pas plustost faire vostre cuisinier?

ALCIBIADE.

Asseurément.

SOCRATE.

Et si vous estiez sur un vaisseau, vous mesleriez-vous de dire vostre avis s'il faudroit tourner le gouvernail à droit ou à gauche, & comme vous ne sçavez pas l'Art de naviger, diriez-vous tantost d'une façon, & tantost d'une autre ? ne laisseriez-vous pas plustost gouverner le Pilote en vous tenant en repos ?

ALCIBIADE.

Je le laisserois gouverner sans doute.

SOCRATE.

Vous n'estes donc jamais flottant & incertain sur les choses que vous ne sçavez pas, pourveu que vous sçachiez que vous ne les sçavez pas ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Vous comprenez donc bien par là que toutes les fautes qu'on fait ne viennent que de cette ſorte d'ignorance, qui fait qu'on croit ſçavoir ce qu'on ne ſçait pas.

ALCIBIADE.

Comment dites-vous cela ?

SOCRATE.

Je dis que ce qui nous porte à entreprendre quelque choſe, c'eſt la penſée où nous ſommes que nous la ſçavons faire, car lors qu'on eſt perſuadé, qu'on ne le ſçait pas on le laiſſe à d'autres.

ALCIBIADE.

Cela eſt ſeur.

SOCRATE.

Ainſi ceux qui ſont dans cette derniere ſorte d'ignorance ne font jamais de faute, parce qu'ils laiſſent à d'autres le ſoin des choſes qu'ils ne ſçavent pas faire.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Qui ſont donc ceux qui font des fautes? ce ne ſont pas ceux qui ſçavent les choſes?

ALCIBIADE.

Non aſſeurément.

SOCRATE.

Puiſque ce n'eſt ni ceux qui ſçavent les

choſes, ni ceux qui les ignorant, ſçavent qu'ils les ignorent, il s'enſuit de là neceſſairement que ce ſont ceux qui ne les ſçachant pas, croyent pourtant les ſçavoir : y en a t'il d'autres ?

ALCIBIADE.

Non, il n'y a que ceux-là.

SOCRATE.

Et voilà l'ignorance qui eſt honteuſe, voilà celle qui eſt la cauſe de tous les maux.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Et quand cette ignorance tombe ſur des choſes de trés-grande conſequence, n'eſt-ce pas alors qu'elle eſt trés-pernicieuſe & trés-honteuſe ?

ALCIBIADE.

Peut-on le nier ?

SOCRATE.

Mais pouvez-vous me nommer quelque choſe qui ſoit de plus grande conſequence que ce qui eſt juſte, ce qui eſt honneſte, ce qui eſt bon, & ce qui eſt utile ?

ALCIBIADE.

Non certainement.

SOCRATE.

N'eſt-ce pas ſur ces choſes-là que vous

dites vous-mesme que vous estes flotant & incertain ? cette incertitude n'est-elle pas une marque seure, comme nous l'avons déja dit, non seulement que vous ignorez ces choses si grandes & si importantes; mais que les ignorant, vous croyez pourtant les sçavoir ?

ALCIBIADE.

Je crains que cela ne soit que trop vray.

SOCRATE.

Oh, Dieu, en quel estat deplorable vous trouvez-vous, Alcibiade !* je n'ose le nommer. Cependant puisque nous sommes seuls, il faut vous le dire: Mon cher Alcibiade, vous estes dans une ignorance trés-honteuse, comme vos paroles le font voir, & comme vous le témoignez contre vous-mesme. Voilà pourquoy vous vous jettez à corps perdu dans le gouvernement, avant que d'en estre instruit. Mais vous n'estes pas le seul à qui ce malheur soit arrivé; il vous est commun avec la pluspart de ceux qui se sont meslez des affaires de la République, je n'en excepte qu'-

* Il ne le nomme pas presentement : Alcibiade, n'est pas encore en estat de soustenir l'horreur de ce nom : mais il le nommera à la fin, quand il aura disposé & preparé ce jeune homme à recevoir ce coup de foudre.

un petit nombre. Peut-eſtre meſme que voſtre tuteur Périclés eſt le ſeul qui en ſoit exempt.

ALCIBIADE.

Auſſi dit-on, Socrate, qu'il n'eſt pas devenu ſi habile de luy-meſme; mais qu'il a eu un trés-grand commerce avec pluſieurs habiles gens, comme avec Pythoclides, avec Anaxagore, & encore aujourd'huy à l'âge où il eſt, il paſſe les journées entieres avec [a] Damon pour s'inſtruire toûjours davantage.

SOCRATE.

[b] Avez-vous vû quelqu'un qui ſceuſt parfaitement une choſe, & qui ne puſt l'enſeigner à un autre? Voſtre maiſtre à lire vous a enſeigné ce qu'il ſçavoit, & il

[a] C'eſt celuy dont parle Plutarque dans la vie de Periclés : ſous le voile ſpecieux de la muſique il cachoit ſa profeſſion, qui eſtoit d'enſeigner la politique. Le peuple s'en aperceut, & le bannit du ban de l'Oſtraciſme.

[b] Sur ce qu'Alcibiade vient de dire que Periclés s'eſtoit rendu habile par le commerce des Philoſophes & des Sophiſtes, Socrate veut luy inſinuer que ce commerce eſtoit trés-inutile pour apprendre la vertu dans laquelle conſiſte la veritable habileté; & c'eſt ce qu'il prouve delicatement par l'exemple de Periclés meſme qui n'avoit pû rien enſeigner à ſes propres enfans; marque ſeure qu'il n'avoit pas appris grand choſe de ſes Sophiſtes.

Car j'entends tout ce que vous dites, &
j'en demeure d'accord ; oüy, tous ceux
qui se meslent des affaires de la républi-
que ne sont que des ignorans, si vous ce
exceptez un trés-petit nombre.

SOCRATE.

Et aprés cela ?

ALCIBIADE.

Ce sentiment d'Alcibiade est encore aujourd'huy ce qui perd la pluspart des jeunes gens.

S'ils estoient habiles il faudroit que ce
luy qui pretendroit les égaler ou les sur
passer, apprist & s'exerceast, & qu'aprè
cela il entrast en lice, comme font le
Athletes ; mais puisqu'avec des qualite
fort ordinaires & fort-communes, ils n
laissent pas de se mesler du gouvernemen
qu'est-il besoin d'apprendre & de s'exer
cer en se donnant tant de peine ? Je sui
bien asseuré qu'avec les seuls secours de l
Nature, je les surpasseray tous.

SOCRATE.

Ah mon cher Alcibiade, que venez
vous de dire là ? quel sentiment si indi
gne de cet air noble, & de tous les autre
avantages que vous possedez !

ALCIBIADE.

A quoy pensez-vous, Socrate, quan
vous dites cela ?

SOCRATE.

Ah je suis inconsolable, & pour vou

rel que le voſtre, & qu'il ne vous a rien enſeigné? ALCIBIADE.

C'eſt moy ſeul qui en ſuis cauſe, en ne m'appliquant point du tout à ce qu'il me dit. SOCRATE.

Mais parmy tous les Atheniens & parmy les eſtrangers, ſoit libres ou eſclaves, pouvez-vous me nommer quelqu'un que le commerce de Periclés ait rendu plus habile, comme je vous nommeray un Pythodorus fils d'Iſolochus, & un Callias fils de Calliade qui ſont devenus trés-habiles dans l'Echole de Zenon pour le prix de cent mines. *De mille écu*

ALCIBIADE.

Je ne ſçaurois vous en nommer un ſeul.

SOCRATE.

*A la bonne heure, mais que voulez-vous faire de vous, Alcibiade ? voulez-vous demeurer comme vous eſtes, ou voulez-vous enfin prendre ſoin de vous ?

ALCIBIADE.

C'eſt une affaire generale, Socrate, & qui ne me regarde pas plus que les autres,

* Socrate ne veut pas pouſſer icy cette queſtion qu'il a entamée, ſi on peut enſeigner la vertu : la queſtion eſt trop generale, il la traitera ailleurs: icy il s'attache à ſon ſujet qui eſt de confondre l'orgueil d'Alcibiade.

Car j'entends tout ce que vous dites, & j'en demeure d'accord ; oüy, tous ceux qui se meslent des affaires de la républi-que ne sont que des ignorans, si vous en exceptez un trés-petit nombre.

SOCRATE.

Et aprés cela ?

ALCIBIADE.

Ce sentiment d'Alcibiade est encore aujourd'huy ce qui perd la plusspart des jeunes gens.

S'ils estoient habiles il faudroit que celuy qui pretendroit les égaler ou les surpasser, apprist & s'exerceast, & qu'aprés cela il entrast en lice, comme font les Athletes ; mais puisqu'avec des qualitez fort ordinaires & fort-communes, ils ne laissent pas de se mesler du gouvernement, qu'est-il besoin d'apprendre & de s'exercer en se donnant tant de peine ? Je suis bien asseuré qu'avec les seuls secours de la Nature, je les surpasseray tous.

SOCRATE.

Ah mon cher Alcibiade, que venez-vous de dire là ? quel sentiment si indigne de cet air noble, & de tous les autres avantages que vous possedez !

ALCIBIADE.

A quoy pensez-vous, Socrate, quand vous dites cela ?

SOCRATE.

Ah je suis inconsolable, & pour vous

& pour moy à cause de la passion que j'ay pour vous, si ....

ALCIBIADE.

Quoy ? si.

SOCRATE.

Si vous pensez n'avoir à combattre & à surpasser que les gens de cette sorte.

ALCIBIADE.

Qui voudriez-vous donc que je taschasse de surpasser ?

SOCRATE.

Encore ? est-ce là la demande d'un homme qui a le cœur grand ?

ALCIBIADE.

Que voulez-vous dire ? ces gens là ne sont-ils pas les seuls que j'aye en teste ?

SOCRATE.

Si vous aviez à conduire un vaisseau de guerre qui deust bientost combattre, vous suffiroit-il d'estre plus habile dans la marine que tous les matelots que vous auriez sur vostre bord? Ne vous proposeriez-vous pas plustost d'acquerir toutes les qualitez necessaires, & de surpasser tous les plus grands pilotes des ennemis, sans vous mesurer, comme vous faites presentement, avec ceux de vostre parti, au dessus desquels vous devez si fort vous mettre, qu'ils ne pensent pas seulement à vous rien disputer, & que

Leçon admirable que Socrate fait à Alcibiade.

se sentant entiererement inferieurs ils ne songent qu'à combatre sous vos ordres. Voilà les sentimens dont vous devez estre animé, si vous avez en veüe de faire quelque chose de grand & qui soit digne de vous & de vostre patrie.

ALCIBIADE.

Eh je n'ay que cela en veüe.

SOCRATE.

Voilà asseurement pour Alcibiade, une chose digne d'une grande loüange, qu'il soit plus brave que nos soldats! Ne devez-vous pas plustost vous mettre toûjours devant les yeux les Generaux de nos ennemis afin de les surpasser en habileté & en grandeur de courage, & pour cela ne devez-vous pas mediter & travailler, en vous égalant toûjours à ce qu'il y a de plus grand?

ALCIBIADE.

Qui sont donc ces grands Generaux, Socrate?

SOCRATE.

Ne sçavez-vous pas que nostre ville est presque toûjours en guerre, ou avec les Lacedemoniens, ou avec le * grand Roy?

* *Le Roy de Perse.*

ALCIBIADE.

Je le sçay.

SOCRATE.

Si vous pensez donc à vous mettre à la

ceste des Atheniens, il faut que vous vous prepariez aussi à avoir sur les bras les Roys de Lacedemone & le Roy de Perse.

Car il y en avoit deux en mesme tem[ps]

ALCIBIADE.

Vous pourriez bien dire vray.

SOCRATE.

Oh! point, point, mon cher Alcibiade *: vous n'avez qu'à penser à surpasser un Midias si habile à nourrir des cailles, & autres gens de mesme estoffe, qui cherchent à se fourrer dans le gouvernement, qui par leur grossiereté & par leur ignorance marquent, comme diroient nos bonnes femmes, qu'ils ont encore en dedans leurs longs cheveux d'esclave qu'ils n'ont pas quittez, & qui avec leur langage barbare sont plustost venus corrompre la ville par leurs lasches flatteries, que la gouverner. Voilà les gens que vous devez vous proposer sans penser à vous-mesme; afin

* Plutarque nous sert à nous faire entendre la satire amere qui est cachée sous ces paroles, car il nous apprend qu'Alcibiade s'adonnoit à nourrir des cailles comme ce Midias, témoin celle qu'il laissa échaper de son sein en pleine place, & qui fut reprise par un patron de vaisseau, nommé Antiochus, qu'Alcibiade favorisa toûjours depuis; jusques-là qu'il luy laissa le commandement d'une flotte en son absence, ce qui pensa ruiner les affaires des Atheniens.

qu'ayant à ſoutenir de ſi grands combats, vous alliez, ſans avoir jamais rien appris de ce que vous devriez ſçavoir, ſans vous eſtre jamais exercé, ſans avoir fait aucun preparatif, en un mot ſans vous eſtre jamais donné la moindre peine, vous alliez en cet eſtat vous mettre à la teſte des Atheniens.

ALCIBIADE.

Tout ce que vous dites là, Socrate, je le croy vray. Cependant je m'imagine que les Generaux de Lacedemone & le Roy de Perſe, ſont comme d'autres.

SOCRATE.

Tout ce que Socrate va dire eſt une des plus belles choſes que l'antiquité nous ait laiſſées.

Ah mon cher Alcibiade, voyez je vous prie quelle opinion vous avez là.

ALCIBIADE.

Comment ?

SOCRATE.

Premierement, laquelle de ces deux opinions penſez-vous qui vous ſera la plus avantageuſe, & qui vous portera à avoir plus de ſoin de vous? Ou de vous former de ces hommes là une grande idée qui vous les rende redoutables, ou de les prendre comme vous faites, pour des hommes ordinaires qui n'ont aucun avantage ſur vous.

ALCIBIADE.

C'eſt de m'en former une grande idée, ſans doute.

SOCRATE.

Croyez-vous donc que ce ſoit un mal pour vous que d'avoir ſoin de vous-meſme ?

ALCIBIADE.

Au contraire je ſuis perſuadé que ce ſera un trés-grand bien.

SOCRATE.

Ainſi cette opinion que vous avez conceüe eſt déja un fort grand mal.

ALCIBIADE.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Mais elle eſt encore fauſſe, & je m'en vais vous le faire voir.

ALCIBIADE.

Comment cela ?

SOCRATE

Quels hommes croyez-vous les meilleurs, ou ceux qui ſont de grande naiſſance, ou ceux qui ſont de bas lieu ?

ALCIBIADE.

Ceux qui ſont de grande naiſſance, qui en doute ?

SOCRATE.

Et ceux qui à cette grande naiſſance ont joint une bonne éducation, ne croyez-vous pas qu'ils ont tout ce qui eſt neceſſaire pour la perfection de la vertu ?

ALCIBIADE.

Cela eſt certain.

SOCRATE.

En comparant donc noſtre condition à la leur, voyons premierement ſi les Roys de Lacedemone & celuy de Perſe ſont de moindre naiſſance que nous : ne ſçavons-nous pas que les premiers deſcendent d'Hercule & les derniers d'Achemenes, & qu'Hercule & Achemenés deſcendent de Jupiter ?

Achemenés fils de Perſée.

ALCIBIADE.

Et noſtre Maiſon, Socrate, ne deſcend-elle pas d'Euryſacés, & Euryſacés ne remonte-t-il pas juſqu'à Jupiter ?

SOCRATE.

* Et la noſtre, mon cher Alcibiade, ſi vous le prenez par là, ne deſcend-t-elle pas de Dedale, & Dedale ne nous ramene-t-il pas auſſi juſqu'à Vulcain fils de Jupiter ? Mais la difference qu'il y a entre eux & nous ; c'eſt qu'ils remontent juſqu'à Jupiter par une gradation continuelle de Roys ſans aucune interruption : les uns ont eſté Roys d'Argos & de Lacedemone, & les autres ont toûjours regné en Perſe, & ont ſouvent poſſedé le Trone de l'Aſie, com-

* C'eſt une raillerie de Socrate, comme on le verra ſur l'Eutyphron.

me ils le possédent aujourd'huy, au lieu que nos Ayeux n'ont esté que de simples particuliers comme nous. Que si pour faire honneur à vos ancestres, vous estiez obligé de montrer à Artaxerce, la patrie d'Eurisacés ou celle d'Eacus, qui est encore plus éloigné, quel sujet de risée ne luy donneriez-vous pas, en luy faisant voir deux petites Isles pas plus grandes que la main? Comme nous sommes obligez de ceder du costé de la naissance, voyons si nous ne sommes pas aussi inferieurs du costé de l'éducation. Ne vous a-t-on jamais dit quels grands avantages ont en cela les Roys de Lacedemone dont les femmes sont gardées publiquement par les Ephores, afin qu'on soit asseuré, autant qu'il est possible, qu'elles ne donneront des Princes que de la race d'Hercule? Et le Roy de Perse est encore si fort au dessus des Roys de Lacedemone de ce ce costé-là, que jamais on n'a seulement soupçonné la Reyne de pouvoir donner un Prince qui ne soit pas fils du Roy. C'est-pourquoy elle n'est point gardée, ses seuls gardes sont la Terreur & la Majesté. Quand elle est accouchée de son premier fils, qui doit succeder à la couronne, tous les peuples qui sont répandus dans ce grand Empire

Egine & Salamine.

celebrent sa naissance, & dans la suite tous les ans ce jour là est une de leurs plus grandes festes; dans toutes les provinces de l'Asie, ce n'est que sacrifices & que festins; au lieu que quand nous naissons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du Poëte Comique :

A peine nos voisins s'en apperçoivent-ils.

Aprés que le petit prince est sevré, on ne le laisse pas entre les mains des femmes, mais on le confie aux plus vertueux Eunuques de la Cour qui ont soin de former & de façonner son corps, afin qu'il ait la taille aussi belle qu'elle puisse estre, & cet employ leur attire des honneurs infinis. Quand le Prince a sept ans, on le met entre les mains des Ecuyers, & on commence à le mener à la chasse : à quatorze ans il passe entre les mains de ceux qu'on appelle les Precepteurs du Roy. Ce sont les quatre plus grands Seigneurs & les plus gens de bien de toute la Perse; on les prend dans la vigueur de l'âge; l'un passe pour le plus sçavant, l'autre pour le plus juste, le troisiéme pour le plus sage, & le quatriéme pour le plus vaillant. Le premier luy enseigne la Magie de Zoroastre fils d'Oromaze, dans laquelle est compris tout le culte des Dieux; il luy enseigne aussi les

Zoroastre estoit un Mage Roy de la Bactriane. Il avoit é-

loix du Royaume & tous les devoirs d'un bon Roy. Le second luy apprend à dire toûjours la verité fust ce contre luy-mesme. Le troisiéme l'instruit à ne se laisser jamais vaincre par ses passions, afin qu'il se maintienne toûjours libre & toûjours Roy, en ayant toûjours un Empire absolu sur luy-mesme, comme sur ses peuples; & le quatriéme luy apprend à ne craindre ni les dangers ni la mort; car s'il craignoit, de Roy il deviendroit Esclave. Au lieu que vous, Alcibiade, quel Precepteur avez-vous eü? Periclés vous a abandonné entre les mains de Zopyre vil Esclave Thracien qui estoit inutile mesme à toute autre fonction, à cause de sa vieillesse. Je vous raporterois icy toute la suite de l'éducation de vos Antagonistes, si cela n'estoit pas trop long, & si l'échantillon que je viens de vous donner, ne suffisoit pour vous faire aisement juger du reste. * Personne n'a pris soin de vous à vostre naissance non plus que d'aucun autre Athenien; person-

crit plusieu
volumes su
la magie qu
embrassoit
Religion,
Medecine
l'Astrologi
Il vivoit
temps de
nus, & de N

* Il est certain que les Atheniens ne donnoient à leurs enfans pour gouverneurs que des esclaves, ou des affranchis. Cela paroist par les Comedies Greques qui nous restent, & par les Comedies de Plaute & de Terence qui toutes ont esté traduites du Grec. *M. le Févre.*

ne ne se met en peine de vostre éducation, à moins que vous n'ayez quelqu'un qui s'y interesse, parce qu'il vous aime veritablement. Que si vous regardez aux richesses des Perses, à la magnificence de leurs habits, à la prodigieuse dépense qu'ils font en parfums & en essences, à la foule d'esclaves dont ils sont environnez, à tout leur luxe & à toute leur élegance & leur politesse, vous aurez honte de vous-mesme en vous trouvant si petit. Voulez-vous jetter les yeux sur la temperance des Lacedemoniens, sur leur modestie, sur leur facilité, sur leur douceur, sur leur magnanimité, sur la bonne disposition de leur esprit dans tous les accidens de la vie, sur leur valeur, sur leur fermeté, sur leur constance dans les travaux, sur leur noble émulation, & sur l'amour qu'ils ont pour la gloire? dans toutes ces grandes qualitez, vous vous trouverez un enfant auprés d'eux. Que si vous voulez qu'on prenne garde à leurs richesses, & que vous pensiez estre quelque chose dans ce point là, je veux bien en parler icy pour vous faire souvenir qui vous estes, & où vous estes. Il n'y a aucune comparaison de nous aux Lacedemoniens, ils sont infiniment plus riches; quelqu'un de nous oseroit-il com-

[So]crate veut [p]arler de luy-[m]esme.

Qualitez des Lacedemoniens.

parer nos Terres avec celles de Sparte & de Messene, qui sont beaucoup plus étenduës & meilleures, & qui nourrissent un nombre infini d'esclaves, sans compter les Ilotes? Qui pourroit nombrer les haras & les autres troupeaux qui paissent dans les pasturages de Messene? au lieu que nous habitons un terroir sterile & sec: mais je laisse là toutes ces choses. Voulez-vous parler de l'or & de l'argent? je vous dis que toute la Grece ensemble en a beaucoup moins que Lacedemone seule, car depuis plusieurs siecles, l'argent de toute la Grece, & souvent mesme celuy des Barbares entre dans Lacedemone, & n'en sort jamais. De maniere qu'on pourroit fort bien, en faisant allusion, à ce que le Renard dit au Lion dans les fables d'Eso-e, dire de mesme: *Je vois toutes les tra-s de l'argent qui est entré à Lacedemo-: mais je ne vois aucunes traces qui rquent qu'il en soit sorti.* Il est certain e les particuliers de Lacedemone sont s riches que tous les autres particuliers a Grece, & que les Roys sont plus ri-que tous les Lacedemoniens ensem-car ceux-cy payent à leurs Roys des uts immenses qui grossissent extré-leurs revenus. Mais si la richesse des

Lacedemoniens paroift fi grande au prix de celle des autres Grecs, elle n'eft rien auprés de celle du Roy de Perfe. J'ay oüy dire à un homme digne de foy qui avoit efté du nombre des Ambaffadeurs qu'on euvoya à ce Prince, je luy ay oüy dire qu'il avoit fait une grande journée de chemin dans un pays trés-beau & trés-fertile que les habitans appelloient *la ceinture de la Reyne*; qu'il en avoit fait encore une dans un autre pays auffi beau qu'on appelloit *le voile de la Reyne*, & qu'il avoit traverfé plufieurs autres belles provinces uniquement deftinées a fournir les habits de cette Princeffe, & qui avoient chacun le nom des chofes qu'elles devoient fournir. De forte que fi quelqu'un alloit dire à la femme de Xerxes, à Amaftris mere du Roy, *il y a à Athenes un Bourgeois qui pour tout bien, n'a qu'environ trois cent arpens de terre qu'il poffede dans le Bourg d'Erquies, & qui eft fils de Dinomache, dont tous les habits enfemble, & tous les* cinq cens écus. *bijoux vallent à peine cinquante mines, ce bourgeois fe prepare à faire la guerre à voftre fils.* Que penfez-vous qu'elle diroit? *Cét homme fonde le fuccés de fes grands deffeins fur fon application, fur fon experience & fur fa grande fageffe.*

Car voilà les seules choses qui font esti-mer les Grecs. Mais quand on luy auroit dit, *Cet Alcibiade est un jeune homme qui n'a pas encore vingt ans, qui est trés-igno-rant, qui n'a nulle sorte d'experience, & qui lorsqu'un amy qu'il a & qui l'aime passionnément, luy represente qu'il doit avant toutes choses avoir soin de luy, travailler, mediter, s'exercer, & aprés avoir acquis la capacité necessaire, aller faire la guerre au grand Roy, il n'en veut rien croire, & dit qu'il est assez bon pour cela tel qu'il est*, quel seroit l'étonnement de cette Princesse? Ne demanderoit-elle pas, *sur quoy se confie donc ce jeune étour-di?* & si nous luy disions, *il se confie sur sa beauté, sur sa belle taille, sur sa no-blesse, & sur son heureuse naissance*, ne nous prendroit-elle pas pour des foux, en faisant reflexion aux grands avantages qu'ont en tout cela les Roys de Perse? Mais sans monter si haut, croyez-vous que Lampyto fille de Leotychidas, fem-me d'Archidamus & mere d'Agis, qui ont tous nez Roys de Lacedemone, fust moins étonnée si on luy disoit, qu'ayant esté aussi mal élevé que vous l'avez esté, vous ne laissez pas de vous mettre en teste de faire la guerre à son fils? Eh n'est-ce

pas une honte horrible que les femmes mesme de nos ennemis sçachent mieux que nous-mesmes ce que nous devrions estre pour entreprendre de leur faire la guerre avec quelque apparence de succés ? ainsi, mon cher Alcibiade, suivez mes conseils, & obeissez au precepte qui est écrit sur la porte du Temple de Delphes, *Connois-toy toy-mesme.* Car les ennemis que vous aurez sur les bras, sont tels que je vous les represente, & non pas tels que vous vous les figurez. Les seuls moyens de les vaincre c'est l'application & l'habileté : si vous renoncez à ces qualitez si necessaires, renoncez aussi à la gloire dont vous estes si avide & si passionné.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous donc m'expliquer, Socrate, quel soin je dois prendre de moy-mesme ? car vous me parlez plus veritablement que qui que ce soit.

SOCRATE.

Je le puis sans doute, mais cela ne vous regarde pas vous seul : cela nous regarde tous tant que nous sommes. Nous devons chercher les moyens de nous rendre meilleurs, & je ne parle pas plus pour vous que pour moy, qui n'ay pas moins besoin que vous de m'instruire, & qui n'ay qu'un

ſeul avantage ſur vous.

ALCIBIADE.

Quel eſt-il cet avantage ?

SOCRATE.

C'eſt que mon Tuteur eſt meilleur & plus ſage que Periclés qui eſt le voſtre.

ALCIBIADE.

Qui eſt ce Tuteur ?

SOCRATE.

C'eſt Dieu qui avant ce jour ne m'a pas donné la permiſſion de vous parler, & c'eſt en ſuivant ſes inſpirations que je vous dis aujourd'huy que la reputation que vous ſouhaitez ne peut vous venir que par moy. *Dieu le v leur Tute des homm*

ALCIBIADE.

Vous raillez, Socrate.

SOCRATE.

Peut-eſtre. Mais enfin il eſt toûjours [redacted]

SOCRATE.

C'est icy qu'il faut chasser la paresse & la molesse.

ALCIBIADE.

Asseurément, Socrate.

SOCRATE.

Voyons donc, examinons ensemble ce que nous voulons devenir. Dites-moy, ne voulons-nous pas * nous rendre trés-bons.

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Dans quelle sorte de vertu ?

ALCIBIADE.

Dans la vertu qui rend bon & propre.

SOCRATE.

A quoy ?

ALCIBIADE.

A faire les affaires.

SOCRATE.

Quelles affaires ? Celles du manege?

* Mais il y a plusieurs differentes sortes de bonté, & c'est là dessus que Socrate va s'étendre. Car ce mot *bon*, signifie en Grec, habile, excellent, avantagé en quelque chose, soit science, soit art, vertueux. Le mot mauvais a autant de significations par la raison des contraires. Cette remarque est necessaire pour l'intelligence de ce qui suit. *M. le Févre.*

son, car cela regarde les Laboureurs. Celle de la marine? non plus, car cela regarde les Pilotes. Quelles affaires donc?

ALCIBIADE.

Les affaires que font nos meilleurs Atheniens.

SOCRATE.

Qu'entendez-vous par nos meilleurs Atheniens? Sont-ce les prudens ou les imprudens?

ALCIBIADE.

Les prudens.

SOCRATE.

Ainsi selon vous, quand on est prudent en quelque chose, on est bon & propre à cette chose là, & les imprudens y sont trés-mauvais.

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Un Cordonnier a toute la prudence necessaire pour faire des souliers. Il est donc bon pour cela.

ALCIBIADE.

Fort bon.

SOCRATE.

Mais il est trés-imprudent pour faire [redacted]

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Ce mesme homme est donc bon & mauvais ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Il s'ensuit de ce principe que vos Atheniens que vous appellez bons & gens de bien, sont aussi mauvais.

ALCIBIADE.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

SOCRATE.

Qui entendez-vous donc par les bons Atheniens ?

ALCIBIADE.

Ceux qui sçavent gouverner,

SOCRATE.

Gouverner, quoy ? les chevaux ?

ALCIBIADE.

Non.

SOCRATE.

Les hommes ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Les malades, les Pilotes, les Moissonneurs ?

ALCIB.

ALCIBIADE.

Non, aucun de ces gens-là.

SOCRATE.

Qui donc ? ceux qui font quelque chose, ou ceux qui ne font rien ?

ALCIBIADE.

Ceux qui font quelque chose.

SOCRATE.

Et qui font, quoy ? taſchez de vous expliquer, & de me le faire comprendre.

ALCIBIADE.

Ceux qui vivent enſemble, & qui ſe ſervent les uns des autres, comme nous vivons dans les villes.

SOCRATE.

Selon vous, les bons Athéniens ſont donc ceux qui ſçavent commander aux hommes, qui ſe ſervent des hommes.

Car les politiques commandent aux Magiſtrats, & ceux cy aux autres Citoyens.

ALCIBIADE.

Je l'entends ainſi.

SOCRATE.

Sont-ce ceux qui ſçavent commander aux Comites, qui ſe ſervent des rameurs?

ALCIBIADE.

Non.

SOCRATE.

Car cela appartient aux Pilotes. *Eſt-ce*

ciens, & des Danseurs? non sans doute, car cela regarde les maistres des chœurs.

musiciens & en leur place c'estoient les joueurs de flute

ALCIBIADE.

Cela est certain.

SOCRATE.

Qu'entendez-vous donc par sçavoir commander aux hommes qui se servent des autres hommes?

ALCIBIADE.

J'entends que c'est commander aux hommes qui vivent ensemble sous les mesmes loix & la mesme police.

SOCRATE.

Quel est cet Art qui apprend à leur commander? Si je vous demandois quel est l'Art qui enseigne à commander à tous les rameurs d'un mesme navire, que me repondriez-vous?

ALCIBIADE.

Que c'est l'Art du Pilote.

SOCRATE.

Et si je vous demandois quel est l'Art qui enseigne à commander aux Musiciens & aux Danseurs?

ALCIBIADE.

Je vous repondrois que c'est l'Art des maistres des chœurs.

SOCRATE.

Comment appellez-vous donc cet Art

qui enseigne à commander à ceux qui sont un mesme corps d'estat, & qui vivent ensemble sous la mesme police ?

ALCIBIADE.

C'est l'Art de bien conseiller.

SOCRATE.

Comment ? est-ce que l'Art des pilotes est l'Art de donner de mauvais conseils ? N'ont-ils pas aussi en veüe d'en donner de bons ?

ALCIBIADE.

Asseurément, pour sauver ceux qui navigent.

SOCRATE.

Vous dites fort bien. De quels bons conseils voulez-vous donc parler, & à quoy est-ce qu'ils tendent ?

ALCIBIADE.

Ils tendent à conserver la ville & à la

[redacted]

qui n'y doit pas eſtre, c'eſt la maladie. Ne le croyez-vous pas comme moy?

ALCIBIADE.

Tout comme vous.

SOCRATE.

Et ſi vous me demandiez la meſme choſe ſur l'œil, je vous repondrois, tout de meſme que l'œil eſt en trés-bon état, quand il a tout ce qui eſt neceſſaire pour voir, & qu'il n'a rien qui l'en empeſche. Sur les oreilles, tout de meſme, qu'elles ſont trés-bien quand elles ont tout ce qu'il faut pour bien entendre, & qu'il n'y a aucune diſpoſition à la ſurdité.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Et la ville, qu'eſt-ce qui fait par ſa preſence ou par ſon abſence qu'elle eſt en meilleur eſtat, mieux policée, & mieux gouvernée?

ALCIBIADE.

Il me ſemble, Socrate, que c'eſt lors que l'amitié eſt bien établie entre les Citoyens, & que la haine & la diviſion en ſont bannies.

SOCRATE.

Qu'appellez-vous amitié, eſt-ce la concorde ou la diſcorde?

ALCIBIADE.

La concorde aſſeurément.

SOCRATE.

Quel eſt l'Art qui fait que les villes s'accordent par exemple ſur les nombres ?

ALCIBIADE.

C'eſt l'Arithmetique.

SOCRATE

Eſt-ce elle auſſi qui fait que ſur cela les particuliers s'accordent entre eux, & que chacun eſt d'accord avec ſoy-meſme ?

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et comment appellez-vous l'Art qui fait que chacun convient avec ſoy-meſme ſur la grandeur d'une paume & d'une coudée, n'eſt-ce pas l'Art de meſurer ?

ALCIBIADE.

Oüy, ſans doute.

SOCRATE.

Les villes & les particuliers s'accordent par le moyen de cet Art? n'eſt-ce pas la meſme choſe ſur le poids ?

ALCIBIADE.

La meſme choſe.

SOCRATE.

Et la concorde dont vous parlez, quelle eſt-elle, en quoy conſiſte-t-elle, & quel

est l'Art qui la fait naistre ? celle d'une ville est-ce la mesme qui fait qu'un particulier est d'accord avec luy-mesme & avec les autres ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Quelle est-elle, ne vous lassez point de me repondre, & instruisez-moy par charité.

ALCIBIADE.

Je crois que c'est cette amitié & cette concorde, qui font qu'un pere & une mere sont bien avec leurs enfans, un frere avec son frere, une femme avec son mary.

SOCRATE.

Mais pensez-vous qu'un mary puisse estre bien avec sa femme, estre bien d'accord avec elle, sur ses ouvrages de tapisserie qu'elle fait & qu'il ne fait point ?

ALCIBIADE.

Non, sans doute.

SOCRATE.

Il ne le faut pas mesme, car c'est un ouvrage de femme. Il n'est pas possible non plus qu'une femme s'accorde avec son mary, sur ce qui regarde les armes, car elle ne sçait ce que c'est : aussi est-ce une sçience qui ne regarde que les hommes.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Vous convenez donc qu'il y a des ſciences qui ne ſont deſtinées qu'aux femmes, & d'autres qui ſont reſervées pour les hommes?

ALCIBIADE.

Pourroit-on le nier ?

SOCRATE.

Sur toutes ces ſciences, il n'eſt pas poſſible que les femmes ſoient d'accord avec leurs maris.

ALCIBIADE,

Cela eſt certain.

SOCRATE.

Et par conſequent il n'y aura point d'amitié, puiſque l'amitié n'eſt que la concorde ?

ALCIBIADE.

[redacted]

bien policées, que chacun y fasse son mestier ?

ALCIBIADE.

Il me semble pourtant, Socrate, que...

SOCRATE.

Comment dites-vous ? Une ville sera bien policée sans que l'amitié y soit ? ne sommes-nous pas convenus que c'est par l'amitié qu'une ville est bien reglée, & qu'autrement il n'y a que desordre & que confusion ?

ALCIBIADE.

Mais il me semble pourtant que c'est cela mesme qui produit l'amitié que chacun fasse ce qu'il a à faire.

SOCRATE.

Vous disiez le contraire, il n'y a qu'un moment ; mais il faut vous entendre, comment dites-vous? Est-ce que la concorde bien établie produit l'amitié? Eh! peut-il y avoir de la concorde sur les choses que les uns sçavent, & que les autres ne sçavent pas ?

ALCIBIADE.

Cela est impossible.

SOCRATE.

Quand chacun fait ce qu'il doit faire, chacun fait-il ce qui est juste ou ce qui est injuste ?

ALCIBIADE.

Belle demande, chacun fait ce qui est juste.

SOCRATE.

De là il s'ensuit que lorsque tous les Citoyens font ce qui est juste, ils ne sçauroient pourtant s'aimer.

ALCIBIADE.

* La consequence est necessaire.

SOCRATE.

Quelle est donc cette amitié ou cette concorde qui peut nous rendre habiles & capables de donner de bons conseils, afin que nous soyons du nombre de ceux

* Cette consequence est trés-seure : Alcibiade le reconnoist, mais il n'en comprend pas encore la raison. J'en ay touché quelque chose dans l'argument, mais il est bon d'expliquer icy tout du long la pensée de Socrate. Son but est de faire voir que lorsque les hommes ne font précisement que ce qu'ils ont à faire, ils n'ont soin que de ce qui est à eux, & qu'ainsi ils se bornent à la connoissance des choses particulieres, & ne remontent point à celle de l'essence des choses universelles : connoissance qui seule produit l'union & la concorde, au lieu que la connoissance seule des choses particulieres produit le desordre & la division. Pour faire donc régner la concorde dans un état, ce n'est pas assez que chacun ait soin de ce qui est à luy, il faut qu'il ait soin de luy. Ce soin luy apprendra à aimer son prochain comme luy-mesme, & il n'y a que cet amour, qui a Dieu pour principe, qui puisse produire la concorde & l'union.

bien policées, [illegible] vos meilleurs Citoyen[illegible]
[illegible] comprendre quelle elle [illegible]
[illegible] elle se trouve : tantost o[illegible]
[illegible] certaines personnes, tanto[illegible]
[illegible] plus, comme cela paroi[illegible]
[illegible] paroles.

ALCBIADE.

Je vous jure, Socrate, par tous les [illegible]
que je ne sçay moy-mesme ce que j[illegible]
je cours grand risque d'estre depu[illegible]
temps en mauvais estat sans m'en [illegible]
perceu.

SOCRATE.

Ne perdez pas courage, Alc[illegible]
vous ne vous apperceviez de cet[illegible]
l'âge de cinquante ans, il vous[illegible]
[illegible] d'y apporter du remede, [illegible]
[illegible] à l'âge o[illegible]
soin de [illegible] de[illegible]
voil[illegible]
[illegible]

ne proprement à la main ? Les bagues, à quelle partie du corps appartiennent-elles, n'eſt-ce pas aux doigts ?

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Les ſouliers appartiennent de la meſme maniere aux pieds ?

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Avons-nous donc ſoin de nos pieds quand nous avons ſoin de nos ſouliers :

ALCIBIADE.

En verité, Socrate, je ne vous entends pas encore.

SOCRATE.

Qu'appellez-vous avoir bien ſoin d'une choſe ? n'eſt-ce pas rendre cette choſe-là meilleure qu'elle n'eſtoit ? Quel eſt donc l'Art qui rend les ſouliers meilleurs ?

ALCIBIADE.

En Grece les Cordonniers racomodoient auſſi les ſouliers.

C'eſt l'Art du Cordonnier.

SOCRATE.

C'eſt donc par l'Art du Cordonnier que nous avons ſoin de nos ſouliers. Eſt-ce auſſi par le meſme Art que nous avons ſoin de nos pieds, ou n'eſt-ce pas par un autre Art que nous rendons nos pieds meilleurs?

ALCIBIADE.

C'eſt par un autre Art, ſans doute.

SOCRATE.

Ne rendons-nous pas nos pieds meilleurs par un autre Art, qui rend tout noſtre corps meilleur: & cet Art n'eſt-ce pas la gymnaſtique ?

Car l'exercĩ fortifie toute les parties.

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

C'eſt donc par la gymnaſtique que nous avons ſoin de nos pieds, & par l'Art du Cordonnier que nous avons ſoin des choſes qui ſont à nos pieds? C'eſt par la gymnaſtique que nous avons ſoin de nos mains, & par l'Art d'orfévrerie que nous avons ſoin des choſes qui appartiennent à nos mains ? C'eſt par la gymnaſtique que nous avons ſoin de noſtre corps, & par [redacted]

ALCIBIADE.

Il me le ſemble.

SOCRATE.

Il s'enſuit de là que quand vous avez ſoin des choſes qui ſont à vous, vous n'avez pas ſoin de vous.

ALCIBIADE.

Cela eſt certain.

SOCRATE.

Car ce n'eſt pas par le meſme Art que nous avons ſoin de nous & des choſes qui ſont à nous.

ALCIBIADE.

Je l'avoüe

SOCRATE.

Quel eſt donc l'Art par lequel nous avons ſoin de nous ?

ALCIBIADE.

Je ne ſçaurois vous le dire.

SOCRATE.

Nous ſommes déja convenus que ce n'eſt pas celuy par lequel nous pouvons rendre meilleure quelqu'une des choſes qui ſont à nous. Mais que c'eſt celuy par lequel, nous pouvons nous rendre nous-meſmes meilleurs.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Pouvons-nous connoiſtre l'Art qui rend

ALCIBIADE.

C'est par un autre Art, sans doute.

SOCRATE.

Ne rendons-nous pas nos pieds meilleurs par un autre Art, qui rend tout nostre corps meilleur: & cet Art n'est-ce pas la gymnastique ?

Car l'exer fortifie tou les parties

ALCIBIADE.

Asseurément.

SOCRATE.

C'est donc par la gymnastique que nous avons soin de nos pieds, & par l'Art du Cordonnier que nous avons soin des choses qui sont à nos pieds ? C'est par la gymnastique que nous avons soin de nos mains, & par l'Art d'orfévrerie que nous avons soin des choses qui appartiennent à nos mains ? C'est par la gymnastique que nous avons soin de nostre corps, & par l'Art du Tisserand, & par plusieurs autres Arts, que nous avons soin des choses qui appartiennent à nostre corps ?

ALCIBIADE.

Cela est hors de doute.

SOCRATE.

Et par consequent l'Art par lequel nous avons soin de nous, n'est pas le mesme

[redacted]

nous le ſçaurons, nous ſçaurons bien-toſt & ſans peine, quel eſt le ſoin que nous devons avoir de nous. Au lieu que pendant que nous l'ignorerons, nous ne parviendrons jamais à connoiſtre la nature de ce ſoin.

ALCIBIADE.

Cela eſt indubitable.

SOCRATE.

Courage donc, par quel moyen trouverons-nous * l'eſſence des choſes, à parler univerſellement? Par là nous trouverons bientoſt ce que nous ſommes nous-

*Cette eſſence univerſelle des choſes, αὐτὸ ταὐτὸ, eſt l'intelligence divine, l'idée éternelle, unique cauſe des eſtres: & l'eſſence ſinguliere αὐτὸ ἕκαστον, c'eſt la choſe formée ſur cette idée. Il y a donc deux manieres de ſe connoiſtre ſoy-meſme: la premiere c'eſt de connoiſtre l'intelligence divine, & de deſcendre d'elle à l'ame en ſuivant les vûës que ce Createur trés-ſage a euës en la creant: & l'autre eſt de connoiſtre ſimplement l'ame comme un eſtre different du corps & de ſe convaincre qu'elle ſeule eſt l'homme. La premiere eſt la plus parfaite. Socrate la quitte pourtant d'abord, & ne s'attache qu'à la ſeconde qui eſt plus facile, mais il la reprend enſuite, & de la connoiſſance de l'ame il éleve Alcibiade à la conſideration de l'idée éternelle, dans laquelle ſeule comme dans la veritable lumiere on peut voir parfaitement ſon ame & tout ce qui luy appartient. Tout le raiſonnement de Socrate eſt digne de la plus ſaine Theologie.

les souliers meilleurs, si nous ne sçavons auparavant ce que c'est qu'un soulier? ni l'Art qui a soin des bagues, si nous ne sçavons auparavant ce que c'est qu'une bague?

ALCIBIADE.

Cela ne se peut.

SOCRATE.

Pourons-nous donc connoistre l'Art qui nous rend meilleurs nous-mesmes, si nous ne sçavons auparavant ce que c'est que nous-mesmes?

ALCIBIADE.

Cela est impossible absolument.

SOCRATE.

Mais, est-ce une chose bien facile que de se connoistre soy-mesme, & estoit-ce quelque ignorant qui avoit écrit ce precepte trivial sur la porte du temple d'Apollon à Delphes? ou est-ce, au contraire une chose d'une grande difficulté, & qui n'est pas donnée à tous les hommes. Connois-toy-mesme.

ALCIBIADE.

Pour moy, Socrate, j'ay crû fort souvent que cela estoit donné à tous les hommes, & fort souvent aussi il m'a paru que cela estoit d'une trés-grande difficulté.

SOCRATE.

Mais Alcibiade [redacted]

nous le ſçaurons, nous ſçaurons bien-toſt & ſans peine, quel eſt le ſoin que nous devons avoir de nous. Au lieu que pendant que nous l'ignorerons, nous ne parviendrons jamais à connoiſtre la nature de ce ſoin.

ALCIBIADE.

Cela eſt indubitable.

SOCRATE.

Courage donc, par quel moyen trouverons-nous * l'eſſence des choſes, à parler univerſellement? Par là nous trouverons bientoſt ce que nous ſommes nous-

* Cette eſſence univerſelle des choſes, αὐτὸ ταὐτό, eſt l'intelligence divine, l'idée éternelle, unique cauſe des eſtres: & l'eſſence ſinguliere αὐτὸ ἕκαστον, c'eſt la choſe formée ſur cette idée. Il y a donc deux manieres de ſe connoiſtre ſoy-meſme: la premiere c'eſt de connoiſtre l'intelligence divine, & de deſcendre d'elle à l'ame en ſuivant les vûës que ce Createur trés-ſage a euës en la creant: & l'autre eſt de connoiſtre ſimplement l'ame comme un eſtre different du corps & de ſe convaincre qu'elle ſeule eſt l'homme. La premiere eſt la plus parfaite. Socrate la quitte pourtant d'abord, & ne s'attache qu'à la ſeconde qui eſt plus facile, mais il la reprend enſuite, & de la connoiſſance de l'ame il éleve Alcibiade à la conſideration de l'idée éternelle, dans laquelle ſeule comme dans la veritable lumiere on peut voir parfaitement ſon ame & tout ce qui luy appartient. Tout le raiſonnement de Socrate eſt digne de la plus ſaine Theologie.

[illegible]. Et [illegible]
[illegible] ignorans toujours.

ALCIBIADE.

Vous dites vray.

SOCRATE.

Suivez-moy donc bien je vous en conjure, au nom de Dieu : avec qui vous entretenez-vous presentement, est-ce avec quelqu'autre qu'avec moy ?

ALCIBIADE.

Non, c'est avec vous.

SOCRATE.

Et moy de mesme, je ne m'entretiens qu'avec vous ; c'est Socrate qui parle, c'est Alcibiade qui écoute.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

C'est en se servant de la parole que Socrate parle ; car parler & se servir de la parole, ce n'est qu'un.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Celuy qui se sert d'une chose, & la chose dont il se sert, ne sont-ils pas differents?

ALCIBIADE.

Comment dites-vous ?

ALICBIADE.

Je ne ſçaurois vous le dire, Socrate.

SOCRATE.

Vous pourriez au moins me dire que l'homme eſt ce qui ſe ſert du corps.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Y-a-t-il quelque autre choſe qui ſe ſerve du corps que l'Ame ſeule ?

ALCIBIADE.

Non, il n'y a qu'elle.

SOCRATE.

C'eſt elle qui commande ?

ALCIBIADE.

Tres-certainement.

SOCRATE.

Et il n'y a perſonne, je croy, qui ne ſoit forcé de reconnoiſtre...

ALCIBIADE.

Quoy ?

SOCRATE.

Que l'homme eſt une de ces trois choſes-cy, ou l'Ame, ou le corps, ou le composé de l'un & de l'autre. Or nous ſommes convenus que l'homme eſt ce qui commande au corps.

ALCIBIADE.

Nous en ſommes convenus.

SOCRATE.

Qu'eſt-ce donc que l'homme ? le corps ſe commande-t-il à ſuy-meſme ? Non : car nous avons dit que c'eſt l'homme qui luy commande: ainſi le corps n'eſt pas l'homme.

ALCIBIADE.

Il y a de l'apparence.

SOCRATE.

Eſt-ce donc le compoſé qui commande au corps? & ce compoſé ſeroit-ce l'homme?

ALCIBIADE.

Cela ſe pourroit.

SOCRATE.

Rien moins que cela : car l'un ne commandant point, comme nous l'avons dit, * il eſt impoſſible que les deux enſemble commandent.

ALCIBIADE.

Cela eſt tres-vray.

SOCRATE.

Puiſque ni le corps, ni le compoſé de l'Ame & du corps ne ſont donc pas l'homme, il faut de toute neceſſité, ou que l'hom-

* Car outre que cela eſt contradictoire, puiſque ce qui ne commande point commanderoit, il n'y a pas une troiſiéme choſe à qui les deux puiſſent commander. Si l'ame & le corps commandent, à qui commandent-ils ?

ALICBIADE.

Je ne sçaurois vous le dire, Socrat.

SOCRATE.

Vous pourriez au moins me dire qu l'homme est ce qui se sert du corps.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Y-a-t-il quelque autre chose qui se ser-ve du corps que l'Ame seule ?

ALCIBIADE.

Non, il n'y a qu'elle.

SOCRATE.

C'est elle qui commande ?

ALCIBIADE.

Tres-certainement.

SOCRATE.

Et il n'y a personne, je croy, qui ne s forcé de reconnoistre...

ALCIBIADE.

Quoy ?

SOCRATE.

Que l'homme est une de ces trois ch ses-cy, ou l'Ame, ou le corps, ou le co posé de l'un & de l'autre. Or nous so mes convenus que l'homme est ce commande au corps.

ALCIBIADE.

Nous en sommes convenus.

prement & plus preciſément nous, que noſtre Ame.

ALCIBIADE.

Cela eſt tres-certain.

SOCRATE.

Ainſi donc c'eſt un principe fort bien établi, que lorſque nous nous entretenons enſemble vous & moy, en nous ſervant du diſcours, c'eſt mon Ame qui s'entretient avec la voſtre; & c'eſt ce que nous diſions il n'y a qu'un moment, que Socrate parle à Alcibiade, en adreſſant la parole, non pas au corps qui eſt expoſé à mes yeux, mais à Alcibiade luy-meſme que je ne vois point, c'eſt-à-dire à ſon Ame.

ALCIBIADE.

Cela eſt évident.

SOCRATE.

Celuy qui nous ordonne de nous con- [redacted]

ni un Laboureur en tant que Laboureur. Tous ces artiſans & autres de cette nature, ſont ſi éloignez de ſe connoiſtre eux-meſmes, * qu'ils ne connoiſſent pas ce qui eſt particulierement à eux; & que leur Art les attache à ce qui eſt encore plus éloigné que ce qui eſt à eux. Car ils ne connoiſſent que les choſes qui appartiennent au corps, & par leſquelles ils le gueriſſent & l'entretiennent.

ALCIBIADE.

Tout cela eſt tres-vray.

SOCRATE.

Si c'eſt donc une ſageſſe de ſe connoître ſoy-meſme, il n'y a aucun de ces artiſans-là qui ſoit ſage par ſon Art.

ALCIBIADE.

Je le trouve ainſi.

* Les Medecins & les maiſtres d'exercice s'attachent bien à connoiſtre les corps, mais ils ne les connoiſſent que juſqu'à un certain point: car comme dit Hippocrate dans le traitté de l'Anciene Medecine, ils ſe contentent de ſçavoir ce que c'eſt que l'homme par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit, ou aux exercices qu'il fait; & ce qui peut luy arriver de chaque choſe. Ainſi ils ne connoiſſent que certaines qualitez de la matiere, & ils n'en connoiſſent point l'eſſence. Il eſt plus aiſé de connoiſtre l'eſſence de l'ame que celle du corps.

prement & plus precisément nous, que nostre Ame.

ALCIBIADE.

Cela est tres-certain.

SOCRATE.

Ainsi donc c'est un principe fort bien établi, que lorsque nous nous entretenons ensemble vous & moy, en nous servant du discours, c'est mon Ame qui s'entretient avec la vostre; & c'est ce que nous disions il n'y a qu'un moment, que Socrate parle a Alcibiade, en adressant la parole, non pas au corps qui est exposé à mes yeux, mais à Alcibiade luy-mesme qui ne se voit point, c'est-à-dire à son Ame.

ALCIBIADE.

Cela est évident.

SOCRATE.

Celuy qui nous ordonne de nous connoistre nous-mesmes, nous ordonne donc de connoistre nostre Ame?

ALCIBIADE.

Je le croy.

SOCRATE.

Celuy qui ne connoist que son corps, connoist ce qui est à luy, & ne connoist pas ce qui est luy. Ainsi un Medecin ne se connoist

SOCRATE.

S'il y a eu quelqu'un qui ait esté amoureux du corps d'Alcibiade, ce n'est pas d'Alcibiade qu'il a esté amoureux, mais d'une des choses qui appartiennent à Alcibiade.

ALCIBIADE.

J'en suis convaincu.

SOCRATE.

Celuy qui est amoureux d'Alcibiade, c'est celuy qui est amoureux de son Ame.

ALCIBIADE.

C'est une suite necessaire de vostre principe.

SOCRATE.

Voilà pourquoy celuy qui n'aime que vostre corps, se retire, dés que la beauté de ce corps commence à passer.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Mais celuy qui aime vostre Ame ne se retire jamais * pendant que vous faites quelque progrés dans la vertu, & que vous vous rendez tous les jours plus honneste homme.

* C'est ainsi que ce passage devoit estre traduit. Les Interpretes Latins y ont fait une faute pour ne s'estre pas souvenus qu' ἑω a souvent la signification du temps present. *M. le Févre.*

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Et voilà auſſi ce qui fait que je ſuis le ſeul qui ne vous quitte point, & qui demeure conſtant aprés que la fleur de voſtre beauté eſt ternie, & que tous vos amans ſe ſont retirez.

ALCIBIADE.

Vous me faites plaiſir, Socrate, & je vous prie de ne me point quitter

SOCRATE.

Travaillez donc de toutes vos forces à devenir tous les jours plus beau.

Beau, c'eſt-dire, vertueux.

ALCIBIADE.

J'y travailleray.

SOCRATE.

A voir ce qui vous arrive, il eſt bien aiſé de juger qu'Alcibiade fils de Clinias n'a jamais eu, & n'a encore qu'un ſeul veritable amant; & cet amant fidéle* c'eſt l'agreable Socrate, fils de Sophroniſcus & de Phénaréte.

ALCIBIADE.

Cela eſt certain.

SOCRATE.

Mais ne m'avez-vous pas dit lors que

* Il raille ſur ſa laideur & ſur ſa baſſe naiſſance qu'il oppoſe à la beauté, à la bonne mine & à la nobleſſe de ſes rivaux.

je vous ay abordé, que je ne vous avois prévenu que d'un moment, & que vous aviez dessein de me parler, pour sçavoir pourquoy j'estois le seul qui ne me fusse pas retiré.

ALCIBIADE.

Je vous l'ay dit, & cela est vray.

SOCRATE.

Vous en sçavez presentement la raison, c'est que je vous ay toûjours aimé, & que les autres n'ont aimé que ce qui est à vous. La beauté de ce qui est à vous commence à se passer, au lieu que la vostre ne commence qu'à fleurir. Et si vous ne vous laissez corrompre par le peuple, & que vous ne deveniez plus laid, je ne vous quitteray de ma vie. Mais je crains furieusement* qu'amoureux du peuple comme vous estes, vous ne vous perdiez vous-mesme par cette malheureuse inclination, comme cela est arrivé à un grand nombre de nos meilleurs Atheniens. Car le peuple du magnanime Erecthée à un bel exterieur. Mais il faut le regarder au dedans, & luy oster

Plus laid, c'est-à-dire plus vicieux.

Erecthée estoit un des premiers Roys d'Athénes.

* Il estoit si amoureux du peuple qu'il ne cessoit de luy faire des largesses & de luy donner des spectacles & des jeux. Plutarque parle d'une distribution de deniers qu'il fit lorsqu'il estoit encore trés-jeune, & qu'il portoit des cailles dans son sein.

ces beaux dehors qui nous le cachent. Croyez-moy donc, Alcibiade, prenez les precautions que je vous dis.

ALCIBIADE.

Quelles précautions ?

SOCRATE.

C'eſt de vous exercer, & de bien apprendre ce qu'il faut ſçavoir avant que de ſe meſler des affaires de la Republique, afin que vous ſoyez toûjours muni d'un bon contrepoiſon, & que vous ne periſſiez point dans un commerce ſi contagieux & ſi funeſte.

ALCIBIADE.

Tout cela eſt fort bien dit, Socrate, mais taſchez de m'expliquer par quel moyen nous pourrons avoir ſoin de nous-meſmes.

SOCRATE.

Cela eſt déja fait, car avant toutes choſes nous avons établi ce que c'eſt que l'homme, & avec raiſon ; parce que nous craignions que cela n'eſtant pas bien connu, nous n'euſſions ſoin de toute autre choſe que de nous-meſmes, ſans nous en appercevoir. Nous ſommes convenus enſuite, qu'il faut avoir ſoin de ſon Ame; que c'eſt l'unique fin qu'on doit ſe propoſer, & qu'il faut laiſſer à d'autres le ſoin du corps,

& de ce qui appartient au corps, comme les richesses.

ALCIBIADE.

Cela peut-il estre contesté?

SOCRATE.

Comment pouvons-nous entendre cette verité * d'une maniere plus-claire & plus-évidente? Car dés que nous l'aurons mise dans tout son jour, il est bien certain, que nous nous connoîtrons parfaitement nous-mesmes. Taschons donc au nom des Dieux de bien entendre le precepte de Delphes dont nous avons déja parlé; car nous n'en comprenons pas bien encore toute la force.

onnois-toy oy-mesme.

ALCIBIADE.

Quelle force? que voulez-vous dire par là?

SOCRATE.

Je m'en vais vous communiquer ce que je soupçonne que veut dire cette inscription & le precepte qu'elle renferme. Il n'est guéres possible de vous le faire entendre par d'autre comparaison que par celle-cy qui est tirée de la veuë.

* M. le Févre avoit raison de dire qu'il falloit lire ἐναργέστερον, pour ἐναργέστατα, & qu'il faut traduire *d'une maniere plus claire*: Socrate va reprendre la proposition qu'il avoit abandonnée, qui est de connoistre l'essence universelle des choses, & tout ce qu'il va dire sur ce sujet est d'une beauté que rien n'égale.

ces beaux dehors qui nous le cachent. Croyez-moy donc, Alcibiade, prenez les precautions que je vous dis.

ALCIBIADE.

Quelles précautions ?

SOCRATE.

C'est de vous exercer, & de bien apprendre ce qu'il faut sçavoir avant que de se mesler des affaires de la Republique, afin que vous soyez toûjours muni d'un bon contrepoison, & que vous ne perissiez point dans un commerce si contagieux & si funeste.

ALCIBIADE.

Tout cela est fort bien dit, Socrate, mais taschez de m'expliquer par quel moyen nous pourrons avoir soin de nous-mesmes.

SOCRATE.

Cela est déja fait, car avant toutes choses nous avons établi ce que c'est que l'homme, & avec raison; parce que nous craignions que cela n'estant pas bien connu, nous n'eussions soin de toute autre chose que de nous-mesmes, sans nous en appercevoir. Nous sommes convenus ensuite qu'il faut avoir soin de son Ame; que

[redacted]

image, dans cette petite partie * qu'on appelle d'un nom qui signifie une poupée, parce qu'elle est l'image de celuy qui s'y voit.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Un œil donc pour se voir dans un autre œil, doit regarder dans cette partie de l'œil, qui est la plus belle, & qui a seule la faculté de voir.

ALCIBIADE.

Qui en doute ?

SOCRATE.

Car s'il attachoit ses regards sur quelque autre partie du corps de l'homme ou sur quelque autre objet, à moins qu'il ne fust semblable à cette partie de l'œil qui voit, il ne se verroit nullement luy-mesme.

ALCIBIADE.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Un œil donc qui veut se voir luy-mesme, doit regarder dans un autre œil ; & dans cette partie de l'œil où reside toute sa vertu, c'est-à-dire la veuë.

* Il y a dans le texte Grec une faute que je m'étonne qu'on y ait laissée : car que signifie κορυφὴν *sommet* ? Il faut lire κόρην : c'est la prunelle : κόρη, *pupilla*, poupée.

ALCIBIADE.

Comment dites-vous ?

SOCRATE.

Prenez bien garde. Si cette inſcription parloit à l'œil comme elle parle à l'homme, & qu'elle luy diſt : *Connois-toy toy-meſme* ; que croirions-nous qu'elle luy ordonneroit ? Ne croirions-nous pas qu'elle luy ordonneroit de ſe regarder dans une choſe dans laquelle l'œil peut ſe voir ?

ALCIBIADE.

Cela eſt évident.

SOCRATE.

Cherchons donc cette choſe dans laquelle, en nous y regardant, nous puiſſions voir & cette choſe-là, & nous-meſmes.

ALCIBIADE.

On peut ſe voir dans des miroirs & dans d'autres corps ſemblables.

SOCRATE.

Vous dites fort bien. N'y-a-t-il pas auſſi dans l'œil quelque petit endroit qui fait le meſme effet qu'un miroir ?

ALCIBIADE.

Il y en a un aſſurément.

SOCRATE.

Vous avez donc remarqué que toutes

image, dans cette petite partie * qu'on appelle d'un nom qui signifie une poupée, parce qu'elle est l'image de celuy qui s'y voit.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Un œil donc pour se voir dans un autre œil, doit regarder dans cette partie de l'œil, qui est la plus belle, & qui a seule la faculté de voir.

ALCIBIADE.

Qui en doute ?

SOCRATE.

Car s'il attachoit ses regards sur quelque autre partie du corps de l'homme ou sur quelque autre objet, à moins qu'il ne fust semblable à cette partie de l'œil qui voit, il ne se verroit nullement luy-mesme.

ALCIBIADE.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Un œil donc qui veut se voir luy-mesme, doit regarder dans un autre œil; & dans cette partie de l'œil où reside toute sa vertu, c'est-à-dire la veuë.

* Il y a dans le texte Grec une faute que je m'étonne qu'on y ait laissée: car que signifie κορυφὴν *sommet*? Il faut lire κόρην: c'est la prunelle: κόρη, *pupilla*, poupée.

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Mon cher Alcibiade n'en eſt-il pas de meſme de l'Ame? pour ſe voir ne doit-elle pas ſe regarder dans l'Ame * & dans cette partie de l'Ame où s'engendre toute ſa vertu qui eſt la ſageſſe? ou bien ne doit-elle pas ſe regarder dans quelque autre choſe encore plus noble, à laquelle cette partie de l'Ame reſſemble en quelque façon?

Dans quoy faut ſe regarder pour ſe bien connoiſtre.

ALCIBIADE.

Il me le ſemble, Socrate.

SOCRATE.

Mais pouvons-nous trouver quelque partie de l'Ame qui ſoit plus divine que

* C'eſt-à dire dans noſtre intelligence, dans noſtre entendement. Il faut bien remarquer avec quelle ſageſſe Socrate s'exprime icy. En parlant de noſtre ame il reconnoiſt que la ſageſſe s'y engendre, c'eſt à dire qu'elle luy vient du dehors, car elle n'eſt pas ſa lumiere à elle-meſme : elle luy vient de Dieu. Et huit lignes plus bas en parlant de l'intelligence divine, il n'a garde de dire où s'engendre la ſçience, la ſageſſe, mais il dit *où reſide*, car elle eſt elle-meſme la ſageſſe & la ſource de la ſageſſe. Les Interpretes Latins qui n'ont pas demeſlé cette exactitude de Socrate ont corrompu toute la beauté de ces paſſages par leurs tradu- [redacted]

celle où reſident la ſcience & la ſageſſe ?

ALCIBIADE.

Non certainement.

SOCRATE.

Il faut ſe regarder en Dieu pour ſe bien connoiſtre.

C'eſt donc dans cette Ame dont la noſ n'eſt que l'image, c'eſt dans cette Ame D vine qu'il faut ſe regarder, & y bien co templer toute la Divinité, c'eſt-à-dire D & la ſageſſe, pour ſe connoiſtre ſoy-m parfaitement ?

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Se connoiſtre ſoy-meſme, c'eſt la geſſe, comme nous en ſommes conven

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE

Ne nous connoiſſant pas nous-meſm & n'eſtant point ſages de cette ſageſſe, n ne ſçaurions connoiſtre ni nos biens ni maux. Car il n'eſt pas poſſible que ce qui ne connoiſt pas Alcibiade, conno que ce qui eſt à Alcibiade appartient à A biade.

ALCIBIADE.

Cela ne ſe peut.

SOCRATE.

Ce n'eſt qu'en nous connoiſſant no meſmes, que nous pouvons connoiſtre

ce qui eſt à nous, nous appartient. Si nous ne connoiſſons pas ce qui eſt à nous, nous ne connoiſtrons pas non plus ce qui regarde les choſes qui ſont à nous.

ALCIBIADE.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Nous avons donc malfait tantoſt quand nous ſommes convenus qu'il y a des gens qui ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes, & qui cependant connoiſſent ce qui eſt à eux, ſans connoiſtre les choſes qui appartiennent à ce qui eſt à eux. Car ces trois connoiſſances, ſe connoiſtre ſoy-meſme, connoiſtre ce qui eſt à ſoy, & connoiſtre les choſes qui appartiennent à ce qui eſt à ſoy, ſont liées enſemble; elles ſont l'action d'un meſme homme, & l'effet d'un ſeul & meſme Art.

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Tout homme qui ne connoiſt pas les choſes qui ſont à luy, ne connoiſtra pas non plus celles qui ſont aux autres.

ALCIBIADE.

Cela eſt conſtant.

SOCRATE.

Ne connoiſſant pas celles qui ſont aux

autres, il ne connoiſtra pas celles qui ſont à la ville.

ALCIBIADE.

C'eſt une conſequence ſeure.

SOCRATE.

Un tel homme ne ſçauroit donc jamais eſtre un bon homme d'eſtat ; il ne ſçauroit meſme eſtre un bon œconome pour gouverner une maiſon : que dis-je, il ne ſçauroit ſe bien gouverner luy-meſme, car il ne ſçait ce qu'il fait ; ne ſçachant ce qu'il fait, il eſt impoſſible qu'il ne faſſe des fautes.

ALCIBIADE.

Cela eſt impoſſible autrement.

SOCRATE.

Faiſant des fautes, ne fait-il pas mal & en particulier & en public ? Faiſant mal, n'eſt-il pas malheureux ? eſtant malheureux, n'envelope-t-il pas dans ſes malheurs ceux qui luy obeïſſent ?

ALCIBIADE.

Qui pourroit le nier ?

SOCRATE.

...es méchans ...e ſçauroient ...ſtre heureux.

Il n'eſt donc pas poſſible que celuy qui n'eſt ni bon ni ſage, ſoit heureux.

ALCIBIADE.

Non, ſans doute.

SOCRATE.

Tous les vicieux ſont donc malheureux.

ALCIBIADE.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Ce n'eſt donc point par les richeſſes que l'homme ſe delivre de ſes malheurs, mais par la ſageſſe ?

ALCIBIADE

Aſſeurément.

SOCRATE.

Ainſi, mon cher Alcibiade, les villes pour eſtre heureuſes n'ont beſoin ni de murailles, ni de vaiſſeaux, ni d'arſenaux, ni de troupes, ni de grandeur : la ſeule choſe dont elles ont beſoint, c'eſt de vertu; & ſi vous voulez bien faire les affaires de la Republique, il faut que vous donniez de la vertu à vos Citoyens.

Le bonheur des villes & des états conſiſte dans la vertu.

ALCIBIADE.

C'eſt une verité conſtante.

SOCRATE.

Mais peut-on donner ce qu'on n'a pas ?

ALCIBIADE.

Comment le donneroit-on ?

SOCRATE.

Il faut donc avant toutes choſes, que vous penſiez à acquerir de la vertu, vous & tout homme qui ne veut pas ſeulement avoir ſoin de luy & des choſes qui ſont à luy, mais auſſi avoir ſoin de la ville & des

choſes qui appartiennent à la ville.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Vous ne devez donc pas penſer à acquerir pour vous ou pour voſtre ville un grand empire & le pouvoir abſolu de faire tout ce qu'il vous plaira ; mais vous devez penſer uniquement à acquerir de la ſageſſe & de la juſtice.

ALCIBIADE.

Cela me paroiſt tres-vray.

SOCRATE.

On ne peut plaire à Dieu que par la ſageſſe & par la juſtice.

Car ſi vous & voſtre ville vous vous gouvernez ſagement & juſtement, vous plairez à Dieu.

ALCIBIADE.

J'en ſuis perſuadé.

SOCRATE.

Pour ſe conduire ſagement & juſtement, il faut ſe regarder en Dieu.

Et vous vous gouvernerez ſagement & juſtement, ſi, comme je vous l'ay dit tantoſt, vous vous regardez toujours dans la Divinité, dans cette lumiere reſplendiſſante, ſeule capable de faire connoiſtre la verité.

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Car vous regardant dans cette lumiere;

vous vous verrez vous-mesme, vous verrez & vous connoistrez vos veritables biens.

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainsi vous ferez toûjours bien.

ALCIBIADE.

Certainement.

SOCRATE.

Si vous faites toûjours bien, j'ose vous répondre & me rendre garent que vous serez toûjours heureux.

Le bonheur est la récompense seure des bonnes actions.

ALCIBIADE.

Vous estes sur cela un tres-bon garent, Socrate.

SOCRATE.

Mais si vous vous gouvernez injustement; & qu'au lieu de regarder la Divinité & la veritable lumiere, vous regardiez dans ce qui est sans Dieu, & plein de tenebres, vous ne ferez, & cela ne peut estre autrement, que des œuvres de tenebres, que des œuvres pleines d'impieté, parce que vous ne vous connoistrez pas vous mesme.

Ceux qui regardent les tenebres ne font que des œuvres de tenebres.

ALCIBIADE.

Je le trouve ainsi.

SOCRATE.

Mon cher Alcibiade, representez vous

Effets terribles du pouvoir absolu, qui n'est pas accompagné de sagesse.

quelqu'un *qui ait le pouvoir de tout faire& qui n'ait point de jugement; que doit-on en attendre, & que ne luy arrivera-t-il point? Par exemple, qu'un malade ait le pouvoir de faire tout ce qui luy viendra dans la teste; qu'il n'ait aucun principe de Medecine; qu'il s'emporte contre tout le monde; & que personne n'ose luy rien dire, ni le retenir : que luy arrivera-t-il ? il corrompra sans doute son corps, & se rendra incurable.

ALCIBIADE.

Cela est tres-certain.

SOCRATE.

Que dans un vaisseau, quelqu'un, qui n'aura ni le bon sens ni l'habileté d'un Pilote, ait pourtant la liberté de faire tout ce que bon luy semblera, vous voyez vous-mesme tout ce qui ne peut manquer de luy arriver à luy & à ceux qui s'abandonnent à sa conduite.

ALCIBIADE.

Ils ne peuvent tous manquer de perir.

La perte des villes, & des états est seure quand la vertu n'y régne pas.

SOCRATE.

Il en est de mesme des Villes, des Republiques, & de tous les Estats, s'ils sont

* Quand la sagesse manque, la puissance absoluë porte toûjours les hommes hors des bornes de leur devoir, & leur fait fouler aux pieds la Religion & la Justice.

privez de la vertu, leur perte eſt ſeure.

ALCIBIADE.

Il eſt impoſſible que cela ſoit autrement.

SOCRATE.

Par conſequent, mon cher Alcibiade, ſi vous voulez eſtre heureux, il ne faut point acquerir un grand Empire pour vous ni pour voſtre République, mais il faut acquerir la vertu.

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

* Et avant qu'on ait acquis cette vertu, il eſt meilleur & plus avantageux, je ne dis pas à un enfant, mais à un homme, d'obeir à celuy qui eſt plus vertueux, que de commander luy-meſme.

Il eſt plus avantageux aux vicieux d'obeir que de commander.

ALCIBIADE.

Cela me paroiſt ainſi.

SOCRATE.

Ce qui eſt meilleur, eſt auſſi plus beau.

ALCIBIADE.

Sans doute.

* Socrate aprés avoir confondu l'orgueil d'Alcibiade, acheve de le terraſſer, en le reduiſant à prononcer cet horrible arreſt contre luy-meſme qu'il n'eſt digne que d'eſtre eſclave, parce qu'il n'a point de vertu; car il n'y a que la vertu qui faſſe les hommes libres.

SOCRATE.

Ce qui eſt plus beau, eſt auſſi plus ſéant & plus convenable.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Le vicieux doit eſtre eſclave.

Il eſt donc ſéant & convenable au vicieux, d'eſtre eſclave, car cela luy eſt meilleur.

ALCIBIADE.

Aſſeurément

SOCRATE.

Baſſeſſe du vice.

Le vice eſt donc une choſe baſſe & convenable à un Eſclave ?

ALCIBIADE.

Cela me paroiſt.

SOCRATE.

Nobleſſe de la vertu.

Et la vertu eſt une choſe noble, & qui ne convient qu'à un homme libre.

ALCIBIADE.

Cela ne peut eſtre conteſté.

SOCRATE.

Il faut donc éviter cette baſſeſſe, qui n convient qu'aux eſclaves.

ALCIBIADE.

Trés-aſſeurement, Socrate.

SOCRATE.

Eh bien, mon cher Alcibiade, ſente vous donc l'eſtat où vous eſtes? eſtes-vo dans cette noble diſpoſition, ſi ſeante

ı homme de voſtre naiſſance? où . . . . .

ALCIBIADE.

* Ah, Socrate, que je le ſens, cet eſtat ont vous parlez.

SOCRATE.

Mais ſçavez-vous comment vous pourez-vous tirer de cet eſtat, que je n'oſerois ommer en parlant d'un homme fait comıe vous?

ALCIBIADE.

Oüy je le ſçay.

SOCRATE.

Comment pourrez-vous donc vous en tier?

ALCIBIADE.

Je m'en tireray s'il plaiſt à Socrate.

SOCRATE.

Vous dites fort mal, Alcibiade.

ALCIBIADE.

Comment faut-il donc dire?

SOCRATE.

Il faut dire, s'il plaiſt à Dieu.

On ne peut rien ſans le ſecours de Dieu.

ALCIBIADE.

Eh bien, je dis donc, s'il plaiſt à Dieu,

* C'eſt ſur cecy ſans doute que Plutarque écrit qu'Alcibiade frappé des raiſons victorieuſes de Socrate, faiſoit comme un coq qui aprés un long combat va traiſnant l'aiſle & ſe confeſſe vaincu, & que Socrate par ſes baux diſcours le piquoit juſqu'au vif, & luy faiſoit verſer des larmes.

& j'ajoute que nous allons desormais changer de personnage, vous ferez le mien, & je feray le vostre ; c'est à dire que * je m'en vais vous faire la cour comme vous me l'avez faite jusqu'icy.

SOCRATE.

Si cela est, mon cher Alcibiade, ce qu'on dit de la Cicogne, on pourra le dire de l'Amour que j'ay pour vous : car aprés qu'il aura fait éclore & qu'il aura nourri dans vostre sein un petit Amour aislé, ce petit Amour l'échauffera & le nourrira à son tour dans sa vieillesse

ALCIBIADE.

Cela sera, & dés ce jour je vais m'appliquer à la justice.

* Ce passage est corrompu dans le texte il faut lire ὡς ὑπὸ σοῦ ἐπαιδαγωγήθην, ou ὡς σὺ ἐμὲ ἐπαιδαγωγήσας : *je seray vostre pedagogue comme vous avez esté le mien.* On a vû que Socrate suivoit partout Alcibiade comme son pedagogue: desormais Alcibiade va suivre à son tour Socrate; mais ce sera pour apprendre de luy, & non pas pour l'enseigner. En Grece on donnoit des pedagogues aux enfans, parce qu'ils alloient aux écoles publiques & qu'il n'y avoit des maistres particuliers que pour les gens de la premiere qualité qui mesme ne s'en servoient que rarement. *M. le Févre.* Dans la traduction, il a fallu mettre un équivalent, car le mot de *pedagogue*, n'y auroit pas esté supportable.

SOCRATE.

e souhaitte que vous perseveriez toute
e vie dans ce dessein, * mais je vous
e que je crains beaucoup. Ce n'est pas
je me deffie de vostre bon naturel,

L'évenement fit bien voir que cette crainte
crate n'estoit que trop bien fondée. Alcibia-
ec tout son bon naturel, avec ses grandes qua-
se perdit entierement, & fit des maux infi-
x Atheniens. Il s'abandonna aux plaisirs,
a dans le luxe, & prit à toutes mains sans au-
spect pour l'honnesteté & pour la bienséan-
s'il prit mal, il depensa encore plus mal,
ournir à son intemperance & à ses débau-
Au lieu de suivre la justice, il gouverna d'u-
niere licencieuse, pleine de dissolution, &
de fourberies & de ruses, & il s'emporta à
ouvemens de colere qui causerent de trés-
s malheurs. Tous ses maux ne vinrent que
r quitté le Lycée, & d'avoir oublié les le-
çons de Socrate. La maladie d'Alcibiade de-
icurable dés qu'il eut quitté ce Medecin. Il
it comme une fievre chaude qui luy renver-
prit, & qui le fit courir comme un forcené,
ycée elle le poussa à l'assemblée des Athe-
de l'Assemblé elle le jetta sur mer, de la
n Sicile, de là à Lacedemone, de Lacedemo-
z les Perses, de chez les Perses à Samos,
nos à Athénes, d'Athénes encore dans l'Hel-
t; & de là enfin, elle le confina dans un
de la Phrygie, où il vivoit obscurément en-
bras d'une femme débauchée, & où il fut
miserablement tué.

c'eſt que la force des exemples qui régnent dans cette ville, m'épouvante : je tremble qu'ils ne ſoient plus forts que vous & moy.



ARGUMENT DU SECOND ALCIBIADE.

LA Pieté est l'unique source du bonheur des hommes, & la Priere ourrit seule la Pieté. C'est par elle que ous entretenons un commerce contiuel avec Dieu, que nous luy representns nos besoins, & que nous attirons ır nous ses graces. Ainsi c'est dans la riere que consiste l'essence de la Relition; car les prieres sont proprement :s eslans d'une Ame penetrée de pieté, ui découvre à Dieu sa misere pour le rier de la guérir. Mais nos passions emplissent nostre esprit de tant de tenebres, que ne connoissant ni nos biens ni nos maux, & ne suivant que nos desirs, nous faisons tous les jours à Dieu des prieres qui nous seroient funestes & deviendroient de veritables imprecations, si Dieu nous exauçoit. Il n'y a donc rien de si important que

la priere, rien qui demande tant de prudence & tant d'attention, & rien pourtant que nous faßions ſi temerairement, & avec plus de negligence. Platon s'éleve icy contre cet abus, il enſeigne que pour bien prier il faut connoiſtre ſes biens & ſes maux; qu'on ne peut apprendre que de Dieu à les connoiſtre; & par conſequent qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe dißiper les tenebres de noſtre Ame, & nous enſeigner à prier. Juſques-là il n'y a point de prieres que nous puißions faire ſeurement de nous-meſmes ſans nous expoſer à de grands dangers. Mais en attendant demeurerons-nous ſans prier, dans le beſoin continuel où nous ſommes du ſecours de Dieu? il y auroit de la ſtupidité ou de l'orgueil dans cette inaction. Certainement il vaudroit mieux que l'Ame demeuraſt dans le ſilence, que de demander à Dieu des maux en voulant luy demander des biens, mais Dieu luy a donné une reſſource dans cette ignorance, en inſpirant

int pendant les temps mesme de ·bres, une priere qui nous enseigne ous abandonner à luy, & à luy nander qu'il fasse en nous sa volon- & non pas la nostre. De toutes les ·res que les hommes peuvent faire, t la plus agréable a Dieu, & c'est e que Socrate veut qu'on fasse conti- llement. Quand Dieu nous aura irez, & qu'il nous aura instruits, s nous luy demanderons ce que nous verons necessaire; car comme nous arlerons que par son esprit, nous nanderons les veritables biens, qui t toûjours, & qu'il ne manquera de nous accorder, parce qu'il nous e veritablement. Voila ce que So- e veut enseigner dans ce Dialogue on peut appeller Saint; car il est rem- de maximes trés-dignes du Chris- ifme, & trés-utiles pour la Politi- , & pour la Religion. Comme lors- Socrate dit que toutes les sciences monde sans la science de ce qui

[redacted]

tre utiles ; comme lorſqu'il enſ
que Dieu ne ſe laiſſe pas corromp
des preſens, & qu'il ne regarde
aux ſacrifices & aux offrandes de
chans, mais à la juſtice & à la
teté de ceux qui l'invoquent. Et
me lorſqu'il aſſeure que Dieu eſt
& qu'il eſt le Maiſtre d'exaucer
rejetter nos vœux. D'où il s'enſu
lorſqu'il les exauce, c'eſt une
qu'il fait, & non pas une juſtice
rend. Il y a pluſieurs autres be
qu'on remarquera aiſément, ca
ſont trés-ſenſibles. Ce Dialogue e
ſuitte du Dialogue precedent. Si d
premier, Alcibiade a paru peu in
des choſes humaines, dans celuy-
paroiſt fort ignorant dans les choſ
vines ; car elles ont entr'elles
grande liaiſon, que quand on ign
unes, on ignore neceſſairement l
tres, comme Socrate l'a démontré e
ſant voir que connoiſtre Dieu, ſ
noiſtre ſoy-meſme, & connoiſtre
eſt à ſoy & ce qui eſt aux autres,

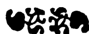
n seul & mesme Art. On re-
en passant, comme on l'a déja
e Dialogue est soutenu comme
utres, par l'action. C'est ce
que qui l'anime & qui fait
r grandes beautez.

ut plus que sçavoir en quel
aton suppose qu'il a esté fait.
it les interpretes, on fait tom-
s dans un inconvenient trés-
car aprés avoir dit qu'Ar-
oy de Macedoine a esté tué, il
Periclés comme d'un homme
encore en vie, contre ce que
certainement, qu'Archelaus
core aprés la mort de Peri-
e fut assassiné que vingt ans
contre ce que Platon dit luy-
ns le Gorgias & dans le Théa-
s verrons dans les remarques
trompé les Interpretes. Ce-
n peut établir que Socrate tint
rs à Alcibiade la premiere an-
Olympiade 93, car [illegible]

[redacted]

riclés qui mourut la derniere année de l'Olympiade 87. Archelaus, qui tua Perdiccas, régna sept ans, & fut tué ensuite la derniere année de l'Olympiade 92. Cela mene naturellement au temps de ce Dialogue. Ceux qui font régner Archelaüs seize ans, ou Perdiccas vingt-trois, font survivre Archelaüs à Alcibiade & à Socrate.

Ce Dialogue est du mesme caractere que le precedent, μαιευτικὸς, c'est-à-dire, que Socrate fait trouver à Alcibiade les veritez qu'il veut luy enseigner; & en mesme temps il est moral comme le premier.



LE SECOND

ALCIBIADE,

OU

DE LA PRIERE.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

ALCIBIADE, allez-vous dans ce temple pour y faire vos prieres ?

ALCIBIADE.

Oüy, Socrate, c'est mon dessein.

SOCRATE.

Aussi vous me paroissez bien réveur, z je vous voy les yeux attachez à terre, omme un homme qui pense à quelque hose de fort serieux.

ALCIBIADE.

A quoy penserois-je, Socrate ?

SOCRATE.

A quoy vous penseriez ? à quelque chose e trés-important, ce me semble. Car dites-

il pas vray que lorſque nous adreſſons nos prieres aux Dieux, ſoit en public, ſoit en particulier, les Dieux nous accordent certaines choſes, & qu'ils nous en refuſent d'autres? qu'ils exaucent ceux cy, & qu'ils rejettent ceux-là?

ALCIBIADE.

Cela eſt trés-vray.

SOCRATE.

La priere demande beaucoup de ſageſſe & de prudence.

Ne croyez-vous donc pas que la priere demande beaucoup de précaution & de prudence, de peur que ſans qu'on s'en apperçoive on ne demande aux Dieux de grands maux en penſant leur demander des biens, & que les Dieux ne ſe trouvent dans la diſpoſition d'accorder ce qu'on leur demande, comme ils l'accorderent à Oedipe, qui les pria que ſes enfans décidaſſent leurs droits par l'épée. Ce malheureux pere, qui pouvoit prier les Dieux d'éloigner de luy les maux dont il eſtoit accablé, s'en attire encore de nouveaux par ſes imprécations horribles; car ſes vœux furent exaucez, & ce fut pour ſa famille une ſource de malheurs épouvantables qu'il n'eſt pas neceſſaire de vous conter en détail.

ALCIBIADE.

Mais, Socrate, vous me parlez là d'un furieux: Pouvez-vous croire qu'un hom-

me dans ſon bon ſens euſt pû faire ces ſortes de prieres?

SOCRATE.

Eſtre furieux vous paroiſt donc opposé à eſtre ſage ?

ALCIBIADE.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a des hommes qui ſont fous, & d'autres qui ſont ſages ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Voyons-donc, taſchons de les bien connoiſtre, & de les bien diſtinguer : car vous convenez qu'il y en a qui ſont fous, d'autres qui ſont ſages ; & d'autres qui ſont furieux.

[redacted]

ALCIBIADE.

Non asseurément.

SOCRATE.

Y-en-a-t-il une troisiéme espece qui ne soient ni malades ni sains ?

ALCIBIADE.

* Non, cela ne se peut.

SOCRATE.

Car il faut necessairement qu'un homme soit sain ou malade, il n'y a point de milieu.

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Mais sur la sagesse & sur la folie, est-ce la mesme chose, à vostre avis ?

ALCIBIADE.

Comment dites-vous ?

SOCRATE.

Je vous demande s'il faut necessairement qu'un homme soit fou ou sage, ou s'il y a un certain milieu qui fasse qu'il ne soit ni sage ni fou ?

* Si on vouloit chicaner, on pourroit dire qu'il y a un troisiéme estat qui est celuy des convalescens, car ils ne sont pas encore sains, & ils ne sont pas non plus malades. Mais cela n'est pas vray au fond, car à la rigueur un convalescent n'est plus dans la maladie, il est entré dans le chemin de la santé.

ALCIBIADE.

* Non, il n'y a point de milieu.

SOCRATE.

Il faut donc necessairement qu'il soit un ou l'autre.

ALCIBIADE.

Je le trouve ainsi.

SOCRATE.

Ne venez-vous pas de tomber d'accord ue la fureur est opposée à la sagesse ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Et qu'il n'y a point de milieu qui fasse u'un homme ne soit ni sage ni fou ?

ALCIBIADE.

J'en suis tombé d'accord.

* On oppose à cela qu'entre la vertu & le vice, il a un certain milieu , c'est l'estat de ceux qui ne [redacted]

SOCRATE.

Mais se peut-il qu'une mesme chose ait deux contraires qui luy soient opposez ?

ALCIBIADE.

Nullement.

SOCRATE.

La folie & la fureur seront donc une seule & mesme chose ?

ALCIBIADE.

Cela me paroist ainsi.

SOCRATE.

Quand nous dirons donc que tous les fous sont furieux, nous dirons bien ?

ALCIBIADE.

Certainement.

SOCRATE.

Sans aller plus loin; Parmi tous les hommes de vostre âge, s'il y en a de fous, comme il y en a sans doute, & à l'âge au dessus, car je vous prie, ne trouvez-vous pas que dans cette ville, les sages y sont fort rares, & les fous en fort grand nombre, appelleriez-vous ces fous-là des furieux ?

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Difficulté que Socrate oppose à ce qu'Alcibiade vient de reconnoistre.

Mais pensez-vous que nous fussions bien en seureté au milieu de tant de furieux, & que nous n'eussions pas déja porté la peine

de ce commerce,en ſouffrant d'eux tout ce qu'on doit attendre de gens furieux?prenez donc bien garde, mon cher Alcibiade,que la choſe ne ſoit autrement que vous ne la dites.

ALCIBIADE.

Comment eſt-elle donc, car je vois bien qu'elle pourroit eſtre autrement que je ne dis.

SOCRATE.

Il me le ſemble auſſi, & c'eſt ce qu'il faut examiner de cette maniere.

ALCIBIADE.

De quelle maniere?

SOCRATE.

Je vais vous le dire; il y a des malades, n'eſt-ce pas?

ALCIBIADE.

Qui en doute.

SOCRATE.

Eſt-ce une neceſſité abſoluë que tout malade ait la goute, ou la fiévre, ou mal aux yeux? & ne croyez-vous pas qu'il peut n'avoir aucun de ces maux-là,&eſtre pourtant malade d'une autre maladie? Car il y en a pluſieurs eſpeces, & ce ne ſont pas les ſeules.

Solution de cette difficulté.

ALCIBIADE.

J'en ſuis perſuadé.

SOCRATE.

Tout mal d'yeux vous paroiſt une maladie; mais toute maladie vous paroiſt-elle un mal d'yeux? Q vj

ALCIBIADE.

Non asseurément ; je ne voy pourtant pas ce que cela prouve.

SOCRATE.

Mais si vous voulez me suivre, je suis persuadé que nous le trouverons à peu-prés. *Vous sçavez ce mot du Poëte,* * deux hommes qui vont ensemble.

* Platon mesle souvent dans son discours des passages des Poëtes sans en avertir. Pour bien entendre ce passage, & pour en connoistre toute la grace, il faut se souvenir du mot qu'Homere met dans la bouche de Diomede lorsque Nestor propose d'envoyer des espions dans le camp des Troyens. Car il dit, *Mon courage me porte à aller dans l'armée des ennemis, mais si quelqu'un veut m'accompagner j'en auray plus de hardiesse & plus de confiance, car deux hommes qui vont ensemble voyent mieux les choses, l'un voit ce que l'autre ne voit pas, un homme seul quoy qu'il ne manque pas de prudence, a cependant toûjours moins de vigueur & moins d'activité dans l'esprit.* Iliad. k. ℣. 224. Il y a donc icy une manifeste allusion à ce passage. Homere dit σύν τε δύ' ἐρχομένω. *Deux hommes qui vont ensemble.* Et Platon dit σύν τε δύο σκεπτομένω. *Deux hommes qui examinent ensemble.* Mais parce qu'Homere n'est pas si connu aujourd'huy qu'il l'estoit du temps de Platon, j'ay éclairci le passage dans la traduction, en adjoutant, *vous savez ce mot du Poëte.* Sans cela l'allusion n'auroit pas esté sensible. Les interpretes Latins ont glissé dessus sans la sentir.

ALCIBIADE.

Je vous ſuis de toutes mes forces, Socrate.

SOCRATE.

Ne ſommes-nous pas convenus que tout mal d'yeux eſt une maladie, & que toute maladie n'eſt pas un mal d'yeux?

ALCIBIADE.

Nous en ſommes convenus.

SOCRATE.

Et avec raiſon, car tous ceux qui ont la fiévre ſont malades; mais tous ceux qui ſont malades n'ont pas la fiévre ou la goute, ou mal aux yeux. Tous ces maux ſont des maladies; mais les Medecins aſſeurent que ce ſont autant de maladies differentes par leurs effets, car elles ne ſont pas toutes ſemblables, & on ne les traite pas toutes de la meſme façon, mais ſelon leur nature & leur violence. Il y a pluſieurs ſortes d'Artiſans, n'eſt-ce pas? il y a des Cordonniers, des Maçons, des Architectes, des Sculpteurs, des Peintres, & une infinité d'autres qu'il n'eſt pas neceſſaire de nommer; ils ont partagé entre eux le travail. Ils ſont tous artiſans, mais ils ne ſont pas tous Sculpteurs ou Architectes.

ALCIBIADE.

Cela eſt vray.

SOCRATE.

Les hommes ont partagé de meſme la

Les hommes

...nt partagé la folie entre eux comme ils ont partagé le travail, l'industrie.

folie entre eux. Ceux qui en ont la plus grande partie, nous les appellons des furieux, des insensez. Ceux qui en ont un peu moins, nous les appellons des fous & des étourdis; mais eux cherchant à cacher ces vices sous des noms honorables & specieux, ils appellent les premiers des hommes magnanimes, de grands courages, & les autres il les appellent des simples, ou bien ils disent que ce sont des gens qui n'ont aucune méchanceté, mais qui ont peu d'experience & beaucoup de jeunesse. Vous trouverez encore plusieurs autres noms dont ils déguisent leur foible: mais ce sont autant de sortes de folie, qui ne different que comme un Art differe d'un autre Art, & une maladie d'une autre maladie. Ne le trouvez-vous pas comme moi?

ALCIBIADE.

Tout comme vous.

SOCRATE.

Revenons donc à nostre sujet. Nostre premier dessein a esté de connoistre & de distinguer exactement ceux qui sont fous & ceux qui sont sages: Car nous sommes tombez d'accord qu'il y a des sages & des fous, n'est-ce pas?

ALCIBIADE.

Oüy, nous en sommes tombez d'accord.

SOCRATE.

N'appellez-vous pas sage celuy qui sçait ce qu'il faut dire & faire, & fou celuy qui ne sçait ni l'un ni l'autre?

ALCIBIADE.

Assurement.

SOCRATE.

Ceux qui ne sçavent ni ce qu'il faut dire, ni ce qu'il faut faire, n'ignorent-ils pas qu'ils disent & qu'ils font ce qu'il ne faut pas?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Je vous disois qu'Oedipe estoit de ce nombre-là: mais encore aujourd'huy vous en trouverez une infinité, qui sans estre transportez comme luy par un mouvement de colere, demandent de veritables maux en pensant qu'ils demandent de veritables biens. Car pour Oedipe, il ne demandoit pas des biens, & ne croyoit pas non plus en demander; au lieu que les autres font tous les jours tout le contraire: & sans aller plus loin, Alcibiade, si le Dieu, à qui vous allez faire vos prieres, paroissoit tout d'un coup, & qu'avant que vous eussiez ouvert la bouche, il vous demandast si vous seriez content d'estre le

[redacted]

de chose, de toute la Grece; ou, si vous n'estiez pas encore satisfait, qu'il vous promist l'Europe entiere; & qu'il adjoutast pour remplir vostre ambition, que le jour mesme tout le monde sçauroit qu'Alcibiade fils de Clinias est Roy, je suis persuadé que vous sortiriez du Temple avec une trés-grande joye, comme venant de recevoir le plus grand de tous les biens.

ALCIBIADE.

Et je suis persuadé aussi, Socrate, qu'il n'y a personne qui n'en fust ravi si la mesme chose luy arrivoit.

SOCRATE

Mais vous ne voudriez pas donner vostre vie pour l'Empire des Grecs, ni pour celuy des Barbares?

ALCIBIADE.

Non, sans doute; car à quoy bon? je ne pourrois en joüir.

SOCRATE.

Mais supposé que vous pussiez en joüir, le voudriez-vous si cette joüissance devoit vous estre funeste?

ALCIBIADE.

Je n'en voudrois pas non plus à cette condition.

SOCRATE.

Vous voyez donc bien par là, qu'il n'est

ıs ſeur d'accepter ni de demander ce qu'-
n ne connoiſt point; s'il eſt vray qu'il puiſ-
: nous cauſer de grands maux, ou nous fai-
e perdre meſme la vie: car nous pourrions
ɔus nommer beaucoup de ces ambitieux,
ui ayant deſiré avec paſſion la tyrannie,
: n'ayant rien épargné pour y parvenir
ɔmme au plus grand de tous les biens,
'ont pourtant tiré d'autre fruit de cette
rande élevation, que d'eſtre expoſez aux
nbuſches de leurs ennemis qui les ont aſ-
ıſſinez ſur le Troſne. Il n'eſt pas poſſible
ue vous n'ayez entendu parler de l'hiſtoi-
: tragique qui vient d'arriver tout fraiſ-
ıement. * Archelaüs Roy de Macedoine
voit un favori qu'il aimoit avec une paſ-
on demeſurée; ce favori, encore plus a-
ıoureux du Troſne qu'Archelaüs ne l'eſ-
ɔit de luy, l'a tué pour remplir ſa place, ſe

Il y a beaucoup de danger à deman der & à recevoir ce qu'on ne connoiſt point.


[redacted]

niens,car voicy des exemples que nous n'avons pas oüy dire ; mais que nous avons veus de nos propresyeux, combien y en a-t-il qui aprés avoir souhaité avec ardeur d'estre Generaux d'Armée,& avoir obtenu ce qu'ils desiroient,ont esté ou mis à mort, ou envoyez en éxil? Combien d'autres qui paroissoient plus heureux, ont essuyé des dangers sans nombre, & ont esté livrez à des frayeurs continuelles, non-seulement pendant leur generalat, mais encore aprés leur retour dans leur patrie, où ils ont eu à soûtenir toute leur vie contre les delateurs un siege plus cruel que tous ceux qu'ils auroient pû soutenir à la guerre contre les Ennemis de l'Estat? Aussi la pluspart auroient beaucoup mieux aimé n'avoir jamais esté que simples particuliers, que d'avoir eu à ce prix le commandement des Armées. Si tous ces dangers & toutes ces fatigues produisoient enfin quelque utilité, il y auroit quelque raison à s'y exposer,mais c'est tout le contraire. Ce que je dis des honneurs, je le dis aussi des enfans. Combien avons-nous vû de gens, qui aprés en avoir demandé à Dieu avec empressement, & en avoir obtenu,se sont precipitez par là dans des malheurs & dans des chagrins épouvantables : Car les uns ont passé toute leur

vie dans la douleur & dans l'amertume, pour en avoir eu de méchans; & les autres qui en ont eu de bons, n'ont pas esté plus heureux que les premiers, parce qu'ils les ont perdus, la plufpart à la fleur de leur âge : De forte qu'ils auroient beaucoup mieux aimé n'en avoir jamais eu. Neanmoins quoy-que tous ces malheurs & plusieurs autres foient tres-évidens & tres-ordinaires, à peine trouveroit-on un homme qui refufaft ces faux biens, fi Dieu les luy envoyoit, ou qui ceffaft de l'importuner s'il estoit affeuré de les obtenir par fes prieres. La plufpart ne refuferoient ni la tyrannie, ni le commandement des armées, ni tous les autres grands honneurs, qui font certainement beaucoup plus pernicieux qu'utiles, & ils les demanderoient à Dieu s'ils ne fe prefentoient pas d'eux-mefmes. Mais attendez un moment vous leur verrez chanter la Palinodie & faire des vœux tout contraires aux premiers. Pour moy j'avouë que je ne fçaurois m'empefcher de croire, que c'eft veritablement à tort *que les hommes fe plaignent des Dieux, en les accufant d'eftre la caufe des maux qu'ils fouffrent ; car ce font eux-mefmes, qui par leurs fautes, ou pluftoft par leurs folies,*

C'eft un paf[fa]ge d'Home[re] dans le 1. l[ivre] de l'Odyff[ée] au commen[ce]ment.

Malgré l'ordre du fort, s'attirent ces malheurs.

Et c'eſt-pourquoy, Alcibiade, je trouve bien du ſens & de la raiſon à cet ancien Poëte, qui ayant, comme je penſe, des amis fort imprudens, & leur voyant tous les jours faire des démarches, & demander à Dieu des choſes qui leur paroiſſoient bonnes, & qui eſtoient pourtant tres-mauvaiſes, dreſſa pour eux cette priere qu'il leur donna: *Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous ſont neceſſaires, ſoit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas; & éloignez de nous les maux, quand meſme nous vous les demanderions.* Cette priere me paroiſt tres-belle & tres-ſeure. Si vous y trouvez quelque choſe à redire, ne me le cachez point.

Priere admirable dont on ne connoiſt pas l'Auteur.

ALCIBIADE.

Il eſt mal aiſé de contredire ce qui eſt bien dit. La ſeule reflexion que je fais ſur cela, Socrate, c'eſt combien de maux l'ignorance cauſe aux hommes. Car nous ne nous appercevons pas meſme que c'eſt elle qui non ſeulement nous fait faire tous les jours des choſes qui nous ſont funeſtes, mais, ce qui eſt le plus deplorable, que c'eſt elle qui nous porte à demander à Dieu nos propres malheurs, & c'eſt ce que perſonne ne pourroit s'imaginer; il n'y a pas un homme qui ne ſe croye capable de deman-

Dieu les choses qui luy sont trés-utiles, & trés-incapable de luy demander celles qui luy sont pernicieuses ; car ce ne seroit pas là une priere, mais une veritable imprecation.

SOCRATE.

Tout beau, mon cher Alcibiade, il pourroit y avoir tel homme qui plus sage que vous & moy nous réprendroit avec raison, & qui nous diroit que nous avons grand tort de blamer ainsi l'ignorance sans adjouter, quelle sorte d'ignorance nous condamnons, & en quoy elle consiste. Car s'il y a des choses où l'ignorance est mauvaise, il y en a d'autres où elle est bonne. *L'ignorance est quelquefois bonne.*

ALCIBIADE.

Comment dites-vous, Socrate, y a-t-il quelque chose, de quelque nature qu'elle puisse estre, qu'il soit plus utile d'ignorer que de sçavoir ?

SOCRATE.

Il me le semble, & il vous semble tout le contraire.

ALCIBIADE.

Oüy je vous jure.

SOCRATE.

Cependant [illegible] vous croiray jamais ca-
[illegible] ntre vostre mere aux
[illegible]

ni d'autres tels parricides, s'il y en a eu encore qui ayent commis les mesmes forfaits.

ALCIBIADE.

Ah ! Socrate, changez de discours, je vous en prie, au nom de Dieu.

SOCRATE.

Alcibiade, vous avez tort de me demander cela, à moy qui vous dis que je ne vous croy pas capable de commettre de ces crimes ; c'est tout ce que vous pourriez faire si je vous en accusois. Mais puisque ces actions vous paroissent si abominables qu'on ne doit pas mesme les nommer sans necessité, à la bonne heure. Je vous demande seulement, croyez-vous que si Oreste avoit esté dans son bon sens, & qu'il eust connu ce qui luy estoit bon & utile, il eust osé faire ce qu'il fit ?

ALCIBIADE.

Non asseurément.

SOCRATE.

Ni luy ni un autre ?

ALCIBIADE.

Trés-certainement.

SOCRATE.

C'est donc un grand mal à mon avis que cette ignorance de ce qui est bon & utile?

ALCIBIADE.

Il me le semble aussi.

SOCRATE.

Et pour Oreste, & pour tout autre ?

ALCIBIADE.

J'en suis persuadé.

SOCRATE.

Examinons encore un peu cecy, voyons, * si autre-fois il vous eust monté tout d'un

* Les interpretes Latins ont traduit ce passage comme si Platon disoit, *s'il vous montoit tout d'un coup dans la teste d'aller tuer Periclés vostre tuteur & vostre ami*, & ils ne se sont pas apperceus qu'ils font tomber Platon dans une faute trés-ridicule. Car pour parler ainsi il falloit que Periclés vescust encore. Mais Platon vient de dire qu'Archelaus Roy de Macedoine avoit esté assassiné, & nous sçavons que Periclés estoit mort vingt ans auparavant. Comment accorder donc cette contradiction? comment épargner à Platon cette faute qu'il n'a pas faite, puisqu'il a dit le contraire dans le Gorgias & dans le Theages? Cela n'est pas bien difficile, il n'y a qu'à traduire comme les termes Grecs le peuvent souffrir, *si autrefois il vous eust monté tout d'un coup dans la teste*, c'est-à-dire, *si pendant que Periclés vivoit, &c.* Par là on sauve non seulement une grande faute contre les temps, mais encore une grande faute contre la bienseance. Que Periclés vive encore quand Socrate parle ainsi à Alcibiade, la supposition est dure & odieuse ; que Periclés soit mort, elle n'a plus la mesme dureté. Athenée n'auroit pas manqué de se servir de ce passage pour fortifier la chicane qu'il fait à Platon sur le Gorgias, s'il n'eust bien vû qu'il pouvoit souffrir une autre explication que celle que les interpretes luy ont donnée.

coup dans la teste que c'estoit une trés-belle & bonne action pour vous d'aller tuer Periclés vostre Tuteur & vostre ami; que prenant un poignard vous fussiez allé droit à sa porte demander s'il estoit chez luy, comme luy en voulant à luy seul & point à d'autres, & que l'on vous eust dit qu'il y estoit. Je ne veux pas dire par là que vous ayez jamais esté capable de faire une action si horrible, mais je fais cette supposition pour vous faire comprendre que rien n'empesche qu'un homme qui ne connoist pas ce qui est beau & honneste, ne puisse se trouver dans la disposition de prendre pour trés-bon ce qui de soy est trés-mauvais; ne le trouvez-vous pas comme moy?

ALCIBIADE.

Tout comme vous.

SOCRATE.

Continuons, on vous a donc dit que Périclés estoit chez luy, vous entrez, vous le voyez, mais vous le méconnoissez, & vous croyez que c'est quelqu'autre; auriez-vous eu le courage de le tuer? non sans doute, car vous n'en auriez voulu qu'à Periclés, & toutes les fois que vous auriez esté chez luy dans le mesme dessein, & que vous l'auriez méconnu, vous ne luy

auriez pas fait le moindre mal.

ALCIBIADE.

Cela eſt trés-certain.

SOCRATE.

Quoy donc ? croyez-vous qu'Oreſte euſt porté ſes mains parricides ſur ſa mere s'il l'avoit méconnuë ?

ALCIBIADE.

Non ſans doute.

SOCRATE.

Car il ne cherchoit pas à tuer la premiere venuë, ni la mere de celuy-cy ou de celuy-là ; mais il vouloit tuer ſa propre mere.

ALCIBIADE.

Vous avez raiſon.

SOCRATE.

Cette ſorte d'ignorance eſt donc trés-bonne pour des gens qui ſont dans cette diſpoſition, & qui ont de ces opinions dans la teſte ?

ALCIBIADE.

Il me le ſemble.

SOCRATE.

Vous voyez donc bien par là qu'en certaines choſes & pour certaines gens qui ſont diſpoſez d'une certaine façon, l'ignorance eſt un bien, & non pas un mal comme vous le penſiez tout à l'heure ?

ALCIBIADE.

Je le vois fort bien.

SOCRATE.

Si vous voulez prendre la peine d'examiner ce que je vais vous dire, quelque extraordinaire qu'il vous paroisse, peut-estre que vous en conviendrez.

ALCIBIADE.

Qu'est-ce donc, Socrate?

SOCRATE.

Toutes les sçiences sont inutiles sans la sçience de ce qui est trés-bon.

C'est qu'il peut bien se faire que toutes les sciences, sans la science de ce qui est trés-bon, soient rarement utiles à ceux qui les possedent, & qu'elles leur soient pernicieuses le plus souvent. Suivez-moy, je vous en prie; lorsque nous allons dire ou faire quelque chose, ne faut-il pas de toute necessité, ou que nous sçachions veritablement ce que nous allons faire ou dire, ou que nous croyions au moins le sçavoir?

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Selon ce principe les Orateurs qui tous les jours conseillent le peuple, le conseillent sur les choses qu'ils sçavent, ou qu'ils croient sçavoir. Les uns luy donnent des conseils sur la paix & sur la guerre, les autres sur les murailles qu'il faut bastir, sur

les fortifications, sur les ports, sur les arcenaux : en un mot tout ce que la ville fait pour elle-mesme, ou contre une autre ville, elle ne le fait que par le conseil des Orateurs.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Prenez bien garde à ce qui suit, si je puis achever ma preuve : ne partagez-vous pas le peuple en sages & en fous?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

N'appellez-vous pas le grand nombre, les fous, & le petit nombre, les sages ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

ALCIBIADE.

Non, certainement.

SOCRATE.

Vous n'appellez pas non plus ſage celuy qui ſçait faire la guerre, & qui ne ſçait ni quand ni comment, ni combien de temps cela eſt le meilleur ?

ALCIBIADE.

Je n'ay garde.

SOCRATE.

Vous n'appellez pas non plus ſages ces Magiſtrats qui ſçavent faire mourir, condamner à des amandes, & envoyer en exil, & qui ne ſçavent ni quand, ni en quelle occaſion cela eſt le meilleur & le plus juſte ?

ALCIBIADE.

Non, aſſeurément.

SOCRATE.

Ainſi donc, quand quelqu'un ſçait bien faire toutes ces choſes, & que ces ſçiences ſont accompagnées de la ſçience de ce qui eſt trés-bon, & cette ſçience eſt la meſme que la ſcience de ce qui eſt trés-utile, comme vous en convenez, nous appellons cet homme-là, ſage, & nous diſons qu'il eſt trés-capable de ſe conſeiller, de ſe gouverner luy-meſme, & de gouverner la République. Et nous diſons tout le con-

traire de celuy qui ne joint pas à ces ſciences, la ſcience de ce qui eſt bon.

ALCIBIADE.

Il faut en convenir.

SOCRATE.

Quand quelqu'un ſçait monter à cheval, tirer de l'arc, lutter, en un mot faire tous les exercices, ou qu'il eſt bien inſtruit de quelqu'autre Art, comment l'appellez-vous lorſqu'il ſçait parfaitement ce qui eſt le plus conforme aux regles de l'Art qu'il profeſſe? n'appellez-vous pas Ecuyer celuy qui ſe meſle du manége, Lutteur celuy qui fait métier de la lutte, & Muſicien celuy qui ſçait la muſique, & ainſi des autres? Ne leur donnez-vous pas à tous des noms tirez de leur Art, & qui y répondent, ou leur en donnez-vous d'autres?

Il va prouver qu'il ne ſuffit pas d'eſtre habile dans ſon Art pour meriter le nom de Sage.



ces & tous les Arts, & qu
cette ſcience, pouſſé & agi
d'elles, ſera veritablement

* C'eſt un des plus difficiles e
Marſile Ficin & de Serres l'ont
& l'ont pluſtoſt obſcurci que tra
tant ſoupçonné qu'il eſtoit corro
le corriger. Il me paroiſt qu'il
de μὴ, & γε pour γάρ. Mais ce n'
la principale faute du texte conſi
χῆς, qui fait un trés-mauvais ſe
rement lire τύχης, & oſter le
dire que ſans la ſçience de ce qu
une ame & une ville joüiront d
ne, plus elles commettront de
aſſouvir leurs paſſions. La cor
mot ψυχὴν qui eſt quatre ligne
Platon ne parle pas plus de l'a
& par conſequent il ne peut av
avoit écrit τύχης, & cette façon
τὸ τῆς τύχης eſt trés-élegante. au

affaires, pour ſe ſurpaſſer toûjours luy-meſme & pour ſe rendre tous les jours plus puiſſant dans cette partie du gouvernement, qui eſt la plus noble, & que vous luy verriez faire en meſme temps contre cette ſcience de ce qui eſt trés-bon des fautes horribles, & pour luy-meſme & pour la Republique, parce qu'il ne ſe conduit que par opinion ſans intelligence. Cela eſtant ainſi, n'aurons-nous pas grande raiſon de dire qu'une telle Republique ne peut qu'eſtre pleine de deſordre & d'injuſtice?

ALCIBIADE.

C'eſt une verité conſtante.

SOCRATE.

Ne ſommes-nous pas convenus qu'il falloit neceſſairement ou que nous cruſſions ſçavoir, ou que nous ſçuſſions effectivement ce que nous allions faire ou dire ſans autre deliberation?

ALCIBIADE.

Nous en ſommes convenus.

SOCRATE.

* N'avons-nous pas reconnu auſſi que quand quelqu'un fait ce qu'il ſçait ou qu'il croit ſçavoir, pourveu qu'il poſſede la

*;La ſcience de ce qui eſt trés-bon, conduit &

[redacted]

ſcience de ce qui eſt trés-bon, il s'enſuit de là une grande utilité, & pour luy-meſme & pour l'Etat.

ALCIBIADE.

En peut-on douter?

SOCRATE.

Et que quand cela eſt autrement, il s'enſuit tout le contraire.

ALCIBIADE.

Cela eſt conſtant.

SOCRATE.

Perſiſtez-vous encore dans ces meſmes ſentimens?

ALCIBIADE.

J'y perſiſte?

SOCRATE.

N'avez-vous pas dit que le grand nombre eſt celuy des fous, & le petit nombre celuy des ſages?

ALCIBIADE.

Oüy, & je le dis encore.

SOCRATE.

N'avons-nous pas dit enſuite que le grand nombre s'éloigne de ce qui eſt bon, parce qu'ordinairement il s'abandonne à l'opinion ſans intelligence?

ALCIBIADE.

Oüy nous l'avons dit.

SOCRATE.

Il eſt donc avantageux à ce grand nombre de ne rien ſçavoir, & de ne pas croire ſçavoir, parce que ce qu'ils ſçauront, ou qu'ils croiront ſçavoir, ils voudront l'executer, & qu'en l'executant, au lieu d'en tirer de l'utilité, ils en recevront un grand préjudice.

ALCIBIADE.

Vous dites vray.

SOCRATE.

Vous voyez donc bien par là que j'avois raiſon quand je vous diſois tantoſt, qu'il pouvoit bien ſe faire que toutes les ſciences, ſans la ſcience de ce qui eſt trés-bon, eſtoient rarement utiles à ceux qui les poſſedoient, & qu'elles leur eſtoient le plus ſouvent trés-pernicieuſes, ne ſentiez-vous pas alors cette verité ?

[redacted]

Plus les hommes ſont heureux, plus ils commettent de grands crimes s'ils n'ont la ſcience de ce qui eſt trés-bon.

*Sans elle plus les hommes & les Eſtats joüiront d'une grande fortune, plus ils commettront de grands crimes, ſoit pour acquerir des richeſſes, ſoit pour augmenter leurs forces ou pour aſſouvir d'autres paſſions. Celuy qui poſſedera toutes les ſciences & tous les Arts, & qui ſera denué de cette ſcience, pouſſé & agité par chacune d'elles, ſera veritablement battu d'une fu-

* C'eſt un des plus difficiles endroits de Platon. Marſile Ficin & de Serres l'ont fort mal expliqué, & l'ont pluſtoſt obſcurci que traduit. Ficin a pourtant ſoupçonné qu'il eſtoit corrompu, mais il n'a pu le corriger. Il me paroiſt qu'il faut lire μὲν au lieu de μὴ, & γε pour γάρ. Mais ce n'eſt pas encore tout, la principale faute du texte conſiſte dans le mot ψυχῆς, qui fait un trés-mauvais ſens, il faut neceſſairement lire τύχης, & oſter le point. Platon veut dire que ſans la ſçience de ce qui eſt trés-bon, plus une ame & une ville joüiront d'une grande fortune, plus elles commettront de grands crimes pour aſſouvir leurs paſſions. La corruption eſt née du mot ψυχὴν qui eſt quatre lignes plus haut. Mais Platon ne parle pas plus de l'ame que de la ville, & par conſequent il ne peut avoir repeté ψυχῆς. Il avoit écrit τύχης, & cette façon de parler ἐπουρίσῃ τὸ τῆς τύχης eſt trés-élegante, *quo magis fortuna afflaverit*; proprement, *plus la fortune leur ſouflera en poupe*. La beauté de ce principe, & la verité qu'il renferme, prouvent la neceſſité de cette reſtitution. Plus les impies ont de fortune, plus ils commettent de grands pechez.

ter encore une autre histoire que j'ay en-
tendu souvent faire à quelques vieilles-
gens. Les Atheniens estant entrez ancien-
nement en guerre avec les Lacedemo-
niens, il arriva qu'ils furent toujours bat-
tus dans tous les combats qu'ils donne-
rent; affligez de ce malheur, & cherchant
les moyens de détourner ces maux de des-
sus leur teste, enfin aprés plusieurs con-
seils, ils crurent que le meilleur expedient
estoit d'envoyer à l'Oracle d'Ammon luy
en demander la cause, & le prier de leur
dire d'où venoit que les Dieux acordoient
plutost la victoire aux Lacédemoniens
qu'aux Athéniens qui leur offroient tous
les jours un plus grand nombre de plus
beaux sacrifices, qui enrichissoient leurs
temples de plus belles offrandes, qui fai-
soient tous les ans en leur honneur des pro-
cessions plus magnifiques & plus religieu-
ses & [illegible] dans
leur [illegible]
[illegible]

Margités*, qu'*il sçavoit beaucoup de choses, mais qu'il les sçavoit toutes mal*, & il parle par énigmes, car il met *il sçavoit* pour *son sçavoir*, & *mal* pour *malheureux*; cela ne pouvoit pas entrer dans la composition de son vers, mais ce qu'il a voulu dire certainement, c'est que Margites sçavoit beaucoup de choses, & que c'estoit pour luy un malheureux sçavoir. Si cette sçience estoit malheureuse pour luy, il falloit necessairement que ce fust un pauvre homme si nous voulons nous arrester à ce qui a esté dit.

Toutes les sciences malheureuses sans la science de ce qui est bon.

ALCIBIADE.

Il me le semble, Socrate; je me rendrois difficilement aux veritez les plus claires, si je ne me rendois à celle là.

SOCRATE.

Vous avez raison. Mais, Alcibiade, au

* Homere avoit fait un Poëme contre un homme appellé Margités, qui sçavoit beaucoup de choses, & passoit pourtant sa vie dans l'oisiveté & dans la débauche, marque certaine qu'il ne possedoit pas la sçience de ce qui est trés-bon. Ce Poëme, qui estoit meslé de vers héroïques & de vers ïambes, est perdu Homere y avoit changé en plaisanteries les railleries picquantes des pieces satiriques qui régnoient avant luy, & il fut le premier qui donna par là un crayon de la Comedie: on peut voir le chap. IV. de la Poëtique d'Aristote.

nom de Dieu, taſchons de nous aſſeurer de la verité ; vous voyez combien de doutes & d'incertitudes ſe preſentent. vous y avez voſtre bonne part, car vous allez tantoſt à droit, tantoſt à gauche. Ce qui vous paroiſt dans ce moment, vous le recevez pour vray, & un moment aprés ce n'eſt plus la meſme choſe. Sçachons bien à quoy nous en tenir. Et comme je vous l'ay déja dit, ſi le Dieu que vous allez prier, vous apparoiſſant tout d'un coup, vous demandoit avant que vous euſſiez commencé vos prieres, ſi vous ſeriez content qu'il vous accordaſt quelqu'une des choſes dont on a parlé au commencement, ou pluſtoſt ſuppoſons qu'il vous permette de luy faire vos prieres, lequel croiriez-vous le plus ſeur & le plus avantageux pour vous, ou de recevoir ce qu'il vous donneroit, ou d'obtenir ce que vous luy auriez demandé ?

ALCIBIADE.

Je vous jure, Socrate, par tous les Dieux, que je ne ſçay que vous répondre. Car il me paroiſt qu'il n'y a rien de plus fou, ni qu'il faille éviter avec plus de ſoin, que de ſe mettre au hazard de demander à Dieu de veritables maux, en penſant luy demander de veritables biens, & de

s'exposer par là, comme vous l'avez fort bien dit, à se retracter un moment aprés, & à faire des vœux tout contraires aux premiers.

SOCRATE.

N'est-ce pas par cette raison que cet ancien Poëte, dont j'ay parlé au commencement, & qui en sçavoit plus que nous, a voulu que nous finissions nostre priere par ces mots, *& éloignez de nous les maux, quand mesme nous vous les demanderions.*

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Aussi les Lacedémoniens, soit qu'ils ayent imité ce Poëte, ou que d'eux-mesmes ils ayent trouvé cette verité, font en public & en particulier, une priere presque semblable; car ils prient les Dieux *de leur donner ce qui est beau avec ce qui est bon.* Jamais personne ne leur entendra faire d'autre priere. Ils sont pourtant aussi heureux que peuple du monde, & s'ils ont vû interrompre quelque fois le cours de leurs prosperitez, on n'en sçauroit accuser leur priere. Car les Dieux sont libres & il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire. Je veux à ce propos vous con-

Priere des Lacedemoniens.

Dieu est libre, & il peut sans injustice exaucer ou rejetter nos vœux.

ter encore une autre hiſtoire que j'ay entendu ſouvent faire à quelques vieilles gens. Les Atheniens eſtant entrez anciennement en guerre avec les Lacédemoniens, il arriva qu'ils furent toûjours battus dans tous les combats qui ſe donnerent; affligez de ce malheur, & cherchant les moyens de détourner ces maux de deſſus leur teſte, enfin aprés pluſieurs conſeils, ils crurent que le meilleur expedient eſtoit d'envoyer à l'Oracle d'Ammon luy en demander la cauſe, & le prier de leur dire d'où venoit que les Dieux acordoient plutoſt la victoire aux Lacédemoniens qu'aux Athéniens qui leur offroient tous les jours un plus grand nombre de plus beaux ſacrifices, qui enrichiſſoient leurs temples de plus belles offrandes, qui faiſoient tous les ans en leur honneur des proceſſions plus magnifiques & plus religieuſes & qui en un mot dépenſoient plus dans leur culte eux ſeuls que tous les autres Grecs enſemble. Au lieu que les Lacédemoniens, adjoûtoient-ils, n'ont aucun ſoin de ces ceremonies, ils ſont ſi avarespour les Dieux qu'ils leur offrent des victimes mutilées, & font beaucoup moins de dépenſe dans tout ce qui regarde la Religion que les Athéniens, quoiqu'ils ſoient infi-

niment plus riches. Aprés avoir ainsi exposé leurs raisons, ils demanderent comment ils pourroient détourner les maux qui affligeoient leur ville. Le Prophete ne leur repondit rien sur l'heure, car sans doute le Dieu ne le permettoit pas. Mais quelque temps aprés ayant rappellé l'Ambassadeur, il luy dit : *Voicy ce qu'Ammon repond aux Athéniens : Il aime beaucoup mieux les benedictions des Lacedemoniens que tous les sacrifices des Grecs.* Il n'en dit pas davantage. Par *ces benedictions* des Lacedemoniens, il n'entendoit parler à mon avis que de leurs prieres, qui en effet sont plus parfaites que toutes celles des autres peuples. Car de tous les autres Grecs, les uns en offrant des Taureaux qui ont les cornes dorées, & les autres en consacrant aux Dieux de riches offrandes demandent dans leurs prieres tout ce que leur suggerent leurs passions, sans s'informer si ce sont des biens ou des maux. Mais les Dieux, qui entendent leurs blasphémes, n'agréent point ces processions magnifiques & ne reçoivent point ces sacrifices somptueux. C'est pourquoy rien ne demande tant de précaution, tant d'attention que la priere, pour sçavoir ce qu'on doit dire ou ne pas

Prieres appellées Benedictions.

:. Vous trouverez encore dans Homere
ſieurs choſes qui reviennent à l'Hiſ-
e que je viens de vous conter, car il
que les Troyens, qui bâtiſſoient un fort,
*oient aux immortels des Hecatombes
faites, que les vents portoient de la
e au Ciel une odeur agreable, & que
ndant les Dieux refuſerent de la gouſ-
, qu'ils la rejetterent parce qu'ils a-
ent de l'averſion pour la ſacrée ville
Troye, pour Priam, & pour tout ſon
ple.* De ſorte que c'eſtoit inutilement
ils offroient des ſacrifices, & qu'ils
oient des dons aux Dieux qui les haiſ-
ent. Car la Divinité n'eſt point pour ſe
ſer corrompre par des preſens, comme
uſurier avide: nous ſerions meſme fous
nous pretendions nous rendre par là
s agreables aux Dieux que les Lacéde-
niens. Car ce ſeroit une choſe bien hor-
le & bien indigne que les Dieux euſ-
t plus d'egard à nos dons & à nos ſacri-
s qu'à noſtre Ame pour diſtinguer ceux
ſont veritablement ſaints & juſtes.
is c'eſt à cela qu'ils regardent unique-
nt & point du tout à nos proceſſions
à nos ſacrifices, que les particuliers les
s ſcelerats & les villes qui ont le plus
hé contre Dieu & contre les hommes,

Dieu ne ſe laiſſe pas corrompre par les preſens.

Dieu ne regarde qu'à l'ame de ceux qui luy offrent des Sacrifices.

sont d'ordinaire plus en estat d'offrir que les gens de bien. Aussi les Dieux ne se laissent jamais gagner par des presens, & ils méprisent toutes ces choses, comme le Dieu mesme & son Prophete nous l'ont assuré.

Il y a donc bien de l'apparence, que devant les Dieux & devant les hommes, il n'y a rien de si precieux que la sagesse & la justice. Or il n'y a de veritablement justes & de veritablement sages que ceux qui dans leurs paroles & dans leurs actions sçavent s'acquiter de ce qu'ils doivent aux Dieux & aux hommes. Je voudrois donc bien sçavoir presentement quels sont vos sentimens sur ce que je viens de vous dire.

En quoy consistent la veritable justice, & la veritable sagesse.

ALCIBIADE.

Pour moy Socrate, je ne puis que conformer sur cela mes sentimens aux vostres & à ceux du Dieu. Seroit-il raisonnable que j'allasse opposer mes foibles lumieres à celles de Dieu, & contredire ses Oracles?

SOCRATE.

Ne vous souvenez vous pas que vous m'avez dit que vous estiez dans de grandes inquiétudes, de peur que sans vous en appercevoir vous ne demandassiez à Dieu

des maux en voulant luy demander des biens ?

ALCIBIADE.

Je m'en ſouviens fort bien, Socrate.

SOCRATE.

Vous voyez qu'il n'y a pas de ſeureté pour vous, que vous alliez faire vos prieres dans le temple en l'eſtat où vous eſtes, de peur que le Dieu, qui entendra vos blaſphémes, ne rejette vos ſacrifices, & que pour vous punir il ne vous donne ce que vous ne voudriez pas. Je trouve donc qu'il vaut beaucoup mieux que vous vous teniez en repos, car je vous connois bien : voſtre orgüeil, c'eſt le nom le plus doux que je puiſſe donner à voſtre imprudence, voſtre orgüeil, dis-je, ne vous permettra pas apparemment de vous ſervir de la priere des Lacédemoniens. C'eſt pourquoy il faut de toute neceſſité que vous attendiez que quelqu'un vous enſeigne comment vous devez vous gouverner envers les Dieux & envers les hommes.

ALCIBIADE.

Et quand viendra donc ce temps, Socrate ? & qui ſera celuy qui m'inſtruira ? que je le verray avec plaiſir !

SOCRATE.

Ce ſera celuy qui a veritablement ſoin *C'eſt-à dir[e] Dieu.*

de vous. Mais il me ſemble que comme on voit dans Homere, que Minerve diſſipe le nuage qui couvroit les yeux de Diomede, & qui l'empeſchoit de diſtinguer Dieu d'avec l'homme, il faut de meſme avant toutes choſes qu'il diſſipe les tenebres qui couvrent voſtre Ame, & qu'enſuite il vous donne les remedes neceſſaires pour vous mettre en eſtat de diſcerner nos biens & nos maux. Car preſentement vous ne ſçauriez faire cette difference.

Il n'y a que Dieu qui puiſſe diſſiper les tenebres de voſtre ame.

ALCIBIADE.

Qu'il diſſipe, qu'il detruiſe donc mes tenebres & tout ce qu'il voudra, je m'abandonne à ſa conduite, & je ſuis tout preſt à obeïr à tout ce qu'il m'ordonnera pourveu que jen devienne meilleur.

SOCRATE.

N'en doutez pas, Car ce Gouverneur dont je vous parle, a pour vous une affection ſinguliere.

Dieu aime ſingulierement les hommes.

ALCIBIADE.

Il me paroiſt qu'il faut remettre juſqu'à ce temps là mon ſacrifice.

SOCRATE.

Vous avez raiſon, cela eſt plus ſeur que d'aller courir un ſi grand riſque.

ALCIBIADE.

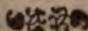
Remettons-le donc Socrate, & cepen-

dant pour vous remercier du ſalutaire conſeil que vous m'avez donné, agréez que je mette ſur voſtre teſte cette couronne que j'ay ſur la mienne; nous donnerons aux Dieux d'autres couronnes & tout ce qu'on leur doit, quand je verray arriver cet heureux jour; il ne ſe fera pas long-temps attendre, dés qu'ils le voudront.

SOCRATE.

Je reçois cette faveur avec un trés-grand plaiſir; je recevray toûjours agreablement tout ce qui me viendra de voſtre part. Et comme dans Euripide, Creon voyant arriver Tireſias avec une couronne d'or qui eſtoit les prémices des dépoüilles des ennemis, & dont les Atheniens l'avoient honoré à cauſe de ſon Art, luy dit, *je prends pour un bon augure cette couronne qui eſt la marque de la victoire: car nous ſommes auſſi dans un grand orage de guerre, comme vous le voyez*, Je vous dis de meſme, que je prends pour un heureux preſage l'honneur que je reçois, car je ne me trouve pas dans une moindre tempeſte que Creon, puiſqu'il s'agit pour moy de remporter auprés de vous la victoire ſur tous ceux qui vous aiment.

C'eſt dans les Phœniciens d'Euripide.



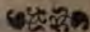
ARGUMENT
DU
THEAGES.

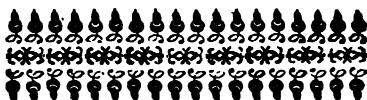
LEs *anciens ont cité ce Dialogue ſous le titre de* la Sageſſe, *ou ſous celuy de* la Philoſophie, *comme on le voit dans Diogene Laërce: mais quelque anciens que ſoient ces titres, ils ont eſté donnez par des Philoſophes qui n'ont pas connu le but de Socrate, qui ne ſe propoſe de traiter icy que de l'éducation des Enfans, la baſe & le fondement de la Philoſophie. Comme les plantes ne viennent heureuſement que dans une terre bien preparée, qui a eu toutes ſes façons, & qui reçoit du ciel de benignes influences, de meſme les vertus ne croiſſent que dans une Ame bien cultivée & qui eſt favoriſée de Dieu. De cette bonne éducation dépend non-ſeulement le bon-heur des familles, mais auſſy celuy des Villes, des Republiques,*

& de tous les Estats ; c'est ce que Socrate veut établir dans ce Dialogue. Les jeunes gens des meilleures maisons d'Athénes éblouïs de la gloire de Cimon, de Themistocle, de Periclés, & pleins d'une folle ambition, ne songeoient qu'à s'attacher à des Sophistes qui promettoient de les rendre de tres-grands politiques, & de les mettre en estat de gouverner les Athéniens & leurs alliez. Les parens estoient entestez de la mesme folie : les plus sages estoient ceux qui craignoient les suites de cette ambition, & qui envisageoient seulement les dangers ausquels leurs enfans s'exposoient par la corruption de ceux qui enseignoient la jeunesse. Socrate s'entretient icy avec un pere & avec un fils de ce caractere. Le fils ne cherche qu'à se rendre un bon Tyran, & le pere ne blâme point cette ambition de son fils, pourveu qu'il évite la corruption qui regnoit alors. Il ne s'agit que de trouver un bon maistre. Socrate profite admira-

blement de cette diſpoſition, pour faire voir que l'homme ne peut jamais enſeigner à l'homme la veritable ſageſſe qui ſeule fait bien gouverner, & qu'il faut une grace particuliere de Dieu, ſans laquelle tous les efforts des maiſtres & des diſciples ſont entierement inutiles; & c'eſt ce qu'il confirme par des exemples. Voilà le veritable ſujet de ce Dialogue, où l'on trouve des veritez admirables qui ſeront expliquées dans leur lieu. Cette converſation ſe paſſa l'année que les Atheniens furent battus à Epheſe par Tiſſapherne: c'eſtoit la 4e année de l'Olympiade 92. 407. ans avant la naiſſance de J.C. Platon âgé de 20. ans, eſtoit alors Diſciple de Socrate.

Le caractere de ce Dialogue eſt le meſme que celuy des deux premiers.





LE

THEAGÉS

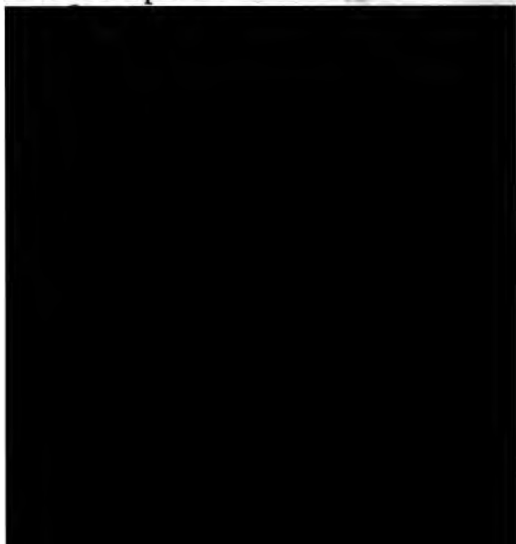
OU

LA SAGESSE.

DOCUS, SOCRATE, THEAGÉS.

DEMODOCUS.

RATE, j'aurois grand besoin de entretenir un moment en particuous en aviez le loisir; & si vous ne as, je vous prie de le prendre pour de moy, à moins que vous n'ayez affaire bien pressée.



ſacré, & par conſequent il ne faut pas le donner legerement, il faut y bien penſer.

Rien de plus divin que ce qui regarde l'éducation des enfans.

Demodocus, que le conſeil eſt quelque ch ſe de ſacré : s'il eſt ſacré dans toutes les tres occaſions de la vie, il l'eſt encore p dans celle-cy, car de toutes les choſes lesquelles l'homme peut demander conſ il n'y en a point de plus divine que celle regarde l'éducation des enfans. Premie ment donc, convenons vous & moy, que c'eſt preciſément que vous demand & ſur quoy nous avons à conſulter, peur qu'il n'arrive ſouvent que j'enten une choſe & vous une autre, & qu'à la de noſtre entretien nous ne nous trouvio tous deux fort ridicules d'avoir parlé long-temps ſans nous eſtre entendus.

DEMODOCUS.

Vous dites vray, Socrate.

SOCRATE.

Je dis vray, aſſeurément..... Cependa je ne dis pas ſi vray que je penſois, & me retracte en partie; car il me vient l'eſprit que ce jeune homme pourroit bi avoir toute autre envie que celle que no luy croyons, ce qui nous rendroit enc plus ridicules d'avoir conſulté ſur tou autre choſe que ſur celle qui eſt l'objet ſes deſirs. Il vaut donc mieux comme cer par luy & luy demander ce que c' qu'il deſire.

. Apparemment quelques uns de ſes ca-
arades, & quelques jeunes gens de noſ-
e bourg qui frequentent dans Athénes,
y raportent quelques diſcours qu'ils ont
ntendus, & qui luy renverſent la cervel-
. Car plein d'émulation, il ne ceſſe de
e tourmenter, me priant inſtamment
ie je donne de l'argent à quelque Sophiſ-
qui le rendra fort habile. Ce n'eſt pas la
penſe qui me fait peur, mais je voy que
tte paſſion va le jetter dans un grand
nger. Juſqu'icy je l'ay retenu en l'amu-
nt par de belles paroles: mais aujour-
'huy que je ne puis plus en eſtre le maiſ-
e, je penſe que le meilleur parti pour
ioy c'eſt de donner les mains à ce qu'il
eut, de peur que les commerces qu'il
ourroit avoir en ſecret & ſans ma partici-
ation, ne le corrompent. C'eſt-pourquoy
viens aujourd'huy à Athénes pour le
ettre entre les mains de quelque ſophiſte,
c'eſt un grand bonheur que je vous aye
ncontré, car vous eſtes celuy que je
uhaittois le plus de conſulter ſur cette
faire. Si vous avez donc quelque conſeil
me donner, je vous le demande en gra-
vous eſtes trop juſte pour me le refuſer.

SOCRATE.

Mais n'avez-vous pas ſouvent oüy dire *Le Conſeil eſt*

fait apprendre tout ce qu'apprennent les enfans de nos meilleurs citoyens, comme à lire, à joüer des instrumens, à lutter, & à faire tous les autres exercices?

THEAGE'S.

Mon pere m'a fait apprendre tout cela.

SOCRATE.

Eh pensez-vous qu'il y ait encore quelqu'autre science que vostre pere soit obligé de vous faire apprendre?

THEAGE'S.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Quelle est cette science? dites le moy, afin que je vous y rende service.

THEAGE'S.

Mon pere le sçait fort bien; car je le luy ay dit fort souvent; mais il veut vous parler ainsi comme s'il ignoroit ce que je souhaitte. Il n'y a point de jour qu'il ne dispute contre moy, & il refuse toûjours de me mettre entre les mains de quelque habile homme.

SOCRATE.

Mais ce que vous luy avez dit jusqu'à cette heure, tout cela s'est passé entre vous & luy, prenez-moy donc aujourd'huy pour arbitre, & dites devant moy quelle est cette science que vous voulez acquerir?

Car ſi vous vouliez apprendre la ſcience qui enſeigne à gouverner des vaiſſeaux, & que je vous demandaſſe, Theages, quelle eſt la ſcience que vous vous plaigniez que voſtre pere n'a pas voulu vous faire apprendre? ne me répondriez-vous pas tout à l'heure, que c'eſt la ſcience des Pilotes?

THEAGE'S.

Oüy ſans doute.

SOCRATE.

Et ſi vous vouliez apprendre celle qui enſeigne à mener des chars, ne me diriez-vous pas tout de meſme que c'eſt celle des Cochers?

THEAGE'S.

Je vous le dirois tout de meſme.

SOCRATE.

Celle dont vous eſtes ſi avide, a-t-elle un nom, ou n'en a-t-elle point?

THEAGE'S.

Je ſuis perſuadé qu'elle en a un.

SOCRATE.

La connoiſſez-vous donc ſans ſçavoir ſon nom?

THEAGE'S.

Je la connois, & je ſçay ſon nom.

SOCRATE.

fait apprendre tout ce qu'apprennent les enfans de nos meilleurs citoyens, comme à lire, à joüer des instrumens, à lutter, & à faire tous les autres exercices ?

THEAGE'S.

Mon pere m'a fait apprendre tout cela.

SOCRATE.

Eh pensez-vous qu'il y ait encore quelqu'autre science que vostre pere soit obligé de vous faire apprendre ?

THEAGE'S.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Quelle est cette science ? dites le moy, afin que je vous y rende service.

THEAGE'S.

Mon pere le sçait fort bien ; car je le luy ay dit fort souvent ; mais il veut vous parler ainsi comme s'il ignoroit ce que je souhaitte. Il n'y a point de jour qu'il me dispute contre moy, & il refuse toûjours de me mettre entre les mains de quelque habile homme.

SOCRATE.

Mais ce que vous luy avez dit jusqu'à cette heure, tout cela s'est passé entre vous & luy, prenez-moy donc aujourd'huy pour arbitre, & dites devant moy quelle est cette science que vous voulez acquerir

Car ſi vous vouliez apprendre la ſcience qui enſeigne à gouverner des vaiſſeaux, & que je vous demandaſſe, Theages, quelle eſt la ſcience que vous vous plaigniez que voſtre pere n'a pas voulu vous faire apprendre? ne me répondriez-vous pas tout à l'heure, que c'eſt la ſcience des Pilotes?

THEAGE'S.

Oüy ſans doute.

SOCRATE.

Et ſi vous vouliez apprendre celle qui enſeigne à mener des chars, ne me diriez-vous pas tout de meſme que c'eſt celle des Cochers?

THEAGE'S.

Je vous le dirois tout de meſme.

SOCRATE.

Celle dont vous eſtes ſi avide, a-t-elle



THEAGÉS.

Quel autre nom pourroit-elle
que celuy de *ſçience?*

Ce nom eſt trop general, & n'explique pas aſſez la choſe qu'on cherche, comme Socrate va le faire voir.

SOCRATE.

Mais l'Art des Cochers, n'eſt-c
auſſi une ſcience, penſez-vous que c
une ignorance?

THEAGÉS.

Non ſans doute.

SOCRATE.

C'eſt donc une ſcience; à quoy
ſert-elle? ne nous apprend-elle
conduire des chevaux attelez?

THEAGÉS.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Et l'Art des Pilotes, n'eſt-ce pas
une ſcience?

THEAGÉS.

Il me le ſemble.

SOCRATE.

N'eſt-ce pas celle qui nous appre
gouverner des vaiſſeau

THEA

C'eſt elle-meſme.

SOCR

Et celle que vous v
quelle eſt-elle, & que n
à gouverner?

estre cette science dont vous voulez parler.

THEAGE'S.

C'est celle-là mesme, je n'ay point pretendu parler d'une autre.

SOCRATE.

Mais répondez-moy, je vous prie. Ægiste, celuy qui tua Agamemnon à Argos, gouvernoit-il ces sortes de gens, les artisans & tous les particuliers, hommes, & femmes, ou en gouvernoit-il quelques autres?

THEAGE'S.

Il ne gouvernoit que ces sortes de gens, y en a-t-il d'autres?

SOCRATE.

Pelée fils d'Eacus ne gouvernoit-il pas de mesme ces gens-la à Phthie. Periandre fils de Cypsele, ne commandoit-il pas de mesme à Corinthe? Archelaus fils de Perdiccas, qui depuis quelques années [illegible] sur le throsne de Macedoine, ne commande-t-il pas aussi à ces sortes de gens? * Le fils de Pisistrate, Hippias qui a gouverné

* Hippias fils aisné de Pisistrate, avoit esté tyran d'Athenes pendant quatre ans. [illegible] Thucydide, il succeda à son pere, & non pas à Hipparchus. Aprés qu'il eut régné quatre ans il fut banni, & vingt ans aprés son exil, il fut tué à la ba- [redacted]

[illegible]

dans cette ville , ne commandoit-il pas de mesme à nos citoyens ?

THEAGÉS.

Qui en doute.

SOCRATE.

Dites-moy comment appelle-t-on * Bacis , la Sybile , & nostre Amphilytus , *quand on veut les désigner par leur profession ?*

THEAGÉS.

Comment les appelleroit-on que des Devins.

SOCRATE.

Fort bien. Répondez-moy de mesme sur ceux-cy. Comment appelle-t-on Hippias & Periandre , quand on veut les designer par leur profession , par l'Empire qu'ils exercent.

THEAGÉS.

Des Tyrans , je pense ; quel autre nom

* Bacis estoit un Prophete qui long-temps avant la descente de Xerxés en Grece , avoit prédit aux Grecs tout ce qui devoit arriver. Herodote rapporte de ses Oracles dans le VIII. liv & il les trouve si clairs & si formels, aprés leur accomplissement, qu'il dit qu'il n'ose ni accuser les Oracles d'estre faux , ni souffrir qu'on les en accuse & qu'on refuse d'y adjouter foy. Aristophane parle de ce Devin dans sa comedie de la Paix. Amphilytus m'est inconnu.

pourroit-on leur donner ?

SOCRATE.

Donc tout homme qui souhaitte de commander à tous les hommes qui sont dans sa ville, souhaitte d'acquerir un Empire semblable au leur, un Empire Tyrannique, & de devenir un tyran ?

THEAGE'S.

Cela me paroist.

SOCRATE.

Voilà donc la science dont vous estes amoureux ?

THEAGE'S.

Cela se suit naturellement de ce que j'ay dit.

SOCRATE.

O scelerat ! vous souhaittez de devenir nostre tyran, & vous avez l'audace de vous plaindre de ce que vostre pere ne vous met pas entre les mains de quelqu'un qui vous dresse à la tyrannie?* Et vous, Demodocus, connoissant l'ambition de vostre fils, & ayant où l'envoyer pour le ren-

* C'est une ironie de Socrate fondée sur ce que Demodocus a dit au commencement que son fils avoit une envie qui n'estoit pas malhonneste. Marsile Ficin & de Serres s'y sont également trompez ; & pour ne s'estre pas apperceus de cette ironie [redacted]

dre habile dans la belle ſcience qu'il ſouhaite, n'avez-vous point de honte de luy envier ce bonheur, & de ne pas le donner à quelque grand maiſtre ? Mais puiſque, comme vous voyez, il ſe plaint aujourd'huy de vous devant moy, voyons enſemble où nous pourrions l'envoyer, & ſi nous connoiſſons quelqu'un dont le commerce puiſſe le rendre un tyran habile.

DEMODOCUS.

Demodocus prend ſerieuſement ce que Socrate a dit par ironie.

Je vous en prie au nom de Dieu Socrate, voyons-le enſemble. Car c'eſt en cette rencontre que nous avons beſoin d'un bon conſeil.

SOCRATE.

Attendez, ſçachons de luy auparavant, ce qu'il penſe.

DEMODOCUS.

Vous n'avez qu'à l'interroger.

SOCRATE.

Theages, ſi nous avions affaire à Euripide, qui dit en quelque endroit

Et les ſages tyrans ſont formez par
les ſages,

& que nous luy demandaſſions, Euripide, en quoy dites-vous que les tyrans deviennent ſages, par le commerce des ſages ? comme ſi au lieu de cela il nous diſoit

pourroit-on leur donner ?

SOCRATE.

Donc tout homme qui ſouhaitte de commander à tous les hommes qui ſont dans ſa ville, ſouhaitte d'acquerir un Empire ſemblable au leur, un Empire Tyrannique, & de devenir un tyran ?

THEAGE'S.

Cela me paroiſt.

SOCRATE.

Voilà donc la ſcience dont vous eſtes amoureux ?

THEAGE'S.

Cela ſe ſuit naturellement de ce que j'ay dit.

SOCRATE.

O ſcelerat ! vous ſouhaittez de devenir noſtre tyran, & vous avez l'audace de vous plaindre de ce que voſtre pere ne

[redacted]

dre habile dans la belle ſcience qu'il ſouhaite, n'avez-vous point de honte de luy envier ce bonheur, & de ne pas le donner à quelque grand maiſtre? Mais puiſque, comme vous voyez, il ſe plaint aujourd'huy de vous devant moy, voyons enſemble où nous pourrions l'envoyer, & ſi nous connoiſſons quelqu'un dont le commerce puiſſe le rendre un tyran habile.

DEMODOCUS.

Demodocus prend serieusement ce que Socrate a dit par ironie.

Je vous en prie au nom de Dieu Socrate, voyons-le enſemble. Car c'eſt en cette rencontre que nous avons beſoin d'un bon conſeil.

SOCRATE.

Attendez, ſçachons de luy auparavant, ce qu'il penſe.

DEMODOCUS.

Vous n'avez qu'à l'interroger.

SOCRATE.

Theages, ſi nous avions affaire à Euripide, qui dit en quelque endroit

Et les ſages tyrans ſont formez par
les ſages,

& que nous luy demandaſſions, Euripide, en quoy dites-vous que les tyrans deviennent ſages, par le commerce des ſages? comme ſi au lieu de cela il nous diſoit

Les ſages laboureurs ſont formez par les ſages,

nous ne manquerions pas de luy demander, en quoy les laboureurs ſont-ils rendu ſages ? penſez-vous qu'il nous repondiſt autre choſe, ſinon qu'ils ſont rendu ſages dans ce qui regarde l'Agriculture ?

THEAGE'S.

Non, il ne repondroit que cela.

SOCRATE.

Et s'il nous diſoit

Les ſages cuiſiniers ſont formez par les ſages,

& que nous luy demandaſſions en quoy ils ſont rendu ſages ? Que croyez-vous qu'il nous repondiſt ? n'eſt-ce pas qu'ils ſont rendu ſages dans l'Art de la cuiſine.

THEAGE'S.

Sans doute.

[redacted]

SOCRATE.

Cela estant, puisqu'il nous dit que les sages tyrans sont formez par les sages, si nous luy demandions, Euripide en quoy ces tyrans sont-ils rendus sages ? que nous repondroit-il à vostre avis, en quoy feroit-il consister cette sagesse ?

THEAGÉS.

Je vous jure par tous les Dieux que je n'en sçay rien.

SOCRATE.

Mais voulez vous que je vous le dise?

THEAGÉS.

Je le veux, si cela vous est agreable.

SOCRATE.

Il nous diroit qu'ils sont rendu sages dans l'Art qu'Anacreon nous dit que * la savante Callicrete sçavoit parfaitement. Ne vous souvenez vous pas de sa chanson?

THEAGÉS.

Je m'en souviens.

SOCRATE.

Quoy donc ne souhaittez-vous pas d'estre mis entre les mains d'un homme qui soit de la mesme profession que cette fille de

* C'estoit une fille qui se mesloit d'enseigner la Politique, comme firent aprés elle Aspasie, Diotime, & quelques autres : les vers qu'Anacréon avoit fait pour elle sont perdus.

Cyane,& qui ſçache comme elle l'Art de former des tyrans, afin que vous deveniez noſtre tyran & celuy de toute la ville ?

THEAGE'S.

Il y a long temps Socrate que vous me taillez & que vous vous moquez de moy.

SOCRATE.

Comment ! ne dites vous pas que vous ſouhaittez d'acquerir la ſçience qui vous apprendra à gouverner tous les citoyens ? pouvez-vous les gouverner ſans devenir leur tyran ?

THEAGE'S.

Je ſouhaitterois de tout mon cœur de devenir le tyran de tous les hommes, & ſi c'eſt trop, au moins de la pluſpart ; & je penſe que vous meſme, Socrate, vous auriez cette ambition, auſſi bien que tous les autres hommes : peut-eſtre meſme que [redacted]

eux le voulant, comme ont fait les grands personnages que nous avons eus dans la ville.

SOCRATE.

N'est-ce pas comme Themistocle, comme Periclés, comme Cimon, & comme les autres grands politiques ?

THEAGE'S.

Asseurément.

SOCRATE.

Voyons donc, si vous vouliez devenir fort habile dans l'Art de monter à cheval, à quels hommes croiriez vous devoir vous adresser pour devenir bon cavalier ? seroit-ce à d'autres qu'à des Escuyers ?

THEAGE'S.

Non sans doute.

SOCRATE.

Ne choisiriez vous pas les Escuyers les plus habiles, ceux qui ont un plus grand nombre de chevaux, & ceux qui montent non-seulement les leurs, mais ceux des autres ?

THEAGE'S.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et si vous vouliez devenir trés-habile à tirer de l'arc, ne vous adresseriez vous pas aux meilleurs tireurs, & à ceux qui

yer pour vous rendre habile ? *Car il ne tient qu'à vous.* Nous vous mettrons tout-à-l'heure, si vous voulez, entre les mains de nos meilleurs maistres, de ceux qui sont les plus sçavans dans la politique : vous n'avez qu'à choisir, ils ne vous demanderont rien ; de sorte que vous épargnerez vostre argent, & vous acquerrez avec eux plus de reputation parmi le peuple, * que vous n'en acquerriez dans le commerce de qui que ce soit.

THEAGÉS.

Eh quoy Socrate, n'estes vous pas aussi du nombre de ces grands hommes ? si vous voulez permettre que je m'attache à vous, c'est assez, je ne cherche plus d'autre maistre.

SOCRATE.

Que dites-vous là, Theages ?

DEMODOCUS.

Ah Socrate que mon fils a bien dit, & que vous me rendriez là un grand service ! Non je ne connois point de plus grand bonheur que de voir que mon fils se plaise dans vostre compagnie, & que vous a-

* Car le peuple est un trés-méchant Juge, & il est aysé de le tromper, il prend tous les jours [redacted]

quelqu'un d'eux me pûst donner sa ſçience qu'il n'a pas donnée à ſon fils, & qu'il auroit bien plûtoſt dû luy donner, s'il en euſt eſté capable, que de la communiquer à un eſtranger.

SOCRATE.

Que feriez vous donc, Theagés, ſi vous aviez un fils qui vous perſecutaſt tous les jours, en vous diſant qu'il veut devenir un grand peintre ? qui ſe plaigniſt continuellement que vous, qui eſtes ſon pere, ne voulez pas faire la moindre dépenſe pour ſatisfaire à ſon deſir, pendant que d'un autre coſté, il mepriſeroit les plus excellents maiſtres & refuſeroit d'aller à leur école pour apprendre leur Art ? Je dis de meſme s'il vouloit eſtre bon joüeur de flute ou excellent joüeur de lyre, ſçauriez vous quelque autre moyen pour le contenter, & connoiſtriez-vous d'autres gens chez qui l'envoyer, puiſqu'il refuſeroit les autres maiſtres ?

THEAGE'S.

Pour moy je n'en connois point.

SOCRATE.

Voila juſtement ce que vous faites à voſtre pere : comment pouvez-vous donc vous étonner & vous plaindre de ce qu'il ne ſçait que faire de vous ni où vous envo-

yer pour vous rendre habile ? *Car il ne tient qu'à vous.* Nous vous mettrons tout-à-l'heure, si vous voulez, entre les mains de nos meilleurs maistres, de ceux qui sont les plus sçavans dans la politique : vous n'avez qu'à choisir, ils ne vous demanderont rien ; de sorte que vous épargnerez vostre argent, & vous acquerrez avec eux plus de reputation parmi le peuple, * que vous n'en acquerriez dans le commerce de qui que ce soit.

THEAGÉS.

Eh quoy Socrate, n'estes vous pas aussi du nombre de ces grands hommes ? si vous voulez permettre que je m'attache à vous, c'est assez, je ne cherche plus d'autre maistre.

SOCRATE.

Que dites-vous là, Theages ?

[redacted]

yez la bonté de le souffrir. J'ay honte de dire combien je le desire ; mais je vous prie l'un & l'autre au nom des Dieux, vous Socrate de recevoir mon fils, & toy mon fils de ne jamais chercher d'autre maistre que Socrate : par là vous me delivrerez tous deux de mes plus grands chagrins & de mes plus grandes craintes. Car je meurs toûjours de peur qu'il ne tombe entre les mains de quelqu'un qui me le corrompe.

Socrate estoit peut-estre alors le seul à Athénes à qui on pouvoit confier ses enfans sans danger.

THEAGE'S.

Eh, mon pere, cessez de craindre pour moy, si vous estes assez heureux pour persuader Socrate, & pour l'obliger à me souffrir.

DEMODOCUS.

Tu as raison mon fils : je ne m'adresse plus qu'à vous Socrate ; & pour ne pas vous amuser par des discours superflus, je suis prest à me donner à vous, & à vous donner tout ce que j'ay au monde : vous pouvez disposer de moy en tout, si vous voulez aimer mon Theages & luy procurer tous les biens que vous estes capable de luy faire.

SOCRATE.

Je ne m'étonne pas, Demodocus, que vous ayez ce grand empressement, si vous estes persuadé que vostre fils puisse tirer de

moy quelque utilité, car je ne ſçache rien ſur quoy un pere raiſonnable doive eſtre plus ardent & plus empreſſé que ſur tout ce qui regarde ſon fils, & qui peut le rendre un trés-honneſte homme. Mais ce qui m'étonne & que je ne comprens point, c'eſt comment vous avez pû penſer que je fuſſe plus capable que vous de luy rendre ce grand ſervice & de former en luy un bon citoyen? & luy-meſme comment a-t-il pû s'imaginer que je fuſſe plus en état de l'aider que ſon pere? Car premierement vous eſtes plus âgé que moy, vous avez exercé les plus grandes charges, vous eſtes le plus conſideré dans voſtre bourg, & perſonne n'eſt plus honoré ni plus eſtimé que vous dans le reſte de la ville : ni vous ni voſtre fils vous ne voyez en moy aucun de ces avantages. Que ſi voſtre Theagés mepriſe le commerce de nos politiques, & qu'il cherche de ces gens qui promettent de bien élever la jeuneſſe; nous avons icy Prodicus de Ceos, Gorgias le Leontin, Polus d'Agrigente, & pluſieurs autres, qui ſont ſi habiles, que rodant de ville en ville, ils viennent à bout de perſuader aux jeunes gens de toutes les maiſons les plus nobles & les plus riches, qui pourroient eſtre inſtruits pour rien par

Quel doit eſtre le plus grand empreſſement d'un pere raiſonnable.

Car la ville eſtoit compoſée de pluſieurs bourgs.

tel de leurs citoyens qu'il leur plairroit de choisir, ils viennent à bout de leur persuader, dis-je, de renoncer à leurs citoyens & de s'attacher à eux, quoyqu'il faille leur payer de grosses sommes & leur avoir encore beaucoup d'obligation ? [a] Voilà les gens que vous devez choisir vous & vostre fils, au lieu de penser à moy, car je ne sçay aucune de ces belles & heureuses sçiences. Je voudrois de tout mon cœur les sçavoir ; mais j'ay toûjours fait profession d'avoüer que je ne sçay rien pour ainsi dire, qu'une petite sçience [b] qui ne regarde que l'amour. Aussi en revanche, j'ose me vanter d'estre plus profond dans cette sçience, quelle qu'elle soit, que ceux qui m'ont precedé & que ceux de nostre siecle.

THEAGE'S.

Vous voyez bien, mon pere, que Socra-

[a] C'est une ironie de Socrate qui se moque de la fureur avec laquelle les Atheniens couroient à ces Sophistes qui n'estoient capables que de leur gaster l'esprit & le cœur.

[b] Socrate veut dire qu'il n'estoit propre qu'à inspirer aux hommes de l'amour pour la sagesse. Sans cet amour tout est mort, c'est un principe de vie, & c'est, comme il le dit ailleurs, le secours le plus prompt, le plus seur & le plus efficace que Dieu ait donné aux hommes pour les faire parvenir à la souveraine felicité.

mots il me quitta & alla combattre. Vous pouvez sçavoir de luy mesme ce qui luy arriva, la chose le merite bien. Que si vous voulez demander à Clitomachus frere de * Timarchus, ce que luy dit ce dernier lors qu'il alloit à la mort, pour avoir méprisé l'avertissement de mon bon Genie; & ce que luy dit encore Evathlus si célebre dans les courses du Stade, qui receut chez luy Timarchus lorsqu'il s'enfuyoit, il vous dira que Timarchus luy dit en propres termes.....

THEAGES.

Que luy dit-il Socrate?

SOCRATE.

Il luy dit, je m'en vais à la mort pour n'avoir pas voulu croire Socrate, & si vous estes curieux de sçavoir cette Histoire, je vais vous la conter. Lorsque Timarchus se leva de table avec Philémon fils de Philémonides pour aller tuer Nicias fils d'Heroscamandre, car il n'y avoit qu'eux deux qui fussent de la conspiration, il me dit en se levant: *Que me dites-vous Socrate, vous n'avez qu'a demeu-*

* Je croy que c'est Timarchus de Cheronee qui voulut estre enterré prés d'un fils de Socrate qui

[redacted]

depuis ma naiſſance, un Démon qui m'accompagne toûjours, & qui me gouverne. Ce Demon c'eſt une voix qui lorsqu'elle ſe fait entendre, me détourne toûjours de ce que je veux faire, & ne m'y pouſſe jamais. Quand quelqu'un de mes amis me communique quelque deſſein, ſi j'entends cette voix, c'eſt une marque ſeure que le Dieu n'approuve pas ce deſſein & qu'il en détourne. Je vous donneray plusieurs teſmoins de ce que je vous dis: vous connoiſſez le beau Charmide fils de Glaucon: Un jour il vint me faire part d'un deſſein qu'il avoit fait d'aller combattre* aux jeux Nemeaques. Il n'eût pas plûtoſt commencé à me faire cette confidence, que j'entendis la voix. Je taſchay donc de l'en detourner en luy diſant, dés que vous avez ouvert la bouche j'ay entendu la voix du Démon qui me conduit, n'allez donc point je vous en prie. Il me repondit, cette voix vous avertit peut-eſtre que je ne ſeray pas couronné: mais quoyque je ne remporte pas la victoire, je me ſeray exercé, j'auray combattu, & c'eſt toûjours autant. Avec ces

* Un des quatre grands jeux de la Grece: on les celebroit tous les trois ans prés de la ville de Nemée dans le Peloponeſe en l'honneur d'Archemorus.

mots il me quitta & alla combattre. Vous pouvez sçavoir de luy mesme ce qui luy arriva, la chose le merite bien. Que si vous voulez demander à Clitomachus frere de * Timarchus, ce que luy dit ce dernier lors qu'il alloit à la mort, pour avoir méprisé l'avertissement de mon bon Genie; & ce que luy dit encore Evathlus si célebre dans les courses du Stade, qui receut chez luy Timarchus lorsqu'il s'enfuyoit, il vous dira que Timarchus luy dit en propres termes.....

THEAGES.

Que luy dit-il Socrate?

SOCRATE.

Il luy dit, je m'en vais à la mort pour n'avoir pas voulu croire Socrate, & si vous estes curieux de sçavoir cette Histoi-

[redacted]

rer tous là à boire, je ſuis obligé de ſortir: je reviendray dans un moment ſi je puis. Sur cela j'entendis la voix : en meſme temps le rappellant, je luy dis : ne ſortez pas je vous en prie, mon bon Génie m'a donné ſon ſignal accoûtumé. Il s'arreſta ; quelque temps aprés il ſe leva encore & me dit, *Socrate je m'en vais.* La voix redoubla, & je l'arreſtay encore. Enfin pour la troſiéme fois, voulant m'échaper, il ſe leva ſans me rien dire, & prenant ſon temps que j'avois l'eſprit occupé ailleurs, il ſortit, & fit ce qui le conduiſit à la mort. Voilà pourquoy il dit à ſon frere qu'il alloit mourir pour n'avoir pas voulu me croire. Vous pouvez encore ſçavoir de beaucoup de nos Citoyens ce que je leur dis ſur l'expedition de Sicile, & ſur l'échec que noſtre armée devoit y recevoir. Mais ſans parler des choſes paſſées, qu'il eſt aiſé de ſçavoir de ceux qui en ſont parfaitement inſtruits, on peut faire aujourd'huy meſme une épreuve de ce ſignal que mon bon genie me donne d'ordinaire pour voir s'il dit vray. Car lorſque le beau Sannion eſt parti pour l'armée, j'ay entendu cette voix, & il s'en va preſentement avec * Thraſyllus contre Epheſe & contre les autres villes d'Ionie. Je ſuis

Sous Alcibiade & Nicias.

** Thraſyllus fut éleu Général avec Thraſibule la quatriéme année de l'Olymp. 92.*

perſuadé qu'il y mourra, ou qu'il luy arrivera quelque malheur, [a] & je crains beaucoup pour le ſuccés de cette entrepriſe. Je vous ay dit tout cela pour vous faire entendre, que meſme pour ceux qui veulent s'attacher à moy, tout depend de ce bon Génie qui me gouverne.[b] Car ceux à qui il eſt contraire, ne ſçauroient jamais tirer de moy aucune utilité : je ne puis pas meſme avoir avec eux aucun commerce. Il y en a pluſieurs qu'il ne m'empeſ-

[a] En effet les Atheniens furent battus & repouſſez à Epheſe. *Xenoph. liv. 1.* c'eſt-pourquoy Plutarque écrit dans la vie d'Alcibiade, que l'armée de Thraſyllus fut fort mal menée ſous les murs d'Epheſe, & qu'en memoire de cette deffaite les Epheſiens érigerent un trophée de bronze à la honte des Athéniens.

[b] Paſſage remarquable : voilà quatre eſtats des hommes. Les uns ſont rejettez de Dieu pour leur [redacted]

che pas de voir, & ils n'en sont pourtant pas plus avancez ; mais ceux dont le commerce qu'ils ont avec moy, est approuvé & favorisé par ce bon genie, ce sont ceux là dont vous me parliez tout-à-l'heure, qui font en trés-peu de temps de fort grands progrés ; dans les uns ces progrés sont fermes & permanents, & ont jetté de profondes racines, & dans les autres ils ne sont qu'à temps ; c'est-à-dire que pendant qu'ils sont avec moy, ils profitent d'une maniere surprenante, mais ils ne m'ont pas plûtost quitté, qu'ils retournent à leur premier estat, & ne different en rien du commun des hommes. C'est ce qui est arrivé à Aristide fils de Lysimachus, & petit fils d'Aristide : pendant qu'il fut avec moy, il profita merveilleusement en fort peu de temps ; mais ayant esté obligé de partir pour quelque expedition, il s'embarqua : à son retour il trouva que * Thucidide, fils de Melesias & petit fils de Thucidide, avoit voulu estre de mes amis ; mais la veille, je ne sçay comment, il s'estoit broüillé avec moy pour quelques paroles que nous avions eües dans la dispute. Aristide m'estant donc venu

* Petit fils de Thucidide rival de Periclés dans le gouvernement.

voir, aprés les premiers complimens, *Socrate* me dit-il, *je viens d'apprendre que Thucidide s'emporte contre vous, & qu'il fait le fier comme s'il estoit quelque chose. Cela est vray*, luy répondis-je. [a] *Eh quoy*, reprit-il, *ne se souvient-il plus quel esclave c'estoit avant qu'il vous vist? Il y a bien de l'apparence qu'il l'a oublié*, luy repliquay-je. *En verité Socrate*, âjousta-t-il, *il m'arrive à moy mesme une chose bien ridicule.* Je luy demanday d'abord ce que c'estoit: *C'est*, me dit-il, *qu'avant mon départ pour l'armée, j'estois en estat de m'entretenir avec tout ce qu'il y a de plus grands esprits, & je n'estois inferieur à pas un dans la conversation, je brillois autant qu'un autre, aussi je recherchois toûjours les plus honnestes gens* [b] *& les*

[redacted]

bandonné tout d'un coup, ou peu-à-peu. Il me repondit *que c'estoit peu-à-peu. Eh comment vous vint-elle*, luy demanday-je? *fut-ce pendant que vous appreniez quelque chose de moy; ou de quelqu'autre maniere? Je vais vous le dire, Socrate*, reprit-il. *C'est une chose qui paroistra incroyable, mais elle est pourtant trés-vraye.* [a] *Je n'ay jamais pû rien apprendre de vous, comme vous le sçavez fort bien. Cependant je ne laissois pas de profiter,* [b] *quoyque je ne fusse que dans*

[a] Il veut dire qu'il n'avoit rien apris de fixe, il n'avoit que des opinions, & non pas la science, quand il estoit à luy-mesme, mais quand il estoit prés de Socrate il estoit plus éclairé.

[b] Voilà quatre degrez de lumiere, selon qu'on s'approche plus ou moins des hommes sages. C'est quelque chose de loger dans la mesme maison; c'est un peu plus d'estre dans la mesme chambre; c'est un plus grand avantage encore d'avoir toûjours les yeux sur eux pour ne perdre aucune de leurs paroles, mais le plus grand de tous les biens c'est d'estre prés d'eux, & pour ainsi dire toûjours colé à eux. Peu de gens sont assez affermis dans la sagesse pour les perdre de veuë impunément & sans faire une grande perte. Ces differents degrez sont encore plus marquez selon qu'on s'approche plus ou moins de la Sagesse divine. C'est là, je pense, tout le mystere que Socrate veut enseigner. On voit des preuves admirables de cette verité dans les écrits des Saints.

la mesme maison où vous estiez, & non pas dans la mesme chambre, quand je pouvois estre dans la mesme chambre j'avançois encore plus, & toutes les fois que vous parliez, je sentois visiblement que je profitois encore davantage quand j'avois les yeux sur vous, que quand je regardois ailleurs; mais ce progrés estoit sans comparaison plus grand lors que j'estois assis auprés de vous & que je vous touchois, au lieu que presentement toute cette habitude s'est entierement évanoüie. Voilà, Theages, quel est le commerce qu'on a avec moy. * Si cela est agreable à Dieu, vous profiterez considerablement & en fort peu de temps, sinon vos efforts seront inutiles. Voyez donc s'il n'est pas plus avantageux & plus seur de vous attacher à quelqu'un de ces maistres qui

[redacted]

voilà au comble de mes vœux ; & s'il le desaprouve, voyons tout à l'heure la conduite que nous devons tenir, & si je dois chercher un autre maistre, ou tascher d'appaiser ce Dieu * par des prieres, par des sacrifices & par toutes les autres expiations qu'enseignent nos devins.

DEMODOCUS.

Ne vous opposez pas davantage aux desirs de ce jeune homme. Theages vous parle fort bien.

SOCRATE.

Si vous trouvez que c'est ce que nous devons faire, à la bonne heure, j'y consens.

* Il n'y a que ces trois moyens dont nous puissions nous servir pour appaiser la colere de Dieu, es prieres, les sacrifices, & les purifications.



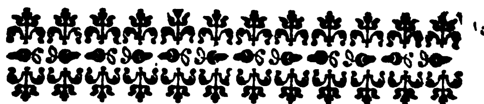
ARGUMENT
DE
L'EUTYPHRON.

DANS *tous les temps & dans toutes les Religions, il y a eu de superstitieux & de faux devots: les uns & les autres font presque a Dieu la mesme injure, & blessent également la Religion. Platon introduit un de ces caracteres dans ce Dialogue, car il n'est pas aisé de décider si Eutyphron agit par superstition, ou par une devotion fausse: il y a plus d'apparence au premier. Eutyphron va accuser d'homicide son propre pere: voilà une démarche bien contraire à la nature: mais d'un autre costé voila la démarche d'un homme qui ne reconnoist ni la chair ni le sang, quand il s'agit de faire une action aussi agreable à Dieu que celle de faire punir un coupable. Il s'agit donc*

icy d'examiner cette action pour sçavoir si elle est juste : & Platon renouvelle cette conversation pour tourner en ridicule les fausses Religions payennes, & la pluralité des Dieux avec toutes leurs fables ; & pour faire voir que ceux qui passoient alors pour les plus sçavans dans la Religion, n'en avoient aucune connoissance, & rendoient à Dieu un faux culte qui le deshonoroit. Il n'y a rien de plus grand que ce dessein ; il est executé avec une adresse merveilleuse : & c'est à quoy sert parfaitement le personnage contre lequel Socrate avoit disputé. Car Eutyphron n'estoit pas un homme ordinaire, c'estoit un Devin, & par consequent un homme revestu de caractere, & ayant charge d'enseigner la Religion. On ne peut rien voir de plus ingenieux & de plus naturel que le commencement de ce Dialogue, où Platon avec beaucoup de simplicité & de modestie, sans qu'il paroisse la moindre affectation, fait con-

ſtre dés l'entrée non-ſeulement le ctere d'Eutyphron & de tous les ſtitieux, que la Religion mal nduë porte le plus ſouvent à tou- ſortes d'injuſtices & de crimes, s encore celuy de Socrate, celuy ſes perſecuteurs; & en general ce- des Atheniens. Ce Dialogue eſt pli d'excellens préceptes ſur la Mo- & ſur la Religion, & on y trouve ucoup de naïveté & de fineſſe; les tures, les frequentes ironies & traits de ſatire le varient admira- ment. Peut-on voir une plus fine re que celle que Platon fait contre itus? Il ne ſe contente pas de di- ſon nom, & le quartier de la ville l eſtoit né, il en fait encore le rait; & toutes ces indications ne vent le faire connoiſtre à Euty- on. Celuy qui accuſe Socrate, & ſe croit capable de reformer la ublique, en faiſant voir ce qui ompt la jeuneſſe & qui renverſe Religion, n'eſt connu ni de celuy

qu'il accuſe, ni des Miniſtres de cette meſme Religion dont il ſe declare l'appuy. Dans la lecture on remarquera aiſément tous les autres traits ſemblables, & on ſentira la beauté du caractere du ſuperſtitieux qui ne croit que parce qu'il croit, & qui eſt toûjours prés de la verité ſans jamais eſtre dans la verité : on verra avec plaiſir, qu'Eutyphron eſt un bon homme qui a les intentions droites, mais qui eſt ſi rempli de reſpect pour les fables qu'on luy a enſeignées, qu'il les reçoit toutes comme ſaintes, ſans avoir jamais eu la moindre penſée de s'en défier ; & plein de l'orgueil & de la temeraire confiance qu'inſpire d'ordinaire la ſuperſtition, il débite ſes viſions comme des veritez certaines, auſquelles perſonne ne peut reſiſter : & Socrate, qui fait ſemblant de vouloir s'inſtruire, reçoit ſa doctrine avec une ironie fine, & avec des railleries ambiguës, & il la combat enſuite avec beaucoup de force & de ſolidité.



L'EUTYPHRON OU DE LA SAINTETE'.

EUTYPHRON, SOCRATE.

EUTYPHRON.

QUelle nouveauté, Socrate? quoy vous avez quitté les conversations du Lycée pour venir dans* ce portique du Roy ? vous n'avez pas comme moy quelque affaire qui vous y amene ?

SOCRATE.

C'est bien pis qu'une affaire, Eutyphron, les Atheniens l'appellent une accusation.

* *Ce portique du Roy estoit un lieu à la droite du Ceramique, où l'un des neuf Archontes qu'on appelloit* le Roy, *presidoit pendant son année, & con-* [redacted]

SOCRATE.

Vous avez raiſon.

EUTYPHRON.

Qui eſt donc cet accuſateur ?

SOCRATE.

Je ne le connois pas bien moy meſme, il me ſemble que c'eſt un jeune homme qui n'eſt pas encore connu, & je penſe qu'on le nomme Melitus : il eſt du bourg de Pitthée : ſi vous vous remettez quelqu'un de ce quartier là qui porte ce nom & qui ait les cheveux plats, la barbe clair ſemée & le nez courbé, c'eſt luy.

EUTYPHRON.

Je ne me le remets point du tout Socrate ; mais qu'elle eſt donc l'accuſation qu'il intente contre-vous ?

SOCRATE.

Quelle accuſation ? une accuſation qui ne marque pas un homme ordinaire. Car dans un âge auſſi peu avancé que le ſien, ce n'eſt pas peu que d'eſtre ſi ſçavant dans des matieres ſi importantes & ſi ſublimes. Il dit qu'il ſçait de quelle maniere on corrompt la jeuneſſe & qui ſont ceux qui la corrompent. C'eſt apparemment quelque habile homme qui ayant connu mon ignorance, vient m'accuſer de corrompre ſes compagnons, & me deferer à la ville com-

. la mere commune. Et il faut l'a-
r, il me paroist le seul qui sçache
jetter les fondements d'une bonne &
politique : car la raison veut qu'un
me d'Estat commence toûjours par
cation des jeunes gens, afin de les
re aussi vertueux qu'ils puissent estre,
ne un bon jardinier donne ses pre-
s soins aux jeunes plantes, & passe
aux autres. Melitus tient sans dou-
mesme conduite, & commence par
retrancher nous qui empeschons les
:s plantes de pousser & de profiter.
:s quoy il estendra sans doute ses
bienfaisans sur les plantes plus avan-
, & par là il fera à sa ville le plus
d de tous les biens. Voilà ce qu'il
attendre d'un homme qui sçait si bien
nencer.

L'éducation d la jeunesse est le fondement de la bonne po litique.

[redacted]

attaquant, il me paroist qu'il attaque sa ville dans ce qu'elle a de plus sacré. Mais apprenez moy je vous prie, ce qu'il dit que vous faites pour corrompre ainsi la jeunesse?

SOCRATE.

Il dit que je fais des choses qui d'abord à les entendre paroissent absurdes & impossibles, car il dit que je fabrique des Dieux, que j'introduis des Dieux nouveaux, & que je ne crois pas aux anciens. Voilà dequoy il m'accuse.

EUTYPHRON.

Jentends, c'est parce que vous dites que vous avez un esprit familier qui vous conduit journellement. Sur cela, il vous accuse d'introduire dans la Religion des opinions nouvelles, & vient vous décrier dans ce palais, sçachant bien que le peuple est toûjours prest à recevoir ces sortes de calomnies. Que ne m'arrive-t-il pas à moy mesme, lorsque dans les assemblées je parle des choses divines, & que je predis ce qui doit arriver; ils se moquent tous de moy comme d'un fou: ce n'est pas qu'aucune des choses que j'ay prédites ait manqué d'arriver, mais c'est qu'ils nous portent envie à tous tant que nous sommes. Que faire? le meilleur est de ne

pas s'en mettre en peine, & d'aller toûjours son chemin.

SOCRATE.

Mon cher Eutyphron, est-ce un si grand mal que d'estre moqué ? Car au fond les Atheniens, à mon avis, se mettent peu en peine d'examiner si l'on est habile, pourveu qu'on ne se mesle pas d'enseigner aux autres ce qu'on sçait. Je croy bien que si on faisoit mestier d'enseigner, alors ils se mettroient tout de bon en colere, ou par envie comme vous dites, ou par quelque autre raison que nous ne sçavons pas.

Portrait d[…] Athéniens conforme à […] que fait […] nous en ap[…]prend dans […] actes des A[…]postres.

EUTYPHRON.

Je n'ay point du tout d'envie d'éprouver comme vous à mes depens les sentimens qu'ils ont pour moy.

SOCRATE.

Cela est bien different ; * peut-estre que vous estes fort reservé, & que vous ne communiquez pas volontiers aux autres vostre sagesse, au lieu que je crains bien

* Socrate se sert de l'aveu que vient de faire Eu[…]typhron, & fait connoistre par ce Devin le c[…]étere de ceux qui estoient preposez pour […] la Religion. Ils n'enseignoient rien, ils […]toient rien, & par crainte ils laissoient le p[…] dans sa superstition & dans son ignorance.

qu'ils ne croient que l'amour que j'ay pour tous les hommes, me porte à leur enseigner tout ce que je sçay non seulement sans leur demander de recompense, mais en les prevenant mesme & en les pressant de m'écouter. Que s'ils se contentoient de se moquer de moy, comme vous dites qu'ils se moquent de vous, ce ne seroit pas une chose desagreable de passer quelques heures dans ce palais à rire & à se divertir; mais s'ils prennent la chose serieusement, il n'y a que vous autres devins qui sçachiez ce qui en arrivera.

EUTYPHRON.

Peut-estre qu'il ne vous en arrivera point de mal, & que vous viendrez heureusement à bout de vostre affaire comme moy de la mienne.

SOCRATE.

Avez-vous icy quelque affaire? est-ce en deffendant ou en poursuivant?

EUTYPHRON.

C'est en poursuivant.

SOCRATE.

Qui poursuivez-vous?

EUTYPHRON.

Quand je vous l'auray dit, vous me croirez fou.

SOCRATE.

Comment! poursuivez-vous quelqu'un

qu'on ne puiſſe atteindre? auroit-il des aiſles?

EUTYPHRON

Celuy que je pourſuis, au lieu d'avoir des aiſles, eſt ſi vieux qu'à peine peut-il marcher.

SOCRATE.

Qui eſt-il ?

EUTYPHRON.

C'eſt mon pere.

SOCRATE.

Voſtre pere ?

EUTYPHRON.

Oüy mon pere.

SOCRATE.

Eh de quoy l'accuſez-vous ?

EUTYPHRON.

D'homicide.

SOCRATE.

D'homicide, grand Dieu ! Voilà une accuſation bien au deſſus de la portée du peuple, qui ne comprendra jamais qu'elle puiſſe eſtre juſte : un homme ordinaire auroit bien de la peine à luy donner des couleurs. * Cela n'appartient qu'à celuy qui

* De ce principe de Socrate, il s'enſuit par une [redacted]

eſt parvenu au comble de la ſageſſe.

EUTYPHRON.

Vous dites vray, Socrate, il faut y eſtre parvenu.

SOCRATE.

Eſt-ce quelqu'un de vos parens que voſtre pere ait tué ? ſans doute, car pour un eſtranger, vous ne mettriez pas voſtre pere en juſtice.

EUTYPHRON.

Qu'elle abſurdité, Socrate, de penſer qu'il y ait à cet égard de la difference entre un parent & un eſtranger! cela eſt tout égal. La ſeule choſe à laquelle il faut bien prendre garde, c'eſt d'examiner ſi celuy qui a tué, a tué juſtement ou injuſtement. Si c'eſt juſtement, il faut laiſſer en repos le meurtrier & ſi c'eſt injuſtement, vous eſtes obligé de le pourſuivre, quelque amitié & quelque parenté qu'il y ait entre vous. C'eſt vous rendre complice de ſon crime que d'avoir avec luy le moindre commerce, & que de n'en pas pourſuivre la punition qui ſeule peut vous purger & vous expier l'un & l'autre. Mais pour vous mettre dans le fait, le mort eſtoit un de nos fermiers qui tenoit une de nos terres quand nous demeurions à Naxe. Un jour qu'il avoit trop bû, il s'emporta & s'a-

Faux principe. La juſtice pouſſée trop loin devient injuſtice & impieté.

harna ſi furieuſement contre un de nos ſclaves qu'il le tua. Mon pere le fit mettre lans une baſſe foſſe pieds & poings liez, ⁊ ſur l'heure meſme il envoya icy conſuler * un de ceux qui ont l'inſpection des hoſes qui concernent la Religion & les as de conſcience pour ſçavoir ce qu'il de-oit faire, & pendant ce temps là il negli-ea ce pauvre priſonnier, & le laiſſa ſans ucun ſoin, comme un aſſaſſin dont la vie 'eſtoit d'aucune conſequence; auſſi en nourut-il; la faim, le froid, & la peſan-eur de ſes chaiſnes le tuerent avant que homme que mon pere avoit envoyé fuſt e retour. Sur cela toute ma famille s'éleve ontre moy de ce que pour un aſſaſſin j'ac-uſe mon pere d'un homicide qu'ils pre-endent qu'il n'a pas commis, & quand neſme il l'auroit commis, ils ſoutiennent

[redacted]

ment, tant ils sont aveugles sur les choses divines & incapables de discerner ce qui est profane & impie, de ce qui est juste & saint.

SOCRATE.

Mais vous-mesme, Eutyphron, au nom de Dieu, pensez-vous connoistre si exactement toutes les choses divines, & pouvoir demesler si précisément ce qui est saint d'avec ce qui est prophane, que tout s'estant passé comme vous le dites, vous poursuiviez vostre pere sans craindre de commettre une impieté ?

EUTYPHRON.

Je serois bien mal à mon aise, & Eutyphron n'auroit guere d'avantage sur les autres hommes, s'il ne connoissoit toutes ces choses trés-parfaitement.

SOCRATE.

O merveilleux Eutyphron, je voy donc bien que le meilleur parti que je puisse prendre, c'est de devenir vostre disciple, & avant le jugement de mon procés, de faire signifier à Melitus que jusqu'icy j'ay regardé comme le plus grand de tous les avantages, de bien sçavoir les choses divines & d'estre bien instruit dans la Religion, mais qu'aujourdhuy voyant qu'il m'accuse d'estre tombé dans l'erreur en introduisant

Le plus grand de tous les avantages c'est d'estre bien instruit de la Religion.

introduiſant temerairement des opinions nouvelles ſur la divinité, je me ſuis jetté dans voſtre Ecole. Ainſi, Melitus, luy diray-je, ſi vous avouez qu'Eutyphron eſt habile en ces matieres, & qu'il a les bonnes opinions, je vous declare que je ſuis dans les meſmes ſentimens. Ceſſez donc de me pourſuivre, & ſi au contraire vous tenez qu'Eutyphron n'eſt pas orthodoxe, faites aſſigner le maiſtre avant que de vous en prendre au diſciple: c'eſt de luy que vient tout le mal; c'eſt luy qui nous perd, ſon pere & moy: il me perd, moy, en m'enſeignant une fauſſe Religion; & il perd ſon pere en le pourſuivant par les principes de cette meſme Religion que vous trouvez ſi pernicieuſe. Que ſi ſans aucun égard à ma demande, il continuë à me pourſuivre, ou que [redacted]

quoy je souhaite tant d'estre vostre disciple, bien asseuré qu'il n'y a personne d'assez hardi pour oser vous regarder entre deux yeux; non pas mesme Melitus: luy qui me regarde si fixement, & qui me voit si bien jusqu'au fond de l'ame, qu'il m'accuse d'impieté.

Presentement donc, au nom de Dieu, dites-moy ce que vous asseuriez tantost, que vous sçavez si bien: qu'est-ce que le saint, le juste, l'impie, & l'injuste, sur les meurtres par exemple, & sur tous les autres sujets qui peuvent se presenter? la sainteté n'est-elle pas toûjours semblable à elle-mesme dans toutes sortes d'actions; & l'impieté, qui est son contraire, n'est-elle pas aussi toûjours la mesme, de sorte que la mesme idée, le mesme caractere d'impieté se trouve toûjours dans tout ce qui est impie?

EUTYPHRON.

Asseurément, Socrate.

SOCRATE.

Qu'est-ce que vous appellez donc pieux & saint, profane & impie?

EUTYPHRON.

efinition vicieuse qui naist un zéle aveugle.

J'appelle pieux & saint, par exemple ce que je fais aujourd'huy, de poursuivre en justice tout homme qui commet

des meutres, des ſacrileges, & autres injuſtices de cette nature, que ce ſoit pere, mere, frere ou autres : & j'appelle impie, de laiſſer le coupable joüir tranquillement de ſon crime ; ſuivez-moy bien, Socrate, je vous en prie, je veux vous donner des preuves bien certaines que ma definition eſt * conforme à la loy, je l'ay déja dit à beaucoup de perſonnes, & je leur ay fait avoüer qu'il n'y a rien de plus juſte que de n'avoir aucun ménagement pour l'impie, quel qu'il ſoit : Tous les hommes ſont perſuadez que Jupiter eſt le meilleur & le plus juſte des Dieux, & tous conviennent qu'il enchaîna ſon propre pere, parce qu'il devoroit ſes enfans contre toute ſorte de juſtice. Saturne avoit déja traité ſon pere avec encore plus de rigueur pour quelqu'autre faute. Cependant on s'éleve contre moy quand je pourſuis mon pere pour une injuſtice atroce, & l'on ſe jette dans une manifeſte contradiction, en jugeant ſi differemment de l'action de ces Dieux & de

* Ouy, mais elle eſt mal appliquée, & cela n'eſt pas vray en toute occaſion, comme il ne l'eſt pas en celle-cy. Eutyphron appelle icy loy, la loy naturelle qui enſeigne à imiter Dieu dans tout ce que nous connoiſſons de luy.

la mienne,*où je n'ay eu en veuë que de les imiter.

SOCRATE

Eſt-ce là, Eutyphron, ce qui m'a fait appeller aujourd'huy en juſtice, parce que quand onme fait de ces contes des Dieux, je ne les reçois qu'avec peine ? eſt-ce là le crime qu'on v'a m'imputer ? Si vous, qui eſtes ſi habile en matiere de Religion, vous eſtes en cela d'accord avec le peuple, & que vous croyiez ces contes, il faut bien de toute neceſſité que nous les croyions auſſi, nous qui confeſſons ingenûment n'avoir aucune connoiſſance de ces matieres ; voulons-nous eſtre plus ſçavans que nos maiſtres, & entreprendre ſur eux ? c'eſt pourquoy, au nom du Dieu qui preſide à l'amitié, ne me trompez pas, croyez-vous toutes ces choſes comme vous le dites ?

EUTYPHRON.

Non ſeulement je les croy, mais j'en croy encore de plus étonnantes que le peuple ne ſçait point.

Il veut ſans doute parler des myſteres qui n'eſtoient connus que des initiez.

SOCRATE.

Vous croyez ſerieuſement qu'entre les

* L'imitation de ces faux Dieux ne pouvoit produire que des actions trés-mauvaiſes, comme les Poëtes meſmes l'ont reconnu.

Dieux il y a des guerres, des haines, des combats? vous croyez que parmi eux regnent toutes les autres passions si surprenantes que les Poëtes & les Peintres nous representent dans leurs poësies & dans leurs tableaux, qu'on étale par tout dans nos Temples, * & dont on bigarre ce tapis mysterieux qu'on porte tous les cinq ans en procession à la citadelle, pendant les Panathenées? Eutyphron, devons-nous recevoir toutes ces choses comme de grandes veritez?

EUTYPHRON.

Non seulement celles-là, Socrate, mais beaucoup d'autres encore, comme je vous le disois tout à l'heure, que je vous expliqueray si vous voulez, & qui vous étonneront sur ma parole.

[redacted]

quer un peu plus clairement ce que je vous ay demandé ; car vous n'avez pas encore pleinement ſatisfait à ma queſtion, & vous ne m'avez pas enſeigné ce que c'eſt que la ſainteté : Vous m'avez ſeulement dit que le ſaint, c'eſt ce que vous faites en accuſant d'homicide voſtre pere.

EUTYPHRON.

Je vous ay dit la verité.

SOCRATE.

Peut eſtre : mais n'y a-t-il pas beaucoup d'autres choſes que vous appellez ſaintes ?

EUTYPHRON.

Sans doute.

SOCRATE.

Souvenez-vous donc, je vous prie, que ce que je vous ay demandé, ce n'eſt pas que vous m'enſeigniez une ou deux choſes ſaintes parmi un grand nombre d'autres qui le ſont auſſi : je vous ay prié de me donner une idée nette & diſtincte de la nature de la ſainteté, & de ce qui fait que toutes les choſes ſaintes ſont ſaintes. Car vous m'avez dit vous-meſme, qu'il y a un ſeul & meſme caractere qui fait que les choſes ſaintes ſont ſaintes, comme il y en a un qui fait que l'impieté eſt toûjours impieté ; ne vous en ſouvenez-vous pas ?

EUTYPHRON.

Ah, oüy, je m'en ſouviens.

SOCRATE.

Enſeignez-moy donc ce que c'eſt que ce caractere, afin que l'ayant toûjours devant les yeux, & m'en ſervant comme du vray modele & du veritable original, je ſois en eſtat d'aſſeurer ſur tout ce que je vous verray faire à vous ou aux autres, que ce qui luy reſſemblera ſera ſaint, & que ce qui ne luy reſſemblera pas ſera impie.

EUTYPHRON.

Si c'eſt cela que vous voulez, Socrate, je ſuis preſt à vous ſatisfaire.

SOCRATE.

C'eſt cela que je veux aſſeurément.

EUTYPHRON.

Je vous dis donc que le ſaint eſt ce Seconde

[redacted]

EUTYPHRON.

Je vous en réponds.

SOCRATE.

Venez donc, posons bien ce que nous disons. Une chose sainte, un homme saint, c'est une chose, c'est un homme qui est agreable à Dieu : une chose impie, un homme impie, c'est un homme, c'est une chose qui luy est desagreable ; ainsi le saint & l'impie sont directement opposez ; N'est-ce pas ?

EUTYPHRON

Sans contredit.

SOCRATE.

Cela me paroist fort bien posé.

EUTYPHRON.

Je le croy, Socrate, que cela est bien posé.

SOCRATE.

Mais n'avons-nous pas posé aussi * que les Dieux ont souvent entre eux des inimitiez & des haines, & qu'ils sont souvent broüillez & divisez.

EUTYPHRON.

Ouy, sans doute.

* Socrate refute cette definition de la Sainteté en faisant voir qu'elle ne peut subsister avec leur Theologie.

SOCRATE.

Examinons donc icy ſur quoy peut rouler cette difference de ſentimens qui produit entre eux ces inimitiez & ces haines. Si nous diſputions vous & moy ſur deux nombres pour ſçavoir lequel eſt le plus grand, ce differend nous rendroit-il ennemis, & nous porterions-nous à toutes ſortes d'excés & de violences ? ne nous mettrions-nous pas ſur l'heure meſme à compter, pour eſtre bientoſt d'accord ?

EUTYPHRON.

Cela eſt bien ſeur.

SOCRATE.

Et ſi nous diſputions ſur les differentes grandeurs des corps, ne nous mettrions-nous pas tout d'abord à meſurer, & cela ne finiroit-il pas ſur le champ no-

SOCRATE.

Qu'y a-t-il donc ſur, quoy, ſi nous venions à diſputer ſans avoir de regle ſeure à la quelle nous euſſions recours, nous deviendrions ennemis irreconciliables, & nous nous emporterions l'un contre l'autre avec excés ? Peut-eſtre ne vous vient-il preſentement aucune de ces choſes-là dans l'eſprit. Je vais vous en dire moy, voyez ſi j'ay raiſon. N'eſt-ce pas le juſte & l'injuſte ; l'honneſte & le malhonneſte ; le bon & le mauvais ? Ne ſont-ce pas là les choſes ſur leſquelles entrant tous les jours en different, & ne trouvant point de regle ſuffiſante pour nous mettre d'accord, nous nous jettons dans des inimitiez capitales ? quand je dis nous, je parle de tous les hommes en general.

EUTYPHRON.

Voilà la veritable cauſe de tous nos procés & de toutes nos guerres.

SOCRATE.

Et s'il eſt vray que les Dieux ſoient en different entre eux ſur quelque choſe, ne faut-il pas neceſſairement que ce ſoit ſur quelqu'une de celles-là ?

EUTYPHRON.

Cela eſt de toute neceſſité ?

SOCRATE.

* Selon vous donc, excellent Euryphron, les Dieux sont divisez sur le juste & sur l'injuste, sur l'honneste & sur le malhonneste, sur le bon & sur le mauvais ? Car s'ils ne contestoient sur ces sortes de choses, ils n'auroient aucun sujet de dispute & seroient toûjours unis ; n'est-ce pas ?

EUTYPHRON.

Vous parlez fort bien.

SOCRATE.

Et les choses que chacun des Dieux trouve honnestes, bonnes, & justes, il les aime & il hait leurs contraires.

EUTYPHRON.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Selon vous, une mesme chose paroist juste aux uns & injuste aux autres, puisque ce sont ces sortes de disputes qui excitent entre eux des guerres & des seditions ? n'est-ce pas ?

EUUYPHRON.

Sans doute.

SOCRATE.

Il s'ensuit de là *qu'une mesme chose est*

* Beau ridicule *que Socrate donne à ces Dieux* qui ne sçavent ce *que c'est que la justice & l'injustice*, le vice & la vertu.

aimée & haïe des Dieux : qu'elle leur est en mesme temps agreable & desagreable.

EUTYPHRON.

Cela paroist ainsi.

SOCRATE.

Et par consequent le saint & le profane ne sont que la mesme chose, selon vous.

EUTYPHRON.

La consequence pourroit bien estre juste.

SOCRATE.

Vous n'avez donc pas encore répondu à ce que je vous ay demandé, incomparable Eutyphron ; car je ne vous demandois pas ce qui est tout à la fois saint & profane, agreable & desagreable aux Dieux. De sorte que je prévois qu'il pourra bien se faire sans miracle, que l'action que vous faites aujourd'huy en poursuivant la punition de vostre pere, plairra à Jupiter, & déplairra en mesme temps à Cœlus & à Saturne ; sera agreable à Vulcain & desagreable à Junon, & ainsi des autres Dieux qui se trouveront n'estre pas du mesme sentiment.

EUTYPHRON.

Mais je pense, Socrate, qu'il n'y a point sur cela de dispute entre les Dieux, &

qu'aucun d'eux ne pretend qu'on laisse impuni celuy qui a commis injustement un meurtre.

SOCRATE.

Il n'y a pas non plus d'homme qui le pretende ; en avez-vous jamais vû qui ait osé mettre en question, si celuy qui avoit tué quelqu'un méchamment, ou commis quelque autre injustice, devoit en estre puni ?

EUTYPRHON.

On n'entend autre chose, on ne voit par-tout dans les tribunaux, que des gens qui ayant commis des injustices, disent & font tout ce qu'ils peuvent pour en éviter la punition.

SOCRATE.

Mais ces gens dont vous parlez, Eu-typhron, avoüent-ils qu'ils ayent com-


[redacted]

tant pas eſtre chaſtiez ; n'eſt-il pas vray ?

EUTYPHRON.

Tres-vray.

SOCRATE.

Ils ne mettent pas en queſtion ſi celuy qui eſt coupable d'une injuſtice doit eſtre puni, perſonne n'en doute ; mais ſur quoy ils diſputent, c'eſt ſur la nature de l'injuſtice, pour établir en quoy, comment, & en quelle occaſion on la commet.

EUTYPHRON.

Cela eſt certain.

SOCRATE.

La meſme choſe n'arrive-t-elle pas dans le Ciel, s'il eſt vray, comme vous l'avez poſé, que les Dieux ſoient en different ſur le juſte & ſur l'injuſte ? les uns ne ſoutiennent-ils pas que les autres ſont injuſtes ; & ces derniers n'aſſeurent-ils pas le contraire ? Car parmi eux, non plus que parmi nous, il n'y en a pas un qui oſaſt avancer que celuy qui fait une injuſtice ne doit pas en eſtre puni.

EUTYPHRON.

Tout ce que vous dites-là eſt vray, Socrate, au moins en general.

SOCRATE.

Dites auſſi qu'il eſt vray en particulier : Car c'eſt ſur les actions particulieres que

difputent tous les jours & les hommes & les Dieux, s'il eft vray que les Dieux difputent fur quelque chofe; les uns difent qu'une telle action eft jufte, les autres qu'elle eft injufte, n'eft-ce pas?

EUTYPHRON.

Oüy fans doute.

SOCRATE.

Venez donc, mon cher Eutyphron; pour mon inftruction particuliere, apprenez-moy quelle preuve certaine vous avez, que les Dieux ont tous defapprouvé la mort de voftre fermier, qui aprés avoir fi brutalement affommé fon camarade, avoit efté mis aux fers, & qui eft mort de mifere avant que voftre pere euft pû recevoir d'Athénes la réponfe qu'il attendoit: montrez-moy qu'en cette rencontre c'eft une action pieufe & jufte, qu'un fils accufe fon pere d'homicide & qu'il en pourfuive la punition: & tafchez de me prouver, mais d'une maniere nette & claire, que tous les Dieux approuvent l'action de ce fils: fi vous le faites, je ne cefferay de ma vie d'admirer & de celebrer voftre habileté.

EUTYPHRON.

Cela eft affez difficile, oüy, que de vous le prouver; pour moy je vous le prouverois auffi clairement que.....

SOCRATE.

J'entends : c'eſt-à-dire, que vous me croyez la teſte plus dure qu'à tous vos juges ; car pour eux, cela eſt ſans difficulté, vous leur ferez bien voir que voſtre fermier eſt mort injuſtement, & que tous les Dieux deſapprouvent l'action de voſtre pere.

EUTYPHRON.

Je leur feray voir plus clair que le jour, pourveu qu'ils veüillent m'entendre.

SOCRATE.

Oh ! ils ne manqueront pas de vous entendre,* pourveu que vous leur faſſiez de beaux diſcours. Mais voicy une reflexion que je viens de faire, en vous écoutant ; je diſois en moy-meſme, quand il ſeroit poſſible qu'Eutyphron me perſuadaſt que tous les Dieux trouvent la mort de ſon fermier injuſte, en serois-je plus avancé, & en ſçaurois-je mieux ce que c'eſt que le ſaint & le profane ? la mort de ce fermier a déplû aux Dieux, à ce qu'il pretend, je le veux, mais ce

* Socrate reproche aux Athéniens qu'ils aimoient les beaux parleurs, & qu'ils ne ſe mettoient nullement en peine de la verité des choſes. Par l'hiſtoire ſainte nous ſçavons que c'eſtoit le caractere des Athéniens, ils paſſoient leur vie à ententendre ou des noveliſtes ou des harangueurs.

n'eſt pas là une définition du ſaint & de ſon contraire, puiſque les Dieux ſont partagez, & que ce qui eſt deſagreable aux uns, eſt agreable aux autres. A la bonne heure, je vous paſſe cela, Eutyphron : je conſens que tous les Dieux trouvent injuſte l'action de voſtre pere, qu'ils l'abhorrent tous : mais corrigeons donc un peu noſtre définition, je vous prie, & diſons, *Ce que tous les Dieux condamnent eſt profane, ce que tous les Dieux approuvent eſt ſaint: & ce qui eſt approuvé des uns, & deſapprouvé des autres, n'eſt ni l'un ni l'autre, ou plûtoſt il eſt tous les deux*. Voulez-vous que nous nous en tenions à cette définition du ſaint & du profane?

EUTYPHRON.

Qui en empeſche, Socrate?

SOCRATE.

[redacted]

SOCRATE.

Examinerons-nous cette définition pour voir ſi elle eſt vraye, ou la recevrons-nous ſans autre façon, & aurons-nous ce reſpect pour nous & pour les autres, que nous donnions les mains à toutes nos imaginations & à toutes nos fantaiſies, & qu'il ſuffiſe qu'un homme nous diſe qu'une choſe eſt, pour la croire, ou faut-il bien nous examiner ce qu'on dit ?

EUTYPHRON.

Il faut l'examiner ſans doute, & je ſuis bien aſſeuré que ce que nous venons de poſer eſt bon.

SOCRATE.

C'eſt ce que nous allons voir tout à l'heure, ſuivez-moy. * Le ſaint eſt-il ai-

* Cela eſt trop fort pour Eutyphron, qui concevant la Sainteté comme une choſe diſtinguée de Dieu, ne pouvoit jamais comprendre que le Saint eſt en meſme temps aimé de Dieu, parce qu'il eſt Saint ; & qu'il eſt Saint, parce qu'il en eſt aimé ; car la Sainteté vient de Dieu, *Sanctitas primitiva*, & la Sainteté des hommes eſt l'effet du partage Divin que Socrate a connu, & dont il a parlé ailleurs. Socrate diſpute donc icy par rapport à la maniere groſſiere dont ces hommes aveugles concevoient les choſes de la Religion : ils en jugeoient comme de toutes les autres choſes où les relatifs ſont fort differents ; comme ce qui eſt aimé eſt different de ce qui aime ; ce qui eſt pouſſé, de ce qui pouſſe, &c.

mé des Dieux parce qu'il est saint, ou est-il saint parce qu'il en est aimé ?

EUTYPHRON.

Je n'entends pas bien ce que vous me dites, Socrate.

SOCRATE.

Je vais tascher de m'expliquer. Ne disons-nous pas qu'une chose est portée, & qu'une chose porte ? qu'une chose est veuë, & qu'une chose voit ? qu'une chose est poussée, & qu'une chose pousse ? & autres à l'infini ; comprenez-vous qu'elles sont differentes, & voyez-vous en quoy elles different ?

EUTYPHRON.

Il me semble que je le comprens.

SOCRATE.

La chose aimée n'est-elle pas differente

[redacted]

qu'on la pousse, & la chose veuë est veuë parce qu'on la voit?

EUTYPHRON.

Asseurément.

SOCRATE.

Il n'est donc pas vray qu'on voit une chose parce qu'elle est veuë, mais au contraire elle est veuë parce qu'on la voit. Il n'est pas vray qu'on pousse une chose parce qu'elle est poussée, mais elle est poussée parce qu'on la pousse. Il n'est pas vray qu'on porte une chose parce qu'elle est portée, mais elle est portée parce qu'on la porte : entendez - vous ? cela est-il assez clair ? Je veux vous dire qu'on ne fait pas une chose parce qu'elle est faite, mais qu'elle est faite parce qu'on la fait ; qu'un être qui patit, ne patit pas parce qu'il est patient, mais qu'il est patient parce qu'il patit ; n'est-ce pas ?

EUTYPHRON.

Qui en doute ?

SOCRATE.

Ce qui est aimé n'est-ce pas quelque chose qui se fait ou qui patit ?

EUTYPHRON.

Asseurément.

SOCRATE.

Il en est donc de ce qui est aimé com-

me de toutes les autres choſes ; ce n'eſt pas parce qu'il eſt aimé qu'on l'aime ; au contraire, c'eſt parce qu'on l'aime qu'il eſt aimé.

EUTYPHRON.

Cela eſt plus clair que le jour.

SOCRATE.

Que dirons-nous donc du Saint, mon cher Eutyphron ? ne dirons-nous pas qu'il eſt aimé des Dieux, comme vous l'avez avancé?

EUTYPHRON.

Aſſeurément.

SOCRATE.

Mais eſt-il ſaint parce qu'il eſt aimé ? ou y a-t-il quelque autre choſe qui le rende ſaint?

EUTYPHRON.

Non, il n'eſt ſaint que parce qu'il eſt aimé.

[redacted]

SOCRATE.

* Ce qui est aimé de Dieu n'est donc pas le mesme que ce qui est saint, ni ce qui est saint le mesme que ce qui est aimé, comme vous le dites; mais ils sont fort differents.

EUTYPHRON.

Comment donc, Socrate?

SOCRATE.

Parce que nous sommes tombez d'accord que le saint est aimé parce qu'il est saint; & qu'il n'est pas vray qu'il soit saint parce qu'il est aimé: n'en sommes-nous pas convenus?

EUTYPHRON.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Nous sommes encore convenus que ce qui est aimé des Dieux, n'en est aimé que parce qu'ils l'aiment: & qu'il n'est pas vray de dire qu'ils l'aiment parce qu'il est aimé.

EUTYPHRON.

Cela est vray.

* Cela est évident, puisque le Saint n'est aimé que parce qu'il est Saint, & que ce qui est aimé, n'est aimé que parce qu'on l'aime: ce sont necessairement deux choses differentes que l'*aimé* & le *saint*.

SOCRATE.

*Mais mon cher Eutyphron, ſi ce qui eſt aimé des Dieux & ce qui eſt ſaint étoient la meſme choſe, comme le ſaint n'eſt aimé que parce qu'il eſt ſaint, il s'enſuivroit que les Dieux n'aimeroient ce qu'ils aiment, que parce qu'il ſeroit aimé d'eux. Et d'un autre coſté, ſi ce qui eſt aimé des Dieux n'en eſtoit aimé que parce qu'ils l'aiment, il ſeroit vray de dire auſſi que le ſaint n'eſt ſaint que parce qu'il en eſt aimé. Vous voyez donc bien par là que ces deux termes, *aimé des Dieux* & *ſaint*, ſont tres differents; l'un eſt aimé parce que les Dieux l'aiment: & l'autre n'eſt aimé que parce qu'il merite d'eſtre aimé. Ainſi, mon cher Eutyphron, ayant à répondre préciſément ce que c'eſt que le ſaint, vous n'avez pas voulu ſans doute [redacted]

découvrez-moy un si grand secret ; & en reprenant la chose dés son principe, apprenez-moy ce que c'est précisément que *le saint* independamment de tout ce qui luy arrive, soit qu'il soit aimé des Dieux ou autrement; car sur cela nous n'aurons pas de dispute. Allons, dites-moy franchement ce que c'est que *le saint* & *le profane*.

Car dés qu'on connoistra la nature d'une chose, on connoistra aisément si elle est aimée ou haïe de Dieu.

EUTYPHRON.

Mais, Socrate, je ne sçay pas comment vous expliquer ce que je pense sur cela; car tout ce que nous posons nous échape, & ne demeure pas fixe en quelque estat que nous l'ayons mis.

SOCRATE.

Eutyphron, tous les principes que vous avez établis ressemblent assez * aux figu-

* Dedale estoit un excellent Sculpteur, il faisoit des statuës qui avoient en dedans des ressorts, par le moyen desquels elles s'échapoient & marchoient comme si elles eussent esté vivantes. Il y en avoit de deux sortes, comme on le verra dans le Menon. Ce que Socrate dit icy que Dedale estoit un de ses ayeux, n'est qu'une raillerie. Dedale descendoit des Roys d'Athénes, & Socrate estoit bien éloigné d'avoir la vanité de se dire de cette maison. Il vouloit seulement faire entendre par là qu'il sçavoit comme un Dedale se donner des aisles pour tendre vers le Ciel, & pour s'elever à la connoissance des choses divines. Il en a esté parlé dans le premier Alcibiade.

res

res de Dédale un de mes ayeux. Si c'estoit moy qui les eusse posez, vous n'auriez pas manqué sans doute de me railler, & de me reprocher que j'aurois tenu de luy cette belle qualité, de faire des ouvrages qui s'enfuyent, lors qu'on croit le mieux les tenir: mais malheureusement c'est vous qui les avez posez. Il faut dont que je cherche d'autres railleries, car certainement vos principes nous échapent, comme vous vous en estes bien apperceu.

EUTYPHRON.

Pour moy, Socrate, je n'ay pas besoin de chercher d'autres railleries, celle-la vous convient parfaitement; car ce n'est pas moy qui inspire à nos raisonnemens cette instabilité qui les empesche de demeurer en place; c'est vous qui estes le Dédale: S'il n'y avoit que moy, je vous réponds qu'ils demeureroient fixes, & seroient fort arrestez.

SOCRATE.

Je suis donc bien plus habile dans mon Art que n'estoit Dedale; il ne sçavoit donner qu'à ses propres ouvrages cette mobilité, au lieu que je la donne non-seulement aux miens, mais aussi à ceux des autres: & ce qu'il y a encore de plus merveilleux, c'est que j'y suis habile malgré moy; car j'ai-

merois incomparablement mieux que mes discours demeuraſſent fixes & inébranlables, que d'avoir tous les treſors de Tantale avec toute l'habileté de mon ayeul. Mais voilà aſſez raillé : puiſque vous craignez la peine, j'eſſayeray de vous ſoulager, & de vous ouvrir un chemin plus court pour me mener à la connoiſſance de ce qui eſt ſaint. Voyez donc s'il ne vous paroiſt pas d'une neceſſité abſoluë que tout ce qui eſt ſaint ſoit juſte.

EUTYPHRON.

Cela ne ſe peut autrement.

SOCRATE.

Tout ce qui eſt juſte vous paroiſt-il ſaint, ou tout ce qui eſt ſaint vous paroiſt-il juſte ? ou croyez-vous que ce qui eſt juſte n'eſt pas toûjours ſaint, mais ſeulement qu'il y a des choſes juſtes qui ſont ſaintes, & d'autres qui ne le ſont pas ?

EUTYPHRON.

Je ne puis pas bien vous ſuivre, Socrate.

SOCRATE.

Cependant vous avez ſur moy deux grands avantages, celuy de la jeuneſſe & celuy de l'habileté. Mais comme je vous le diſois tout à l'heure, plongé dans la delicieuſe abondance de voſtre ſageſſe, vous

craignez le travail : dissipez, je vous prie, cette mollesse, & appliquez-vous un moment ; ce que je vous dis n'est pas bien difficile à entendre ; car je vous dis le contraire de ce qu'a avancé le Poëte, qui pour s'excuser de ce qu'il ne chante pas les loüanges de Jupiter, dit

La honte est en tous lieux compagne de
la peur.

Je ne suis point du tout d'accord avec ce Poëte ; voulez-vous que je vous dise en quoy ?

EUTYPHRON.

Vous m'obligerez.

SOCRATE.

Il ne me paroist point du tout vray que la honte accompagne toûjours la peur : car il me semble qu'on voit tous les jours des gens qui craignent les maladies & la [redacted]

vaiſe reputation qui en eſt la ſuite ?

EUTYPHRON.

Comment ne la craindroit-il point ?

SOCRATE.

Il n'eſt donc pas vray de dire,

La honte eſt en tous lieux compagne de la peur.

Mais il faut dire,

La peur eſt en tous lieux compagne de la honte.

Car il eſt faux que la honte ſe trouve par-tout où eſt la peur : la peur a plus d'étenduë que la honte. En effet la honte eſt une partie de la peur, comme l'impair eſt une partie du nombre. Par-tout où il y a un l'ombre, là ne ſe trouve pas neceſſairement l'impair ; mais par-tout où eſt l'impair, là ſe trouve neceſſairement un nombre : m'entendez-vous preſentement ?

EUTYPHRON.

Fort bien.

SOCRATE.

C'eſt cela meſme que je vous demandois tantoſt. Si par-tout où eſt le juſte, là ſe trouve auſſi le ſaint ; & ſi par-tout où eſt le ſaint, là ſe trouve auſſi le juſte ? Il paroiſt que le ſaint ne ſe trouve pas toûjours avec le juſte ; car c'eſt une partie du juſte que le ſaint. Poſerons-nous cela

pour principe, ou estes-vous d'un autre sentiment ?

EUTYPHRON.

Ce principe ne peut estre contesté.

SOCRATE.

Prenez garde à ce qui va suivre : si le saint est une partie du juste, il faut que nous trouvions quelle partie du juste c'est que le saint : Comme si vous me demandiez quelle partie du nombre c'est que le pair, & quel est ce nombre, je vous répondrois qu'il est isoscele & non pas scalene : ne le croyez-vous pas comme moy ?

EUTYPHRON

Je le croy comme vous, sans doute.

SOCRATE.

Vous de mesme, essayez de m'apprendre quelle partie du juste c'est que le saint,

[redacted]

finition qui est vraye au fond, mais qui estoit mal conceuë par ces faux Docteurs.

la sainteté & la pieté * sont cette partie du juste qui concerne le soin, le culte des Dieux, & que tout le reste c'est ce qui regarde proprement les hommes.

SOCRATE.

Tres-bien : cependant il me manque encore quelque petite chose; car je ne comprends pas bien ce que vous entendez par ce mot de soin. Ce soin des Dieux est-ce le mesme que celuy qu'on prend de toutes les autres choses ? Car nous disons tous les jours qu'il n'y a qu'un Ecuyer qui sçache prendre soin d'un cheval pour le bien dresser, nest ce pas ?

EUTYPHRON.

Oüy, sans doute.

SOCRATE.

Le soin des chevaux regarde donc proprement l'Art de l'Escuyer ?

EUTYPHRON.

Asseurément.

* Cela est vray, mais les payens en avoient de fausses idées, parce qu'ils ne comprenoient pas que ce soin de Dieu, qui consiste de nostre part à luy obeïr, à nous conformer à sa sainte volonté, & à nous donner à luy, à esté precedé par le soin qu'il a eu de nous, en nous créant, & en nous éclairant; & c'est ce que Socrate enseigne en d'autres endroits de ses ouvrages.

SOCRATE.

Tous les hommes ne ſont pas propres à avoir ſoin des Chiens pour les dreſſer ; il n'y a que le Chaſſeur.

EUTYPHRON.

Il n'y a que luy.

SOCRATE.

Le ſoin des chiens appartient donc proprement à l'Art de la venerie ?

EUTYPHRON.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et c'eſt au labouteur à avoir ſoin des bœufs.

EUTYPHRON.

Oüy.

SOCRATE.

La ſainteté & la pieté c'eſt le ſoin des Dieux, n'eſt-ce pas ce que vous dites ?

SOCRATE.

Le ſoin qu'un bon Chaſſeur prend des chiens, celuy qu'un bon Laboureur prend des bœufs, ne les rendent-il pas meilleurs les uns &les autres? & ainſi de tous les autres ſoins. Ou pouvez-vous croire que le ſoin tende à nuire à ce qui eſt ſoigné, & à le gaſter?

EUTYPHRON.

Non ſans doute.

SOCRATE.

Il tend donc à le rendre meilleur?

EUTYPHRON.

Aſſeurément.

SOCRATE.

La ſainteté eſtant le ſoin des Dieux; tend donc à leur utilité; elle a donc pour but de rendre les Dieux meilleurs. Mais vous-meſme oſeriez-vous avancer que lors que vous faites quelque action ſainte, vous rendez meilleur quelqu'un des Dieux?

Les hommes sont incapables de rien faire qui puiſſe eſtre utile à Dieu.

EUTYPHRON.

Je n'ay garde de prononcer un ſi horrible blaſphéme.

SOCRATE.

Je ne croy pas non-plus que ce ſoit voſtre penſée, j'en ſuis bien éloigné: c'eſt auſſi pourquoy je vous ay demandé quel eſt ce ſoin des Dieux, bien perſuadé que

ce n'estoit pas de celuy-là dont vous vouliez parler.

EUTYPHRON.

Vous m'avez rendu justice, Socrate.

SOCRATE.

Voilà qui est fini : mais quelle sorte de soin des Dieux est-ce donc que la sainteté?

EUTYPHRON.

Il est de la nature du soin que les valets ont pour leurs maistres.

SOCRATE.

J'entends, c'est-à-dire que la sainteté est comme une espece de servante des Dieux.

EUTYPHRON.

Vous y estes.

SOCRATE.

Pourriez-vous me dire ce que les Medecins operent par le moyen de leur servante qui est la Medecine ? Ne rétablissent-ils pas la santé.

EUTYPHRON.

Oüy.

SOCRATE.

Les Charpentiers qui sont sur nos ports, nos Architectes, que font-ils par le ministere de leur servante ? les premiers ne bâtissent-ils pas des vaisseaux, & les autres des maisons ?

EUTYPHRON.

Asseurément.

SOCRATE.

* Que font donc les Dieux par le ministere de leur servante ? Car il est bien seur que vous le sçavez, puisque vous vous vantez de connoistre la Religion mieux que qui que ce soit au monde ?

EUTYPHRON.

Et j'ay raison de m'en vanter.

SOCRATE.

Dites-moy donc au nom de Dieu, quel merveilleux ouvrage les Dieux operent-ils en se servant de nostre ministere ?

EUTYPHRON.

Ils operent plusieurs choses toutes grandes & toutes merveilleuses.

SOCRATE.

Nos Generaux d'Armée font aussi plusieurs grandes choses : cependant il y en a toûjours une qui est la principale, & c'est la victoire qu'ils remportent dans les combats, n'est-il pas vray ?

* Socrate veut insinuer par là ce qu'il enseigne ailleurs, que Dieu par le ministere de la Sainteté opere la conversion des ames ; que cette conversion produit l'amour, & que cette amour nous porte à luy donner ce qui est à luy, & que nous ne pouvons luy refuser sans crime.

EUTYPHRON.

Tres-vray.

SOCRATE.

Les Laboureurs ſont auſſi beaucoup de belles choſes, mais la principale c'eſt de nourrir les hommes par leur travail.

EUTYPRHON.

J'en conviens.

SOCRATE.

Ainſi donc de toutes ces belles choſes que les Dieux operent par le miniſtere de noſtre ſainteté, quelle eſt la principale ?

EUTYPHRON.

Je vous diſois tantoſt, Socrate, que pour apprendre bien exactement toutes ces choſes il faut & plus de peine & plus de temps. Tout ce que je puis vous dire en general, c'eſt que de plaire aux Dieux par ſes prieres & par ſes ſacrifices, c'eſt ce [redacted]

voulu, vous auriez pû me dire en moins de paroles ce que je vous avois demandé. Il est aisé de voir que vous n'avez pas envie de m'enseigner, car tout à l'heure que vous estiez sur la voye, tout d'un coup vous avez pris le change; encore un mot que vous eussiez répondu, je sçavois parfaitement la nature de la sainteté. Presentement donc, car il faut bien que celuy qui interroge suive celuy qui est interrogé, ne dites-vous pas que la sainteté est l'Art de sacrifier & de prier?

EUTYPHRON.

Je le dis asseurément.

SOCRATE.

Sacrifier, c'est donner aux Dieux. Prier, c'est leur demander.

EUTYPHRON.

Fort bien, Socrate.

SOCRATE.

Quatriéme définition qui est trés-vraye, mais dont ces faux Docteurs ne comprenoient pas la verité.

Il s'ensuit de vostre discours que * la sainteté est la science de donner & de demander aux Dieux.

* Cette quatriéme definition est admirable. Socrate veut faire entendre que la Sainteté nous porte à demander à Dieu son esprit, ses secours, ses graces, & à nous demander nous-mesmes à luy, car c'est de luy que dépend nostre estre, & qu'elle nous porte aussi à nous donner à luy, & c'est ce qui fait toute la Religion.

EUTYPHRON.

Vous avez parfaitement compris ma pensée, Socrate.

SOCRATE.

C'est que je suis amoureux de vostre sagesse, & que je m'y donne tout entier. Ne craignez pas que je laisse tomber une seule de vos paroles. Dites-moy donc quel est cet Art de plaire aux Dieux ? C'est dites-vous de leur donner & de leur demander ?

EUTYPHRON.

Tres-asseurément.

SOCRATE.

Pour bien demander, ne faut-il pas leur demander les choses que nous avons besoin de recevoir d'eux ?

EUTYPHRON.

Eh quoy donc ?

SOCRATE.

Et pour bien donner, ne faut-il pas leur donner en échange les choses qu'ils ont besoin de recevoir de nous ? car c'est se moquer que de donner à quelqu'un des choses dont il n'a aucun besoin, & qui luy sont entiérement inutiles.

EUTYPHRON.

On ne sçauroit mieux parler.

SOCRATE.

La sainteté, mon cher Eutyphron, est

donc une espece de trafic entre les Dieux & les hommes ?

EUTYPHRON.

Ce sera un trafic si vous voulez.

SOCRATE.

Je ne le veux pas s'il ne l'est pas : Mais dites-moy, quelle utilité les Dieux reçoivent-ils des presens que nous leur faisons ? Car l'utilité que nous tirons d'eux est bien sensible, puisque nous n'avons pas le moindre bien qui ne vienne de leur liberalité. De quelle utilité sont donc aux Dieux nos offrandes ? Sommes-nous si fins que nous tirions seuls tout l'avantage de ce commerce & qu'ils n'en tirent aucun profit ?

Tous les biens de l'homme viennent de Dieu.

EUTYPHRON.

Pensez-vous, Socrate, que les Dieux puissent jamais tirer aucune utilité des choses qu'ils reçoivent de nous ?

SOCRATE.

A quoy servent donc toutes nos offrandes ?

EUTYPHRON.

Elles servent à leur marquer nostre veneration, nostre respect, & l'envie que nous avons de leur plaire.

SOCRATE.

La sainteté n'est donc pas utile aux Dieux, mais elle leur plaist ?

EUTYPHRON.

Oüy ſans doute.

SOCRATE.

Le ſaint n'eſt donc que ce qui plaiſt aux Dieux ?

EUTYPHRON.

Ce n'eſt que cela.

SOCRATE.

En me parlant ainſi, vous étonnez-vous que vos diſcours ne s'arreſtent point ; & oſez-vous m'accuſer d'eſtre le Dédale qui leur donne ce mouvement continuel, vous qui eſtes mille fois plus adroit que ce grand ouvrier, & qui leur faites faire mille tours? Ne ſentez-vous pas que voſtre diſcours n'a fait qu'un cercle? vous vous ſouvenez bien que ce qui eſt ſaint & ce qui eſt agreable aux Dieux ne nous ont pas paru tantoſt la meſme choſe, & que nous les avons trou- [redacted]

EUTYPHRON.

Asseurément.

SOCRATE.

De deux choses l'une ; ou nous avons tantost mal distingué, ou si nous avons bien distingué, nous tombons presentement dans une définition fausse.

EUTYPHRON.

Cela paroist.

SOCRATE.

Il faut donc que nous recommencions tout de nouveau à chercher ce que c'est que la sainteté; car je ne me lasseray point & je ne perdray pas courage jusqu'à ce que vous me l'ayez appris. Au nom de Dieu, ne me dédaignez point, & apportez icy tout ce que vous avez d'esprit & de force pour m'apprendre la verité,car vous la sçavez mieux qu'homme du monde, & je ne vous lâcheray point comme un autre Protée que vous ne m'en ayez instruit: Car si vous n'aviez une connoissance parfaite de ce que c'est que le saint & que le profane, vous n'auriez sans doute jamais entrepris pour un miserable fermier, de mettre en justice & d'accuser d'homicide vostre pere, ce bon vieillard qui est accablé d'années, & qui a déja un pied dans la fosse : Mais saisi d'horreur de vous

voir en état de commettre peut-estre une impieté, vous auriez craint les Dieux & respecté les hommes. Je ne puis donc pas douter que vous ne pensiez sçavoir parfaitement ce que c'est que la sainteté & son contraire : Apprenez-le moy donc, trés-excellent Eutyphron, & ne me cachez pas vos pensées.

EUTYPHRON.

Ce sera pour une autre fois ; * car presentement je suis pressé, & il est temps que je vous quitte.

SOCRATE.

Eh, que faites-vous, mon cher Eutyphron! ce départ précipité me ravit la plus grande & la plus douce de toutes les esperances. Car je m'estois flatté qu'aprés avoir appris de vous ce que c'est que la sainteté & son contraire, je me tirerois facilement des griffes de Melitus en luy faisant voir clairement qu'Eutyphron m'avoit parfaitement instruit des choses divines,

* Les anciens nous apprennent qu'Eutyphron ne laissa pas de profiter de cette conversation de Socrate ; car il abandonna ses poursuites, & laissa son pere en repos : & par là il est aisé de voir que ces Dialogues de Platon ne sont pas faits sur des sujets feints, mais qu'ils ont un fondement trés-réel & trés-veritable comme ceux que X...

que l'ignorance ne me porteroit plus à introduire de mon chef des opinions nouvelles ſur la Divinité, & que ma vie ſeroit deſormais plus ſainte.





ABREGE'
DU PREMIER
ALCIBIADE,
OU
DE LA NATURE HUMAINE.

ALCIBIADE estoit l'homme du monde le plus ambitieux & le plus fier. Sa naissance, sa bonne mine, ses richesses, le credit de son tuteur Periclés luy avoient si fort enflé le courage, qu'il se croyoit seul digne de commander aux Atheniens, & qu'à la premiere assemblée il alloit se faire déclarer leur Chef. Ses manieres hautaines & son arrogance avoient éloigné de luy tous ses amans, qui n'estant amoureux que de sa beauté, avoient enfin esté rebutez de ses froideurs. Socrate estoit le seul qui l'aimant plus veritablement que les autres, (car il ne l'aimoit que pour le rendre vertueux) ne s'estoit jamais lassé, & c'est ce qui fait le commencement de ce Dialogue.

Socrate dit à Alcibiade, qu'il ne doute pas qu'il ne soit fort étonné de voir, qu'ayant commencé le premier à l'aimer, il soit aussi le dernier; & que ne l'ayant jamais importuné pendant sa grande jeunesse, il le suive presentement par tout pour l'entretenir, sans craindre le mesme traittement qu'il avoit fait à ses rivaux en les dedaignant. Alcibiade avouë qu'il le trouve éttange de persister dans sa passion, & q'uil ne comprend pas sur quoy il se fonde, pour conserver quelque esperance, aprés que tous ses rivaux l'avoient perduë. Socrate luy dit qu'il va luy expliquer ses raisons, quoy-qu'il soit bien difficile de parler à une personne qu'on aime & qui n'aime point. Il luy dit donc que s'il l'avoit vû en état de passer toute sa vie dans la mollesse, dans l'oisiveté, & dans tous les amusemens de sa jeunesse, il auroit cessé de l'aimer : Mais que le voyant amoureux de la gloire, l'amour qu'il avoit pour luy se renouvelloit & s'augmentoit; qu'il venoit luy offrir les secours qui luy estoient necessaires, parce que de tous les amans qu'il avoit eus, il estoit le seul qui le pust servir dans son ambition; & que par là il pourroit connoistre la difference qu'il y avoit entre ceux qui n'aiment que

la beauté du corps, cette fleur passagere & terrestre, & celuy qui n'aime que la beauté de l'Ame, qui estant parfaite est la veritable image de la Divinité.

Cette grande promesse fixe l'inquiétude de ce jeune ambitieux, & le dispose à l'écouter.

Socrate le jette tout d'un coup au milieu de cette assemblée où il alloit se faire déclarer General des Atheniens, & avec une adresse infinie, il luy fait voir qu'au lieu de la grande habileté dont il se flattoit, il n'avoit effectivement que les préjugez de sa jeunesse, accompagnez de beaucoup d'arrogance & de presomption. Quand vous serez dans cette assemblée, luy dit-il, vous vous leverez pour parler des choses que vous sçavez sans doute, mieux que les autres ; car autrement oseriez-vous parler ? mais on ne sçait que ce que l'on a trouvé soy-mesme, ou ce que l'on a appris de quelqu'un. Je ne sçache point que vous ayez rien trouvé de vous-mesme, vous n'avez point une science infuse, & tout ce que vous avez appris, c'est à écrire, à joüer des instrumens, & à faire vos exercices. On ne parle d'aucune de ces choses dans le conseil. Quand irez-vous donc ? & qu'irez-vous faire ? Ce ne sera

pas quand on parlera de Bâtimens, le moindre Maçon en parleroit mieux que vous : Ce ne sera pas non plus quand il s'agira de quelques prodiges & de quelque point de Divination, car c'est l'affaire des Devins, & ainsi de toutes les autres choses.

Alcibiade pressé, répond qu'il parlera quand les Atheniens delibereront de leurs affaires.

Il est question d'expliquer ce que c'est que les affaires des Atheniens.

Alcibiade dit, c'est la paix & la guerre, & tout ce qui concerne la plus haute politique.

C'est donc, reprend Socrate, lors qu'il s'agit de voir avec qui, & quand il est mieux d'estre en paix ou en guerre. Mais comme dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, les Maistres cherchent ce qu'il y a de meilleur & de plus convenable, de mesme dans la paix & dans la guerre, il faut chercher ce qu'il y a de meilleur & de plus avantageux, c'est-à-dire de plus juste : & pour le trouver, il faut sçavoir en quoy ils consistent. En quoy consistent-ils donc ?

Alcibiade ne sçait que répondre.

Quoy ! dit Socrate, vous allez dans l'assemblée des Atheniens pour leur don-

ner vos avis ſur la paix & ſur la guerre, & vous ne ſçavez ni pourquoy on fait la guerre, ni pourquoy on fait la paix ?

On fait la guerre, répond Alcibiade, pour repouſſer quelque inſulte, ou pour recouvrer ſon bien.

C'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas encore tout : Car il faut ſçavoir ſi le mal qu'on nous fait, eſt fait juſtement ou injuſtement : de cette connoiſſance dépend la connoiſſance de ce qui eſt le meilleur & le plus avantageux, le meilleur eſtant toûjours le plus juſte. De ſorte que ſur ces matieres, il faut connoiſtre exactement la juſtice, & l'avoir toûjours devant les yeux, & c'eſt une choſe que vous ignorez, d'où l'auriez-vous appriſe ?

On peut connoiſtre la juſtice ſans avoir eu de maiſtre, répond Alcibiade.

Oüy, réprend Socrate, pourveu qu'on l'ait cherchée, mais on ne cherche que ce qu'on ne croit pas ſçavoir, & à tout âge on croit ſçavoir la juſtice, car à tout âge on en parle, & il n'y a rien de plus commun que de voir des enfans qui ſe plaignent des méchancetez & des injuſtices qu'on leur fait ; ainſi on parle toûjours de la juſtice ſans l'avoir appriſe ni de ſoy-méme ni des autres, & par conſequent ſans la ſçavoir.

Alcibiade croit ſe tirer d'embarras, en diſant qu'il l'a appriſe du peuple.

Voilà un méchant maiſtre, répond Socrate, comment enſeigneroit-il ce qu'il ne ſçait pas ? Il ne connoiſt la juſtice que comme vous, par ſes préjugez : & une marque ſeure qu'il l'ignore, c'eſt qu'il eſt toûjours en different ſur ce ſujet, & que c'eſt ce differend qui cauſe ſeul les guerres qui deſolent la terre : Si le peuple pouvoit convenir du juſte & de l'injuſte, il vivroit toûjours en paix.

Alcibiade tranche cette difficulté, en diſant, que dans les conſeils on delibere rarement ſi une choſe eſt juſte ou injuſte, & qu'on cherche ſeulement ce qui eſt utile ; Car la juſtice & l'utilité ne ſont pas toûjours la meſme choſe, puiſqu'il y a des injuſtices éclatantes qui ont eſté fort avantageuſes, & que beaucoup de gens ſe ſont perdus pour avoir agi juſtement. Voilà un portrait aſſez fidele de la politique de la pluſpart des Princes. Socrate va refuter cette mauvaiſe opinion, & faire voir qu'une action ne ſçauroit eſtre utile & avantageuſe ſi elle n'eſt belle & honneſte, & qu'elle ne ſçauroit eſtre belle ſi elle n'eſt juſte. Il dit d'abord qu'il pourroit luy prouver par les meſmes argumens dont il s'eſt ſer-

vi,

vi, qu'il ne connoist pas mieux ce qui est utile, que ce qui est juste, puisqu'il ne l'a appris de personne ni trouvé de luy-mesme : Mais pour ne pas blesser sa delicatesse, car Alcibiade accoûtumé aux discours variez & fleuris des sophistes, n'aimoit pas à entendre deux fois la mesme chose, & il estoit sur cela comme sur les habits, il aimoit à en changer, Socrate prend un autre chemin ; il luy demande si ce qui est honneste est toûjours bon, ou s'il cesse quelquefois de l'estre ?

Alcibiade répond qu'il y a des choses honnestes qui sont quelquefois mauvaises. Par exemple dans une bataille, un homme va secourir son amy & il est tué, l'action est honneste, mais elle est funeste : un autre abandonne cet amy & il se sauve du danger, cette action est mauvaise, mais elle est utile.

Socrate répond que le secours qu'on donne à son amy est ce qu'on appelle vaillance, que c'est toute autre chose que la mort, & que l'une & l'autre doivent estre considerées à part. Il s'agit de sçavoir si la vaillance est un bien ou un mal ?

Alcibiade répond que c'est un grand bien, & qu'il ne voudroit pas vivre à condition d'estre un lasche.

si elle est bonne, elle est h
ne peut estre honneste sans
tout ce qui est beau est bo
bon est utile, n'y ayant
d'honneste qui puisse estre
qu'honneste, ni rien de ho
estre bon en tant que ho
prouve par cet argument i
qui font de bonnes actions
on ne peut estre heureux q
sion du bien ; la possessi
fruit de la bonne vie : le b
necessairement pour ceux q
nes actions : ainsi le bonhe
se belle & honneste, &
le bon, le beau, & l'utile
differents. La justice estan
bonne, ne sçauroit estre
lité.

Alcibiade convient no

comment les choſes ſur leſquelles Socrate l'interroge, luy paroiſſent tout autres qu'elles n'avoient fait. Il demande d'où vient que ſur la meſme matiere, il a eſté forcé de répondre tantoſt d'une façon & tantoſt d'une autre.

Socrate luy fait voir que cela vient de ſon ignorance, car on ne ſe contredit jamais ſur les choſes qu'on ſçait, & il eſt impoſſible que l'eſprit ne s'égare dans celles qu'on ne ſçait pas: mais cela ne vient pas abſolument de l'ignorance, puiſqu'il eſt certain qu'on ne fait jamais de faute dans les choſes qu'on ignore, pourveu qu'on ſçache qu'on les ignore. Cela vient d'une ignorance cachée, lors qu'on croit ſçavoir ce qu'on ne ſçait pas: & c'eſt juſtement l'eſtat où ſe trouvoit Alcibiade, qui alloit [redacted]

avec Damon le plus grand de tous nos politiques.

Socrate, qui voit à quoy tend cette réponse d'Alcibiade, luy insinuë que le commerce de ces habiles gens estoit tres-inutile pour apprendre la vertu, dans laquelle seule consiste la veritable habileté; & il le prouve par l'exemple mesme de Periclés qui n'avoit pû rien enseigner à ses propres enfans, marque seure que la vertu ne peut estre enseignée; & qu'il ne l'avoit pas apprise des hommes, car elle est un don de Dieu, & il n'y a rien de bon en nous que ce qu'il y met luy-mesme; mais comme c'est une question trop generale, il se reserve à la traiter ailleurs; & se renfermant dans son sujet, il va à son but, qui est de confondre l'orgueil d'Alcibiade. Il luy demande donc ce qu'il veut faire de luy-mesme? Alcibiade répond qu'il veut travailler à s'instruire, mais il luy fait entendre en mesme temps, que comme ceux qui se mesloient alors des affaires, estoient presque tous des ignorans, il ne seroit pas obligé de se donner tant de peine pour les surpasser, & qu'estant bien né comme il estoit, il luy seroit aisé de les vaincre.

Socrate étonné de la bassesse de ce sentiment, qui n'est que trop commun, luy

fait ſur cela une leçon admirable. Il luy repreſente qu'il n'y a rien de plus indigne d'un grand courage, que de ſe propoſer de ſurpaſſer ſeulement des ignorans & des eſclaves : qu'un homme d'Eſtat ne ſervira jamais bien ſa patrie, s'il n'eſt plus grand, non ſeulement que ſes Citoyens, mais encore que leurs ennemis : que les Atheniens eſtant ordinairement en guerre avec les Lacedemoniens ou avec le Roy de Perſe, il devoit taſcher de ſurpaſſer tous ſes ennemis en habileté & en vertu.

Alcibiade, comme un jeune homme rempli de vanité, demande ſi les Rois de Lacedemone & celuy de Perſe ne ſont pas faits comme les autres hommes.

Socrate luy fait connoiſtre que quand cela ſeroit, il devroit s'en faire une haute idée, afin d'avoir d'autant plus de ſoin de luy-meſme, & de ſe rendre plus excellent. Mais que cela eſtoit ſi peu vray qu'ils fuſſent faits comme les autres, qu'il n'y avoit rien dans ce monde de ſi grand qu'eux ni pour la naiſſance, ni pour l'éducation, ni pour l'étenduë des Eſtats. Et pour humilier d'avantage Alcibiade, il oppoſe la maniere dont il eſtoit né & dont il avoit eſté élevé, à celle dont naiſſoient & dont eſtoient élevez les Rois de Perſe. Dés qu'un Roy

de Perse naist, dit Socrate, tous les peuples qui sont répandus dans ce vaste Empire celebrent sa naissance, & dans la suite tous les ans ce jour-là est une de leurs plus grandes festes, dans toutes les Provinces de l'Asie, ce n'est que sacrifices & que festins. Au lieu que quand nous naissons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du Poëte comique.

A peine nos voisins s'en apperçoivent-ils.

L'enfant qui vient de naistre est nourry sous la conduite des plus vertueux Eunuques qui forment & façonnent son corps. A sept ans on commence à luy faire voir des chevaux & à le mettre entre les mains des Ecuyers. Il fait ses exercices jusqu'à quatorze, & à quatorze, on luy donne les quatre plus grands Seigneurs du Païs, & les plus gens de bien. Le premier luy enseigne la pieté : le second le forme à la verité & à la justice : le troisiéme l'instruit à estre libre & à vaincre ses passions : & le dernier luy apprend à ne rien craindre, ni les dangers ni la mort ; car s'il craignoit, de Roy il deviendroit esclave. Au lieu que vous, Alcibiade, vous avez esté élevé par un vil esclave Thracien, qui estoit inutile mesme à toute autre fonction

à cauſe de ſon extrême vieilleſſe. Pour ce qui eſt des richeſſes, il n'y a pas non plus de comparaiſon, les Lacedemoniens eſtant plus riches que toute la Grece enſemble, & n'ayant pourtant au prix du Roy de Perſe, que le bien d'un petit particulier. Enfin, adjoûte Socrate, il y a une ſi grande diſproportion en tout, entre ces Roys & vous, que ſi on alloit dire à la Mere du Roy Agis ou à celle d'Artaxerce, qu'un Bourgeois d'Athénes nommé Alcibiade, ſe prepare à aller porter la guerre dans leur Païs, elles ne manqueroient pas de croire qu'un long exercice, une grande experience & une ſageſſe conſommée vous inſpireroient un ſi grand deſſein. Mais quel ſeroit leur étonnement, ſi on leur diſoit que ce n'eſt point du tout cela, que vous eſtes jeune, ignorant & preſomptueux; que vous n'avez jamais voulu avoir ſoin de vous-meſme, & que vous n'avez d'autre fonds pour une ſi grande entrepriſe que voſtre beauté, voſtre belle taille, voſtre extraction, vos richeſſes, & les avantages d'une heureuſe naiſſance; Elles vous traitteroient de fou, puiſque dans toutes ces choſes les Lacedemoniens & les Perſes l'emportent infiniment ſur nous. N'eſt-ce pas une choſe bien honteuſe,

que les femmes mesme de nos ennemis sçachent mieux que vous ce que vous devriez estre, pour entreprendre de leur faire la guerre avec quelque esperance de succés ? Ne vous imaginez-donc point avoir affaire à des hommes du commun. Songez que vous avez en teste ce qu'il y a de plus grand au monde, & renoncez à vostre ambition, ou revenez de cet assoupissement dans lequel vous estes plongé. La gloire dont vous estes si amoureux, ne s'aquiert qu'avec beaucoup de travaux & de peines, & pour y parvenir, il faut que vous ayez soin de vous. Avoir soin de soi-mesme, c'est tascher de devenir tres-bon.

Mais comme le mot de *bonté* est un terme vague, qui signifie plusieurs choses toutes differentes, il s'agit de sçavoir en quoy un homme comme Alcibiade doit tascher de devenir bon. Il répond que c'est dans les choses que les meilleurs Citoyens doivent faire. Les meilleurs Citoyens ce sont ceux qu'on appelle sages & prudens. Or la sagesse & la prudence sont necessaires à tous les Arts ; ainsi la réponse d'Alcibiade est encore trop vague. Quels sont donc ces meilleurs Citoyens ? Alcibiade répond que ce sont ceux qui sçavent commander aux hommes d'un mesme Estat,

qui s'aident les uns les autres; mais quelle eſt cette ſcience qui apprend à commander à des hommes qui ſont un meſme corps d'Eſtat & quelle eſt ſa fin ? Alcibiade répond que c'eſt le bon conſeil, & que ſa fin eſt de bien gouverner, & de procurer le ſalut des peuples.

Socrate demande ce qu'il faut faire pour bien gouverner un Eſtat ?

Alcibiade répond qu'il faut y faire regner l'amitié, c'eſt-à-dire la concorde.

Il eſt queſtion de ſçavoir quel Art produit cette amitié ou cette concorde dans les Eſtats ?

Alcibiade répond que c'eſt lorſque chacun fait ce qu'il a à faire.

Cela ne dit pas encore aſſez, & Socrate le refute avec beaucoup d'adreſſe & de ſolidité, en faiſant voir que lorſque chacun ne fait que ce qu'il a à faire, l'amitié ne ſçauroit eſtre entr'eux, parce qu'il n'y a pas de concorde. Car comment pourroient-ils s'accorder ſur des choſes que les uns ſçavent & que les autres ne ſçavent pas ?

Alcibiade eſt ſi embarraſſé qu'il eſt obligé de nier une verité qu'il avoit déja reconnuë, & d'avoüer que lorſque les Citoyens ſont ce qui eſt juſte, ils ne ſçau-

roient pourtant s'aimer. Il ne voit pas où Socrate en veut venir. Son but est de faire voir que lorsque les hommes ne font que ce qu'ils ont à faire, ils n'ont soin que de ce qui est à eux, & qu'ainsi ils se bornent à la connoissance des choses singulieres, & ne remontent point à celle de l'essence des choses universelles, connoissance qui seule produit la charité mere de l'union & de la concorde. Au lieu que la connoissance seule des choses singulieres, produit le desordre & la division.

Pour faire donc regner la concorde dans un Estat, ce n'est pas assez que chacun ait soin de ce qui est à luy, il faut qu'il ait soin de luy, & ce sont deux Arts tout differents. Car l'Art par lequel nous avons soin de nous, n'est pas le mesme que celuy par lequel nous avons soin de ce qui est à nous. Pour avoir soin de soy, il faut se connoistre.

Mais qu'est-ce que se connoistre? Comme un Artisan se sert de ses outils, l'homme se sert de mesme de son corps. L'homme n'est donc pas le corps; car le corps ne sçauroit se servir de luy-mesme & se commander à luy-mesme. Ce n'est pas non plus le composé; car si l'une des choses dont nous sommes composez ne commande pas, il est impossible que les deux ensem-

ble commandent. Et par conſequent puiſque ni le corps, ni le composé d'Ame & de corps, ne ſont pas l'homme, il faut que l'Ame ſeule ſoit l'homme ; c'eſt donc l'Ame ſeule qu'il faut connoiſtre, c'eſt d'elle ſeule qu'il faut avoir ſoin ſi l'on veut eſtre veritablement ſage. Car avoir ſoin de ſon corps, c'eſt avoir ſoin de ce qui eſt à ſoy ; avoir ſoin de ſon Ame, c'eſt avoir ſoin de ſoy ; s'occuper du ſoin d'amaſſer des richeſſes, c'eſt s'occuper de choſes encore plus éloignées que ce qui eſt à ſoy. Ainſi ceux qui aiment le corps d'Alcibiade, n'aiment pas Alcibiade, mais ce qui eſt à Alcibiade. Aimer Alcibiade, c'eſt aimer ſon Ame, aimer ce qui eſt luy, & non pas ce qui eſt à luy. Auſſi voit-on que ceux qui n'aiment que ſon corps, ſe retirent dés que la beauté de ce corps eſt paſſée, & ceux qui aiment ſon ame, ne ceſſent de l'aimer pendant qu'il eſt vertueux, & qu'il travaille à ſe rendre auſſi beau qu'il peut l'eſtre. Et voilà, adjoûte Socrate, la cauſe du changement de mes rivaux & de ma conſtance.

Mais qu'eſt-ce qu'il faut faire pour voir & pour connoiſtre ſon ame ? Ce que Socrate dit icy à Alcibiade, eſt divin. comme noſtre œil ne ſçauroit ſe voir que dans les objets qui le repreſentent, ou

dans un autre œil, c'est-à-dire dans cette partie de l'œil, qui est la plus excellente & par laquelle on voit, de mesme nostre Ame pour se voir & pour se connoistre, doit se regarder dans cette partie de l'Ame où s'engendrent la sagesse & la vertu, ou plutost dans cette Ame, dont la nostre n'est que l'image, & dans laquelle la sagesse, la vertu, la prudence se trouvent souverainement, c'est-à-dire en Dieu. Car par-là seulement, elle peut connoistre Dieu, & se connoistre elle-mesme, ce qui est la veritable sagesse. Se connoissant elle-mesme, elle connoistra aussi ce qui est à elle, car il faut se connoistre soy-mesme, avant que de connoistre ce qui est à soy. Elle connoistra aussi tout ce qui regarde les choses qui sont à elle, & ce qui regarde les choses qui sont aux autres. Car un mesme Art suffit pour tout cela: & cet Art c'est la veritable prudence.

Celuy donc qui s'ignore luy-mesme, ignore ce qui est à luy & ce qui est aux autres: & ne sçachant pas ce qui est aux autres, il ne sçait pas ce qui est à la Republique, & par consequent il ne sçauroit estre un bon Ministre d'Estat. Il n'est pas mesme capable de gouverner une famille, ni de se gouverner luy-mesme, car estant

ignorant, il eſt impoſſible qu'il ne faſſe des fautes : faiſant des fautes, il fait mal ; faiſant mal, il eſt malheureux, & rend malheureux ceux qui luy obeïſſent. Ainſi celuy qui n'eſt ni ſage ni prudent, ne ſçauroit eſtre heureux, & celuy qui eſt méchant ne ſçauroit eſtre que miſerable. Ainſi la felicité d'une ville ne dépend, ni de ſes richeſſes, ni de la force de ſes remparts, ni du grand nombre de ſes troupes, ni de ſes Galeres, ni de la magnificence de ſes Arſenaux, mais de la vertu, ſans laquelle il n'y a que malheur dans ce monde.

Ainſi pour bien gouverner un Eſtat, il faut faire proviſion de vertu pour en faire part à ceux qui la compoſent. Et par conſequent, Alcibiade, pour ſatisfaire voſtre ambition, vous ne devez pas penſer à acquerir un grand Empire & une grande puiſſance, pour vous ou pour voſtre Republique, c'eſt de juſtice & de prudence dont vous avez beſoin. Car pendant que vous, & chaque particulier, vous agirez juſtement & prudemment, vous plairez à Dieu, unique ſource de la veritable felicité, & vous vous gouvernerez de la ſorte ſi vous regardez toûjours, comme je vous diſois tantoſt, la Divinité & la lumiere, dans laquelle ſeule, vous pou-

vez vous connoiſtre vous-meſme & tout ce qui eſt à vous. Mais ſi vous vous gouvernez injuſtement, & que vos yeux ſe détournent de la Divinité pour s'attacher à des objets tenebreux, vous ne vous connoiſtrez nulement vous-meſme, ni les choſes qui ſont à vous, & vos actions ne feront que des œuvres de tenebres, & plus vous aurez de puiſſance, plus vous ſerez malheureux. Alcibiade ne peut diſconvenir de ces grandes veritez. Mais Socrate n'en demeure pas là ; il acheve de terraſſer ſon orgueil en luy demandant: N'eſt-il pas vray qu'il eſt plus avantageux à ceux qui n'ont pas encore la vertu, d'obeïr à ceux qui ſont meilleurs, que d'eſtre abandonnez à eux-meſmes ? & ce qui eſt le plus avantageux n'eſt-il pas le plus beau ? & ce qui eſt le plus beau, n'eſt-il pas le plus ſeant & le plus convenable ?

Alcibiade en tombe d'accord.

Il eſt donc bien ſeant, reprend Socrate, que les vicieux ſoient eſclaves & obeïſſent ; & par conſequent le vice eſt une choſe baſſe & convenable à un eſclave : comme au contraire, la vertu eſt une choſe belle & convenable à un homme libre. En quel eſtat eſtes-vous donc ?

Alcibiade ſent bien ce que cela veut

dire, & il avoit ...
d'estre esclave ...
faire bien-tost ...
Socrate.

C'est ma ... vous ...
dites, s'il plaist à Dieu ... rien
vous rien sans luy.

Je dis donc s'il plaist à Dieu ...
Alcibiade, & j'adjoûte que ...
changer de personnage. & ... jusqu'ici
vous m'avez fait la cour, desormais je
vous la feray, je vous suivray par tout, &
je vous jure que je m'appliqueray avec
soin à la justice.

Dieu le veüille, dit Socrate ...
mais quelque bonne opinion ...
vous, je crains la contagion ...
Republique, & je ...
ples ne soient plus ...
Car il est bien diffi...
lieu d'un peuple ...





ABREGE' DU SECOND ALCIBIADE, OU DE LA PRIERE.

SOCRATE rencontre Alcibiade qui alloit entrer dans un temple pour y faire ses prieres, & le voyant fort pensif & les yeux attachez à terre, il luy demande à quoy il pense? à quoy penserois-je répond froidement Alcibiade, plus occupé de son ambition que de ses prieres. A des choses fort importantes, répond Socrate. Car puisqu'il est certain que les Dieux nous exaucent souvent, il n'y a rien où il faille plus de prudence & de sagesse qu'à bien prier, pour ne pas leur demander des maux, en pensant leur demander des biens, ou mesme pour ne pas leur demander des maux, le voulant & le sçachant, comme fit Oedipe qui prie dans Euripide, que ses enfans decident leurs droits par l'épée.

Vous me parlez là d'un furieux, répond Alcibiade, y a-t-il un homme de bon sens qui fasse de telles prieres aux Dieux ?

Socrate luy demande sur cela, si estre furieux, n'est pas opposé à estre prudent ? si les hommes ne sont pas, ou prudens, ou imprudens, comme ils sont, ou sains ou malades ? car comme il n'y a point de milieu entre la santé & la maladie, il n'y en a pas non plus entre la prudence & l'imprudence. Alcibiade en convient.

Puisque la fureur est opposée à la prudence, répond Socrate, l'imprudence & la fureur ne sont donc qu'une mesme chose. Car un seul sujet ne sçauroit avoir deux contraires qui luy soient opposez, & par consequent tout imprudent est furieux. Et comme il y a toûjours mille imprudens contre un prudent parmi le peuple, pendant qu'on est avec luy, on est donc parmi des furieux.

La seule chose qui peut combattre ce principe, c'est que si l'on estoit avec un si grand nombre de furieux, il ne seroit pas possible de vivre, & les sages, qui sont en petit nombre, ne pourroient jamais échaper à leur fureur. Les sages vivent dans les villes, il n'est donc pas vray de dire qu'ils vivent avec des furieux. C'est ce que So-

. .n . . .e meime de l
hirent ont tous . mai
nt pas autant. La Rev
omprend plusieurs e pr
rincipales . comment
especes . plus ou moins
es hommes ont partage
& les metiers. ils ont pa
onies ceux qui en ont le
mennez & furieux : ceu
peu moins, ont appellez
Mais les hommes cherch
nces tous les jours spe
les premiers des homme
de grands courages ; &
appellent des simples , c
sont des gens qui n'ont p
mais peu d'experience &
nesle : il y a encore une
dont on deguise toutes l

ſçait ce qu'il faut dire & faire : & l'imprudent eſt celuy qui ignore l'un & l'autre. Celuy qui eſt dans cette ignorance, n'y eſt-il pas ſans le ſçavoir? Sans doute. Oedipe, par exemple, eſtoit dans cet eſtat lorſqu'il fit la priere dont j'ay parlé ; mais on en trouvera une infinité d'autres qui n'eſtant point tranſportez de colere comme Oedipe, demanderont à Dieu de veritables maux, croyant luy demander de veritables biens. Car pour Oedipe s'il ne demandoit pas des biens, il ne penſoit pas non plus en demander, & les autres font tout le contraire. Commençons par vous-meſme, Alcibiade. N'eſt-il pas vray que ſi le Dieu que vous allez prier, vous apparoiſſant tout d'un coup, vous demandoit ſi vous ne feriez pas content d'eſtre Roy des Atheniens, de toute la Grece & de toute

[redacted]

de tous les Barbares ? non ſans doute, répond Alcibiade ; car je ne pourrois en joüir. Et ſi vous pouviez en joüir, & que cette joüiſſance vous deuſt eſtre funeſte ? je ne le ferois pas non plus.

Vous voyez-donc par-là, répond Socrate, qu'il n'eſt pas ſeur de ſouhaiter ni d'accepter ce que l'on ne connoiſt point. Combien de gens aprés avoir tant ſouhaité d'eſtre Roys, & n'avoir rien épargné pour le devenir, ont eſté les victimes d'une ambition ſi dereglée? L'hiſtoire d'Archelaüs Roy de Macedoine, eſt encore toute fraiſche. Il eſtoit monté ſur le Throſne par le crime, & il y a eſté aſſaſſiné par ſon favori qui n'a pû s'y maintenir que trois ou quatre jours, & y a encore eſté égorgé par un troiſiéme qui vouloit remplir ſa place.

Mais ſans aller chercher des exemples eſtrangers, dans noſtre propre ville combien de Generaux d'Armée ont eſté condamnez à mort, combien y en a-t'il encore en exil, & combien en a-t-on vû qui aprés avoir eſſuyé beaucoup de dangers, de travaux & de peines, ont ſuccombé au milieu de leurs triomphes par la calomnie de leurs ennemis ? Mille autres, aprés avoir ardemment ſouhaité des

ans, ont esté tres-malheureux d'en oir eu. Il en est de mesme de tous s desirs; & quoyqu'il n'y ait rien de si linaire, cependant il n'y a pas un hom- qui refusast ce qu'il desire, si Dieu le presentoit, ou qui ne le demandast estoit asseuré de l'obtenir. Aussi en t-on tous les jours qui se repentent de rs premiers vœux, & qui en font de it contraires. C'est pourquoy il faut onnoistre la verité de ce que dit Ho- re, qu'il n'y a rien de plus injuste que plaintes que les hommes font contre Dieux qu'ils accusent d'estre la cause leurs miseres: car ce sont eux-mesmes par leur folie se sont attiré les maux ne leur estoient pas destinez.

Un grand Poëte connoissant cet aveu- ment des hommes a voulu y remedier leur donnant cette priere qui me pa-



de tous les Barbares ? non sans doute, ré-
pond Alcibiade ; car je ne pourrois en
joüir. Et si vous pouviez en joüir, &
cette joüissance vous deust estre funeste,
je ne le ferois pas non plus.

Vous voyez-donc par-là, répond So-
crate, qu'il n'est pas seur de souhaiter ou
d'accepter ce que l'on ne connoist point.
Combien de gens aprés avoir tant souhai-
té d'estre Roys, & n'avoir rien épargné
pour le devenir, ont esté les victimes d'u-
ne ambition si dereglée ? L'histoire d'Ar-
chelaüs Roy de Macedoine, est encore
toute fraische. Il estoit monté sur le Thrô-
ne par le crime, & il y a esté assassiné par
son favori qui n'a pû s'y maintenir que
trois ou quatre jours, & y a encore esté
égorgé par un troisiéme qui vouloit rem-
plir sa place.

Mais sans aller chercher des exemples
estrangers, dans nostre propre ville com-
bien de Generaux d'Armée ont esté con-
damnez à mort, combien y en a-t'il en-
core en exil, & combien en a-t-on vû
qui aprés avoir essuyé beaucoup de dan-
gers, de travaux & de peines, ont suc-
combé au milieu de leurs triomphes par
la calomnie de leurs ennemis ? Mille au-
tres, aprés avoir ardemment souhaité de

is, ont esté tres [illegible]
en. Il en est [illegible]
esirs ; & quoy qu'il [illegible]
aire, cependant [illegible]
ui refusast ce qu'il [illegible]
presentoit, ou [illegible]
stoit asseuré de [illegible]
on tous les jours [illegible]
premiers venus, & [illegible]
contraires. C'est [illegible]
noistre la verité [illegible]
, qu'il n'y a rien [illegible]
aintes que les hommes [illegible]
eux qu'ils [illegible]
rs miseres ; car [illegible]
r leur folie [illegible]
e leur estonnement [illegible]
grand Prince [illegible]
nt des hommes [illegible]
r donnant [illegible]

[redacted]

de ce qu'ils ne sçavoient pas prier, & que par leurs sacrifices ils vouloient forcer Dieu à faire leur volonté & non pas la sienne. Mais Dieu ne se laisse pas corrompre par des presens comme un usurier, & il faut estre fou pour croire obtenir ses graces par des sacrifices que les méchants sont toûjours plus en estat d'offrir que les gens de bien. Dieu ne regarde qu'à la sainteté & à la pureté de l'ame, & il ne fait cas que de la justice & de la prudence. Or il n'y a de veritablement justes & de veritablement prudens, que ceux qui sçavent faire leur devoir envers Dieu & envers les hommes dans leurs paroles & dans leurs actions. Quels sont donc vos sentimens, Alcibiade?

Alcibiade frapé de ces veritez si sensibles, répond qu'il n'est pas assez insensé pour opposer ses foibles lumieres à celles de Dieu, & pour contredire ses Oracles.

Ne vous pressez-donc point, Alcibiade, continuë Socrate, d'aller faire vos prieres; de peur que Dieu, pour vous punir, n'exauce les imprécations que vous profererez contre vous: car vous n'estes pas homme à vous servir de la priere des Lacédémoniens, vous estes trop glorieux, c'est le nom le plus honneste que je puisse

donner à voſtre imprudence; attendez-donc que vous ſoyez mieux inſtruit de la maniere dont vous devez vous comporter envers Dieu & envers les hommes.

Quand en ſeray-je inſtruit, reprend Alcibiade, & qui ſera mon maiſtre ? que je luy obeïray avec grand plaiſir !

Ce ſera, répond Socrate, celuy qui a ſoin de vous & qui vous aime veritablement : c'eſt-à-dire Dieu; c'eſt luy qui doit vous enſeigner à bien prier. Mais avant que de vous communiquer cette ſcience de ce qui eſt tres bon, qui ſeule peut vous faire diſcerner voſtre veritable bien, & vous mettre dans la bouche des prieres qui vous ſoient utiles, il faut qu'il diſſipe les tenebres de voſtre Ame, comme dans Homere, Minerve diſſipe le nuage qui couvroit les yeux de Diomede, & qui l'empêchoit de diſtinguer Dieu d'avec l'homme; car pendant qu'on ne connoiſt pas Dieu, on n'eſt en eſtat ni de l'entendre, ni de le ſuivre, & par conſequent il eſt impoſſible de bien prier.

Qu'il diſſipe, qu'il détruiſe donc mes tenebres, répond Alcibiade, je m'abandonne à ſa conduite : & en attendant cet heureux jour, qui ne ſe fera pas long-temps attendre dés qu'il le voudra, remet-

tons mes prieres & mon ſacrifice. Cependant agréez que pour vous remercier de voſtre ſage conſeil, je mette ſur voſtre teſte la couronne que j'ay ſur la mienne.

Je reçois agreablement cette faveur, répond Socrate. Et comme dans les Phœniciennes d'Euripide, Créon voyant venir Tireſias avec une couronne d'or, qui eſtoit les prémices des dépoüilles des ennemis, & dont il avoit eſté honoré à cauſe de ſon Art, luy dit, *Je prends pour un bon augure voſtre couronne qui eſt la marque de la victoire, car nous ſommes auſſi dans une grande tempeſte de guerre, comme vous le ſçavez,* Je vous dis de meſme, que je tire un heureux preſage de l'honneur que je viens de recevoir, car je ne ſuis pas engagé dans un moindre combat que Créon, puiſqu'il s'agit de remporter la victoire auprés de vous ſur tous ceux qui vous aiment.





ABREGE' DE L'EUTYPHRON, OU DE LA SAINTETE'.

EUTYPHRON rencontre Socrate dans le Portique du Roy, qui estoit un lieu à la droite du Céramique où l'un des IX. Archontes qu'on appelloit le *Roy*, presidoit pendant son année. Surpris de cette nouveauté, car c'estoit pour la premiere fois que Socrate avoit paru dans ce lieu-là, il luy demande ce qui peut l'avoir obligé de quitter le Lycée pour venir dans ce Portique. Car apparemment, dit-il, vous n'avez pas comme moy un procés devant le Roy ? c'est pis qu'un procés, répond Socrate, l'affaire que j'ay, les Athéniens l'appellent une *accusation*. Que me dites-vous là, reprend Eutyphron, quelqu'un vous accuse donc ? car je ne sçaurois m'imaginer que vous accusiez personne.

Eutyphron qui va accuser son propre pere, ne croit pas que Socrate puisse accuser quelqu'un. Un superstitieux est trés capable d'un entestement si outré, ou d'une aussi grande opinion de luy-mesme; & Platon s'en sert adroitement pour insinuer qu'à Athénes ce n'estoient jamais les gens de bien qui faisoient le métier d'accusateurs.

Socrate dit qu'il n'accuse personne. Qui est-ce donc qui vous accuse ? dit Eutyphron. Je ne le connois pas bien, répond Socrate; c'est un jeune homme. Et il ne se contente pas de luy dire son nom & le lieu de sa naissance, il luy fait son portrait, qui est celuy d'un homme dont la physionomie ne promet rien de bon. Il a dit-il, des cheveux plats, la barbe clair-semée, & le nez courbé. Toutes ces indications ne peuvent le faire connoistre. Ce jeune homme, continuë Socrate, comme un grand politique, vient me déferer à la ville, comme à la mere commune, & m'accuser de fabriquer des Dieux nouveaux & de rejetter les anciens.

Je vois bien ce que c'est, répond Eutyphron, sur ce que vous dites que vous avez un esprit familier, un Dieu qui vous conduit, Melitus vous accuse d'introduire des opinions nouvelles, sçachant bien

que toutes ces choſes-là ſont ſupectes au peuple toûjours preſt à recevoir ces ſortes d'accuſations. Que ne m'arrive-t-il point à moy-meſme, lorſque dans les aſſemblées je parle des choſes divines, & que je prédis ce qui arrivera : le peuple ſe mocque de moy comme d'un fou. Ce n'eſt pas qu'aucune des choſes que j'ay prédites, ait manqué d'arriver ; mais c'eſt que naturellement, il nous porte envie à tous tant que nous ſommes.

Mon cher Eutyphron, reprend Socrate, ce n'eſt peut-eſtre pas un ſi grand malheur d'eſtre moqué. Les Athéniens ſe mettent peu en peine que l'on ſoit habile, pourveu qu'on ne ſe meſle pas d'enſeigner aux autres ce qu'on ſçait ; mais ſi on fait métier d'enſeigner, alors ils ſe mettent en colére tout de bon, ſoit par envie comme vous dites, ou par quelqu'autre raiſon que nous ne ſçavons pas. Je ne ſouhaite point du tout, dit Eutyphron, d'éprouver comme vous, à mes dépens, quels ſentimens les Athéniens ont pour moy.

Il y a bien de la difference, reprend Socrate, (profitant de cet aveu d'Eutyphron pour faire connoiſtre en la perſonne de ce Devin, le caractere de ceux qui

estoient préposez pour enseigner la Religion: ils n'enseignoient rien, & par crainte ils laissoient le peuple dans son ignorance.) Vous estes peut-estre fort reservé, & vous refusez d'enseigner ce que vous sçavez, au lieu que je crains fort que les Athéniens ne croyent que l'amour que j'ay pour tous les hommes, me porte à leur dire franchement tout ce que je sçay, sans leur demander aucune recompense. Que s'ils ne vouloient, comme je disois tantost, que se mocquer de moy, comme vous dites qu'ils se mocquent de vous, ce ne seroit pas une chose bien fâcheuse ni bien desagreable, que de passer quelques heures à rire & à se divertir: mais s'ils prennent la chose serieusement, il n'y a que vous autres Devins, qui sçachiez ce qui en arrivera.

Eutyphron, comme un grand devin, dit, peut-estre n'en arrivera-t-il aucun mal, & j'espere que vous vous tirerez heureusement de cette affaire, comme moy de la mienne.

Vous avez donc icy quelque affaire, reprend Socrate? est-ce en poursuivant ou en deffendant?

C'est en poursuivant, dit Eutyphron.

Qui poursuivez-vous?

Je pourſuis mon pere.

Voſtre pere, grands Dieux ! s'écrie Socrate. Et quelle eſt donc cette accuſation, de quoy accuſez-vous voſtre pere ?

Je l'accuſe d'homicide,

D'homicide ! reprend Socrate, voilà une accuſation qui eſt bien au deſſus de la portée du peuple, qui ne concevra jamais qu'elle puiſſe eſtre juſte. Car ce n'eſt pas là une entrepriſe d'un homme ordinaire, mais celle d'un homme qui eſt parvenu au comble de la ſageſſe.

Vous dites vray, Socrate, répond Eutyphron, trompé par cette loüange.

Mais eſt-ce quelqu'un de vos parens que voſtre pere ait tué ? continuë Socrate ; ſans doute ; car vous ne mettriez pas voſtre pere en juſtice s'il n'avoit tué qu'un étranger.

Quelle abſurdité, répond Eutyphron, de penſer qu'il y ait à cet égard de la difference entre un parent & un étranger ; cela eſt tout égal. La ſeule choſe qu'il faut regarder, c'eſt la juſtice ou l'injuſtice de l'action : car ſi l'action eſt mauvaiſe, vous eſtes obligé d'en pourſuivre l'auteur, quelque amitié & quelque parenté, qu'il y ait entre vous. C'eſt vous rendre complice de ſon crime que d'avoir avec

luy le moindre commerce, & de n'en pas demander la punition, qui seule peut vous purger & vous expier l'un & l'autre. Mais pour vous mettre dans le fait, le mort estoit un de nos Fermiers : lorsque nous demeurions à Naxe, il tenoit une de nos terres. Un jour aprés avoir trop beu, il s'emporta contre un de nos esclaves & le tua ; mon pere le fit mettre dans une basse fosse pieds & poings liés, & envoya icy consulter ceux qui ont l'inspection sur tout ce qui regarde la Religion & les cas de conscience, pour sçavoir ce qu'il devoit faire, & pendant tout ce temps là il negligea ce pauvre prisonnier, comme un assassin dont la vie n'estoit d'aucune consequence. Aussi en mourut-il : la faim, la soif & la pesanteur de ses fers le tuérent avant que l'homme que mon pere avoit envoyé icy fût de retour. Sur cela toute ma famille s'éleve contre moy, de ce que pour un assassin j'accuse mon pere d'un homicide qu'ils prétendent qu'il n'a pas commis : & quand mesme il l'auroit commis, ils soûtiennent que je ne devrois pas le poursuivre, puisque le mort estoit un scelerat & un meurtrier ; & que d'ailleurs c'est une action impie, qu'un fils poursuive son pere criminelle-

ment, tant ils ſont aveugles ſur les choſes divines, & incapables de diſcerner ce qui eſt profane & impie, de ce qui eſt juſte & ſaint.

Socrate eſtonné d'une propoſition ſi preſomptueuſe & ſi fauſſe, luy demande s'il penſe connoiſtre ſi exactement toutes les choſes divines, & pouvoir démeſler ſi preciſément ce qui eſt ſaint, d'avec ce qui eſt profane, que les choſes s'eſtant paſſées comme il le dit, il pourſuive ſon propre pere ſans craindre de commettre une impieté.

Eutyphron, comme un ſuperſtitieux qui mépriſe tout le monde & qui croit voir plus clair que perſonne dans la Religion, répond, quel avantage aurois-je ſur les autres hommes, ſi je ne connoiſſois toutes ces choſes tres-exactement ?

[redacted]

etere. Le saint, dit-il, c'est ce que je fais, c'est de poursuivre en justice sans aucune distinction, tout homme qui commet des meurtres, des sacrileges ou d'autres injustices de cette nature ; que ce soit pere, mere, frere, &c. cela ne fait rien.

Cette définition qui naist plutost d'un zele aveugle que d'une connoissance de la sainteté, ne satisfaisant pas Socrate. Eutyphron entreprend de la prouver par autorité. Il soûtient donc que toute la Religion consistant à imiter les Dieux, il ne pouvoit rien faire de plus pieux & de plus saint que de poursuivre son propre pere, puisque Jupiter avoit enchaisné Saturne, parce qu'il mangeoit ses enfans, & que Saturne mesme avoit traité Cœlus avec plus de rigueur pour quelqu'autre faute.

Socrate insinuë qu'il doute de la verité de ces fables, parce que la raison seule enseigne à n'attribuer rien d'indigne à la Divinité. Cependant, dit-il à Eutyphron, avec son ironie ordinaire, si vous qui estes si habile dans les choses de la Religion, estes en cela d'accord avec le peuple, & que vous croyiez ces traditions comme luy, il faut bien de toute necessité que nous les croyions aussi, nous qui ne sommes que des ignorants sur ces matieres.

C'eſt pourquoy je vous prie au nom du Dieu, qui préſide à l'amitié, ne me trompez point, & dites-moy ſi vous croyez que ces choſes ſoient arrivées comme vous venez de les dire.

Le ſuperſtitieux toûjours credule & entesté ne balance point à dire, non ſeulement qu'il les croit, il ajoûte qu'il en croit encore de plus étonnantes, que le peuple ignore, voulant parler ſans doute des myſteres qui n'eſtoient connus que des Initiez, & il ſoûtient tous les contes des Poëtes & toutes les imaginations des Peintres, comme des points fondamentaux de la Religion.

Socrate ne s'opiniaſtre pas à les conteſter, la diſpute ſeroit trop toſt finie, & il ne veut pas le rebuter. Il luy demande donc, comme pour s'inſtruire, ce que c'eſt qu'il appelle pieux & ſaint, & le prie de luy en donner une idée nette & diſtincte ſur laquelle il puiſſe juger de tout ce qui ſera pieux & ſaint. Car une veritable définition doit faire connoiſtre l'eſſence & la nature de ce qui eſt défini.

Eutyphron répond que c'eſt ce qui eſt agreable aux Dieux, & par conſequent que profane & impie, eſt ce qui leur eſt deſagreable.

Socrate profite de cette définition, & fait voir que les Dieux estant souvent divisez entr'eux, il faut que leur querelle vienne de ce qu'ils ne sont pas bien d'accord sur ce qui est juste ou injuste, profane ou saint. Et qu'ainsi une mesme chose est sainte & profane, puisqu'elle plaist aux uns & déplaist aux autres. La définition du saint & du profane ne peut donc subsister avec la pluralité des Dieux.

Cette consequence est seure, & elle suffiroit pour ramener un homme sage, & pour luy faire reconnoistre qu'il n'y a qu'un Dieu. Mais Eutyphron soûtient mieux son caractere. Il n'est pas si aisé de desabuser un superstitieux. Pour éluder cette consequence, il s'engage à prouver que l'action de son pere a déplu à tous les Dieux, & que la sienne leur est agreable.

Socrate ne le pousse pas sur le ridicule de cette persuasion, qui est plutost un soupçon qu'une certitude. Car puisque leur Theologie reconnoist que les Dieux sont tres-souvent en contestation sur de pareils sujets, comment Eutyphron peut-il s'asseurer qu'ils sont d'accord sur l'action qu'il va entreprendre? Dans une af-

faire de cette consequence, on a besoin d'une plus grande certitude que celle qui vient de l'opinion ; il estoit trop aisé de le reduire par là à l'absurde, & Socrate prend un autre chemin pour faire mieux paroistre l'ignorance du personnage, & pour renverser par là une Religion qui n'avoit que de ces appuis. Il fait donc connoistre que cette definition n'est pas parfaite.

Eutyphron croit la reformer en disant que le saint est ce qui plaist à tous les Dieux. Mais Socrate répond, que c'est expliquer seulement une des proprietez de la chose sainte, au lieu d'en découvrir l'essence. Il ne demande pas si ce qui est saint est aimé des Dieux, personne n'en doute. Il veut sçavoir pourquoy il est aimé, & ce qui le rend digne de l'estre. Car si ce qui est saint & ce qui est aimé des Dieux estoient la mesme chose, comme les Dieux n'aiment ce qui est saint que parce qu'il est saint, ils n'aimeroient ce qu'ils aiment, que parce qu'il seroit aimé d'eux. Et d'un autre costé, si ce qui est aimé des Dieux n'en estoit aimé que parce qu'ils l'aiment, il s'ensuivroit que les Dieux aimeroient sans raison, & que ce qui est saint ne seroit saint que parce qu'il

feroit aimé. En un mot, il y a une grande difference entre ces deux termes, *faint*, & *aimé des Dieux*, & ils font entierement oppofez. Car l'un n'eft aimé que parce qu'on l'aime, & l'autre eft aimé parce qu'il merite d'eftre aimé : c'eft à dire que le faint eft aimé des Dieux, parce qu'il eft faint, mais il n'eft pas faint parce qu'il en eft aimé. Il s'agit donc d'expliquer la nature du faint & non pas fes qualitez, & de définir ce que c'eft, & pourquoy les Dieux l'aiment. Cela eft embarraffant pour un fuperftitieux qui croit toûjours fans examen, & qui ne croit que parce qu'il croit.

Eutyphron ne diffimule pas fa peine, il avouë que fes penfées font flottantes, & qu'il ne fçait où s'arrefter.

Socrate pour égayer un peu la matiere, qui eft bien ferieufe, prend de là occafion de parler des ouvrages de Dédale qui faifoit des ftatuës mobiles, qui ne s'arreftoient que quand on avoit lié & arrefté un certain reffort. Il fait entendre à Eutyphron que fes principes ont la mobilité de ces ftatuës. Le maiftre reffort n'eft pas encore arrefté, il va toûjours, c'eft-à-dire qu'Eutyphron parloit par opinion & nullement par fcience. Il luy aide donc, en

luy demandant ſi ce qui eſt ſaint ne luy paroiſt pas juſte ?

Eutyphron en tombe d'accord.

Il s'agit donc de ſçavoir ſi le ſaint eſt une partie du juſte, ou le juſte une partie du ſaint.

On décide bien-toſt que le juſte eſt le genre, & le ſaint l'eſpece. Car il y a bien des choſes qui ſont juſtes ſans eſtre ſaintes. Mais il n'y en a point de ſaintes qui ne ſoient juſtes. Ainſi le juſte a plus d'eſtenduë que le ſaint.

Il n'y a plus qu'à ſçavoir quelle partie du juſte c'eſt que le ſaint.

Eutyphron répond que c'eſt cettte partie de la juſtice qui regarde les Dieux & le ſoin des Autels, l'autre partie ne concernant que les hommes.

Cette réponſe jette dans une autre difficulté, qui eſt de ſçavoir en quoy conſiſte ce ſoin religieux, & s'il eſt de la nature de tous les autres ſoins qui tendent à l'utilité de ce qui eſt ſoigné. Car ſi cela eſt, la ſainteté rendra les Dieux meilleurs & plus excellens, ce qui eſt impie.

Eutyphron répond que c'eſt un ſoin pareil à celuy que les ſerviteurs ont pour leurs maiſtres.

La Sainteté eſt donc une eſpece de ſer-

vante des Dieux, répond Socrate. Mais que font les Dieux par le ministere de cette servante ? Car comme les Medecins operent la santé par le ministere de leur Art, il faut bien que les Dieux operent quelque chose par le ministere de nostre Sainteté. Qu'est-ce qu'ils operent ?

Eutyphron répond qu'ils nous portent à leur plaire par nos prieres & par nos sacrifices, & que c'est en cela que consistent la sainteté & la pieté qui sont le salut des familles & des Republiques, comme l'impieté est la ruine des particuliers & de tous les Estats.

Socrate recueille de cette réponse vague, que la Sainteté est l'Art de sacrifier & de prier. Sacrifier, c'est donner : & prier c'est demander. La sainteté consiste donc à donner & à demander. On ne demande que les choses dont on a besoin, & l'on ne donne que celles qui sont necessaires à ceux à qui on les donne, car ce seroit se moquer que de donner une chose dont on n'a que faire.

De là on conclud que la Sainteté est un trafic entre Dieu & les hommes. Mais quelle utilité Dieu peut-il tirer de nos offrandes ? car pour nous, l'utilité que nous tirons de luy est trop visible, puisque nous

n'avons pas le moindre bien qui ne vienne de sa bonté : sommes-nous si fins que nous tirions seuls tout l'avantage de ce commerce, & que Dieu n'en retire aucun profit ?

Eutyphron pressé par ce raisonnement, se renferme à dire, que Dieu nous abandonne l'utile, & se contente de l'agreable, & que cet agreable pour luy, ce sont nos respects & nostre gratitude ; ce qui retombe justement dans la premiere définition, que le saint est ce qui est agreable aux Dieux.

Socrate luy fait connoistre qu'il n'a fait qu'un cercle, & le prie de ne luy pas refuser la connoissance d'un si grand bien. Mais Eutyphron, comme un bon superstitieux qui a toûjours de la presomption, & qui ne reconnoist jamais son ignorance, ne cherche qu'à esquiver & remet à une autre fois cette recherche, en disant qu'une affaire pressée l'appelle ailleurs.

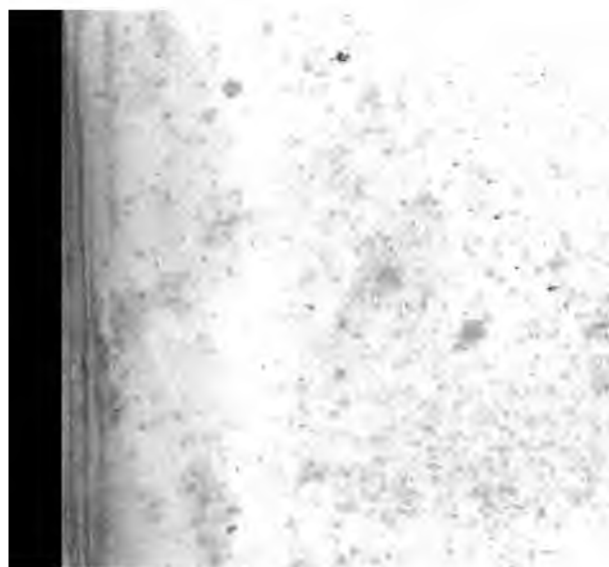
Ainsi finit ce Dialogue qui détruit les fausses opinions qui regnoient alors, sans établir les veritables. La mort de Socrate enseignoit à Platon à se ménager. D'ailleurs c'est là sa methode, il refute toûjours avant que d'enseigner, mais sa maniere de refuter ne laisse pas de faire dé-

couvrir par avance ce qu'il veut établir &
qu'il établit ailleurs. Icy on voit que le
superstitieux est toûjours prés de la verité,
& n'est jamais dans la verité. Il est cer-
tain que la Sainteté est agreable à Dieu;
il est certain aussi qu'elle produit un com-
merce entre Dieu & les hommes, & que
ce commerce consiste à donner & à de-
mander; mais les Athéniens ignorants,
concevoient cela d'une maniere trop gros-
siere.

La Sainteté ne peut estre en nous sans
la conversion, ni la conversion sans l'a-
mour, & cet amour nous porte à nous
donner tout entiers à Dieu, & à luy de-
mander qu'il se donne à nous, afin qu'il
entretienne ce feu divin qui nous purifie
& nous rend semblables à luy. Voilà en
quoy consiste ce commerce qui fait toute
la Religion, comme Socrate & Platon
l'ont reconnu.

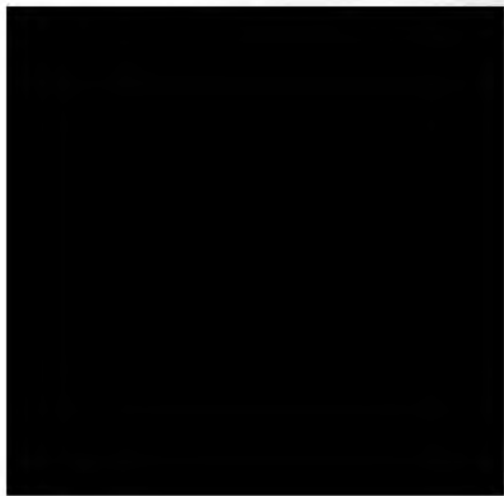














SEP 13 1939

